
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00364981 1





HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARABES

ORLÉANS, IMP. DE G. JACOB, CLOÎTRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARABES

LEUR EMPIRE, LEUR CIVILISATION
LEURS ÉCOLES PHILOSOPHIQUES, SCIENTIFIQUES
ET LITTÉRAIRES

PAR L.-A. SÉDILLOT

Ancien professeur d'histoire au lycée Saint-Louis,
Membre du conseil de la Société asiatique
et de la commission centrale de la Société de géographie,
Secrétaire du Collége de France, etc.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME I



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1877

AVERTISSEMENT

L.-A. Sédillot avait laissé à sa mort l'*Histoire générale des Arabes* complètement terminée. Le tome premier était presque tout entier imprimé. La famille de notre ami m'avait chargé de surveiller l'impression de la fin de son livre. Je me suis acquitté de ce soin.

Je n'avais rien à modifier ni dans le fond, ni dans l'ordonnancement du livre, qui est tel que l'avait conçu son auteur. On aurait pu désirer que Sédillot eût mis en œuvre un plus grand nombre de travaux contemporains; mais son intention n'était pas de faire un livre de pure érudition. Il a voulu tracer le tableau vivant et animé de ce remarquable mouvement islamique à tous les points de vue historique, littéraire, philosophique et scientifique surtout. Les études spéciales de Sédillot l'avaient porté à se préoc-

cuper avec une grande sollicitude de la part qui revient aux Arabes dans les travaux scientifiques. Il a réussi à faire revivre une civilisation disparue qui n'a pas été sans influence sur la nôtre. Il a fait rendre sa place au peuple arabe, dont les travaux ont comblé la lacune qui semblait exister dans les annales de l'esprit humain entre l'école d'Alexandrie et l'école moderne.

On peut juger par son livre du talent littéraire de l'auteur. Peu d'orientalistes ont mis au service de leurs études une plume aussi correcte et aussi élégante que la sienne. Son histoire des Arabes est un modèle de style historique.

Un noble savant, un grand esprit, M. Édouard Laboulaye, membre de l'Institut, administrateur du Collége de France, a retracé la vie de Sédillot (1) dans le discours suivant, prononcé aux obsèques :

« MESSIEURS,

« Nous sommes réunis auprès de la tombe d'un savant modeste, dont le mérite a été plus grand que la fortune, et qui, pendant une vie longue et honorable, a rendu aux lettres et à l'enseignement des services que nous ne pouvons pas oublier.

(1) On trouvera dans mon *Histoire des Orientalistes*, t. I, p. 121, une notice étendue sur Sédillot.

« Fils d'un orientaliste distingué, A. Sédillot, né en 1808, entre de bonne heure dans l'Université. Professeur d'histoire à Bourbon, à Henri IV, à Saint-Louis, il a laissé les meilleurs souvenirs dans ces trois grands établissements ; il a eu de nombreux élèves qui, pour la plupart, sont restés ses amis.

« Mais Sédillot poursuivait un but plus élevé. Il voulait suivre les traces de son père; il voulait surtout achever les œuvres que la main paternelle avait laissées incomplètes. De là ses études sur l'astronomie, les mathématiques, la géographie chez les Arabes, labeur considérable et qui demandait les connaissances les plus variées et en apparence les plus étrangères les unes aux autres. De là aussi cette histoire des Arabes, si justement appréciée lors de sa publication, histoire qu'il réimprimait et dont il corrigeait les dernières épreuves la veille même de sa mort.

« Parlerai-je des services qu'il a rendus à l'enseignement? En 1832, un maître illustre, M. Sylvestre de Sacy, fit nommer M. Sédillot secrétaire du Collége de France, ainsi que de l'école des langues orientales vivantes. Durant plus de quarante années M. Sédillot, placé au second rang, mais toujours actif et toujours prêt, a dirigé l'administration de ces deux grands établissements; il y a fait régner l'ordre et l'économie. Il m'est doux de lui rendre ce témoignage, moi qui, depuis trois ans, ai eu tant d'occasions d'admirer sa capacité et son dévoûment.

« Il aimait le Collége de France; c'était sa patrie, c'était son bien. Aussi en a-t-il écrit l'histoire, histoire encore manuscrite, mais qu'on a lieu de croire achevée. C'est le legs qu'il nous laisse; il a voulu nous être encore utile après sa mort.

« Ici, Messieurs, où toutes les grandeurs s'évanouissent, il n'y a pas de place pour la flatterie; mais c'est un devoir pour ceux qui restent de rendre justice à ceux qui ont servi la science sans se laisser décourager par l'indifférence de la fortune, sans se laisser ébranler par le choc des événements.

« En louant Sédillot de son courage, de son dévoûment, de

son intégrité, de sa bonté, je suis sûr de trouver de l'écho dans tous les cœurs. C'est la vérité que je dis, vous en êtes témoins; le plus bel éloge de Sédillot, son titre à la miséricorde de Dieu, c'est sa vie. Nos regrets ne nous trompent pas; c'était un vrai savant et un homme de bien.

« Adieu, Sédillot! Le Collége de France conservera votre souvenir comme celui d'un ami fidèle dont le zèle ne s'est jamais démenti, et votre nom restera attaché à ces vieux murs où vous avez vécu si longtemps, aimé et respecté de tous, grands et petits.

« Adieu, mon ami, mon compagnon, adieu ! »

Le souvenir de Sédillot restera cher à ceux qui ont pu apprécier ses hautes qualités de cœur et d'esprit. Son œuvre est assez importante pour le faire revivre dans la mémoire des générations futures, et l'on ne pourra pas dire de lui, avec un de nos poètes (1) dont le souffle est au diapason de la pensée moderne :

Et ceux-là sont bien morts qui n'ont rien laissé d'eux.

Gustave DUGAT.

(1) M. Sully Prudhomme.

AU LECTEUR

Il semble, je l'ai dit ailleurs (1), *que ce soit un parti pris de vouer à l'oubli les Arabes et l'influence qu'ils ont exercée pendant toute la durée du moyen âge sur la civilisation moderne.*

Bossuet, dans son Discours sur l'histoire universelle, *après avoir traité de la grandeur et de la décadence des anciens empires, s'arrête à* cet empire arabe qui a commencé deux cents ans avant Charlemagne, *se réservant de nous découvrir* plus tard *les causes du prodigieux succès de Mahomet et de ses successeurs. Le silence qu'il a gardé à cet égard a contribué à laisser planer sur cette période de plusieurs siècles une obscurité profonde que le fanatisme et l'ignorance ont rendue de jour en jour plus épaisse.*

Aujourd'hui, le nom d'Arabes disparaît même sous ceux

de Sarrasins, Mahométans, Musulmans, Agaréniens, Mogrébins, Maures ou Mores, Turcs, Indiens même [2], *et on ne l'emploie plus que comme terme de mépris. On oublie que les incursions et les établissements des Arabes dans le midi de la France, du VIII*e *au XI*e *siècle, ont dû laisser des traces ineffaçables dans notre langue* [3], *et que l'influence arabe s'est fait sentir aux diverses époques de notre histoire, aussi bien au temps des premières invasions que pendant les croisades, et lorsque l'expulsion des Mores d'Espagne faisait interner des tribus arabes en Auvergne et dans le bas Limousin; les patois de ces provinces sont peuplés de mots arabes; les noms propres y affectent à chaque pas une forme toute arabe; il en est de même pour la nomenclature scientifique; nos lexicographes modernes, le savant Littré lui-même, dont l'amitié nous est chère, acceptent des étymologies* [4] à faire dresser, *comme aurait dit Pascal,* les cheveux à la tête.

*Malheureusement il a toujours manqué à nos meilleurs lexicographes la connaissance des dialectes de l'Orient; l'arabe conservé dans toute sa pureté par l'Alcoran (le Coran), et la plus admirable des langues, est resté pour eux lettre morte; ils ne songent même pas que les mots qu'ils supposent italiens, espagnols, portugais, et qui ne dénoncent pas une origine latine, doivent avoir été empruntés à l'arabe; ils ne peuvent oublier pourtant que la péninsule ibérique a été presque entièrement sous la domination musulmane du VIII*e *au XV*e *siècle; que les grandes îles de la Méditerranée, que la Sicile notamment et le littoral africain ont été pendant cette période au pouvoir*

des Arabes; que le pape Jean VIII leur payait un tribut annuel pour préserver l'Italie méridionale de leurs incursions; que Palerme, le Caire, Fez, etc., avaient un éclat littéraire comparable à celui de Bagdad et de Cordoue; que l'an 1150 de J.-C. Edrisi écrivait en arabe son traité de géographie pour le roi chrétien Roger Ier; qu'un siècle plus tard l'empereur Frédéric II accueillait à sa cour les fils d'Averroès, et il faut véritablement n'avoir nul souci des ouvrages de MM. Narducci, Dozy, de Souza, et de ceux des orientalistes français, pour donner asile à des suppositions tout à fait fantastiques.

On ne peut nier cependant qu'au IXe siècle de notre ère, les khalifes étaient maîtres d'un vaste empire d'une merveilleuse splendeur; *que les souverains de Bagdad envoyaient à la fois des ambassades et des présents à l'empereur Charlemagne et à l'empereur de la Chine; qu'ils donnaient l'exemple de la véritable grandeur par leurs sages institutions et par leurs encouragements aux lettres et aux sciences; que des écoles fondées sur toute l'étendue de leurs États rallumaient le flambeau de la civilisation, de l'extrême Orient aux colonnes d'Hercule, laissant partout d'admirables monuments de l'art arabe, et contribuant à renouveler le sang du vieux monde.*

L'influence que l'école de Bagdad a exercée sur le progrès des sciences n'a pas été moindre, comme intermédiaire entre l'école d'Alexandrie et l'école moderne dont elle a préparé les découvertes. Au point de vue scientifique, nous devons tout aux Arabes; seulement, il faut bien le reconnaître, nos traducteurs semblent avoir pris plaisir à défi-

gurer de la manière la plus étrange les expressions qu'ils leur empruntaient ; et la nomenclature dont nous nous servons encore aujourd'hui révèle à chaque pas la confusion ou l'ignorance. On ne peut se faire une idée de la négligence des interprètes, et dans un autre ordre d'idées, de l'indifférence des souverains qui se sont montrés amis des lettres. Un gouvernement éclairé aurait dû faire pour les manuscrits arabes ce que les khalifes de Bagdad avaient si heureusement accompli pour les livres grecs, et dans cette recherche des épaves intellectuelles d'un autre âge ne reculer devant aucun sacrifice. N'est-il pas honteux pour nous de ne posséder que des fragments des astronomes arabes du Xe siècle et de leurs successeurs, et de ne pouvoir nous procurer un seul exemplaire complet de leurs écrits ?

On ne connaît même pas exactement ce que contiennent les débris épars dans quelques-unes des bibliothèques de l'Europe, et il est à regretter que les travaux entrepris pour combler ces desiderata *soient si peu encouragés, au moment même où de récentes publications ont modifié si profondément des doctrines et des convictions qui faisaient loi et paraissaient indiscutables.*

Le temps est venu d'appeler l'attention sur l'histoire d'un peuple qui, relégué dans un coin de l'Asie, par un merveilleux enchaînement de circonstances, s'est élevé si haut, et a rempli le monde pendant sept siècles du bruit de sa renommée.

Un seul homme a été cause de ce prodige : Mahomet, en s'inspirant des idées juives et chrétiennes, a fondé une religion dont le surnaturel était banni, et qui a produit des

sectateurs enthousiastes. Dieu de Mahomet, *s'écriait Akbah en atteignant la limite de l'Afrique occidentale,* si je n'étais arrêté par les flots de la mer, je porterais la gloire de ton nom jusqu'aux confins de l'univers.

*L'œuvre du fils d'Abdallah a été appréciée très-diversement et jugée quelquefois avec une passion aveugle dont l'*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, pendant l'époque de Mahomet, etc., *de Caussin de Perceval, et l'excellent livre de M. Garcin de Tassy sur l'*islamisme [5], *ont fait bonne justice ; mais on pouvait lui prédire le sort de la plupart des religions, qui, en imposant des règles et des restrictions acceptables seulement par certaines populations et sous certaines latitudes, ne sont pas de nature à devenir universelles.*

La circoncision empruntée à la loi juive, l'interdiction d'usages dont l'abus seul aurait dû être réprimé, et d'une branche de l'art cultivée de tout temps (la reproduction des images), établissaient une ligne de démarcation infranchissable entre des nations d'origine et d'appétences diverses. Aussi la puissance arabe devait-elle venir se briser dans les plaines de Poitiers contre la résistance des peuplades germaniques converties au christianisme.

En retraçant l'histoire de la grandeur et de la décadence des Arabes, nous ajouterons une démonstration de plus à ces belles paroles de Bossuet :

« *Quand vous voyez passer comme en un instant devant*
« *vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais les*
« *grands empires qui ont fait trembler tout l'univers ;*
« *quand vous voyez les Assyriens, anciens et nouveaux,*

*« les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains se pré-
« senter successivement devant vous et tomber pour ainsi
« dire les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait
« sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que
« l'inconstance et l'agitation sont le propre partage des
« choses humaines. »*

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARABES

ET DE LEUR EMPIRE

LIVRE PREMIER

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE
LES ARABES AVANT MAHOMET

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE

L'Arabie est une vaste contrée dont la superficie est près du double de celle de la France; les calculs les plus récents lui donnent cent vingt-six mille lieues carrées. Entourée d'eau de trois côtés, elle touche par le quatrième à l'Afrique et à l'Asie, dont elle est en quelque sorte isolée. Le golfe Persique, la mer des Indes, la mer Rouge forment ses limites à l'est, au sud et à l'ouest; l'isthme de Suez la borne au nord-ouest.

Quant à la ligne frontière du nord, elle commence à Gaza, ville de Palestine située sur les bords de la Méditerranée, passe au sud de la mer Morte, à l'est du Jourdain, et puis va de Damas gagner l'Euphrate dont elle suit le cours jusqu'au golfe Persique.

L'intérieur du pays n'était pas connu des anciens; les Grecs et les Romains n'eurent même jamais une idée bien nette des divisions géographiques de l'Arabie. Hérodote, qui avait beaucoup voyagé et qui sut réunir sur les mœurs des Égyptiens et des Mèdes tant de renseignements utiles, dit seulement quelques mots de la péninsule arabique. Après lui Ératosthène et Agatarchide, Pline et Arrien, Strabon et Diodore de Sicile, nous fournissent des indications plus étendues; mais ils attribuent souvent au sol qu'ils décrivent des produits de l'Inde importés par le commerce.

De tous les écrivains anciens, Ptolémée est celui qui paraît avoir le mieux apprécié la situation de l'Arabie; il lui était facile de recueillir des informations authentiques sur un pays qui, par sa proximité avec l'Égypte, restait ouvert aux explorations des habitants des rives du Nil. Cependant les divisions qu'il nous a transmises sont tout à fait arbitraires, et les géographes arabes n'en ont point tenu compte. Il partageait l'Arabie en trois grandes régions : l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte et l'Arabie Heureuse, noms qui expliquent d'ailleurs la nature du climat avec une exactitude suffisante pour une description générale. La première comprenait la presqu'île située entre les deux golfes que forme la mer Rouge à son extrémité septentrionale; la seconde s'étendait depuis la limite orientale de ces golfes jusqu'aux

frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, et le long du golfe Persique jusqu'à la mer des Indes ; le reste, ou la partie méridionale, composait l'Arabie Heureuse, où Ptolémée énumérait de son temps cinquante-six peuples différents, cent soixante-six villes, ports et bourgs, dont six métropoles et cinq villes royales. Les auteurs dans leurs récits ne s'accordent pas sur l'étendue de cette dernière région : les uns l'agrandissent d'une manière démesurée ; les autres la resserrent entre les montagnes voisines de l'océan Indien, et l'on conçoit aisément cette divergence d'opinions, dès que les fantaisies de l'imagination prennent la place de la réalité. Les divisions adoptées par les Arabes sont bien préférables ; elles conviennent à toutes les époques de l'histoire et s'adaptent parfaitement à la configuration du pays. Pour les limités générales, ce sont celles que nous avons déjà indiquées ; seulement elles n'embrassent point la presqu'île du Sinaï et les déserts de Chaldée et de Syrie, ainsi qu'on peut le voir dans la géographie d'Édrisi.

La presqu'île du Sinaï est formée par les golfes de Suez et d'Aïlath ; elle s'étend au nord jusqu'à la mer Morte ; ses vastes déserts furent le séjour des Hébreux après leur sortie de l'Égypte, et formèrent plus tard, sous le nom de *troisième Palestine*, une province de l'empire romain, dont la capitale était Pétra. Les monts Sinaï, Hor et Horeb ont été le théâtre de plusieurs des grandes scènes de la Bible. Quant aux déserts de Syrie, de Mésopotamie et de Chaldée (aujourd'hui déserts de Damas, d'Alep, de Bagdad, de Bassorah), ils ferment aux habitants de l'Asie Mineure et de la Perse l'entrée de la péninsule arabique ; la stérilité du sol en aurait

éloigné tous les conquérants, s'il n'avait servi de route de commerce. La traversée de ses plaines sablonneuses abrége considérablement le chemin des marchands qui portent en Occident les produits de l'Inde, et réciproquement chez les peuples de l'Orient les denrées de la Grèce et de l'Italie. En effet, si de l'embouchure de l'Euphrate on se rend directement à Damas, on arrive de là facilement aux ports de la Méditerranée, tandis qu'en remontant le fleuve jusqu'aux montagnes de l'Arménie qu'on est obligé de franchir, on a encore à traverser l'Asie Mineure tout entière, et les frais sont bien plus considérables ; voilà pourquoi l'ancienne Palmyre ou Tadmor, située dans le désert même, avait acquis une si grande importance ; elle protégeait les caravanes et assurait la sécurité des transports. Lorsqu'elle eut succombé sous les armes romaines, les Arabes redevinrent peu à peu les maîtres absolus de ces voies de communication ; habitués à la vie nomade, connaissant le secret de leurs forces, ils disposèrent en souverains d'un territoire qui ne leur était plus contesté. C'est dans ces régions que nous verrons successivement apparaître le royaume de Hira et d'Anbar, la puissante tribu des Nabatéens et les Ghassanides (6).

Au delà, vers le sud, nous entrons dans l'Arabie proprement dite, qui se divise en huit provinces :

1° L'Hedjaz, au sud-est de la presqu'île du Sinaï, le long de la mer Rouge ;

2° L'Yémen, au sud de l'Hedjaz ;

3° L'Hadramaut, sur la mer des Indes, à l'est de l'Yémen ;

4° Le Mahrah, à l'est de l'Hadramaut ;

5° L'Oman, baigné au nord par les eaux du golfe Persique, au sud et à l'est par la mer des Indes, borné au sud-ouest par le Mahrah;

6° L'Haça, appelé aussi *Bahreïn* à cause de l'importance des îles qui l'avoisinent, et s'étendant le long du golfe Persique, depuis la frontière de l'Oman jusqu'à l'Euphrate;

7° Le Nedjed, au sud des déserts de Syrie, occupant toute la partie centrale de la péninsule, entre l'Hedjaz et l'Haça, avec la province d'Iemamah, ou d'El-Aroud, où se trouvait la ville d'Hedjer, et composé principalement de collines sablonneuses;

8° L'Ahkaf, entre l'Oman, l'Haça, le Nedjed, l'Hadramaut et le Mahrah.

Ces diverses provinces ne nous sont pas également connues : si quelques-unes ont été en partie décrites par des voyageurs, d'autres sont restées fermées à leurs explorations. Il y a plus, les travaux qui ont été entrepris jusqu'à ce jour sur l'Hedjaz et l'Yémen, dont on s'est surtout préoccupé, offrent encore de nombreuses lacunes; c'est à peine si les limites de ces provinces ont été exactement déterminées; on ignorait encore, dans ces derniers temps, l'existence d'un vaste pays nommé Asyr, qui tient à la fois aux deux contrées, et où se conserve une population énergique et belliqueuse. S'il en est ainsi du littoral de la mer Rouge qui, par sa position même, est d'un accès facile, que penser de l'intérieur de l'Arabie, qui n'a été qu'une fois visité dans toute son étendue d'un golfe à l'autre par un Européen, ou des côtes méridionales et orientales, dont les Anglais commencent à peine à faire lever le plan (7)?

L'Hedjaz attire en première ligne l'attention, parce qu'il renferme les deux villes principales de l'Arabie : la Mecque et Médine ou Iathreb. La Mecque, où naquit Mahomet, l'ancienne *Macoraba,* était depuis des siècles un lieu de pèlerinage où l'on allait se prosterner dans le temple de la Kaaba, devant une pierre noire qu'on disait avoir été apportée du ciel au temps d'Abraham par les serviteurs du Dieu tout-puissant. Médine devait être la rivale de la Mecque ; ces deux cités, bâties dans l'intérieur des terres, ne trouvent pas sur le sol qui les entoure de quoi suffire à la subsistance de leurs habitants ; elles tirent leurs provisions de deux autres villes situées sur la mer Rouge et qui leur servent de ports : Yanbo est le port de Médine, et Djedda celui de la Mecque. — L'Hedjaz est entrecoupé de dunes et de collines fertiles qui sont la demeure ordinaire des tribus ; à l'entour se forment des villages ; au sommet, une citadelle offre une retraite assurée en cas d'attaque ; les versants fournissent du grain, quelques fruits, de l'herbe pour les troupeaux et des sources d'eau vive ; près d'une de ces collines s'élève la ville de Tayef, le jardin de la Mecque, dont les fruits sont très-renommés.

A l'Hedjaz se rattache le *Téhamah*, ou pays qui s'étend des montagnes vers la mer ; c'est là qu'on place Kondofah ; mais les géographes comprennent en général sous la dénomination de *Téhamah* tout le littoral, par opposition au *Nedjed*, lieu élevé, reculé dans les terres, et ils distinguent du Téhamah de l'Hedjaz le Téhamah de l'Asyr et celui de l'Yémen depuis Khoulan jusqu'à Aden ([8]).

L'Yémen répond à la partie de l'Arabie méridionale qui a reçu le nom d'*Heureuse;* au nord est le pays d'Asyr. Les habitants, en relations continuelles avec les Égyptiens, les Éthiopiens, les Perses et tous les peuples qui naviguent sur la mer des Indes, ont adopté de bonne heure un gouvernement régulier. Connus des anciens sous le nom d'Hémyarites, ils se sont adonnés constamment à l'agriculture et au commerce, et n'ont trouvé que fort tard le véritable produit de leur sol, le café dont ils fournissent tous les marchés du monde. S'ils employaient plus habilement les machines et les instruments de travail, s'ils savaient se créer un meilleur système d'irrigation, ils pourraient encore accroître cette source de leurs richesses; une température égale, l'élévation et l'humidité des terres favorisent le développement de cette plante plus que partout ailleurs. Plusieurs villes doivent encore aujourd'hui leur prospérité au seul commerce du café : Moka, Hodeida, Lodeïa, Aden. L'or et l'encens étaient aussi exportés des ports de la Péninsule; mais c'est de l'Archipel indien que les Arabes tirent la plus grande partie des métaux précieux et des aromates qu'ils expédient par les golfes d'Arabie et de Perse.

Au nombre des villes les plus célèbres de l'Yémen, nous mentionnerons Saba, appelée aussi Mareb, et Saanâ, qui pendant longtemps disputa à la Mecque le titre de capitale de l'Arabie. Les rois de l'Yémen ou Tobbas, et après eux les gouverneurs persans ou abyssins, avaient fixé leur résidence dans cette dernière place ; c'est là que règne encore aujourd'hui le prince le plus puissant de la contrée.

L'Hadramaut, où se trouve Dhafar et Schibam, touche à l'Yémen, jouit à peu près du même climat et participe aux mêmes avantages : son aloès était recherché des anciens. Le Mahrah est moins fertile; ses habitants empruntent leurs ressources du dehors; la mer, en cet endroit, est si poissonneuse, qu'elle fournit même à la nourriture des bestiaux. L'Oman, placé en face de l'Inde, en aurait attiré tous les produits s'il avait eu quelque chose à lui donner en échange; malheureusement le pays n'offre qu'un peu de cuivre et de plomb, des dattes et quelques légumes : aussi n'a-t-il pas joué le rôle commercial que sa position aurait si bien justifié. L'Haça comprend toute la côte du golfe Persique, depuis l'Oman jusqu'à Bassorah ; il présente l'aspect le plus triste et le plus désolé à ceux qui naviguent en vue de ses bords. Mais quand la saison de la pêche des perles est arrivée, tout change d'aspect, et la contrée devient le centre d'un grand commerce. Les tribus qui séjournent ordinairement dans l'intérieur s'empressent alors de venir sur les rivages de la mer pour entrer en relation avec les habitants des côtes et des îles Bahreïn. El-Katif, El-Haça, El-Katha et Gréin, ordinairement désertes, reçoivent une foule affairée et tumultueuse. Ce moment passé, les tribus se retirent, les villes sont abandonnées, les commerçants vont porter leurs denrées dans les marchés de l'Inde et de la Perse, et l'Haça n'est plus qu'une vaste solitude.

Nous venons de parler des six provinces maritimes de l'Arabie, l'Hedjaz, l'Yémen, l'Hadramaut, le Mahrah, l'Oman et l'Haça; les deux dernières s'étendent dans l'intérieur ; l'Ahkaf, contrée déserte à laquelle on rat-

tache quelquefois l'Iémamah, est tout à fait inconnu; quant au Nedjed, nous savons qu'il renferme un grand nombre d'oasis, que ses pâturages y sont excellents, que le cheval et le chameau y sont remarquables par leur vigueur.

Mais le pays n'a été décrit d'une manière complète que dans ces derniers temps; le Nedjed (Haute-Terre) où Arabie centrale forme un plateau entouré de déserts bordés par des montagnes pour la plupart stériles. En y pénétrant par le nord, c'est-à-dire en quittant à Maan la route qui conduit de Damas à la Mecque, on arrive après cinq jours de marche au milieu de steppes arides, dans la vallée du Djowf, sorte d'oasis composée de huit villages soumis à l'autorité d'un seul chef. Il faut encore traverser des déserts de sable ou *nefouds* pour atteindre de nouvelles habitations et la chaîne du *Djebel Shomer*, qui donne accès par un étroit passage au plateau central ou *Nedjed*.

Le Djebel Shomer a pour ville principale Hayel, résidence d'un chef qui étend son autorité sur le Djowf, et qui reconnaît lui-même la suprématie du souverain wahabite de *Riad*.

Les autres provinces ou régions du Nedjed sont le Sedeyr au nord, le Woshem et l'Ared au centre, l'Aflad au sud-ouest, l'Yémamah et le Harik qui touchent le grand désert ou Dahna au sud.

Riad, dans l'Ared, a enlevé à Derreyah le rang de capitale du sultan wahabite, qui a imposé ses lois à l'Haça ou El-Katif, sur le golfe Persique, au Kasim à l'ouest, et qui a pénétré au sud-est jusqu'en *Wadi-Seleyel*, entre le *Dowasir* et le *Wadi-Nedjran*.

Le Kasim est un pays fertile où s'élèvent les villes importantes de Bereydah et d'Oneyzah, et qui n'est séparé que par un étroit désert de la ville de Médine; deux routes conduisent du Kasim à Riad, l'une par Shakra, capitale du Woshem; l'autre plus au nord, par Zulfah et la vallée qui se trouve entre cette ville et le *Djebel Toweyk.*

Ainsi divisée, l'Arabie présente dans toute son étendue l'aspect d'une seule vallée triangulaire dont le sommet aboutit au mont Taurus, entre l'Halys et l'Euphrate. Deux chaînes de montagnes en constituent les côtes : l'une descend à travers la Syrie et la Palestine sous le nom de Liban et d'Anti-Liban, puis arrive dans la péninsule, où elle longe la mer Rouge jusqu'à Bab-el-Mandeb; l'autre suit parallèlement le cours de l'Euphrate et le golfe Persique jusqu'au détroit d'Ormus. Le triangle est terminé par une ligne de terrains très-élevés qui rejoint les deux détroits. Le fond de la vallée forme une plaine très-basse dont le climat est plus redoutable que celui des côtes. Tandis qu'ici des pluies bienfaisantes fertilisent le sol, là rien ne peut résister à la sécheresse et à la chaleur. L'atmosphère est souvent chargée d'exhalaisons et de miasmes qui s'élèvent de la mer Morte et d'autres lacs salés; un vent terrible, connu sous le nom de simoun, et que les Arabes prétendent reconnaître à l'odeur du soufre qu'il répand, ruine les plantes que les rayons du soleil n'ont pas entièrement desséchées; non moins cruel pour les hommes et les animaux, il asphyxie tous ceux qui ne savent pas se précautionner contre ses funestes effets, et recouvre de sable leurs corps inanimés. Il n'en est pas de même

près des rivages de l'Océan, dans l'Yémen surtout, où l'air est toujours pur; la saison des plus grandes chaleurs est en même temps celle des pluies, et si les pluies font défaut, des rosées très-abondantes y suppléent heureusement. Le terrain depuis les bords de la mer s'élève comme par degré; la différence de hauteur modifie la température des diverses localités et facilite les irrigations; l'action du soleil, tombant perpendiculairement au solstice d'été, est atténuée par les nombreux accidents du sol. De tels avantages auraient dû fixer sur ces côtes les habitants de l'Arabie, et cependant le désert n'a jamais été abandonné; la vie nomade qu'il impose a des attraits irrésistibles, compensation nécessaire des périls incessants dont on est environné; une terre sablonneuse et brûlante, qui ne produit ni maïs, ni riz, ni froment; des citernes et des puits qui tarissent à chaque instant, quelques palmiers bientôt dépouillés de leurs fruits, des pâturages promptement épuisés, rien ne détourne le pasteur arabe du genre de vie qu'il a choisi ([9]).

« La péninsule arabe, dit Herder ([10]), l'une des contrées les plus remarquables du globe, paraît destinée, par la nature même, à donner à ses peuples un caractère particulier. Comme une Tartarie méridionale, le grand désert qui, d'Alep à l'Euphrate, s'étend entre l'Égypte et la Syrie, offrait de vastes espaces aux hordes vagabondes des *Bédouins* et des bergers, et dès les temps les plus reculés il fut occupé par des Arabes errants; le genre de vie de ce peuple, qui regarde une ville comme une prison; son orgueil fondé sur l'antiquité de sa race, sur son dieu, sur la richesse et la

poésie de son idiome, sur la légèreté de ses chevaux, sur ses cimeterres étincelants, sur ses javelots qu'il croit posséder comme un dépôt sacré, vous diriez que tout cela l'a préparé de loin au rôle qu'il devait remplir un jour dans les trois parties du monde d'une manière si différente des Tartares du nord. »

CHAPITRE II

LES ARABES AVANT MAHOMET

« Déjà, ajoute Herder, dans les jours d'ignorance, comme ils appellent les premiers temps de leur histoire, les Arabes s'étaient répandus au delà de leur péninsule, et avaient fondé de petits royaumes dans l'Irak et en Syrie; quelques-unes de leurs tribus habitaient en Égypte; les Abyssins descendaient de leur race, et toute l'étendue des déserts d'Afrique semblait être leur héritage : séparés de la haute Asie par des mers de sable, protégés contre les attaques des conquérants, rien ne troubla ni leur liberté, ni l'orgueil qu'ils tiraient de leur origine, de la noblesse de leur famille, de leur valeur indomptable, de leur langue encore pure et native ; joint à cela que, placés au centre du commerce du midi et de l'orient, ils réfléchissaient les lumières de tous les peuples voisins, et partageaient avec eux une activité mercantile que leur heureuse situation leur rendait naturelle; ainsi, dès l'origine, se développa au milieu d'eux une forme de culture intellectuelle qui jamais n'eût apparu sur les monts Ourals ou Altaï. A la fois subtile et naïve, la langue des Arabes se forma aux discours figurés et aux sentences morales longtemps avant qu'on eût songé à l'écrire. C'est sur leur mont Sinaï que

les Hébreux reçurent les tables de la loi, et le peuple de Moïse habita presque toujours avec leurs tribus.

« Les Arabes ont conservé les mœurs patriarcales de leurs ancêtres ; ils sont, par un singulier contraste, sanguinaires et obséquieux, superstitieux et exaltés, avides de croyances et de fictions ; ils semblent doués d'une éternelle jeunesse, et sont capables des plus grandes choses lorsqu'une idée nouvelle les domine. Libre, généreux et fier, l'Arabe est en même temps irascible et plein d'audace ; on peut voir en lui le type des vertus et des vices de sa nation ; la nécessité de pourvoir lui-même à ses besoins le rend actif ; il est patient à cause des souffrances de toute nature qu'il est obligé de supporter ; il aime l'indépendance comme le seul bien dont il lui est donné de jouir ; mais il est querelleur par haine de toute domination. Dur envers lui-même, il devient cruel et se montre trop souvent avide de vengeance.

« L'analogie de situation et de sentiment inspirait à tous les mêmes points d'honneur ; le glaive, l'hospitalité, l'éloquence faisaient leur gloire ; l'épée était l'unique garantie de leurs droits ; l'hospitalité embrassait pour eux le code de l'humanité, et l'éloquence, au défaut d'écriture, servait à terminer les différends qui ne se vidaient pas par les armes. »

La division des Arabes en tribus est encore une conséquence de cette vie nomade ; des usages tenaient lieu de lois, et chaque famille se réunissait autour d'un chef dont l'autorité toujours paternelle résidait ordinairement dans le droit d'aînesse. Ce chef portait le nom de *scheik* ou seigneur ; les principales familles repré-

sentaient assez bien les patriciens de Rome et les nobles de l'Europe; un des scheiks était placé au-dessus des autres; c'était le général de cette petite armée; quelquefois il prenait le titre d'émir (commandant ou prince), mais son autorité était très-limitée : il n'était même pas à l'abri du talion, loi barbare qui voulait que le sang versé fût racheté par le sang ou par la composition. Tous les intérêts lui étaient confiés, mais il ne pouvait en séparer les siens, car la tribu était sa famille et portait son nom. Quoique décidant par lui-même toutes les grandes affaires, l'émir devait écouter l'avis des scheiks avant de rien entreprendre. Toutes les tribus étaient organisées de même : plusieurs d'entre elles se réunissaient quelquefois pour former une seule masse : l'autorité était alors décernée au scheik de la plus puissante. Souvent aussi, lorsqu'une tribu avait vu ses ressources épuisées par une guerre malheureuse, elle venait se fondre dans une autre en état de la protéger, et ces alliances expliquent comment un grand nombre de tribus ne se sont pas perpétuées.

Tant que le peuple arabe resta attaché à la vie nomade, cette organisation de la tribu qui en était le résultat immédiat ne subit aucun changement; elle existe encore aujourd'hui, modifiée toutefois; partout où des villes ont été fondées, le pouvoir des scheiks a pu se changer en despotisme, mais la tribu, comme aux premiers jours, est le véritable élément de cette société si curieuse à étudier.

Les Arabes rapportent leur origine aux descendants d'Abraham : Kahtan ou Jectan et Ismaël sont les souches des deux grandes races qui ont peuplé la pénin-

sule, l'une au midi, l'autre au nord. Ces races sont ordinairement désignées sous les noms de *Moutcarriba* et de *Moustariba*, par opposition aux *Ariba* ou Arabes primitifs, au premier rang desquels on place les Adites et les Amalica (Amalécites), descendants de Sem selon les uns, de Cham selon les autres. Les *Moutearriba* ou *Jectanides* s'établirent dans l'Yémen et y fondèrent deux dynasties : la dynastie sabéenne et la dynastie hémyarique. La langue des *Ariba* ou l'arabe proprement dit, usitée dans l'Hedjaz et le Nedjed, continua d'être parlée par les habitants des campagnes ; mais les villes de l'Yémen se servirent de l'idiome hémyarique, que les Jectanides avaient appris de leurs ancêtres. Les *Moustariba* étaient de beaucoup postérieurs aux Jectanides. Abraham ayant reçu, dit-on, la mission divine de bâtir à la Mecque un temple saint, quitta la Syrie pour obéir aux ordres de Dieu tout-puissant, et descendit en Arabie, où il fonda la Kaaba, qui fut longtemps l'objet exclusif de la vénération des Arabes. Les travaux du peuple retinrent le patriarche dans l'Hedjaz durant de longues années, et il se fit aider par son fils Ismaël, né sur le territoire même de la Mecque. La source découverte par Agar est celle du puits de Zemzem. C'est à Ismaël que fut portée par l'ange Gabriel la fameuse pierre noire, longtemps enfermée dans la Kaaba, qui au jour du jugement doit rendre témoignage en faveur de ceux qui se seront prosternés devant elle. Les traditions des Arabes comptent encore plusieurs signes de la protection céleste, qui prouvent, à leurs yeux du moins, que leur race, comme celle des Juifs, a été privilégiée.

A peine les descendants d'Ismaël commencèrent-ils à se multiplier, qu'ils se séparèrent : au lieu d'une seule tribu, il s'en forma plusieurs, toutes organisées de même, mais aussi toutes indépendantes. Quelques-unes choisirent un emplacement pour s'y fixer : la plupart allèrent vivre dans le désert sous des tentes, et adoptèrent la vie nomade. Lorsqu'un chef prenait possession d'un pâturage, il n'employait d'autre formalité que de faire aboyer sa meute ; le rayon sonore de cette étrange proclamation traçait aussitôt celui d'un domaine interdit aux troupeaux d'alentour.

Les Jectanides, de leur côté, semblèrent préférer la vie sédentaire : cependant un grand nombre de tribus quittèrent la fertile province de l'Yémen pour aller chercher fortune ailleurs. C'est ainsi que les Beni-Djorrhom vinrent à la Mecque, dont Ismaël était en possession, et contractèrent alliance avec lui ; mais la rivalité des deux grandes familles des *Moutearriba* et des *Moustariba* n'en subsista pas moins ; il s'agissait de déterminer quel serait le chef sous lequel, en cas d'attaque, tous les autres viendraient se ranger, et de fixer le centre de la nationalité arabe. Chacun des deux partis avait sa métropole : les Ismaélites, pour assurer à la Mecque la prééminence, s'appuyaient sur l'origine sacrée des monuments qu'elle renfermait ; les Jectanides faisaient valoir la richesse de l'Yémen, son antique population, et demandaient pour Saanâ le titre de capitale de l'Arabie. La lutte ne devait se terminer qu'au VIe siècle de l'ère chrétienne, à l'avantage de la Mecque, au moment même où Mahomet se proposait d'établir dans son pays l'unité de religion.

Outre les Jectanides et les Ismaélites, l'Arabie conservait quelques débris des races primitives, dont les traditions sont couvertes d'obscurité ; on sait seulement, ou du moins on suppose que les Adites, sous Cheddad et Locman, parcoururent en vainqueurs l'Irak et l'Inde plus de deux mille ans avant notre ère, qu'ils régnèrent à Babylone en 2218 et qu'ils envahirent l'Égypte à la même époque, sous le nom de *Pasteurs* ou Hycsos ; on présume que, chassés plus tard de l'Yémen par les Jectanides, ils allèrent peupler l'Éthiopie et l'Abyssinie ; mais ils avaient laissé des traces de leur passage en Arabie, où l'on montre encore des monuments *adites* comparables aux constructions *cyclopéennes* ([11]). Les *Amalica* ou Amalécites, que l'on met également au nombre des Pasteurs ou *Hycsos*, paraissent s'être répandus de bonne heure dans toutes les parties de l'Arabie, et avoir donné plusieurs pharaons à l'Égypte ; toutefois, ils ne fondent aucun établissement durable ; ils finissent par se concentrer au nord de la péninsule, avec les Iduméens, les Moabites, les Ammonites ; occupant les plaines de l'Arabie Pétrée et celles de l'Arabie Déserte, voisines de la Palestine et de la Syrie de Damas, ils s'opposent longtemps à l'entrée des Hébreux dans la terre de Chanaan, et ne cessent de leur faire une guerre acharnée. Vaincus par Saül, ils sont soumis par David, qui reste maître du pays situé entre la mer Morte et le golfe Élanitique. Bientôt Salomon porte ses vues plus loin encore ; il ne se contente pas de dominer sur la mer Rouge, et de la faire parcourir en tous sens par des flottes construites aux ports d'Aïlath et d'Asiongaber : au commerce de l'Arabie Heureuse, il veut joindre

celui de l'Inde, et le conserver à son peuple en rendant tributaires les Arabes errants des déserts de la Chaldée. Il y parvient, mais sa mort (976) entraîne la séparation des royaumes de Juda et d'Israël; les communications sont interrompues entre Jérusalem et les villes d'Assyrie; les tribus arabes cessent de payer l'impôt, et les différents peuples, Moabites, Amalécites, Iduméens, recouvrent leur indépendance.

Le règne de Salomon est néanmoins une date importante dans l'histoire des Arabes; la gloire du grand roi s'était répandue dans toute la péninsule; une reine de Saba (ville de l'Yémen) s'était rendue à Jérusalem pour vérifier ce qu'on disait de sa puissance, et la splendeur de la cour, qu'elle avait trouvée au-dessus des rapports de la renommée, avait encore accru son admiration pour le fils de David. Si les Arabes avaient craint un instant pour leur liberté, ils furent bientôt rassurés par la faiblesse et l'incapacité des successeurs de ce prince; le péril devait venir d'un autre côté.

Placées entre l'Égypte et la Chaldée, les plaines de l'Arabie Déserte et de l'Arabie Pétrée semblent devoir être la proie de toutes les grandes dominations établies dans ces riches contrées; elles sont nécessaires aux conquérants qui veulent régner à la fois sur les bords de l'Euphrate et du Nil, et elles tentèrent les rois de Ninive et de Babylone, désireux de se rapprocher des côtes de la Méditerranée. Ce fut à ces ennemis redoutables que les Arabes durent résister tout d'abord : ils le firent avec succès; leurs troupes nombreuses affranchirent plus d'une fois les Hébreux du joug assyrien. Cyrus, instruit par les malheurs des rois qui l'avaient précédé, ne les

attaqua point ; il se contenta de repousser ceux qui menaçaient de trop près les frontières de ses États. Cambyse, marchant contre l'Égypte, traita avec les habitants de l'Arabie Pétrée ; ses successeurs suivirent son exemple, et jusqu'à la fin de l'empire des Mèdes, les Arabes, exempts de toute redevance, restèrent pour eux des alliés fidèles. Lorsque Alexandre vint attaquer Darius Codoman, ils se déclarèrent pour ce dernier ; plusieurs d'entre eux, à la solde de Bétis, arrêtèrent la marche du héros macédonien sous les murs de Gaza ; d'autres voulurent l'empêcher de pénétrer en Égypte. Mais Alexandre, soutenu par sa flotte qui lui fournissait les provisions nécessaires, passa sans peine de Phénicie en Égypte, en longeant les rivages de la mer. Il n'oublia pas néanmoins la conduite des Arabes, et s'il ne les châtia pas tout de suite, c'est qu'il ne voulait pas retarder d'un instant l'exécution de ses grands projets contre le monarque persan. Il y songea quand il fut de retour à Babylone, après s'être avancé au delà de l'Indus ; un autre motif que la vengeance le poussait alors. La conquête de l'Arabie lui semblait le complément indispensable de ses victoires ; privé de la péninsule, il ne pouvait se dire avec vérité maître de l'Asie occidentale : son ambition irritée voulut se satisfaire. Il envoya donc plusieurs des officiers de sa flotte visiter les côtes du golfe Persique et de la mer Rouge, tandis que ses lieutenants disposaient une armée en Égypte et en Syrie. La mort, qui le surprit à trente-quatre ans à peine, sauva les Arabes ; ses généraux, trop occupés de leurs propres intérêts, ne pensèrent plus à les attaquer. L'Arabie Pétrée était alors au pouvoir de la tribu des Nabatéens ;

quelques tentatives isolées d'Antigone et de Démétrius n'eurent aucun succès. Lorsque les Ptolémées et les Séleucides se furent solidement assis sur le trône, ils entreprirent de soumettre les pays qui séparaient les frontières de leur empire, sans pouvoir y parvenir; Pompée ne fut pas plus heureux, et les Romains recherchèrent l'alliance d'un peuple qu'ils n'avaient pu réduire.

Les Nabatéens, que l'on ne rencontre pas durant les guerres des Hébreux contre les Arabes, paraissent pour la première fois sur la scène après l'expédition d'Alexandre. On croit cependant qu'ils s'étaient établis à Pétra, du temps de Nabuchodonosor II. E. Quatremère, dans le mémoire que nous avons cité, leur attribue une origine araméenne ou syrienne, et les fait venir des rives de l'Euphrate et du Tigre. Diodore de Sicile nous donne une haute idée de leur caractère, en citant quelques-unes des lois qui les régissaient, et de leur intelligence, en racontant la manière de combattre de leurs guerriers. Ils avaient défendu sous peine de mort de semer du blé, de planter des arbres à fruit, de construire des maisons, disant que pour garder de tels biens on sacrifiait trop aisément sa liberté. Ils n'avaient point d'autre demeure que le désert, point d'autre occupation que le commerce. Recevant sur la mer Rouge la myrrhe, l'encens et d'autres aromates, ils les portaient dans les ports de la Méditerranée. Étaient-ils menacés par un ennemi supérieur en nombre, ils l'attiraient adroitement dans leurs solitudes, se retiraient sur un rocher inaccessible, et forçaient à la paix le général téméraire qui avait mal pris ses précautions contre la faim et la soif. Ce rocher est célèbre; c'est là que de-

vait s'élever la ville de Pétra. Les Nabatéens, par leur habile tactique, résistèrent à tous leurs ennemis. Lorsque Ælius Gallus entreprit par ordre d'Auguste (vers 24 ans avant J.-C.) son expédition contre l'Yémen, il prit un guide nabatéen; égaré au milieu des déserts, il fut obligé de renoncer à ses projets, après quelques succès militaires tristement compensés par les fatigues de la route; sur son avis, les Romains abandonnèrent toute idée de conquête sur la péninsule, et c'est à peine s'il y a lieu de mentionner l'expédition de Cassius en 170, sous Marc-Aurèle, la défaite des troupes de Commode, la tentative de Sévère sur l'Arabie Heureuse en 195 ou 199, la victoire de Macrin si chèrement achetée en 217, etc. Un résultat important avait été, toutefois, obtenu: l'Arabie Pétrée avait été incorporée dans l'empire romain, et Cornélius Palma, lieutenant de Trajan, en avait fait la *troisième Palestine*. La ville de Pétra, ornée d'édifices magnifiques, théâtres, cirques, temples, aqueducs, devint l'entrepôt d'un grand commerce; vers la même époque, les Nabatéens tombèrent peu à peu dans l'obscurité, et leur nom finit même par disparaître de l'histoire.

Les empereurs, maîtres de la navigation de la mer Rouge, loin de porter atteinte à l'indépendance de l'Arabie, la protégèrent d'une manière indirecte, en engageant une guerre acharnée contre les Parthes: tandis que les deux peuples s'épuisaient dans des expéditions sans résultat, les Arabes surent profiter des circonstances pour fonder sur leurs frontières septentrionales deux États puissants, les royaumes de Hira ou d'Anbar (vers 195) et de Ghassan (vers 292). Mais avant de

bien faire comprendre la situation de la péninsule avant Mahomet, nous allons considérer séparément les principales révolutions survenues dans l'Arabie septentrionale, méridionale et centrale.

Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à leur soumission par les Romains et les Parthes, les pays voisins de l'Arabie manquèrent d'un gouvernement fort. Travaillé par des discordes intérieures, l'empire des Séleucides, sous une apparence brillante, cachait une excessive faiblesse. Il ne put s'opposer ni à la formation des royaumes indépendants de l'Asie Mineure, ni au triomphe des Macchabées, ni aux ravages des tribus arabes. Celles-ci s'étaient habituées à ne point respecter les frontières des grands rois. Retenues du côté de l'Euphrate par la proximité de Séleucie, elles se vengeaient du côté de la Syrie par des incursions périodiques; chaque année, profitant à propos des moments où les troupes ennemies étaient occupées dans des courses lointaines, elles allaient recueillir, le fer à la main, un butin considérable, et rentraient impunément dans le désert. Ces brigandages, qui ne méritent pas le nom d'invasions, durèrent jusqu'à la destruction de l'empire des Séleucides. La politique et les armes des Romains et des Parthes les firent cesser. Ces deux peuples commencèrent par élever des forteresses sur les frontières; puis ils établirent des corps de troupes pour surveiller le mouvement des peuplades voisines, qu'ils cherchèrent à diviser. Attirés par les offres des Romains, plusieurs chefs s'engagèrent à contenir les tribus errantes, et sous le nom de phylarques garantirent les nouveaux alliés des attaques continuelles qui menaçaient leur ter-

ritoire; d'autres se déclarèrent pour les Parthes. On les vit souvent intervenir au milieu de la lutte des deux nations. C'est ainsi que le principal auteur du désastre de Crassus fut un chef arabe nommé Ariamnes, qui, feignant le plus grand attachement pour la cause romaine, parvint à détourner le général des pays montueux dans lesquels il voulait se renfermer, et attira les légions au milieu de plaines immenses où l'on ne trouvait, dit Plutarque, ni arbres, ni eau, et où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. Les Parthes qui étaient d'intelligence avec lui, et dont toute la force consistait en cavalerie, purent alors assaillir les Romains avec tous leurs avantages, et, grâce à cette trahison, triomphèrent facilement d'un ennemi qui, déjà épuisé par de longues marches, avait encore à lutter contre la faim et la soif.

Les Arabes ne se montrent pas seulement dans la guerre des Romains et des Parthes; si nous avions une connaissance approfondie de l'histoire des Arsacides, il est probable que nous les retrouverions mêlés à leurs révolutions et à leurs luttes intérieures, comme ils le furent aux discordes civiles de Rome, malgré leur éloignement de cette capitale. On sait que Pescennius Niger, élu césar en Orient (193), s'appuyait principalement sur eux, et qu'un Arabe saisit la pourpre impériale en 246; c'était Philippe, qui, devenu maître du trône, oublia sa patrie et ne fit rien pour elle. — Ils paraissent aussi sur la scène à la suite de Zénobie, et menaçaient l'Asie Mineure, quand l'arrivée d'Aurélien et la destruction de Palmyre leur portèrent un coup terrible dont ils ne se relevèrent pas (271).

Au nombre des phylarques qui possédèrent la Syrie orientale et une partie de la Mésopotamie, il faut placer les Odheyna (Odenath), contemporains des premiers princes de Hira et d'Anbar. Les Odheyna commandaient, selon toute apparence, aux débris de ces anciennes tribus amalica, qui avaient encore une fois abandonné leurs demeures. On suppose que le dernier de ces chefs n'était autre que Septimius Odenath, époux de Zénobie, mort assassiné en 267. — Les Arabes le font périr dans un combat livré à Djodhaimah, roi Thonoukhite de Hira, qui est victime, à son tour, d'une ruse de la reine *Zebba* (Zénobie). Ils racontent ensuite la vengeance que le successeur de Djodhaimah, Amr fils d'Adi, de la dynastie des Lakhmites ou Nasrites, tire de cette princesse; Zebba, trompée par un nouveau Zopyre (Cossayr fils de Sad), et surprise dans son palais, est frappée par son vainqueur au moment où elle cherche à s'échapper, en traversant un souterrain pratiqué sous le lit de l'Euphrate. Ces récits ont tout à fait le caractère de légendes composées à plaisir, et nous ne nous y arrêterons pas. Il suffit de dire qu'aprés la chute de Zénobie, vers 272 de J.-C., le gouvernement des Arabes de Syrie fut confié, par les Romains, à des chefs Tonoukhites, puis aux Salihites qui furent renversés, en 292, par la tribu de Ghassan.

L'avènement des Sassanides, et la translation du siége de l'empire romain dans la ville de Constantinople, ne devaient point suspendre la fureur des peuples qui se disputaient l'Euphrate; les Perses et les Grecs continuèrent la rivalité des Parthes et des Romains avec une obstination qui servit merveilleusement les intérêts des Arabes.

Les rois de Hira, dont les possessions s'étendaient sur les deux rives du fleuve, devinrent les éclaireurs de l'armée des Perses, tandis que les chefs ghassanides, revêtus de la dignité de phylarques, se rangèrent du côté des Romains et s'enrichirent à leurs dépens. Hira avait été fondée à trois milles du lieu où fût bâtie plus tard la ville de Koufah par les tribus qui, sous le nom de Tonoukhites, avaient envahi l'Irak en 192 de J.-C. et s'étaient emparées d'Anbar. Les Tonoukhites appartenaient à la grande famille des Codhaites, originaire de l'Yémen, dont la branche principale s'était fixée successivement dans le Téhamah et le Bahreïn ; en 228, leur chef Djodhaïmah se reconnaissait vassal d'Ardchir fils de Sassan, et après lui Amr fils d'Adi commençait la dynastie lakmite ou nasrite qui devait se prolonger jusqu'en l'année 605 de J.-C.

Amr ou Amrou fils d'Adi ne fit aucun effort pour soutenir les Arabes de *Hadhr* ou d'Atra, ville située entre le Tigre et l'Euphrate, dans le désert de Sindjar, qui avait résisté à Trajan (116) et à Sévère (201), aux Sassanides (231), et dont Sapor Ier s'empara en 240 ; mais après la ruine de Palmyre par Aurélien (272), les rois de Hira dominèrent sans contestation sur les tribus de la Mésopotamie ; ils étendirent peu à peu leurs frontières et pénétrèrent plusieurs fois jusqu'à Antioche. Ils avaient le génie de la guerre, et non celui de l'administration et du gouvernement ; il leur fut impossible de garder leurs conquêtes, et ils s'en tinrent alors à leur véritable rôle en combattant seulement pour le pillage. Opérant devant l'ennemi des retraites que la mollesse des Grecs rendait presque toujours heureuses,

ils laissaient ensuite aux Perses le soin de continuer la guerre. Ces expéditions accumulèrent dans leur capitale tous les trésors de l'Asie Mineure, et permirent aux souverains de Hira de rivaliser de luxe avec les monarques de Ctésiphon et de Constantinople. En même temps elles excitèrent au plus haut degré la haine des Romains qui cherchèrent plus d'une fois à se venger. Dioclétien en 289, Constance en 353 combattirent les Sarrasins; c'était le nom que les Romains donnaient aux Arabes septentrionaux. Julien prit et détruisit Anbar (363). Valens en 373, Théodose le jeune en 411 ordonnèrent de nouvelles attaques; le roi Moundhir Ier ou Mondar, qui avait contribué à replacer Bahram-Gour sur le trône de Perse, essuya un sanglant échec (421); l'historien Socrate prétend que cent mille Sarrasins périrent dans les flots de l'Euphrate en 448. Anastase fut moins heureux (498) : en renouvelant les hostilités contre les Perses, il faillit perdre la Mésopotamie tout entière (502). Noman III, qui prit une part active à cette guerre, eut à repousser l'année suivante une invasion des tribus de l'Arabie centrale que J. Scylitzès appelle *Thalabites* ou Bacrites; leur chef Harith (Arethas) fils d'Amr-el-Macsour, fut maître un instant du royaume de Hira; il s'était montré favorable aux doctrines du manichéen Mazdac, protégé par Kobad ou Cabadès, et il chassa du trône Moundhir III en 518; mais cinq ans plus tard Mazdac était mis à mort par ordre de Khosrou ou Chosroës, et Moundhir III était rétabli dans tous ses droits. « Ce prince, dit Procope, fut pendant quarante-neuf ans (513-562) l'adversaire le plus redoutable qu'aient eu les Grecs. Exer-

çant une autorité souveraine sur les Sarrasins vassaux de la Perse, il fit irruption de tous côtés sur nos terres, et personne ne pouvait lui résister, soit parmi nos généraux grecs, soit parmi ceux qui commandaient à nos Arabes. » Ce fut l'époque la plus brillante du royaume de Hira; après Moundhir, il tomba complètement sous la domination des Sassanides, qui ne se contentèrent plus d'un tribut ou de quelques signes de vassalité. Noman V fut le dernier prince de la dynastie lakhmite (583-605) ([12]). La tribu des Bacrites, victorieuse des Perses à la bataille de Dzou-Car en 611, maintint son indépendance dans le Bahreïn; mais Hira devint une satrapie persane administrée par des vice-rois. Mahomet paraissait alors sur la scène.

Les Arabes de l'Irak et de la Mésopotamie avaient reconnu dès l'année 272 l'autorité des rois de Hira et d'Anbar; ceux de Syrie se soumettaient vers le même temps aux Ghassanides. La peuplade des Azdites, originaire de l'Yémen, était venue s'établir vers l'année 118 de J.-C à Bath-Marr, près de la Mecque; cent ans plus tard cette colonie se dispersa, et plusieurs des tribus qui la composaient s'arrêtèrent près de l'étang de *Ghassan*, situé sur les frontières de l'Hedjaz; de là le nom de Ghassanides, sous lequel elles prennent rang dans l'histoire. Après des alternatives de succès et de revers, elles s'avancèrent jusqu'au Borra, et en 292 leur chef Thalaba recevait des Romains l'investiture de la charge de phylarque. Son successeur Djafna Ier est la tige d'une dynastie qui doit se prolonger jusqu'en 637, époque à laquelle Djabala VI, dernier roi de Ghassan, embrassa l'islamisme. Pendant cette longue

période, les Ghassanides secondent les empereurs de Constantinople dans leurs expéditions contre les Perses, et, devenus chrétiens vers le milieu du IV[e] siècle de J.-C., ils soutiennent contre les rois de Hira une guerre incessante, qui n'amène aucun résultat décisif. Harith V el-Aradj, fils d'Abou-Chammir, obtient de Justinien les titres de patrice et de roi ; il est présent en 531 à la bataille de Callinique perdue par Bélisaire ; mis en déroute en 539 par Moundhir III, il répare peu d'années après cet échec et fait une expédition heureuse en Arabie contre les Juifs de Khaïbar ; il entreprend en 562 un voyage à Constantinople et meurt en 572. Les légendes arabes et les chroniques grecques font aussi mention de deux reines ghassanides très-célèbres, l'une, Mawia, qui en 377 secourut la veuve de Valens, assiégée par les Wisigoths dans sa capitale ; l'autre, Maria, surnommée *Dzat-el-Courtain* (aux pendants d'oreilles), parce qu'en se convertissant au christianisme elle fit présent au temple de la Mecque de deux perles d'une valeur inappréciable.

Les Ghassanides, alliés de Maurice (584-588) et d'Héraclius (610-641), contribuent aux victoires de ces deux empereurs ; ils combattent à Muta en 629, partagent la défaite de l'Yermouk en 634 et ne se soumettent aux khalifes que trois ans plus tard ([13]).

L'Arabie septentrionale était donc au commencement du VII[e] siècle resserrée entre les Perses et les Grecs maîtres de l'Égypte, de la Palestine et de la presqu'île du Sinaï, et entre deux États tributaires, l'un de Constantinople, l'autre de Ctésiphon, qui exerçaient sur les déserts de la Syrie, de l'Irak et de la Mésopotamie une prépondérance marquée.

Le midi de la péninsule ne s'était pas soustrait aussi longtemps au joug étranger ; les Jectanides y avaient formé de nombreux établissements à la suite de la dynastie sabéenne qui avait fondé Mareb, Dhafar, Aden, Nadjran, etc. ; des conjectures récentes, dont il nous est impossible d'admettre la parfaite exactitude, ne font pas remonter ces établissements au delà de l'année 794 av. J.-C. ; les Hémyarites ou Homérites, appartenant à la même famille, auraient commencé en 167 seulement la dynastie des *Tobbas* (11), qui ne doit succomber qu'en 525 de J.-C. sous les armes des Abyssins. Harith Erraich, premier Tobba, devait réunir toute l'autorité entre ses mains et soumettre l'Hadramaut, le Mahrah et l'Oman.

Les habitants de l'Yémen s'adonnèrent, sous les Tobbas, aux travaux de l'agriculture et du commerce ; un vaste système d'irrigations distribua l'eau dans toute la province. L'encens et les parfums transportés au dehors étaient une source de richesses. Les Hémyarites, dit Masoudi, jouissaient de toutes les aisances de la vie ; ils avaient en abondance une subsistance assurée, une terre fertile, un air pur, un ciel serein, des cours d'eau nombreux, une puissance bien affermie. » Suivant Makrizi, l'ancienne écriture hémyarite appelée *mousnad* était composée de lettres isolées ou détachées, et plusieurs inscriptions découvertes par MM. Wellsted, Cruttenden et Halévy paraissent offrir des échantillons de cette écriture ; mais l'opinion des savants n'est pas encore fixée à cet égard.

Un événement peu important en apparence vint porter, vers 120 de J.-C., un coup funeste à l'autorité des

Hémyarites. Il existait près de Mareb une digue immense, destinée à contenir l'eau qui s'amassait au pied de deux montagnes, et qui, resserrée comme dans un puits entre leurs versants élevés, ne pouvait s'échapper que par une seule issue. En fermant cette issue, on avait un vaste réservoir qui permettait d'arroser les champs selon les besoins de la culture. Une crue subite vint détruire la digue ; délivrées des entraves que l'art des hommes leur avait imposées, les eaux se précipitèrent dans les campagnes et ravagèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. L'accident n'aurait pas eu de suites, si les habitants avaient voulu recommencer les anciens travaux ; mais ils craignirent les fatigues et les dangers d'une semblable entreprise, et attribuèrent à la vengeance divine cette catastrophe qui devint pour eux le point de départ d'une ère nouvelle ([15]). Exposés par leur incurie à des inondations périodiques, la plupart d'entre eux abandonnèrent la province de l'Yémen et allèrent fonder, les uns le royaume de Hira, les autres celui de Ghassan. Quant aux Tobbas, ils s'agitèrent dès lors en inutiles efforts pour recouvrer leur antique splendeur, et loin de s'étendre au dehors de la péninsule, ils eurent beaucoup de peine à maintenir l'intégrité de leurs frontières. Lorsqu'au VIe siècle de Jésus-Christ les étrangers envahirent l'Yémen, on ne leur opposa aucune résistance sérieuse : ils trouvèrent le pays livré à une effroyable anarchie, privé de ses principales richesses par l'émigration des cultivateurs, et s'y établirent sans difficulté. Ce fut vers l'année 525 que la domination nationale des Tobbas fit place au despotisme des Abyssins et des Perses ; elle avait eu ses périodes

de gloire, car les écrivains arabes se sont plu à en faire le type et le modèle des grands empires; s'il fallait en croire leur récit, elle aurait même compris une partie des contrées de l'Asie; les Tobbas auraient soumis l'Inde, combattu les souverains de la Chine; tel d'entre eux se serait avancé dans le Magreb (Afrique occidentale) jusqu'aux rivages mêmes de l'océan Atlantique; tel autre aurait renouvelé l'expédition d'Alexandre. Mais il est impossible d'accorder ces traditions avec celles que nous possédons sur les autres peuples de l'Orient; il faut donc les repousser comme des fictions, et se contenter de reconnaître que l'Yémen a été de bonne heure le théâtre d'un gouvernement régulier. D'ailleurs, l'existence de ces légendes est facile à expliquer. L'histoire des Arabes n'a commencé pour eux qu'après Mahomet, à l'époque de leur grandeur et de leur puissance. Étonnés eux-mêmes de la rapidité de leurs triomphes, ils se sont persuadés qu'ils devaient avoir pour ancêtres des conquérants célèbres, et afin de rehausser leur origine, ils ont donné de grandes proportions au seul État de quelque importance dont leur pays eût conservé la mémoire; de là ce Tobba Dzou'-l-Carneïn, qui n'est autre que le fils de Philippe de Macédoine; cet *Africous* vainqueur des Berbères (50 ans av. J.-C.); cette reine Balkis, qui règne longtemps après *Africous* et que les Arabes confondent avec la reine de Saba, contemporaine de Salomon; ce Schamar ou Chammir, fondateur de Samarcande, etc. On attribue les plus vastes conquêtes à des Tobbas qui ne sont peut-être jamais sortis de la péninsule, et comme à l'intérieur leur histoire n'est qu'une suite de guerres et d'usurpations, on y a ajouté le récit

d'événements extraordinaires et fort incertains. On n'est pas non plus d'accord sur les faits qui séparent la rupture des digues de Mareb de l'invasion des Abyssins; nous indiquerons seulement les plus considérables. On raconte que vers 206 de J.-C., le Tobba Abou-Carib fit une expédition en Perse et revint chargé de dépouilles; qu'à son retour il s'empara de l'Hedjaz, assiégea Iathreb révoltée, visita la Kaaba et embrassa le judaïsme qu'il introduisit dans l'Yémen. Le christianisme y fut ensuite prêché vers 343 par Théophile, envoyé de l'empereur Constantin; mais l'idolâtrie resta la religion dominante du pays. Abou-Nowas, qui régnait à la fin du Ve siècle sur les Hémyarites, ayant adopté la foi de Moïse, fit massacrer, en 524, la colonie chrétienne de Nadjran, qui refusait d'imiter son exemple. Justin Ier, informé de cet acte de cruauté, engagea le Négusch d'Abyssinie, qui professait le christianisme, à tirer vengeance d'Abou-Nowas, et une armée de soixante et dix mille hommes envahit l'Yémen. Aryat, chargé du commandement, n'eut pas de peine à soumettre un peuple épuisé par la guerre civile. Abou-Nowas vaincu se précipita dans la mer (525), et après la mort de son successeur Ali-Dzou-Djadan, dernier prince hémyarite, Aryat gouverna sans opposition au nom du Négusch. Un de ses officiers, Abrahah-el-Aschram, jaloux de son autorité, le tua par trahison, réunit tous les Abyssins sous son commandement, et prit le titre de vice-roi; il eut plusieurs guerres à soutenir pour conserver le pouvoir qu'il avait usurpé; il les termina toutes heureusement. Par ses ordres, l'évêque de Dhafar, Gregentius, rédigea un code de lois dont l'original, écrit en grec, se trouve à la bibliothèque

impériale de Vienne. Une église fut construite à Saana avec la plus grande magnificence; elle devait détrôner la Kaaba; mais les efforts d'Abrahah, pour faire du christianisme la seule religion de l'Arabie, furent inutiles. Vaincu devant la Mecque dont il avait voulu détruire le temple, il mourut bientôt après, et ses fils, par leurs exactions, rendirent insupportable la tyrannie des Abyssins. Les habitants de l'Yémen n'ayant pu réussir à secouer le joug avec leurs propres forces, demandèrent la protection de princes étrangers. L'empereur de Constantinople ne pouvait embrasser le parti d'un peuple idolâtre; il refusa. Chosroës Parviz, sollicité par le roi de Hira, fit moins de difficultés. Il envoya en 575, à Aden, une flotte qui débarqua des troupes aguerries. Les Abyssins furent défaits et chassés définitivement de l'Yémen vers 597. Le sort des habitants resta le même; ils durent obéir aux Perses comme ils obéissaient à leurs prédécesseurs; seulement ils ne furent pas violentés dans leurs pratiques religieuses. Quant aux nouveaux vice-rois, ils ne se contentèrent pas de régner dans l'Yémen, ils s'établirent aussi dans l'Hadramaut, l'Oman et le Bahreïn.

L'Arabie, au VIIe siècle, courait donc de grands dangers. Deux voisins puissants s'étaient fortement assis sur ses frontières et l'avaient entamée: l'un (l'empereur grec) en avait détaché une province pour l'enclaver dans son empire; l'autre (le roi de Perse) avait occupé les plus riches contrées de la péninsule. Cependant, le Nedjed et l'Hedjaz étaient restés purs de toute domination étrangère. C'est là que devait se réfugier la nationalité arabe pour rayonner ensuite au dehors. Il n'y

avait, dans ces provinces, aucun État hiérarchiquement constitué comme celui des Tobbas : le pays était encore et avait toujours été possédé par des tribus indépendantes, jalouses de se gouverner elles-mêmes et sacrifiant tout à la conservation de leur liberté. Depuis des siècles son aspect n'avait pas changé, pas plus que son histoire. C'était encore le même spectacle de petites sociétés intimement unies par les mœurs, les coutumes, le caractère, mais séparées en fait par l'organisation politique. C'était le même récit de querelles et de rivalités sanglantes. Aucune tribu n'avait acquis de supériorité décidée, car elles disposaient toutes à peu près des mêmes forces et des mêmes ressources. Les richesses, que la fortune semble distribuer au hasard, étaient assez également réparties. Quelques peuplades, il est vrai, s'étaient enrichies par le commerce ; mais des relations plus étendues leur avaient imposé en même temps de nouveaux besoins, ce qui rétablissait l'équilibre. Au premier rang se trouvaient les tribus qui dominaient dans les deux plus grandes villes de l'Hedjaz, la Mecque et Iathreb. La garde du temple de la Kaaba avait été longtemps l'apanage des Djorhom, venus de l'Yémen, avec lesquels on suppose qu'Ismaël s'était allié ; l'idolâtrie se mêla de bonne heure au culte du Dieu d'Abraham, et l'impiété des Djorhom amena leur expulsion, vers l'année 206 après J.-C. Plusieurs familles jectanides avaient émigré à différentes époques dans l'Hedjaz ; les Codhaa s'étaient répandus dans les cantons situés au nord d'Iathreb ; les Azdites, avant de passer dans le Bahreïn et l'Irak, avaient fondé la colonie de Batn-Marr, dont nous avons parlé plus haut, vers 180 de J.-C. Ce

fut une branche des Azdites, les Khozaa, qui succédèrent aux Djorhom dans l'intendance du temple vers 207; ils introduisirent de nouveaux usages superstitieux, en particulier le culte de Hobal; la Kaaba réunissait tous les dieux des Arabes; les trois cent soixante idoles qu'elle contenait étaient des divinités subalternes servant d'intermédiaires auprès d'Allah; les Khozaa trouvèrent, au Ve siècle de notre ère, des rivaux redoutables dans les Coréischites, descendants d'Ismaël, dont le chef, Cossaï, s'empara de l'autorité suprême en 440, et ils se retirèrent à Batn-Marr; Cossaï rassembla autour de lui toutes les tribus coréischites; par ses soins, la Mecque devint une ville considérable; le gouvernement fut oligarchique; les diverses fonctions attachées à l'intendance de la Kaaba furent partagées entre les diverses branches de la même famille; les deux principales, celles du Rifada (secours transformé en une taxe annuelle) et du Sicaya (administration des eaux), devinrent successivement l'apanage de Haschem, célèbre par ses distributions journalières de soupes appelées *dachicha,* de Mottaleb, et d'Abd-el-Mottaleb, grand-père de Mahomet, qui restaura, dit-on, le fameux puits de Zemzem ([16]) en 540.

Iathreb, bâtie, selon les traditions, par les Amalica, passa plus tard à des peuplades juives, parmi lesquelles on distingue les Nadhirites, les Coraizha, les Caynoca, etc. Vers l'année 300 de notre ère, deux tribus azdites, les Aus et les Khazradjites, vinrent s'établir sur leur territoire et s'emparèrent de la ville, en 492. Après avoir résisté aux attaques des Tobbas de l'Yémen, ils se divisèrent entre eux et s'affaiblirent par des guerres intestines (467, 520, 583 et 615); cinq ans plus tard, ra-

menés à des sentiments de conciliation, ils entraient en rapport avec Mahomet.

Les tribus juives se livraient avec ardeur au commerce de caravanes, et Iathreb rivalisait de richesses avec la Mecque; cette dernière place venait d'échapper à un grand danger: vénérée des Arabes, qui tous croyaient à la sainteté du temple de la Kaaba, elle s'était vue attaquée par les Abyssins qui voulaient propager, dans la péninsule, la religion chrétienne. Abrah-el-Aschram avait envahi l'Hedjaz à la tête d'une armée de quarante mille hommes et réduit Tebala et Taïef; mais la Mecque, vaillamment défendue par les Coréischites, avait échappé au sort dont rien ne semblait devoir la préserver, et sa délivrance, attribuée par la superstition à la protection des dieux, avait encore accru le respect universel dont elle était l'objet. C'était bien la vraie capitale de l'Arabie; cependant les Arabes du Nedjed et de l'Hedjaz ne reconnaissaient pas l'autorité politique des Coréischites; ils se gouvernaient tous eux-mêmes, sans souci des intérêts communs; ils ne pouvaient ignorer, toutefois, ce qui s'était passé autour d'eux; le sort des Nabatéens et des Hémyarites était suspendu sur leur tête, et une parfaite union leur offrait seule des chances de salut.

Plusieurs causes devaient favoriser la réalisation de l'unité arabe: 1° la communauté d'origine: la rivalité des Ismaéliens et des Jectanides avait disparu; l'invasion du Négusch d'Abyssinie avait rapproché ces deux grandes familles, et elles n'avaient plus qu'un pas à faire pour se trouver sous un même drapeau; 2° l'identité de mœurs et d'habitudes : si l'on excepte quel-

ques tribus chrétiennes ou juives, la masse de la nation restait attachée aux superstitions de l'idolâtrie et aux anciennes coutumes; l'usage de la circoncision était général; partout on voyait le triste sacrifice d'un sexe à l'autre, l'esclavage de la femme, la polygamie autorisée, les filles enterrées vives par le père pauvre qui craignait de voir un jour son nom déshonoré; une fierté féroce, mais aussi avec le sentiment exagéré de l'honneur, ces idées chevaleresques qui produisent l'héroïsme, inspirent le courage et la générosité, font prendre la défense de l'opprimé au nom de la justice, et placent au-dessus de la vie même l'accomplissement d'une promesse verbale. D'un côté l'amour de la vengeance et ses excès, la loi du talion imposée à tous, le besoin d'égalité, la rapine et le brigandage justifiés par la victoire, l'adresse et la force substituées au droit; de l'autre, l'hospitalité pratiquée avec une admirable abnégation, une soif ardente de renommée, ce mobile des plus belles actions et des plus grands crimes, tel était le spectacle que présentait l'Arabie; la passion y jouait le principal rôle, et l'on pouvait aisément prévoir que le jour où ces esprits bouillants et aventureux se porteraient vers un objet unique, ils prendraient un élan irrésistible. Pour arriver à un tel résultat, deux conditions étaient encore nécessaires: l'uniformité de langage et l'unité de religion; la première était en partie obtenue. En effet, les Arabes, en obéissant à leurs seuls instincts, avaient préparé la fusion en une seule langue des dialectes de leurs nombreuses tribus. Jaloux de transmettre à leurs descendants le souvenir de leurs exploits, ils aimaient la poésie, qui leur en fournissait

le moyen, et voulaient que leur gloire pût se répandre dans toute la péninsule. Mais les auteurs du Nedjed et de l'Hedjaz n'étaient pas compris par ceux de l'Yémen; les tribus d'un même pays elles-mêmes ne faisaient pas toujours usage de termes identiques. Les poètes reçurent la mission de créer une langue plus générale. Leurs vers, récités partout, fixèrent les mots destinés à représenter irrévocablement les idées; lorsque plusieurs familles appliquaient deux expressions différentes à la même pensée, on adoptait celle que le poète avait choisie, et la langue arabe se forma peu à peu. On comprit en même temps les avantages de la civilisation: l'on rendit aux travaux de l'esprit l'estime qui leur est due et qu'on n'avait accordée jusqu'alors qu'aux triomphes de la force physique. Il y eut des assemblées générales où l'on apprenait à se connaître et à s'aimer. Ces assemblées, qui se tenaient à Ocazh, petite ville située entre Taïef et Nakhla, à trois journées de la Mecque, à Macjna, et à Dzou'l-Medjaz, derrière le mont Arafat ([17]), n'étaient véritablement que des congrès de poésie; du reste, malgré la simplicité qui y régnait, rien n'était plus imposant: c'était comme aux jeux olympiques. Devant un auditoire silencieux et recueilli se levait un guerrier à la démarche fière : aucune dignité, aucun ornement n'indiquait qu'il eût un rang supérieur, et pourtant tous les yeux étaient tournés vers lui. Il montait sur un tertre, et là, d'une voix sonore, sans autre secours que celui de l'inspiration ou d'une mémoire prodigieuse, il récitait un poème entier. Tantôt il chantait ses hauts faits, la noblesse de sa tribu; tantôt il dépeignait les plaisirs de la vengeance,

tantôt les douceurs de l'hospitalité, tantôt le courage, toujours l'honneur. D'autres fois il s'arrêtait à peindre les merveilles de la nature, les solitudes du désert, les oasis si désirées, la légèreté de la gazelle. Suspendus à ses lèvres, les auditeurs se laissaient aller à tous les sentiments que le poète voulait leur inspirer : sur leur figure attentive se peignaient l'admiration pour le héros patient dans l'adversité, et le mépris pour le lâche. Ils ne dissimulaient point leurs sentiments, et le poète, puisant une énergie plus vive encore dans cet aveu de sa puissance, reprenait son récit avec un nouvel enthousiasme. Doués d'une autorité sans égale, les poètes arabes devaient être les historiens de leur pays avant Mahomet; maîtres de l'opinion, ils élevaient ou abaissaient à leur gré les différentes tribus; aussi étaient-ils craints et respectés. Leurs œuvres, quand elles avaient été accueillies au congrès d'Ocazh, étaient écrites en lettres d'or sur des toiles d'une étoffe précieuse, et suspendues dans la Kaaba pour être conservées à la postérité.

Grâce à ce soin, sept poèmes ou *moallakas* ([18]) sont parvenus jusqu'à nous, et le nom de leurs auteurs est encore célèbre. Ce sont Imroulcays (m. en 540), Tarafa (m. en 564), Amrou (m. en 622), Harith (né en 540), Lebid (m. en 662), Zohéyr (m. en 627), et Antara (m. en 615), Antara surtout, qui personnifie très-bien toute cette poésie anté-islamique. Les Arabes, le soir, sous la tente, écoutent avec délices ces compositions merveilleuses, qui joignent aux charmes d'un récit touchant et dramatique une mélodie douce et passionnée; ils y trouvent réunis tous les sentiments, toutes les pas-

sions qui peuvent les animer, dans une langue qui semble avoir été créée uniquement pour les exprimer. Ces poètes, aussi bien que quelques autres fort estimés, les deux Mourrakisch (v. 495 et 530), Nabigha Dhobyani (v. 615), Dourayd, fils de Simma (v. 610), Hatim (v. 620) et Acha (m. v. 629), etc., font tous allusion, dans leurs vers, à des événements survenus dans le Nedjed au milieu des tribus indépendantes de l'Arabie centrale ; c'est d'abord la journée d'Al-Bayda qui, en 354, arrête les irruptions des souverains de l'Yémen ; les conquêtes des premiers princes de la tribu de Kinda, celles de Harith qui devient roi de Hira en 518 ; les victoires de Soullan (481) et de Khazaz (492), remportées par Rabia et son fils Colayb sur les Arabes hémyarites ; la guerre de Baçous entre les Bacrites et les Taghlibites, qui se prolongea de 494 à 534 ; les victoires de Zohéir, chef des Ghatafan, sur les Hawazin (v. 567), et la longue guerre de *Dahis* entre les Benou-Abs et les Dhobyan, principales tribus des Ghatafan, de 568 à 608, avec l'épisode de la guerre des Temim et des Amirs vers 579 ; la lutte des Benou-Abs réunis aux Dhobyan contre les Hawazin et quelques autres tribus de la race de Khaçafa, marquée par les combats de Rakm, de Noubbaa, de Liwa, de Sala et de Haurâ, de 609 à 615, et enfin celle des Temin et des Bacrites, qui ne se termina qu'en 630 de J.-C., époque de la conversion de ces derniers à l'islamisme. Nous retrouvons dans le récit des poètes qui brillèrent pendant cette période une peinture fidèle de la vie des Arabes du désert dont le temps n'a jamais altéré les mœurs héroïques ; à la suite d'actions sanglantes, il n'est pas rare

de voir s'engager des luttes de gloire et de générosité appelées *mounâfera;* celle qui a lieu en 620 chez les Benou-Amir peut nous en donner une idée ; le commandement de la tribu devait être confié au plus digne ; Alcama et Amir-ben-Zofaïl, tous deux poètes et guerriers, y prétendent et soumettent leur contestation au chef vénéré d'une autre famille. Le juge leur fait jurer de se soumettre sans réclamation à la décision qu'il prononcera, qu'il ajourne à un an ; en attendant l'époque fixée, les deux rivaux cherchent à se signaler par des actes de courage et de vertu ; il semble que nous sommes au temps de la chevalerie. Déclarés tous deux dignes du commandement, ils partagent l'autorité et restent étroitement unis. Ces sortes de jugements se rendaient avec un grand appareil et laissaient dans les esprits une impression profonde ; on n'est plus étonné, après de tels exemples, des traits si admirables de Hatim et de Zaïd-el-Khaïl, de la tribu de Benou-Tay, dont la libéralité était devenue proverbiale au commencement du VIIe siécle dans toute l'Arabie.

Tandis que les poètes par leurs récits imprimaient à la langue un caractère plus uniforme, il s'opérait dans les esprits un autre travail qui devait contribuer à fonder la nationalité arabe d'une manière plus tranchée ; on ne croyait plus aux idoles qui avaient remplacé de bonne heure le dieu unique, Allah ; le sentiment religieux faisait irruption de toutes parts. Déjà des scissions profondes s'étaient manifestées ; des tribus entières avaient abandonné l'ancien culte. On comptait, outre l'idolâtrie, plusieurs religions en Arabie : les Juifs, chassés de leur pays par les Assyriens, les Ro-

mains et les Grecs, y avaient été accueillis avec empressement par les enfants d'Ismaël, qui retrouvaient dans les traditions des proscrits un respect profond pour le Dieu d'Abraham ; au moyen de ces souvenirs évoqués adroitement, le judaïsme avait fait des prosélytes ; on le voyait surtout répandu dans l'Hedjaz, aux environs de Khaïbar et d'Iathreb, où de puissantes tribus, celles des Coraïzha et des Nadhirites, étaient depuis longtemps naturalisées ; une fraction considérable des tribus de l'Yémen l'avait aussi adopté ; et l'on a fait observer plus haut que des Tobbas avaient favorisé l'introduction dans leurs États de la foi de Moïse, notamment vers 225, 310 et 495 de J.-C. Le sabéisme ou magisme était également pratiqué par les Hémyarites et sur les côtes du golfe Persique ; quelques sectateurs du brahmanisme se faisaient même remarquer au milieu des habitants de l'Oman ([19]).

Le christianisme, prêché avec succès dans plusieurs parties de l'Arabie, était professé par les Ghassanides dès l'année 330, et par diverses tribus arabes de l'Irak et de la Mésopotamie, du Bahreïn, du désert de Faran et de Daumat-Djandal. Les efforts combinés du Négusch d'Abyssinie et de l'empereur de Constantinople avaient contribué à propager l'Évangile dans l'Yémen. La colonie chrétienne de Nadjran avait eu les honneurs de la persécution sous Abou-Nowas vers 523 ; cinquante ans plus tard, Abrahah cherchait à faire de l'église de Saana le but du pèlerinage des Arabes. Enfin plusieurs rois de Hira s'étaient montrés favorables à la religion du Christ (vers 395, 513 et 582).

Au milieu des idées nouvelles que les prédications

avaient répandues dans la péninsule, l'idolâtrie était néanmoins restée la religion dominante. Les divinités intermédiaires que certaines tribus révéraient ne ressemblaient point à ces créations des Grecs et des Romains, qui adoraient des êtres moraux revêtus de formes corporelles ; c'étaient, comme chez les anciens Égyptiens, des animaux et des plantes, la gazelle, le cheval, le chameau, des palmiers, des végétaux ou des corps inorganiques, des rochers, des pierres, etc. Tous les Arabes admettaient un dieu suprême, *Allah;* mais quelques-uns, sous la figure de leurs idoles, adoraient les anges *Benat-Allah* (les filles de Dieu) ; d'autres les planètes ou les étoiles telles qu'Aldébaran, Sirius, Canope, etc. On croyait aux génies *Djinn,* aux ogres *Ghoul,* à la magie *Shir,* à la divination *Kehana,* aux sacrifices, aux oracles ; on consultait le sort au moyen de *flèches sans pointes,* kidah ou azlam, et les superstitions les plus condamnables étaient encore acceptées presque généralement ; un grand nombre de tribus avaient leurs idoles particulières, Hobal, Lat, etc., qu'on honorait par de riches offrandes, et auxquelles on égorgeait des victimes ; aucun temple toutefois n'avait le prestige de la Kaaba, dont la prééminence était universellement admise.

Ce temple, qu'avait voulu détruire Abrahah-el-Aschram, avait été de tout temps l'objet de la plus grande vénération ; on le regardait comme un présent fait par Jéhovah à la race arabe, pour témoigner qu'elle était privélégiée entre toutes. C'était l'oratoire d'Abraham et d'Ismaël, la maison d'*Allah;* en recevant les trois cent soixante idoles, puissances subalternes acceptées par

les Arabes, il comprenait toutes leurs divinités et devenait le Panthéon de la nation ; les traditions qui s'y rapportaient, étaient chères à tous. Ils faisaient de la Kaaba un lieu de pèlerinage (*haddj*). Ils s'efforçaient de la parer, de l'embellir ; ils auraient voulu qu'elle surpassât en richesses tous les monuments de l'univers ; ils y avaient mis les *moallakas*, comme pour y rattacher tous les genres d'illustration. Les Sabéens, les adorateurs du feu, y envoyaient leurs offrandes ; les Juifs même manifestaient pour cet endroit révéré un profond respect. Les gardiens du temple, les Coréischites, avaient une sorte d'autorité religieuse que tous reconnaissaient sans difficulté : ainsi ils avaient le droit de désigner les mois sacrés pendant lesquels, à la suite du pèlerinage, devait régner, dans toute l'Arabie, une suspension d'armes. Ainsi, ceux qui pouvaient assister à la foire d'Ocazh remettaient leurs armes entre leurs mains avant d'entrer dans le congrès qui, sans cette sage précaution, aurait souvent dégénéré en luttes sanglantes. C'était donc sur la Mecque et sur les Coréischites qu'il fallait agir, si l'on voulait fonder une religion uniforme et nationale en Arabie, et Mahomet le devina parfaitement.

Abd-el-Mottaleb, fils de Haschem, né en 497, avait exercé l'autorité suprême à la Mecque, de 520 à 579 ; il avait eu la gloire de délivrer sa patrie de l'invasion des Abyssins, et il avait vu, avant de mourir, un prince hémyarite chasser les étrangers de l'Yémen avec les secours du roi de Perse. Père de dix-huit enfants, il se crut engagé, par un vœu imprudent, à immoler un de ses fils, en 569, devant les idoles de la Kaaba ; le

sort désigna celui qu'il aimait le plus, Abdallah, âgé d'environ vingt-quatre ans. Au moment du sacrifice, des Coréischites s'élevèrent contre une action aussi barbare et d'un si funeste exemple; sur leur avis, on consulta une devineresse, *arrafa,* qui déclara la vie d'Abdallah rachetable au moyen de la *Dia* (prix du sang humain) et du tirage au sort. La *Dia* étant de dix chameaux, on inscrivit le nombre *dix* sur une flèche *sans pointe,* et sur une autre le nom d'Abdallah; neuf fois le nom d'Abdallah apparut, et ce ne fut qu'à la dixième que les chameaux furent condamnés. On en tua donc cent à la place d'Abdallah, et ce nombre devint désormais parmi les Coréischites le taux de la *Dia.*

Quelques jours après, Abdallah épousait Amina, fille de Wahb, chef de la famille des Zohri, et de cette union devait naître Mahomet (Mohammed ou le *Glorifié*), vers le mois d'août 570.

LIVRE II

MAHOMET ET L'ALCORAN (LE CORAN)

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DE L'ARABIE AU TEMPS DE MAHOMET

A l'époque où nous sommes arrivés de l'histoire des Arabes, tout était préparé pour de grands changements dans la péninsule. L'antagonisme des races, les rivalités de familles ou de peuplades s'effaçaient de plus en plus, ainsi que nous l'avons exposé, devant le danger commun. Menacés au nord par les Grecs, à l'est par les Perses, au sud par les Abyssins, les Arabes sentaient le besoin de s'unir, et les derniers événements avaient développé chez eux, au plus haut degré, les idées de nationalité. Les habitants de l'Yémen avaient été bien inspirés en opposant les Perses aux Abyssins, alliés des Grecs. Ils affaiblissaient ainsi leurs ennemis les uns par les autres; mais il était à craindre qu'ils ne fissent que changer de maîtres. Les empereurs de Constantinople étaient en possession de l'Arabie Pétrée; la cour de Ctésiphon exerçait une sorte de suzeraineté sur tous les pays qui

bordent le golfe Persique et sur l'Yémen. Contre cette double pression, il fallait organiser des éléments de résistance, et, fort heureusement, les circonstances vinrent au secours des Arabes.

L'Hedjaz avait donné un grand exemple en repoussant l'invasion d'Abrahah; la Mecque avait glorieusement reconquis le titre de métropole, qu'on avait voulu lui enlever. Abd-el-Mottaleb cherche à rattacher à ce centre commun toutes les tribus indépendantes ; il se rend à Saana, après la déroute des Abyssins, pour complimenter, au nom des Coréischites, le prince hémyarite, rétabli par l'armée des Perses. Ce sont les enfants de la même patrie, qui se rapprochent et s'entendent; déjà les poëtes ont imprimé à la langue arabe un caractère de fixité qui la fera prévaloir sur les dialectes particuliers en usage dans les diverses parties de la péninsule; si l'unité religieuse manque encore, les anciennes croyances s'écroulent de toutes parts; on s'élève contre les sacrifices humains; on repousse le culte de vaines idoles; on demande l'interdiction des mariages entre beaux-fils et belles-mères; on attaque l'odieuse coutume qui permet aux parents pauvres d'enterrer leur fille vivante. Les superstitions grossières qui dominent encore disparaîtront devant les lumières d'une foi nouvelle. Le christianisme aurait eu cette puissance ; mais la morale si pure de l'Évangile, fondée sur l'*abstention*, ne pouvait satisfaire un peuple trop docile à la voix des passions matérielles; quelques hommes inspirés s'érigent en réformateurs et appellent leurs compatriotes à la vraie religion; lorsque Waraca, Othman fils de Houwarith, Obeidollah, Zaïd fils d'Amr, etc., puisant une instruction supérieure

dans leurs rapports avec des juifs et des chrétiens, combattent le paganisme et invoquent le nom d'Abraham, dans leur impuissance de rien édifier, ils annoncent qu'un envoyé du ciel paraîtra bientôt sur la terre et triomphera du démon.

Tandis qu'à l'intérieur, cette tendance vers une fusion générale se manifeste dans les esprits, l'indépendance de l'Arabie se trouve assurée par les guerres sanglantes qui éclatent entre les Grecs et les Perses; la lutte des deux peuples prend même, au commencement du VIIe siècle, des proportions colossales; Chosroës soumet un instant à sa domination la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte; plus tard la fortune est ramenée à Constantinople par les exploits d'Héraclius. Toutefois les deux empires sont épuisés ; les villes restent démantelées; les populations sont écrasées d'impôts : elles supportent avec peine des gouvernements qui ont employé jusqu'à leurs dernières ressources pour des entreprises sans résultats; bien loin de pouvoir encore jouer le rôle de nations conquérantes, elles ont perdu le sentiment de leurs forces, et seront incapables de résister à l'orage formidable que la voix de Mahomet va soulever contre elles.

En effet, une puissance nouvelle venait de se former, et elle allait se révéler pour la première fois au moment même où Héraclius et Chosroës Parviz signaient un traité de paix, qui, en maintenant l'intégrité de leurs frontières, et en laissant sans solution leurs prétentions respectives, ne faisait que suspendre une lutte fatale aux deux peuples. Chosroës donnait audience dans son palais de Dastagerd aux ambassadeurs étrangers. Ébloui

par sa propre magnificence, il regardait avec pitié les adorations serviles de ses sujets. On lui annonce que l'envoyé d'un chef arabe a une mission à remplir près de lui ; il ordonne qu'il soit admis, et prenant la lettre qui lui est présentée, il s'arrête à la suscription. Quoique vaincu par Héraclius, Chosroës se croyait encore le roi des rois, et il venait de reconnaître qu'un petit scheik arabe avait placé son nom avant le sien, ce qui, dans les usages orientaux, était considéré comme une marque de supériorité. Sans vouloir en lire davantage, il déchira la missive et la foula aux pieds. Mais l'effet de cette scène fut interprété diversement. On s'informa des projets et des actions de ce chef inconnu, qui avait osé écrire au plus grand souverain de l'Asie : « Mohammed, fils d'Abdallah, prophète de Dieu, à Kesra, fils d'Hormouz, roi de Perse. » On apprit avec étonnement, mais sans croire encore à l'approche du danger, les rapides progrès du fils d'Abdallah (20).

CHAPITRE II

MAHOMET (570-632)

Les premières années de Mahomet avaient été obscures; son père était mort deux mois avant sa naissance. Confié aux soins de sa mère Amina, il l'avait perdue à l'âge de six ans, et il n'avait eu pour tout héritage qu'une vieille esclave noire appelée Oumm-Aïman et cinq chameaux.

Recueilli par son aïeul Abd-el-Mottaleb, qui semblait avoir le pressentiment de sa grandeur future (576-579), soumis en dernier lieu à la tutelle de son oncle Abou-Taleb, investi de la charge *Rifada*, il s'était vu obligé de demander au travail les moyens de subvenir aux nécessités de la vie. Doué de qualités aimables, il se concilia l'affection de tous, et pendant les guerres de Fidjar qui prirent naissance à la foire d'Ocazh, en 580, entre les Hawazin et les Coréischites, et qui durèrent neuf ans, il assista à la journée de Naklha et à celle de Samta (vers 586); il avait fait un premier voyage en Syrie avec Abou-Taleb en 583, et, arrivé sur le territoire de Bostra, il avait rencontré un moine nommé Bahira, qui le prit en amitié; ce moine était appelé par les chrétiens *Djerdjis*, Georges, et c'est de Djerdjis ou Sergis qu'on a fait Sergius.

A vingt-cinq ans, Mahomet avait mérité, par la régularité de sa conduite, le surnom d'Al-Amin (l'homme sûr). Engagé au service d'une riche veuve nommée Khadidjah, qui faisait un commerce étendu, il entreprit dans l'intérêt de sa maison un voyage en Syrie, et réalisa de très-grands bénéfices ; Khadidjah reconnaissante lui offrit sa main ; et devenu chef de famille, il acquit une haute considération par l'habileté avec laquelle il gérait ses biens, et par l'influence qu'il exerçait sur ses nombreux parents. Khadidjah descendait d'une des premières familles de la tribu des Coréischites ; lui-même appartenait à une branche non moins respectable, celle des Haschémites qui comptait dans ses rangs, ainsi que nous l'avons vu, plusieurs pontifes du temple de la Kaaba.

Mahomet s'appliqua à se faire considérer par tous ceux qui l'entouraient comme leur meilleur conseil et leur plus digne chef. Toutefois il avait déjà atteint l'âge de quarante ans que son nom n'était pas sorti de l'enceinte de la Mecque ; aucun événement remarquable ne l'avait encore désigné aux yeux des Arabes. Il avait bien formé en 595, avec les principaux membres de la tribu des Coréischites, une association appelée *hilf-el-Fodhoul* (fédération des *Fodhoul*), pour réprimer les injustices qui se commettaient parmi eux ; il avait pris part à la reconstruction du temple de la Kaaba en 605 ; il avait contribué à faire échouer à la même époque une tentative d'Othman fils d'Houwarith, qui, après avoir embrassé le christianisme, avait voulu placer la Mecque sous la domination romaine. Toutefois sa conduite n'avait rien présenté d'extraordinaire. Plus tard, en se chargeant de

l'éducation d'Ali (606), en adoptant et affranchissant Zeid, jeune Codhaïte enlevé par des Arabes d'une tribu ennemie et vendu comme esclave, il avait fait preuve d'une générosité dont les exemples n'étaient pas rares dans les autres branches de sa famille; enfin il avait montré de la bravoure pendant la guerre de Fidjar; mais cette vertu était trop commune pour le signaler d'une manière particulière. Ignorant comme ses compatriotes, il ne savait même pas lire. Son imagination brillante n'avait encore rien produit qui pût faire deviner en lui le génie poétique ; ce qui le distinguait seulement, c'était l'expérience qu'il avait acquise pendant ses voyages et une connaissance très-remarquable de la nature humaine, qui lui permettait d'apprécier en un instant la valeur morale d'un individu. On observait, à la vérité, que tous les ans il se retirait avec sa famille sur la montagne de Hirâ, située non loin de la Mecque, et que là, dans le silence de la solitude, il passait des nuits entières plongé dans une profonde méditation. Nul n'avait jamais su quel était l'objet de ses réflexions : aucune parole imprudente de sa part n'avait pu même le laisser soupçonner. Il agitait dans son esprit les destinées futures de sa patrie, et voulait lui donner force et grandeur. Rêvant pour elle une autre organisation que celle à laquelle il la voyait presque irrévocablement condamnée, il se demandait comment il pourrait tirer les esprits de l'état de barbarie où ils étaient plongés. Il s'indignait du culte public rendu aux idoles et cherchait les moyens de le renverser; initié aux principaux dogmes des religions juive et chrétienne, et jugeant qu'aucune de ces reli-

gions ne pouvait réaliser les projets de régénération politique qu'il méditait, il résolut d'en fonder une nouvelle. C'était une œuvre immense ; mais la résolution une fois prise, rien ne l'arrêta plus (611).

Ses premières démarches furent toutes individuelles ; il parla à Khadidjah, à son cousin Ali, à son affranchi Zeid, à son ami Abou-Bekre, de la nécessité de rendre à l'antique religion d'Abraham sa pureté primitive ; il leur annonça sa mission. Tous y ajoutèrent foi et le reconnurent pour l'envoyé de Dieu. Ils admirent ses entretiens avec l'ange Gabriel, et reçurent, comme dérivant d'une source divine, les versets d'un livre (*al-Coran*, la lecture) que Mahomet se proposait de répandre pour le succès de son entreprise. Il désigna sa nouvelle religion par les mots : *islam*, qui indique un entier abandon à la volonté de Dieu, et *iman*, qui signifie croyance (d'où sont dérivés les adjectifs *mouslim*, musulman, et *moumin*, fidèle), et Waraca, près de mourir, le proclama le prophète des Arabes.

Ce n'étaient là que de faibles commencements. Abou-Bekre (le père de la vierge), qui était généralement aimé et estimé, conquit à l'islamisme l'adhésion de quelques hommes recommandables, parmi lesquels était Othman, fils d'Affan. Au bout de trois ans (614), le nombre des initiés trahit le mystère dont ils s'environnaient, et Mahomet voulut précipiter le dénoûment. Il assemble sa famille et lui expose sa doctrine. Pour la première fois, il lève hautement l'étendard contre les pratiques superstitieuses de ses compatriotes ; il demande, au nom de la raison, la destruction des idoles aux pieds desquelles on venait de si loin se prosterner. On l'écoute

avec étonnement, et Ali, dans un moment d'enthousiasme, se déclare son vizir. « Qui de vous, s'était écrié Mahomet, veut être mon frère, mon lieutenant, mon vicaire? » Et comme chacun gardait le silence : « C'est moi, dit Ali, qui serai cet homme ; apôtre de Dieu, je te seconderai, et si quelqu'un te résiste, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, et je lui casserai les jambes. » D'autres sont émus par l'éloquence du novateur et adorent le dieu qu'il annonce; mais le plus grand nombre s'offense de son impiété. Il est signalé comme l'ennemi de la religion, et l'on presse à plusieurs reprises Abou-Taleb de réprimer son audace. Abou-Taleb le supplie de renoncer à ses projets ; il le trouve inébranlable : « Quand on viendrait à moi, disait Mahomet, le soleil dans une main et la lune dans l'autre, on ne me ferait pas reculer. » Tout en refusant d'ajouter foi à ses prédications, Abou-Taleb ne peut oublier qu'il est le fils de son frère, et il le protége avec les Haschémites contre ses ennemis.

Après ces vaines tentatives, les Coréischites, restés fidèles à l'ancien culte, n'osant attaquer à force ouverte une famille illustre à laquelle ils sont attachés par tant de liens, se contentent de décrier Mahomet, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font qu'étendre ainsi sa renommée. Ils l'accablent d'outrages et persécutent ses disciples. Toutes les fois qu'il vient accomplir autour de la Kaaba le *tawaf* (tournée pieuse), il entend des injures ou des menaces. Un jour il rentre chez lui désespéré; mais le lendemain il a retrouvé tout son courage et continue ses exhortations, La conversion de

son oncle Hamza rend ses adversaires plus circonspects, sans rien changer à leurs sentiments hostiles ; ils accusent le prophète de se faire dicter ses prétendues révélations par un chrétien de la Mecque, nommé Djaber; Mahomet leur répond : « Un homme, dites-vous, m'endoctrine. Le langage de celui que vous supposez être l'auteur du Coran est un langage barbare, et le Coran est de l'arabe le plus pur. » (Sourate XVI, 105.) Ils le soumettent à des épreuves et défendent de prêter l'oreille à ses discours sous des peines sévères; chaque famille fait subir les plus durs traitements à ceux de ses membres qui embrassent l'islamisme, et la colline Ramdha devient le lieu des tortures qu'on inflige à ces malheureux. Plusieurs musulmans se décident à quitter la Mecque et à fuir en Abyssinie; leur nombre s'élève à cent un, quatre-vingt-trois hommes et dix-huit femmes. Les Coréischites envoient aussi une ambassade au Négusch pour l'engager à repousser les partisans de Mahomet; mais le Négusch se fait expliquer la nouvelle religion ; satisfait du sentiment exprimé par les réfugiés sur Jésus-Christ, il leur accorde sa protection, et suivant même les auteurs arabes, embrasse secrètement leur foi.

Mahomet ne se maintenait dans sa ville natale que par la bienveillante protection d'Abou-Taleb. Sept ans se passent encore (615-622), pendant lesquels il travaille avec un zèle infatigable à la propagation de ses idées ; rien ne peut l'arrêter, ni les menaces des Coréischites qui mettent sa famille au ban de la tribu entière et l'obligent de se retirer, de 616 à 619, dans les montagnes voisines de la Mecque, ni la perte d'Abou-Taleb,

son généreux tuteur (619), ni la mort de Khadidjah, son épouse chérie (620). Il cherche sa consolation dans les progrès de sa doctrine. Le retour de quelques-uns des réfugiés en Abyssinie, et surtout la conversion d'Omar, jusqu'alors son plus redoutable ennemi, ont accru son ascendant. Ces succès effraient les Coréischites qui lui tendent des embûches pour le faire périr. Il essaie d'abord de s'y soustraire et va s'établir à Taïef. Chassé de cette ville par les habitants qui refusent d'écouter sa parole, il retourne à la Mecque, espérant que le temps aura un peu amorti les haines, et met plus de prudence dans toute sa conduite. C'est à cette époque qu'il épouse Sauda, veuve de Sokran, et Aiescha fille d'Abou-Bekre, qui n'était encore qu'une enfant. Il avait eu de Khadidjah trois fils, morts en bas âge, et quatre filles, Zeïnab mariée à Aboul-As, Rocaïa et Oumm Kolthoum, qui épousèrent successivement Othman fils d'Affan; et Fathime, née en 606, qui devint, en 621, la femme d'Ali fils d'Abou-Taleb.

On rapporte aussi à cette année l'ascension merveilleuse de Mahomet sur le Borac, animal mystérieux qui l'avait conduit en présence du Très-Haut; mais ce fameux voyage est considéré par la plupart des docteurs musulmans comme un simple rêve ou comme une vision; du reste, ces récits, qui convenaient à l'ardente imagination des Arabes, n'étaient pas un des moyens d'influence recherchés par le nouvel apôtre; on avait bien souvent réclamé de lui quelques miracles qui attestassent sa mission. « Dieu, répondait-il, ne m'a pas envoyé vers vous pour cela; il m'a envoyé seulement pour prêcher sa loi; si vous acceptez ce que je vous

apporte, ce sera votre félicité dans ce monde et dans l'autre. » (S. XIII, 8.) C'était surtout par le prestige de la parole qu'il agissait sur les esprits, et l'on peut se faire une idée de l'impression qu'il produisait lorsque, s'adressant à des idolâtres, il exprimait dans un langage harmonieux et rempli d'images les pensées les plus élevées. « Voici, disait-il (S. XLI), ce qu'a révélé le Dieu clément, le Dieu miséricordieux : un livre dont les versets distincts forment un Coran arabe pour les hommes qui ont de l'intelligence ; un Coran qui contient des promesses et des menaces ; mais la plupart s'en éloignent et ne veulent pas l'entendre. Nos cœurs, répondent-ils, sont fermés, nos oreilles sont sourdes à tes paroles ; un voile s'élève entre nous et toi ; fais à ta guise, nous à la nôtre. Dis-leur : Je suis un homme comme vous, mais un homme à qui il a été révélé que le Dieu, votre maître, est un Dieu unique ; marchez droit à lui ; implorez son pardon. Malheur à ceux qui lui associent d'autres dieux ! Malheur à ceux qui rejettent le précepte de l'aumône et nient la vie future ! Ceux qui auront eu la foi et qui auront pratiqué la vertu jouiront d'une récompense éternelle. Refuserez-vous de croire au Dieu qui a créé la terre en deux jours ? lui donnerez-vous des égaux ? Il est souverain de l'univers... Il a dit au ciel et à la terre : Venez, obéissez à ma voix ; le ciel et la terre ont répondu : Nous obéissons.... Nous ferons subir aux infidèles un châtiment terrible ; nous leur rendrons le mal qu'ils ont fait. La récompense des ennemis de Dieu, c'est le feu. Ils y demeureront éternellement, parce qu'ils ont nié nos signes. Seigneur, s'écrieront les réprouvés, montre-nous ceux qui nous

ont égarés ; hommes ou génies, nous les jetterons sous nos pieds ; nous les chargerons d'opprobres.... Des anges portent à l'adorateur du Dieu unique, au juste mourant, ces paroles consolantes : Bannis la crainte et le chagrin. Nous t'annonçons le jardin de délices. Nous fûmes tes protecteurs sur la terre, nous le serons dans le ciel ; va goûter des plaisirs éternels ; forme des vœux, ils seront accomplis. Le miséricordieux a préparé ce séjour pour ses élus. »

Les auditeurs étaient frappés d'étonnement en entendant des paroles auxquelles ils étaient si peu accoutumés, et l'on voyait fréquemment des conversions instantanées. Omar, qui avait toujours été un des plus fougueux ennemis de Mahomet, ayant saisi violemment entre les mains de sa sœur un fragment du Coran (S. XX), le lit, et frappé d'admiration, va trouver Mahomet et lui déclare qu'il croit en Dieu et en son prophète.

En 620, pendant les fêtes du pèlerinage, six habitants d'Iathreb, ayant entendu Mahomet développer les principes de l'islamisme, le reconnurent pour l'envoyé du ciel et lui promirent de travailler à répandre ses enseignements parmi leurs compatriotes. L'année suivante (621), douze musulmans d'Iathreb prêtent serment d'obéissance à la personne du prophète et de fidélité à sa religion sur la colline *Acaba*, près de la Mecque ; ils emmènent avec eux Mossab fils d'Omayr, qui fait de nouveaux prosélytes et qui parvient à réunir sous une loi commune les deux puissantes tribus des Khazradjites et des Aus, si longtemps divisées. En 622, soixante-quinze habitants d'Iathreb tiennent pendant la nuit, sur

la colline *Acaba*, une nouvelle conférence avec Mahomet; ils lui offrent un asile dans leur ville et lui demandent si, rappelé par ses concitoyens, il abandonnera ses alliés pour revenir dans sa patrie. « Jamais, leur dit-il; je vivrai et je mourrai avec vous. Votre sang est mon sang; votre ruine serait la mienne. Je suis dès à présent votre ami et l'ennemi de vos ennemis. — Mais si nous sommes tués pour toi, quelle sera notre récompense? — Le paradis. » Cette entrevue fut appelée le *second* ou le *grand serment d'Acaba*. Mahomet choisit parmi les personnes présentes douze chefs qui, sous le nom de *nakib*, devaient être ses délégués dans les tribus d'Iathreb, comme les apôtres avaient été les délégués de Jésus.

Les Coréischites, instruits de ce pacte d'alliance, redoublèrent de violence, et l'émigration des musulmans continua. Mahomet semblait braver le péril qui le menaçait; l'arrêt de sa mort fut prononcé; la maison où il se cachait ayant été entourée par ses adversaires, il chercha son salut dans la fuite, et partit avec Abou-Bekre, tandis qu'Ali, revêtu de sa robe verte, détournait par un généreux dévoûment l'attention des assaillants.

Mahomet et Abou-Bekre avaient pris un chemin opposé à Iathreb. Ils restèrent trois jours dans une caverne du mont Thour, situé à trois milles au sud de la Mecque; ils dépistèrent adroitement les recherches, gagnèrent le bord de la mer, et après avoir échappé à ceux qui les poursuivaient, arrivèrent, six jours après, sur le territoire de Iathreb, au village de Coba, où l'on fonda la première mosquée de l'islamisme, mosquée qui sub-

siste encore aujourd'hui. L'hégire ou fuite de Mahomet est devenue l'ère des musulmans ; elle est fixée généralement au 16 juillet (622 de J.-C.). Le khalife Omar l'institua, à l'imitation des chrétiens qui faisaient usage de l'ère des *martyrs* (284 de J.-C.), époque de la persécution de Dioclétien.

Après être resté quatre jours à Coba, où Ali vint le rejoindre, Mahomet fit son entrée à Iathreb escorté d'un nombreux cortége ; il accepta l'hospitalité d'Abou-Aïoub, et bientôt il acheta un vaste emplacement où son intention était de construire une mosquée et une habitation pour sa famille et pour lui-même. Iathreb prit le nom de *Medinet-el-nabi*, la ville du prophète, et les deux tribus qui s'étaient ralliées sous l'étendard de l'islamisme se confondirent sous le nom d'*El-Ansâr* ou auxiliaires ; les musulmans de la Mecque étaient appelés *Mohadjir* (émigrés). Mahomet voulut établir entre les uns et les autres un ordre de fraternité qui les réunît tous dans un même sentiment : chaque Mohadjir choisit un frère parmi les Ansars. Quelques conversions remarquables imprimèrent un nouveau lustre à l'islamisme ; Selman, le Persan, les docteurs Moukhaïrik et Abdallah-ben-Sellam reconnurent Mahomet comme l'apôtre de Dieu ; mais les tribus juives étaient ennemies des musulmans, et elles devaient trouver un appui dans le parti des *Mounaficoun* ou hypocrites, parti qui se composait de quelques *Ansars* mécontents. Aussi, le moment où commença réellement le triomphe de Mahomet fut peut-être le temps le plus difficile de sa vie ; il avait besoin de la plus grande circonspection, afin de ménager tous ses prosélytes. Obligé de traiter avec autant d'affection

ceux qui avaient embrassé sa cause par intérêt que ceux qui l'avaient fait par dévoûment, mis en demeure par des questions insidieuses de prouver la vérité de sa mission, toujours en vue, il lui fallait satisfaire tout le monde, sans oublier un instant son rôle. A tous moments on venait lui demander conseil, et il devait avoir sans cesse sur les lèvres des versets de son livre divin, pour indiquer les règles de conduite qu'imposait la nouvelle religion. Tous ses actes étaient contrôlés. Sa vie publique, commentée par tous, ne devait laisser percer aucune contradiction ; une seule aurait suffi pour détourner à jamais ceux qui, frappés de son assurance, hésitaient encore à voir en lui un être supérieur au reste des hommes. Sa vie privée n'était un secret pour personne, et ses faiblesses étaient aussitôt dévoilées. Et comme si cette tâche n'était pas suffisante, il avait encore à s'occuper de la direction de ses plus zélés disciples, Ali, Zeid, Abou-Bekre, Omar, Othman; tous prenant leurs inspirations dans la société intime du prophète, devaient montrer à l'univers le type des vrais musulmans.

Un an s'écoula au milieu de ces épreuves ; ce temps passé, Mahomet comprit que sa doctrine périrait, s'il laissait se consumer dans l'inaction l'ardeur de ceux qui s'étaient attachés à sa cause. La guerre était le meilleur moyen de nourrir le fanatisme qu'il avait allumé ; elle devait attirer sur lui l'attention dont il avait besoin; enfin ses succès militaires étaient la seule preuve miraculeuse qu'il pût offrir de la protection divine dont il se disait l'objet. Ils s'y résolut donc, et elle devint son plus grand moyen de prosélytisme. Jusque-là il avait

exigé des nouveaux convertis une formule de serment toute pacifique; on jurait de n'adorer qu'un seul dieu, de ne point dérober, de ne point tuer ses enfants, de ne pas commettre d'adultère, de s'abstenir de propos calomnieux et d'être docile à tout ce que le prophète ordonnerait de juste; il y ajouta l'engagement de combattre ses ennemis. Il avait à venger les injures qu'il avait souffertes pendant son séjour à la Mecque, et à demander compte aux Coréischites de l'exil auquel ils l'avaient condamné. De plus, la rivalité commerciale de Médine et de la Mecque pouvait être très-habilement exploitée. Après avoir dicté une charte qui réglait les rapports des musulmans entre eux, qui assurait aux juifs la liberté de religion et la paisible jouissance de leurs biens, en les assujettissant toutefois à payer une partie des frais de la guerre, il se mit en campagne avec son oncle Hamza et fit plusieurs courses infructueuses. Abdallah fils de Djahch, ayant pillé une caravane pendant le mois sacré de redjeb, fut blâmé par le prophète (S. II, 214). Les Coréischites ne négligeaient aucune occasion de critiquer les musulmans; leurs poètes ne cessaient de les attaquer dans des satires d'une violence extrême. Trois Khazradjites, Hassan fils de Thabit, Cab fils de Malek, et Abdallah fils de Rowaha, furent chargés de leur répondre; mais cette guerre de plume ne faisait qu'irriter les esprits. Mahomet préparait une nouvelle expédition ; avant de l'entreprendre, il régla le jeûne du ramadhan, la dîme aumônière *zecat,* la kéblah ou direction des oratoires musulmans vers le temple de la Mecque, et l'*edhan,* formule d'annonce pour les heures de la prière ; puis, ayant su que les Coréischites ra-

menaient de Syrie mille chameaux chargés de marchandises précieuses, il partit avec trois cent quatorze hommes pour les attaquer; cette petite troupe se composait de trois cavaliers et de trois cent onze fantassins. Abou-Sophian fils de Harb était à la tête de la caravane; instruit de la marche de ses ennemis, il parvint à les éviter; il avait demandé du secours à la Mecque; mille Coréischistes commandés par Abou-Djah s'étaient dirigés vers la vallée de Béder; les musulmans les y avaient devancés. Abou-Djah apprend d'un message d'Abou-Sophian que la caravane est sauvée; au lieu de rebrousser chemin, il se croit sûr de la victoire, engage le combat et perd la vie dans une action dont le fugitif de la Mecque recueille toute la gloire. Placé avec Abou-Bekre sur un trône de bois construit à la hâte et hors de la portée des javelines, Mahomet animait les siens par ses discours. Trois Coréischites étant sortis des rangs, provoquent les partisans du prophète; Hamza, Ali et Obeidah répondent à ce défi et sont vainqueurs. L'engagement devient général. Tout à coup Mahomet voit ses partisans faiblir; il s'élance à cheval, et jetant dans les airs une poignée de sable : « Que la face de nos ennemis, s'écrie-t-il, soit couverte de confusion. » Ses troupes, animées d'une nouvelle ardeur, reprennent l'offensive, et la bataille est gagnée. Rien n'est décisif dans les guerres de religion comme un premier succès, tant les hommes sont disposés à confondre le droit et la force. Le combat de Béder fit plus pour l'islamisme que les plus éloquentes prédications; les croyants furent affermis dans leur foi; ceux qui hésitaient se prononcèrent; les incrédules furent ébranlés.

L'année suivante, Mahomet réussit à mettre sur pied mille soldats; ce n'était pas encore assez pour égaler les Coréischites, qui venaient avec trois mille hommes ravager les environs de Médine; néanmoins il pouvait espérer un nouveau triomphe, grâce à l'enthousiasme qu'il avait su inspirer à ses prosélytes; il avait répondu à une incursion d'Abou-Sophian par le pillage d'une riche caravane dans le Nedjed; au combat d'Ohud, il ne fut pas aussi heureux : une défection des *Mounaficoun* (les hypocrites), et la désobéissance d'un corps de cinquante archers qui se débandèrent pour courir au butin avant d'avoir assuré la victoire, lui firent courir les plus grands dangers; il n'échappa à une mort certaine qu'en payant de sa personne. Frappé au visage, couvert de sang, il parvint avec peine à se réfugier dans un défilé du mont Ohud. Ali, qui s'était signalé au commencement de la bataille par un exploit chevaleresque, Abou-Bekre et Omar étaient blessés; Hamza avait perdu la vie. Les femmes des Coréischites qui avaient suivi leurs époux, et qui excitaient par des cris de guerre leur fureur belliqueuse, se livrèrent à des atrocités sans exemple sur les cadavres qui jonchaient le champ de bataille.

Dans cette journée Abou-Sophian commandait les idolâtres; mais c'était Khaled fils de Walid qui avait habilement profité de la fausse manœuvre des archers pour reprendre l'avantage. Les circonstances qui avaient amené la défaite de Mahomet lui permirent de la faire considérer comme le juste châtiment d'une infraction à ses ordres. Rentré à Médine, il réunit autour de lui tous les hommes qui avaient pris part à l'action et s'avança

à leur tête jusqu'à *Hamra-el-Açad*, pour montrer que l'échec d'Ohud n'avait pas abattu son courage.

Le résultat de la victoire des Coréischites fut de donner à la guerre un caractère de plus en plus sanguinaire. Après Béder, Mahomet avait rendu la liberté aux prisonniers; deux hommes dont il avait reçu les plus sanglants outrages avaient seuls été mis à mort. A la suite du combat d'Ohud, les musulmans résolurent de ne plus faire de quartier aux idolâtres, et les meurtres isolés se multiplièrent : tantôt des envoyés du prophète étaient massacrés ou condamnés à d'affreux supplices ; tantôt des Coréischites payaient de leur vie les crimes de leurs alliés. Cependant Mahomet évitait de recommencer les hostilités avec les habitants de la Mecque et cherchait d'un autre côté des triomphes plus faciles. Les juifs n'avaient pas montré des dispositions favorables à son égard : ils prétendaient que le nouveau culte n'avait rien de particulier, que le Dieu de l'islamisme n'était autre que leur Jéhovah défiguré ; leur contenance équivoque attestait un mauvais vouloir et une inimitié cachée. Déjà Mahomet avait attaqué les Caïnoca, et après les avoir réduits et dépouillés de leurs richesses, il les avait bannis du territoire de Médine ; le même sort atteignit la tribu des Nadhirites, dont les biens furent distribués aux émigrés de la Mecque, sur la demande des Ansars eux-mêmes. Effrayés de ces deux exemples et des meurtres commis par des musulmans fanatiques qui allaient frapper au milieu de leurs familles les adversaires déclarés du prophète, les autres tribus juives se coalisèrent pour résister à un ennemi qui voulait les détruire toutes séparément; elles obtinrent

sans peine le concours des Coréischistes et des Ghatafan, qui voyaient avec inquiétude les musulmans pousser leurs excursions dans le Nedjed, aux environs de Béder et jusqu'à Daumat-Djandal. Mahomet avait fait creuser un large fossé au-devant de Médine, et lorsque les alliés voulurent forcer le passage, leurs efforts furent inutiles. Le temps ne tarda pas à dissoudre la confédération à laquelle s'étaient joints les Coraizha; la division fut adroitement semée entre les chefs, et à la suite de quelques escarmouches signalées par de nouveaux faits d'armes du courageux Ali, le siége fut levé. Mahomet reprit alors l'offensive et parvint à écraser successivement ceux qui, réunis, auraient pu anéantir sa puissance. Il vainquit d'abord les Caïnoca qui furent, dit-on, égorgés au nombre de sept cents, et fit ensuite diverses expéditions contre les Corzha, les Lahyan et les Mostalik, tandis que ses lieutenants châtiaient d'autres tribus ennemies.

Mahomet s'avança en 628 jusqu'à Hodaïbia, sous prétexte d'accomplir le pèlerinage de la Kaaba consacré par le Coran, mais en réalité avec l'intention secrète de former à la Mecque des relations qui pussent lui en ouvrir l'entrée. Il reconnut bientôt que l'entreprise était prématurée, et il se contenta, après un nouveau serment de fidélité que ses partisans lui prêtèrent sous un acacia, de signer une trève de dix ans avec les Coréischites, en se réservant le droit de visiter le temple l'année suivante.

De retour à Médine, il envoya des ambassadeurs aux souverains étrangers pour les convertir à l'islamisme, et marcha contre les juifs de Khaïbar, qui, maîtres d'une

position formidable à cinq lieues de la ville du prophète, attiraient à eux la plus grande partie du commerce de l'Hedjaz et du Nedjed. La valeur irrésistible d'Ali renversa tous les obstacles, et l'occupation des châteaux fortifiés où se trouvaient entassés leurs trésors détruisit pour jamais la puissance politique des juifs ; la soumission de Fadac, de Wadi'l-Cora et de Taïma compléta leur ruine ; dès ce moment, ils durent reconnaître sinon la mission, du moins la supériorité de Mahomet qui préleva sur leurs dépouilles l'héritage qu'il voulait laisser à sa famille. Un autre résultat de cette expédition fut d'étendre l'islamisme au-delà de l'Hedjaz ; un grand nombre de tribus du Nedjed vinrent saluer dans le fils d'Abdallah le chef de l'Arabie ; elles lui donnèrent sur elles-mêmes une autorité absolue et demandèrent à le suivre dans les guerres qu'il lui restait encore à terminer.

Mahomet venait d'échapper au poison qu'une femme de Khaïbar lui avait fait prendre ; il recevait de tous les musulmans des marques multipliées d'un dévoûment à toute épreuve, et réunissait véritablement les attributions royales et sacerdotales. « J'ai admiré, disait un Coréischite, César et Chosroës dans toute la pompe de leur puissance, mais je n'ai jamais vu de souverain vénéré comme l'est Mahomet par ses compagnons. » A la mosquée, le dos contre un palmier, ou dans une chaire sans ornements, le prophète dicte ses lois, et ses paroles excitent l'enthousiasme ; il ne néglige aucune occasion d'annoncer la grandeur de sa destinée ; lorsqu'il fait creuser un fossé devant Médine, lui-même saisit la pioche et fait jaillir du roc des étincelles. « La

première de ces étincelles, s'écrie-t-il, m'apprend la soumission de l'Yémen; la seconde la conquête de la Syrie et de l'Occident; la troisième, la conquête de l'Orient; ceux qui l'entendaient croyaient à ces prédictions que l'avenir devait justifier. De nouveaux messages furent adressés aux *rois de la terre.* Lorsque Mahomet sut que Chosroës avait déchiré sa lettre : « Qu'ainsi son royaume soit déchiré, » dit-il. Héraclius lui fit une réponse gracieuse; Mokawkas, gouverneur de l'Égypte, et le Négusch d'Abyssinie lui envoyèrent des présents; Badhan, vice-roi de l'Yémen, embrassa l'islamisme ; mais Harith, prince ghassanide, et Haudha, prince de la tribu chrétienne des Hanifa dans l'Iémamah, repoussèrent les propositions qui leur étaient faites.

Cependant une année s'était écoulée depuis le traité de Hodaïbia. Mahomet, suivi de deux mille musulmans, visita la Kaaba (629), et ce voyage pacifique produisit un grand effet sur les esprits; plusieurs conversions importantes eurent lieu : celles de Khaled et d'Amrou fils d'El-As annoncèrent la chute prochaine de l'idolâtrie.

Un chef ghassanide, tributaire d'Héraclius, Chourabhil, ayant mis à mort un envoyé de Mahomet qui se rendait à Bostra, provoque une sanglante collision entre les Arabes et les Grecs. Trois mille hommes, dirigés par Zeid, vont attaquer les armées romaine et assyrienne, près de Muta, au sud de Damas, dans le Balca (l'ancien pays des Moabites). Zeid est tué. Djafar fils d'Abou-Taleb le remplace; il a les deux mains coupées, serre l'étendard de l'islamisme entre ses bras mutilés, et meurt couvert de cinquante blessures toutes reçues

par devant. Abdallah succombe à son tour; Khaled, plus heureux, repousse l'ennemi et regagne Médine avec les honneurs de la guerre.

La Mecque manquait encore au triomphe de Mahomet; il lui fallait cette ville, le sanctuaire de l'idolâtrie, la capitale de l'Arabie, pour établir solidement son nouveau culte sur les débris de l'ancien. Une occasion se présente: les Mecquois rompent la trêve en attaquant les Khozaa, ses alliés: renforcé de tribus bédouines nouvellement converties, il se dirige vers la Mecque à la tête de dix mille hommes. Cette démonstration en impose à ses ennemis, qui ne font aucune résistance au prophète; Abbas et Abou-Sophian se rendent sans combat (11 janvier 630).

Le vainqueur marcha aussitôt vers le temple et détruisit toutes les idoles en disant: « La vérité est venue; que le mensonge disparaisse. » Toutes les dignités d'institution païenne furent abolies; les fonctions de gardien (hidjaba) et du sicaya furent seules conservées.

L'œuvre n'était pas achevée; quelques tribus dissidentes refusaient même dans l'Hedjaz d'adopter la religion nouvelle; leur soumission devint la plus grande affaire de Mahomet. Khaled réduisit les Djadhima; les Hawazin réussirent à rallier tous les mécontents; la victoire de Honaïn chèrement achetée et le combat d'Auhas terminèrent la guerre des idoles. Les Thakifs, alliés des Hawazin, obstinément attachés au culte du dieu Lat, soutinrent avec succès un siége de vingt jours dans la ville de Taïef, et Mahomet, espérant que le temps amènerait leur conversion, opéra sa retraite, et après avoir visité de nouveau la Kaaba, rentra à Médine.

La prise de la Mecque, la conversion des Coréischites, la défaite des Hawazin et la destruction des temples consacrés aux idoles avaient porté le dernier coup à l'ancien culte des Arabes; des députations venaient chaque jour annoncer au prophète de nouvelles adhésions à ses doctrines ; le poète Caab, qui l'avait attaqué violemment dans ses vers, obtint son pardon par la *Cacidat el Borda* (le poème du Manteau), et les Temin, à la suite d'une *lutte de gloire,* firent profession de foi musulmane.

Cependant un cri de guerre allait encore retentir. Sur la fausse nouvelle que les Romains et les Arabes chrétiens rassemblaient leurs forces sur les frontières de la Syrie, la guerre sainte est prêchée, et tous les musulmans aisés veulent par le sacrifice de leurs biens contribuer au triomphe de l'islamisme. On réunit dix mille cavaliers, vingt mille fantassins, douze mille chameaux. Le prophète, revêtu de sa robe verte, monté sur sa mule blanche, part à la tête de cette armée; mais on ne rencontre d'autre ennemi que les vents pestilentiels et les sables du désert, une chaleur accablante et les tourments d'une soif ardente. Mahomet soutenait vainement le courage de ses compagnons en leur disant : « L'enfer est plus brûlant que les feux de l'été. » Arrivé à Tabouc, à mi-chemin entre Médine et Damas, il ordonne la retraite et se contente de réduire sous ses lois les villes de Djerba, d'Adhroh, d'Aïlath et de Daumat-Djandal.

Le reste de l'année (630-631), appelée par les historiens l'*année des ambassades*, est marquée par de nouvelles et importantes conversions. Les habitants de

Taïef, les Thakifs, les chefs hémyarites de l'Yémen et du Mahrah, les princes de l'Hadramaut, de l'Oman, du Bahreïn et de l'Iémamah envoient des députés chargés d'offrir à Mahomet leur serment d'obéissance. Quelques tribus retardataires, les Tay dans le Nedjed, les chrétiens de Nadjran, les Nakha, etc., dans l'Yémen, sont réduites par Khaled et Ali, ou font leur soumission.

L'Arabie était conquise à l'islamisme; les lieutenants de Mahomet, répandus dans les provinces, percevaient les dîmes et maintenaient l'autorité de son nom. Cependant quelques hommes ambitieux devaient bientôt aspirer à l'indépendance: Mosseilamah, habitant de l'Iémamah; Toulaïah, dans le Nedjed; El-Aswad, dans l'Yémen, s'érigèrent en prophètes. Des expéditions bien dirigées devaient anéantir ces tentatives de rébellion; la mort ne permit pas à Mahomet d'en connaître le résultat.

Plus souffrant depuis quelques mois, il avait résolu au commencement de 632 de couronner son œuvre par un pèlerinage solennel; deux fois depuis l'hégire, il avait accompli la visite des lieux saints, appelée *omra*, qui pouvait se faire à toutes les époques de l'année. Suivi de cent quatorze mille musulmans, il entreprit le grand pèlerinage *el-Haddj*, prescrit par le Coran, et fixé d'après l'usage aux premiers jours de dzou'l-hiddjeh; il fit ensuite au peuple, sur le mont Arafat, une allocution éloquente: « O mon Dieu, dit-il en terminant, ai-je rempli ma mission? » Mille voix s'élevèrent pour lui répondre: « Oui, tu l'as remplie. » Et il ajouta: « Mon Dieu, entends ce témoignage. »

De retour à Médine, il vit sa santé décliner de jour

en jour; il avait alors soixante-trois ans. Il hâta les préparatifs d'une nouvelle expédition en Syrie, et il en confia le commandement à Oucama fils de Zeid. Il comprit bientôt que sa dernière heure était venue; jusqu'au troisième jour avant sa mort, il récita la prière publique: « Est-il quelqu'un, s'écriait-il en chaire, que j'aie frappé injustement? Je me soumets au fouet des représailles. Si j'ai outragé un musulman, qu'il me fasse subir la peine du talion; si je l'ai dépouillé de son bien, qu'il reprenne ce que je lui dois. » Une femme réclama trois drachmes d'argent qui lui furent payées sur-le-champ. Mahomet, s'affaiblissant de plus en plus, chargea son beau-père, Abou-Bekre, de faire la prière à sa place. Le 8 juin 632, il se rendit à la mosquée et adressa encore aux musulmans de sages conseils. Quelques heures après, il expirait entre les bras d'Ayescha.

Telles furent les principales vicissitudes de la vie de cet homme extraordinaire. L'impulsion qu'il donna par son génie aux peuples de l'Orient fut si puissante, qu'après douze siècles le mouvement dure encore. Certes, tout n'est pas à louer dans l'œuvre immense qu'il avait entreprise; mais quand on songe aux obstacles de tout genre qu'il devait rencontrer, aux profondes racines que les pratiques barbares de l'idolâtrie avaient jetées au milieu de ses compatriotes, aux améliorations sans nombre dont le triomphe fut assuré par l'autorité de sa parole, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en présence des grands résultats qui lui sont dus.

CHAPITRE III

L'ALCORAN (LE CORAN).

Il faut bien le reconnaître, dans Mahomet, c'est l'idée politique qui domine, Pour lui, le moment est arrivé de réunir en un corps de nation les différentes peuplades de l'Arabie par un code à la fois religieux, civil et guerrier. « Incroyable mélange de tout ce que peut produire son pays et son temps : marchand, prophète, orateur, poète, législateur, et sous chaque forme toujours fidéle au type arabe, » il comprend qu'aucune des croyances qui se partagent les esprits ne peut satisfaire d'une manière générale des hommes imbus de préjugés et d'erreurs ; il choisit avec une merveilleuse habileté dans ces croyances diverses tout ce qui satisfait la raison des Arabes, sans heurter leurs préventions ou leurs faiblesses. Le livre qu'il leur présente est un miroir moral où se réfléchissent les vertus et les vices, les passions et les fautes, les chimères et les réalités dont se compose leur propre nature.

Le Coran n'a pas été écrit de suite : des motifs de circonstance dictaient à Mahomet les avertissements qu'il adressait à ses compatriotes, et déjà à sa mort on était fort embarrassé de retrouver l'ordre chronologique des révélations du prophète. Abou-Bekre entreprit ce

travail, qui ne fut véritablement achevé que par le troisième khalife Othman. Le Coran, tel qu'il nous a été transmis (22), se compose de cent quatorze chapitres ou *sourates*, subdivisés en versets et de longueur inégale. Dix-huit chapitres seulement sont datés de Médine; les autres ont été donnés à la Mecque, et les quarante derniers ne contiennent que trois à cinquante versets; tous portent des titres différents; quelques-uns de ces titres ne se composent que de lettres initiales dont le sens n'a jamais été expliqué. Les plus anciens manuscrits connus du Coran sont sur parchemin et écrits en caractères coufiques; ceux que l'on rencontre en caractères niskhi ne remontent pas au-delà du troisième siècle de l'hégire (23). Les musulmans professent la plus grande vénération pour le Coran; ils ne l'ouvrent qu'après certaines ablutions et y puisent une grande partie de leurs prières; ils en inscrivent les versets sur les murs de leurs mosquées, sur leurs bannières, sur leurs monuments, et ces sentences, dictées presque toujours par la morale la plus pure, leur rappellent sans cesse leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes.

La religion prêchée par Mahomet est d'une simplicité remarquable. « En quoi consiste l'islamisme? lui demande un ange déguisé en bédouin. — A professer, répond le fils d'Abdallah, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que je suis son prophète; à observer strictement les heures de la prière, donner l'aumône, jeûner le mois de ramadhan et accomplir, si l'on peut, le pèlerinage de la Mecque. — C'est cela même, » dit Gabriel en se faisant connaître.

Pour donner plus d'autorité à son enseignement, Ma-

homet parle toujours au nom de Dieu; il suppose que l'envoyé céleste lui apporte perpétuellement les ordres du Très-Haut. Il y a évidemment de la fraude dans ses extases, et l'histoire de la colombe apprivoisée prouve que son zèle enthousiaste n'excluait pas toujours la fourberie. On doit cependant admettre qu'il avait foi dans l'excellence de sa doctrine, et qu'en général il ne croyait pas avoir besoin, pour le succès de sa mission prophétique, de recourir à l'imposture. Ses compagnons lui obéissaient avec soumission et respect, mais ils n'étaient pas sous sa main des instruments passifs. Une scène qui précéda sa mort, et qui nous est rapportée par le meilleur de ses biographes, Aboulfeda, en est la preuve. La maladie qui devait le conduire au tombeau était arrivée à son dernier période; tout à coup il s'écrie : « Apportez-moi de l'encre et du papier; je veux écrire quelque chose qui vous empêchera de tomber à jamais dans l'erreur. » Au lieu de lui donner ce qu'il désire, les assistants hésitent et restent immobiles. Mahomet, irrité de se voir si mal obéi, leur ordonne de se retirer et renonce à son projet. — Qui donc aurait songé à repousser sa demande, si tous avaient cru réellement à l'autorité divine du prophète? L'auraient-ils empêché d'écrire son testament? Évidemment non. Omar n'accepte le Coran, à l'exemple d'Abou-Bekre et d'Othman, que parce qu'il approuve les réformes qui s'y trouvent prescrites, et qu'il le juge bon pour l'avenir du peuple auquel il est destiné. Lorsque, emporté par la douleur, quelques jours après, il s'écrie : « Non, Mahomet n'est pas mort; il est allé visiter le Seigneur, comme autrefois Moïse qui reparut quarante jours plus tard aux

yeux de sa nation, » Abou-Bekre s'étonne. « Musulmans, dit-il, si vous adoriez Mahomet, sachez que Mahomet n'est plus ; si c'est Dieu que vous adorez, Dieu est vivant, il ne meurt point ; rappelez-vous ce verset du Coran : « Mahomet n'est qu'un homme chargé « d'une mission ; avant lui sont morts d'autres hommes « qui avaient reçu des missions célestes. » Et cet autre verset : « Tu mourras, Mahomet, et eux aussi mourront. » (S. XXIX, 31.)

A ceux qui réclamaient de lui des miracles, le prophète n'avait-il pas répondu constamment : « Suis-je donc autre chose qu'un homme et un apôtre ? » (S. XVII, 95 ; S. XVIII, 110, etc.)

Composé de fragments épars offerts aux fidèles comme des révélations du ciel, selon les besoins du moment, le Coran, rédigé feuille par feuille, et pouvant s'adapter, comme le testament de César, aux circonstances, offre naturellement des contradictions ; mais il faut considérer l'œuvre dans son ensemble, avant de songer à faire la critique des détails.

L'idée sublime d'un seul Dieu, développée au milieu d'un peuple idolâtre, était bien propre à embraser une âme élevée et ardente ; elle domine le Coran dans toute son étendue, et consacre son originalité. Mahomet fait de ce principe la base de sa religion et la raison de la supériorité qu'il réclame pour son culte sur tous les autres : ce déisme pur tranchait vivement avec la théologie embrouillée des sectes chrétiennes que les hérésies avaient si malheureusement multipliées. La grandeur de l'Être suprême, de sa providence, de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté, devait frapper des esprits

imbus de superstitions grossières. Déjà, au combat de Beder, le cri de guerre des musulmans était : *Ahadoun! Ahadoun!* (*il n'y a qu'un seul Dieu*). Il n'y a pas un seul chapitre du Coran où Mahomet ne prêche l'unité de Dieu.

Voulant se concilier les juifs et les chrétiens, il proclame leurs révélations authentiques ; il ne donne la sienne que pour la continuation et l'achèvement de celles qui l'ont précédée ; mais il rejette le mystère de la Trinité, qu'il ne paraît pas comprendre, et proteste contre l'essence divine de Jésus, qu'il place cependant au premier rang des prophètes (S. II, 254). Il entoure du plus profond respect la Vierge, qu'il nomme *immaculée* (S. III, 3 ; S. XIX, 20, etc.). Politique habile, il apporte le bienfait de la tolérance aux dissidents répandus en si grand nombre dans les provinces de l'empire romain (S. II, 257 ; S. V, 73, etc.).

Envoyé par le souverain Créateur, Mahomet enseigne à tous que Dieu ne saurait avoir ni fils, ni filles ; qu'il est seul, unique dans l'univers ; qu'à lui appartient toute la puissance, et qu'il saura en faire usage contre ceux qui refusent d'entendre sa voix. Les chrétiens et les juifs sont déjà dans le chemin de la vérité, puisque le Pentateuque et l'Évangile sont de source divine ; il leur suffira de reconnaître que ces deux livres ont besoin d'un dernier complément, qui est le Coran. Mais les idolâtres, les sabéens et les mages doivent rompre entièrement avec le passé ; il faut qu'ils abjurent leurs anciennes croyances. A ce prix seulement, ils entreront dans la religion de l'islam. On voit donc que la pensée du nouvel apôtre se trouvait parfaitement exprimée par

ce formulaire : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Il n'est pas une page du Coran qui ne respire un ardent amour de la Divinité ; voulant attirer, sans intermédiaire, à l'auteur de toutes choses une adoration exclusive, Mahomet s'efforce de donner une haute idée de sa toute-puissance, en rappelant les merveilles de la création : « C'est lui qui a produit des couples de toute espèce ; c'est lui qui fait descendre du ciel l'eau bienfaisante ; par elle, il fait germer les plantes et les palmiers élevés, dont les branches retombent avec des dattes en grappes suspendues ; il est le dispensateur de tout bien ; il n'a créé les mortels et les génies qu'afin d'être glorifié ; il sait ce qui est passé, ce qui doit arriver, ce que renferme le cœur de l'homme et les secrets de l'avenir. » (S. XVI, 2-30, 39 ; S. LXIV, 4, etc.)

D'abord on le présente comme un Dieu de paix ; il est clément et miséricordieux pour ceux qui se repentent. A mesure que l'islamisme s'étend, il est le très-haut, le très-fort, prêt à anéantir les peuples impies qui ne veulent pas reconnaître dans les paroles du prophète des signes évidents de sa mission, et de nombreux exemples justifient les terribles effets de la colère céleste.

Les ordres du souverain maître de l'univers sont transmis par les anges, dont Mahomet reconnaît l'existence (S. XIII, 12 ; S. XXXV, 1, etc.).

Au premier rang se trouvent Gabriel ou l'esprit saint ; Michel, l'ange de la révélation ; Azariel, l'ange de la mort ; Israful, l'ange de la résurrection. Après eux viennent les djins (génies), qui seront jugés à la fin du monde. L'*iblis* des musulmans, ou le chef des démons

est le satan des juifs et l'ahriman des mages (S. II, 32 ; XVI, 31 ; XVII, 111 ; XVIII, 48, etc.).

Mahomet admet des révélations successives depuis le commencement du monde. Parmi les prophètes et les apôtres qui ont fait entendre la parole de Dieu, il distingue Adam, Noé, Abraham, Moïse et le Christ; lui-même ne se considère que comme le dernier envoyé du Tout-Puissant. Il déclare que Jésus, fils de Marie, avait le don des miracles, don qui lui a été refusé, et souvent il proteste contre certains actes merveilleux que le zèle trop ardent de ses disciples lui attribue.

C'était là, du reste, un grand sujet de peine pour les vrais musulmans, qui auraient voulu que Mahomet attestât sa mission par *des signes évidents;* pour atténuer l'effet que devait produire sur les auditeurs du prophète l'aveu de son impuissance, ils ne se faisaient pas faute de découvrir dans le Coran des prédictions qui s'étaient vérifiées, ou de donner pour des faits réels les rêves d'une imagination exaltée. C'est ainsi que Mahomet aurait prévu les victoires d'Héraclius sur les Perses, parce qu'il dit, au commencement de la 30e sourate : « Les Grecs ont été défaits dans un pays très-rapproché du nôtre, mais ils triompheront à leur tour de leurs ennemis. Avant comme après, les chefs dépendent de Dieu ; ce jour-là les croyants se réjouiront d'un succès obtenu avec l'aide du maître des hommes. » Et sur ce premier verset de la 17e sourate : « Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple sacré de la Mecque au temple éloigné de Jérusalem, dont nous avons béni l'enceinte, pour lui faire voir nos miracles, » on a bâti la fable de ce singulier voyage de Mahomet

au milieu des sept cieux, c'est-à-dire des sept sphères célestes dont nous avons déjà parlé.

Dans le même chapitre du Coran (92-95), Mahomet semble détruire à l'avance tous ces vains récits : « Les infidèles disent : Nous ne te croirons pas, à moins que tu ne fasses jaillir de la terre une source d'eau vive, qu'un fragment du ciel ne tombe sur nous, ou que tu n'amènes Dieu et les anges comme garants de ta parole ; que tu n'aies tout d'un coup un jardin planté de palmiers et de vignes, et que tu ne fasses sortir des torrents du milieu de ce jardin ; que tu ne montes aux cieux au moyen d'une échelle, et que tu ne nous en rapportes un livre que nous puissions lire tous. Réponds-leur. Louanges à Dieu ; suis-je donc autre chose qu'un HOMME, qu'un APÔTRE ? »

Mahomet, en s'adressant principalement à la raison humaine, comprenait la nécessité de faire entendre une voix plus puissante que la sienne ; il menaçait de la colère divine ceux qui refusaient de se convertir, et rappelait sans cesse l'exemple des peuples de Noé, d'Add et de Thamoud, punis de leur impiété aussi bien que les Sodomites et les Madianites (S. XXII, 42 ; XLI, 12, etc.) ; et lorsque ses ennemis répétaient que le Coran était l'œuvre du fils d'Abdallah : « Composez donc, leur disait-il, un seul chapitre semblable, et convoquez pour cette œuvre tous ceux que vous voudrez, hormis Dieu, si vous êtes sincères. » (S. II, 21.)

On a reproché à Mahomet d'avoir admis la doctrine des décrets éternels ; mais le principe qui domine dans son livre n'est pas le *fatum* des anciens ni la prédestination de quelques sectes modernes. Le destin du mu-

sulman n'a rien qui puisse amortir ou glacer son courage, car ce n'est simplement que cette loi universelle qui plane sur toutes les têtes et qui met un terme à nos travaux. « O prophète, disaient quelques musulmans, puisque Dieu a marqué nos places d'avance, nous pouvons avoir confiance et négliger nos devoirs moraux et religieux. — Non, répondait Mahomet, non, parce que les gens heureux feront de bonnes œuvres et les malheureux de mauvaises. » (S. II, 23; IV, 25; X, 27, 28, etc.) A chaque instant, il recommande à ses compagnons de persister dans le droit chemin et de mériter, par leurs actes, la miséricorde de Dieu (S. XXVIII, 91, 92, etc.). Il est certaines idées qui, mal comprises, entraînent aux plus tristes abus ; avec quelle différence le dogme du destin ne doit-il pas influer sur un peuple dégradé par la servitude ou sur des hommes qui, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, ne respirent que guerre et conquêtes !

De ce que le Coran donne à Dieu le pouvoir de choisir ici-bas ses élus, et de marquer dans les combats ceux qui doivent vaincre ou périr, on a conclu qu'il niait entièrement la liberté et la volonté humaines, et qu'il restreignait l'homme à une indifférence passive. De ce qu'il plaçait pour les récompenses de la vie future la foi sur la même ligne que les bonnes œuvres, on a conclu qu'il prononçait l'inutilité de la vertu. Ces considérations ne sont pas justes. Mahomet admet au contraire, dans tout son livre, et la liberté de l'homme et l'action toute-puissante de sa volonté pour le bien et pour le mal. On doit aussi lui savoir gré, comme le dit très-bien M. Œlsner, d'avoir consacré, quoique à sa

manière, la croyance de l'immortalité de l'âme. Peu d'hommes sont appelés à vivre dans la mémoire de l'univers. Notre existence paraît bien méprisable lorsqu'elle ne se rattache pas à quelque grande pensée d'avenir. Certainement on a raison de chasser les vaines terreurs; mais celui-là nous rendrait un bien triste service, qui essaierait de nous démontrer que le principe qui sent, qui veut et qui juge, est dissoluble comme la substance de nos organes. L'instinct même de l'humanité plaide en faveur du spiritualisme; quand nous voyons le génie naître avec le sentiment confus de ses destinées particulières qui souvent tardent à s'accomplir, mais qui s'accomplissent à la fin, pourquoi regarder le pressentiment, en quelque sorte universel, d'une prolongation d'existence comme absolument trompeur? Gardons-nous de le combattre; l'idée de l'avenir est une des plus puissantes en morale, et il est glorieux pour Mahomet de l'avoir fait ressortir avec plus de force qu'aucun autre législateur. (S. II, 26, 45; VI, 32; XII, 57; XVI, 62, 112; XVII, 22, etc.)

En attendant le jour de la résurrection et du jugement dernier (S. LXIX, 13; LXXV, 6, etc.), les hommes sont destinés aux joies du paradis, ou bien au feu de l'enfer. Deux anges noirs aux yeux bleus, Mounkir et Nekir, les interrogent; Gabriel pèse leurs actions dans une balance assez vaste pour contenir le ciel et la terre. Le dogme des représailles est admis, à défaut d'autre réparation; le musulman doit donner à celui qu'il a offensé une partie de ses bonnes œuvres, et, s'il n'en a pas, il est chargé d'une partie des crimes de l'autre (S. LXV, LXVI, LXXVI, etc.). Le sort qui lui

sera réservé dépendra de la prépondérance du vice ou de la vertu; mais pour les infidèles, le châtiment sera éternel; il sera moindre toutefois pour les chrétiens et les juifs que pour les sabéens, les mages et les idolâtres, et surtout les hypocrites, qui subiront les supplices les plus affreux. Les coupables sont conduits vers le pont *Al-Sirat,* plus étroit qu'un cheveu, plus effilé que le tranchant d'une épée, et tombent dans l'enfer, qui s'étend au-dessous, et dans lequel les moins criminels ont aux pieds des souliers de feu, qui font bouillir leurs crânes comme des chaudières. Pour les vrais croyants, ils traversent l'abîme aussi vite que l'éclair et vont habiter les jardins du septième ciel ou le paradis. C'est là que l'imagination orientale se donne ample carrière dans la description de ce lieu de délices.

« Le musulman s'y trouve servi par quatre-vingts esclaves; il y dispose de richesses et de possessions immenses; un printemps éternel entretient la verdure de ses jardins dont les arbres donnent au gré du maître la fraîcheur des ombrages et toutes sortes de fruits exquis; des bosquets odoriférants vous invitent à rêver au bruit d'une fontaine, si l'on aime mieux se reposer dans un pavillon de nacre, de rubis et d'hyacinthes, orné de tous les raffinements de la mollesse. Soit qu'on se promène, soit qu'on s'étende négligemment au bord d'un ruisseau qui roule ses ondes sur un lit d'ambre jaune, de diamants et d'émeraudes, ni la chaleur du jour ni les vapeurs humides de la nuit ne sauraient vous importuner. Couvert de soie et les jambes croisées sur un beau tapis, au milieu des fleurs, le serviteur de Dieu commande; à l'instant on lui apporte

un repas splendide dans des plats d'or massif; trois cents plats à chaque service; trois cents jeunes pages qui, en défilant, semblent un collier de perles fines, portent des tasses et des vases de cristal de roche, et lui versent les breuvages du paradis, liqueurs délicieuses qui réjouissent l'âme sans égarer la raison; soixante-douze nymphes immortelles, houris aux yeux noirs, semblables à des perles dans leur conque, obéiront à la voix du croyant, et, par leur chants, augmenteront ses délices. »

On a beaucoup reproché à Mahomet les plaisirs sensuels qu'il annonce dans son paradis; mais il ne faut ni leur attribuer une influence qu'ils n'ont pu avoir, ni en faire pour sa religion une cause de mépris. En promettant une félicité suprême aux gens vertueux qui avoueraient sa mission, il ne pouvait oublier qu'il s'adressait à des Arabes, à des Orientaux; il devait définir le bonheur par les divers éléments qui le constituaient pour eux ici-bas. D'autres religions regardant la mort comme une dissolution purement corporelle, et supposant que l'âme seule revivra, ne pouvaient admettre que les sens fussent pour quelque chose dans les souffrances ou les joies futures. Il n'en était pas de même du mahométisme, qui, le jour du jugement dernier, reconstruisait l'homme tout entier avec les deux principes qui le composent. Le musulman croit que Dieu, qui a tout créé, peut bien aussi faire tout revivre: il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il regarde les instruments de notre bonheur terrestre comme ceux du bonheur auquel nous sommes appelés dans une autre vie. Du reste, il faut bien dire que Mahomet n'avait

pas consulté sa seule imagination dans le plan de son paradis ; la plupart de ses tableaux sont empruntés aux Persans, aux Juifs, aux Hindous ; ses houris ne sont autre chose que les *Hoozani Behest* dont les mages peuplent le séjour de la béatitude. S'il énumère avec complaisance les délices promises au vrai croyant, c'est surtout à la multitude qu'il s'adresse, et toutes ces merveilles avaient pour lui un sens allégorique. Il met en première ligne les jouissances spirituelles. « Le plus favorisé de Dieu, dit-il, sera celui qui verra sa face soir et matin, félicité qui surpassera tous les plaisirs des sens, comme l'Océan l'emporte sur une perle de rosée. »

Les femmes n'étaient pas, comme on l'a prétendu, exclues de la vie future ; Mahomet, après avoir amélioré leur sort sur la terre par des lois dont il sera question un peu plus loin, les déclare immortelles et responsables. « Ceux qui croient et font de bonnes œuvres, *quel que soit leur sexe,* seront certainement élevés par nous à une destinée heureuse, et nous les récompenserons d'après leur mérite. » (S. XVI, 99 ; XXXIII, 29, etc.). Les plaisirs spirituels sont réservés aux femmes comme à l'élite des fidèles.

Nous venons d'exposer les principaux dogmes de la foi musulmane ; nous allons maintenant dire quelques mots des préceptes contenus dans le Coran.

La prière ou *namaz* est le plus important devoir des croyants (S. II, 239 ; XX, 130 ; IV, 104, etc.) ; elle a lieu cinq fois par jour, dès l'aurore (*alfedjr*), à midi (*alzhor*), à trois heures après midi (*alasr*), au coucher du soleil (*almagreb*), à la nuit close (*alacha*), et se

compose de plusieurs *reka ;* c'est le nom qu'on donne aux sept attitudes différentes que prennent les musulmans en priant. Ils récitent d'abord le *tekbir :* Dieu est grand, Dieu est grand ; il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; Dieu est grand, louange à Dieu. — Ils ajoutent : Que ton nom soit exalté, ô mon Dieu ; je te sanctifie, je te loue ; il n'y a pas d'autre Dieu que toi ; j'ai recours à ton aide contre les embûches du démon ; — puis ils répètent le premier chapitre du Coran :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux,
Louange à Dieu, maître de l'univers,
Le clément, le miséricordieux,
Le souverain au jour du jugement.
Nous t'adorons et nous implorons ton secours ;
Dirige-nous dans le droit chemin,
Dans la voie de ceux que tu as comblés de tes bienfaits,
Et non de ceux qui ont encouru ta colère et de ceux qui s'égarent.

Après quelques autres versets pris dans le Coran, le *reka* se termine par deux *tekbir* que séparent ces mots : « Dieu écoute celui qui le loue ; les louanges n'appartiennent qu'à Dieu. » Les fidèles prononcent jusqu'à cent *reka* par jour.

Une ablution avant la prière, de la décence dans ses vêtements, un profond recueillement sont imposés au musulman, dont la figure doit toujours être tournée du côté de la *kéblah,* c'est-à-dire vers le temple de la Mecque (S. II, 139, 144, etc.). Cinq fois par jour le *muezzin* annonce à haute voix que l'heure de la prière est venue. Lorsqu'on eut élevé des tours ou minarets

au-dessus des mosquées, à partir du règne du khalife Walid, le muezzin montait au sommet de l'édifice et faisait de là son appel aux fidèles; toutefois, le musulman pouvait élever son âme au ciel en tous lieux, par une courte invocation. Mahomet ne voulait pas que les pratiques de la forme extérieure absorbassent tout le culte : « La chair et le sang des victimes, disait-il, ne montent pas jusqu'à Dieu ; c'est votre piété qui monte jusqu'à lui. » (S. XXII, 38.) « Être juste, dit-il ailleurs, ce n'est point tourner le visage pendant la prière vers l'orient ou l'occident, mais croire en Dieu et au dernier jour, aux anges, aux écritures et aux prophètes; c'est donner, pour l'amour de Dieu, de l'argent à ses parents, aux orphelins, aux nécessiteux; racheter les captifs, être assidu aux prières, faire l'aumône, tenir à ses engagements, se conduire avec patience dans les circonstances difficiles, aux temps de violence et d'adversité, être sincère et craindre Dieu. » (S. II, 172.)

Les femmes ne devaient pas assister à la mosquée ; « elles sont mieux placées dans leur maison pour accomplir leurs devoirs religieux. » Le vendredi devint le jour de repos, le jour où l'on offrait à Dieu des prières solennelles, où le prédicateur désigné commentait le Coran ; l'observation du sabbat n'interdisait pas toute occupation mondaine le reste de la journée ou les amusements admis par l'usage.

« La prière nous conduit à moitié chemin vers la Divinité ; le jeûne nous mène à la porte de son palais ; les aumônes nous y font entrer. »

L'abstinence, à certaines époques de l'année, était obligatoire : « O croyants, le jeûne vous est prescrit, de

même qu'il a été prescrit à ceux qui vous ont précédés; craignez le Seigneur; vous jeûnerez pendant le mois de ramadhan, où le Coran vous fut envoyé du ciel; qu'il jeûne pendant ce mois, celui d'entre vous qui se trouvera au logis; ceux qui seront en voyage ou malades le feront plus tard, pendant autant de jours. » (S. II, 179, 181, etc.)

Les charités qu'impose la loi musulmane à chaque individu sont du dixième de ses biens en terres, troupeaux ou marchandises, s'il en a la possession depuis un an; il doit exercer l'aumône envers son prochain, sans reproches ni mauvais procédés (S. II, 265, 269, 273, etc.). « Ceux dont les largesses sont faites par ostentation, ceux-là ne tireront aucun produit de leurs œuvres; ils ressemblent à une colline rocailleuse couverte de poussière; qu'une averse fonde sur cette colline, elle n'y laissera qu'un rocher. » (S. II, 266.) « Ceux qui dépensent leur avoir pour plaire à Dieu et affermir leurs âmes ressemblent à un jardin planté sur un coteau dont les fruits arrosés par une pluie abondante sont portés au double (S. II, 267). Les croyants doivent donner aux pauvres les meilleures choses qu'ils ont acquises, celles-là mêmes qu'ils voudraient recevoir s'ils étaient dans l'indigence (S. II, 269, 270). Louables s'ils exercent publiquement la charité, ils le seront encore plus toutes les fois qu'ils l'exerceront en secret (S. II, 273, 275, etc.). L'avarice est condamnée par Dieu qui n'aime pas voir cacher les biens qu'il a accordés (S. IV, 41). »

Indépendamment de ces réglements spéciaux de conduite morale, le Coran multiplie les exhortations à la

vertu (S. II, 85, 176, 191 ; V, 11, 12, etc.); les sentiments de bienveillance mutuelle, le mérite des intentions, le pardon des injures sont sans cesse invoqués; l'orgueil et la colère font horreur; le vice peut être dans la pensée, dans le regard. Il faut garder sa foi, même avec les infidèles; avoir de la douceur dans les manières, de la modestie dans la tenue; les hommes doivent prier pour ceux qui les ont offensés et non les maudire.

« Ils doivent témoigner de la bonté à leur père, à leur mère, à leurs parents, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs, à leurs compagnons, à leurs clients (S. II, 77, 40, etc.). Le bien de l'orphelin est sacré. Il faut observer strictement la justice, témoigner et juger toujours d'après les règles, même contre soi-même et contre ses proches (S. IV, 134; VI, 153, etc.). Dieu voit toutes les actions et en tient compte à ceux qui les font; il accueille avec joie toutes les bonnes œuvres et pardonne les mauvaises à ceux qui se repentent, car il est indulgent et miséricordieux. Toutefois, le repentir n'est d'aucune utilité à ceux qui commettent constamment de mauvaises actions, et qui s'écrient seulement à l'approche de la mort : Je me repens. Dieu ne châtiera pas ceux qui manqueront à un serment inconsidéré, mais ceux qui manqueront à un engagement réfléchi (S. III, 129; V, 22, 110; VI, 132, etc.). Dieu n'aime pas qu'on divulgue le mal, à moins qu'on ne soit victime de l'oppression (S. IV, 147). Malheur à ceux qui faussent la mesure ou le poids, qui en achetant exigent une mesure pleine et qui, quand ils mesurent ou pèsent aux autres, les trompent (S. LXXXIII, 1, 2, 3). L'hypo-

crisie est un crime ; il faut s'éloigner aussi bien des dehors que de l'intérieur des turpitudes (S. VI, 152 ; IX, 68, etc.). Celui qui n'empêche pas le péché quand il le peut en devient complice, et celui qui dirige les autres vers le bien reçoit une récompense aussi grande que celui qui leur en a fait. « Aimez-vous les uns les autres, dit le prophète ; ne vous calomniez pas, ne vous donnez point de qualifications infamantes, ne recherchez point avec curiosité les fautes de vos semblables, et qu'aucun de vous ne parle mal d'un absent. »

Toutes ces maximes, pleines de sagesse et de bon sens, suffisent pour montrer la pureté de la morale du Coran ; aucune n'est en contradiction avec celles de l'Évangile ; mais on ne trouve pas dans le Coran cette résignation angélique, si utile dans les angoisses de la vie, et au milieu de contradictions nombreuses on voit Mahomet permettre de rendre le mal pour le mal, comme si les hommes n'y étaient pas déjà trop disposés.

C'était évidemment une concession faite aux mœurs et aux habitudes vindicatives de ses compatriotes, car à côté de ce verset : « Quiconque agira violemment à votre égard, agissez de même contre lui » (S. II, 190), un autre exprimait une idée contraire : « Le mal et le bien ne sauraient marcher de pair ; rends le bien pour le mal, et tu verras ton ennemi se changer en protecteur et en ami. » (S. XLI, 34.) Mahomet portait le joug des préjugés de son temps et de sa nation en maintenant la peine du talion (S. II, 173), admise d'ailleurs par les Juifs ; c'est au reste ce qui explique

les opinions si diverses que certains critiques ont émises sur le Coran ; les uns en ont fait un recueil d'impostures mêlées à quelques idées sublimes ; les autres, sans tenir compte au prophète des entraves de toute espèce qui gênaient sa marche, lui ont reproché des actes que sa raison réprouvait, mais que le caractère passionné et les préventions de ceux qui l'entouraient ne lui permettaient pas de proscrire.

Les écrivains qui ont accusé Mahomet de barbarie et de lâcheté ont failli à la vérité de l'histoire. Ils oubliaient certainement qu'il n'avait rien négligé pour abolir l'exécrable usage des vengeances héréditaires (S. II, 78, 79 ; XVI, 127, etc.), en vogue chez les Arabes, comme les duels l'ont été en Europe. Ils n'avaient pas lu à coup sûr ces versets du Coran où Mahomet condamne la coutume horrible qui autorisait le père et la mère à enterrer vives leurs filles (S. VI, 152 ; LXXX, 8, etc.) ; ils ne pensaient pas au généreux pardon qu'il octroya, après la prise de la Mecque, à ses plus mortels ennemis, à la clémence avec laquelle il exerça envers plusieurs tribus les droits rigoureux de la guerre, aux regrets qu'il manifesta de quelques condamnations trop précipitées. Ils ne réfléchissaient pas que le peuple arabe faisait de la vengeance un devoir, et donnait à chacun le droit d'immoler à sa propre sûreté ceux qui pouvaient la mettre en danger ; ils ne savaient pas que Mahomet, qui avait entre les mains une immense puissance, loin d'en abuser pour satisfaire des sentiments d'une basse cruauté, s'efforça souvent de modérer ceux de ses compagnons qui se montraient coupables d'un abus de la force. Après le combat de

Beder, il repousse l'avis d'Omar qui demandait la mort des prisonniers; lorsqu'il s'agit de punir les Coraidhites, il laisse Sad fils de Moadz, leur ancien allié, prononcer sur leur sort; il pardonne au meurtrier de son oncle Hamza, et ne refuse jamais les grâces qui lui sont demandées. Un de ses plus braves généraux, le fougueux Khaled, n'avait pas su abjurer, en se convertissant à l'islamisme, l'esprit féroce et indomptable des temps de l'idolâtrie; il lui arriva, pour venger la mort d'un de ses parents, de décimer une tribu entière, la tribu des Djadhima. Son action fut blâmée par tous les musulmans. Mahomet, quand il l'apprit, se hâta de désavouer hautement son lieutenant : « Grand Dieu, dit-il en levant les mains au ciel, je te prends à témoin que je suis innocent d'une action si indigne. » Les compagnons de Khaled se détournèrent de lui; ils lui reprochèrent tous, par la bouche de l'un d'entre eux, de déshonorer leur cause et de les ramener à l'état sauvage, tant le prophète était loin de cette cruauté froide dont il voulait inspirer l'horreur et le mépris à ceux qui l'écoutaient.

Il n'est pas plus exact de dire qu'il avait souvent donné des preuves de lâcheté, parce qu'au commencement de la journée de Beder on raconte qu'il fut saisi d'un léger tremblement. Que de fois n'avait-il pas exposé sa vie pour le triomphe de sa cause pendant son premier séjour à la Mecque ! A l'affaire du mont Ohud, renversé de cheval dans un trou profond, blessé au front, à la joue, les dents de devant brisées, il combat encore. Renversé une seconde fois, le visage déchiré par les anneaux de son casque, il conserve son sang-

froid, soutient par ses paroles le courage de ses amis et échappe ainsi à une mort certaine. Au combat d'Honaïn, sa voix et son exemple décident la victoire. Tout le monde, il est vrai, a su rendre hommage à la force de sa volonté, à la puissance de son caractère, à son éloquence, à son talent poétique et à sa simplicité. On sait que jusqu'à la fin de ses jours il ne se départit point du genre de vie et de la frugalité que la pauvreté du désert impose à ses habitants. Malgré ses richesses, malgré son immense autorité, il ne prit jamais le ton d'un souverain. Entouré de ses amis et de ses parents qui lui servaient à la fois de gardes et de courtisans, il fut toujours le vrai scheik arabe. Le sceau du prophète imposait l'obéissance, aussi bien que les décrets du roi des Perses ou les édits de l'empereur de Constantinople.

Affable, égal avec tous, Mahomet amenait dans sa maison des pauvres pour partager ses repas. Tous ceux qui voulaient l'interroger trouvaient près de lui un accueil bienveillant et facile. Sa figure mâle et colorée prenait alors un air de douceur qui enchantait ses interlocuteurs. Ne se lassant jamais des discours qui lui étaient adressés, il parlait peu, à son tour, sans que ses paroles respirassent l'orgueil ou la supériorité. Toutefois, il inspirait le respect et savait mériter la considération que sa qualité d'apôtre de Dieu lui assurait de la part de tous les croyants.

Mahomet se montra politique très-adroit en conservant quelques usages anciens auxquels la multitude n'aurait point renoncé sans opposition. Il admit certaines cérémonies sabéennes, comme le pèlerinage de

la Kaaba, et, relativement au rit extérieur, il se rapprocha plus des juifs que des chrétiens. Le maintien d'institutions répandues depuis longtemps en Arabie était nécessaire à la réalisation de ses projets.

L'homme dont le spectacle de la nature forme la raison, et qui apprend en la considérant à s'élever jusqu'à son créateur, sent naître en lui, avec le sentiment religieux, le besoin d'exprimer au dehors, par des actes et des paroles, la pensée qui a mûri au fond de son cœur. Quiconque aspire à créer une religion doit donc en même temps créer des symboles pour la rendre visible et palpable; celui-là surtout est appelé à le faire, qui s'adresse à un peuple distingué des autres par des traits tout à fait caractéristiques. Il doit lui donner certaines formes originales que celui-ci est intéressé à garder, parce qu'elles deviennent ainsi le signe de sa nationalité.

« L'établissement des mosquées, la voix du *muezzin*, les génuflexions, l'observation des mois sacrés, le pèlerinage de la Mecque et d'autres prescriptions qui touchent de plus près à l'hygiène publique, devaient trouver un assentiment général parmi les Arabes. Le retour si fréquent de la prière souleva seul des résistances; cette institution pénible, mais infiniment importante, puisque jour et nuit et sans relâche elle ramène le musulman au sentiment de sa religion, excita des rébellions très-violentes, puis l'on se fit à ce régime, comme le soldat s'habitue à la discipline. Établissant un rapport soutenu avec une divinité abstraite et sévère, qui n'accordait rien aux sens, mais beaucoup à l'imagination, la prière imprima à l'islamisme l'ardeur fana-

tique, l'austérité sombre et la morgue religieuse qu'on remarque dans ses sectateurs. Cette institution le maintient sans autels, et le dispense de prêtres pour garantir sa durée. »

Les mois sacrés étaient de véritables trêves de Dieu; ils avaient de tout temps épargné bien du sang en interrompant des guerres sanglantes. Mahomet devait-il paralyser pour l'avenir ce que cette coutume avait d'utile? Certainement non. Il eut donc raison de ne pas la détruire et de lui donner une nouvelle force par sa consécration. Il fit toutefois une exception au sujet des idolâtres : « Le nombre des mois, disait-il, est de douze devant Dieu. Quatre de ces mois sont sacrés; c'est la croyance constante. Pendant ces mois (schoual, dzou'l-cadeh, dzou'l-hedjeh et moharrem), n'agissez point avec iniquité envers vous-mêmes; mais combattez les idolâtres dans tous les mois, de même qu'ils vous combattent à toutes les époques de l'année, et sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent. » (S. IX, 36.) La conservation du pèlerinage de la Mecque eut aussi une raison politique. Les anciens temples chez les sabéens n'étaient, à proprement parler, que des places de commerce où l'on attirait la foule par toutes sortes d'indulgences. Le pèlerinage de la Kaaba rapportait beaucoup d'argent aux Mecquois, et il ne fallait pas les indisposer. Omar interdit l'approche du temple aux infidèles; mais des fêtes religieuses continuèrent d'y faire affluer les négociants, comme jadis elles les appelaient à Siwah et à Axum. Mahomet n'eut garde de proscrire un usage qui servait ses desseins secrets. « Nous t'avons donné, fait-il dire à Dieu, la révélation,

un livre arabe, afin que tu avertisses la mère des cités (c'était le nom de la Mecque) et les peuplades d'alentour du jour de la réunion. » (S. XLII, 5). Si Mahomet, qui avait besoin d'une capitale pour rattacher à un centre commun tous ceux qui appartenaient à la race arabe, s'était établi dans une autre ville, à Médine, par exemple, il eût mis face à face dans la péninsule deux intérêts opposés dont la lutte eût été éternelle. Il comprit que, sous peine d'insuccès, il fallait rallier la Mecque à sa religion. C'est pourquoi, malgré le danger qu'il y avait pour lui à tromper ainsi les habitants de Médine, qui en l'accueillant chez eux avaient compté qu'il assurerait à leur ville le rang de métropole, il fit du temple de la Kaaba un point de ralliement universel et maintint le pèlerinage avec toutes les observances rituelles que le temps avait consacrées. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que chaque peuple a ses goûts et ses penchants, et l'Arabe aime toute espèce de cérémonial; il suffit, pour s'en assurer, de lire les récits des voyageurs qui parlent de la manière dont il exerce l'hospitalité et reçoit les étrangers dans sa demeure.

On a vu plus haut que Mahomet distinguait la visite des lieux saints, *omrah*, qui pouvait se faire dans tous les mois de l'année, du grand pèlerinage, *al-haddj*, dont un usage immémorial avait fixé la célébration au dixième jour de dzou'l-hedjeh, douzième mois de l'année. (S. II, 162, 193, etc.)

Le récit du pèlerinage qu'il accomplit en 632, tel que le rapporte M. Caussin de Perceval, fait très-bien connaître les rites imposés au vrai croyant. Mahomet partit le 25 de dzou'l-cadeh (23 février 632), suivi de

quatre-vingt-dix mille hommes, quelques-uns disent de cent quatorze mille; il menait avec lui ses femmes renfermées dans des litières, et un grand nombre de chameaux destinés aux sacrifices et ornés de festons.

Il passa la première nuit à Dzou'l-Holayfa. Là, comme il avait fait en deux occasions précédentes, il se constitua dans l'état pénitenciel d'*ihram*, opposé à l'état d'*ihlal*, qui consistait à reprendre les habitudes ordinaires de la vie. Tous les musulmans l'imitèrent et prononcèrent avec lui la prière *telbiye :* « Me voici devant toi, ô mon Dieu! à toi appartiennent la louange, la grâce, la puissance; tu n'as pas d'associé. » Il continua ensuite sa route vers la Mecque. Il était vêtu de deux pièces d'étoffe, dont l'une, *izar*, lui enveloppait la partie inférieure du corps; l'autre, *rida*, lui couvrait la poitrine et les épaules.

Arrivé à la Mecque, le matin du quatrième jour de dzou'l-hedjeh (3 mars 632), il se rendit immédiatement à la Kaaba, baisa respectueusement la pierre noire, et fit les sept tournées *(tawaf)* autour du temple, les trois premières d'un pas précipité, et les autres plus lentement. Après avoir récité une prière près du *makam-ibrahim*, il revint baiser de nouveau la pierre noire; puis, sortant de l'enceinte du temple, il alla prier sur la colline de Safa, et termina la journée par le *sai*, c'est-à-dire en parcourant sept fois l'espace compris entre cette colline et celle de Marwa. S'adressant ensuite à tous les musulmans qui avaient formé son cortége, il leur dit: « Que ceux d'entre vous qui n'ont point amené de victimes reprennent l'état d'*ihlal* et fassent de leur voyage une simple visite, *omrah*. » On

obéit, quoiqu'à regret, et les femmes elles-mêmes durent renoncer au grand pèlerinage. Le prophète et un petit nombre de ses disciples, qui avaient conduit avec eux des victimes, demeurèrent seuls en état d'*ihram*.

Sur ces entrefaites, Ali, revenant de l'Yémen, parut à la Mecque; il était en état d'*ihram*, et avait amené quelques chameaux destinés à être sacrifiés pour le prophète; mais il ne s'était point pourvu de victimes pour lui-même. Mahomet partagea avec lui les chameaux qu'il devait immoler, et lui permit de faire le *haddj*.

Le 8 de dzou'l-hedejh (7 mars), Mahomet, entouré de la foule du peuple qui se pressait autour de lui, se transporta dans la vallée de Mina, où une tente lui fut dressée; il y fit les cinq prières, c'est-à-dire qu'il s'y arrêta jusqu'au lendemain matin, 9 de dzou'l-hedjeh, puis, lorsque le soleil fut levé sur l'horizon, il monta la chamelle *Coswa* et s'achemina vers le Djebel-Arafât.

Placé sur une plate-forme de cette montagne, et sans descendre de sa chamelle, il adressa au peuple une allocution. Après chaque phrase, il faisait une pause, et les mots qu'il avait prononcés étaient répétés d'une voix retentissante par le Coréischite Rabia fils d'Ommïâh fils de Khalaf. Lorsqu'il eut achevé son discours, il mit pied à terre, fit la prière de midi, puis celle de l'*asr*, et, remontant sur sa chamelle *Coswa*, il alla faire une station dans un autre endroit du mont Arafât, nommé *Essakharat*. Ce fut là qu'il annonça le verset du Coran où Dieu dit : « Aujourd'hui, j'ai terminé l'édifice de votre foi religieuse. » Au coucher du soleil, il se rendit à *Mouzdélifa*, où il fit la prière du *magreb* et passa la nuit.

Le lendemain, 10 de dzou'l-hedjeh (9 mars 632), après la prière de l'aurore, il fit une station au lieu nommé *Al-Mechar-al-Haram*, puis il traversa à la hâte le vallon appelé *Bathn-Mohassar,* et entra dans la vallée de Mina. En passant près de certains endroits où le démon s'était, dit-on, montré à Abraham, il lança contre chacun de ces endroits (*Djamra*) sept petits cailloux, et gagna la tente qui était dressée pour lui depuis l'avant-veille. Alors il se fit amener les chameaux destinés au sacrifice; il en immola de sa main soixante-trois, et donna la liberté à soixante-trois esclaves, nombre égal aux années de son âge, comptées en années lunaires; trente-sept autres chameaux furent immolés par Ali.

Après ce pompeux sacrifice, le prophète appela un barbier qui lui rasa la tête, en commençant par le côté droit : ses cheveux, à mesure qu'ils tombaient sous le rasoir, étaient répartis entre ses disciples. Pendant ce temps, une partie de la chair des victimes avait été apprêtée; Mahomet en mangea avec Ali, en envoya à ses femmes, et ordonna de distribuer le reste aux assistants. Enfin il retourna à la Mecque, récita la prière de midi, et fit ensuite le *tawaf* autour de la Kaaba, avant de rentrer dans son logis.

Telle est la relation que les historiens nous ont laissée de ce pèlerinage; ils le nomment *pèlerinage de l'enseignement* (haddjet-al-belagh), parce que le prophète, par son exemple et ses discours, enseigna et fixa tous les rites dont cet acte de dévotion doit se composer : on l'appelle aussi *haddjet-al-islam,* comme ayant été le seul que Mahomet ait accompli après la propagation de sa doctrine, et comme ayant complété l'œuvre de l'ins-

titution de la religion musulmane. Enfin, on le nomme plus communément le pèlerinage d'adieu, *haddjet-al-widh*, parce que Mahomet sembla, en cette occasion, faire ses adieux aux musulmans et à la Mecque, sa patrie, qu'il voyait en effet pour la dernière fois. Chaque année, de tous les pays musulmans, des caravanes de pèlerins se dirigent vers la Mecque ; dès qu'ils ont atteint le territoire sacré, ils se purifient par une ablution, prennent l'*irham*, et prononcent à haute voix cette prière : « Mon Dieu ! c'est ici ta région sainte ; j'accomplis les prescriptions de ton culte ; ta parole est la vérité même ; celui qui entre dans ton temple y trouve son salut : ô mon Dieu ! préserve du feu ma chair et mon sang, et sauve-moi de ta colère au jour de la résurrection de tes serviteurs. » Ils se rendent ensuite à la Kaaba, à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, et s'arrêtant devant la pierre noire enchâssée dans la muraille, ils disent : « O mon Dieu ! je crois en toi et en ton livre ; je crois en ta parole ; je crois en ta promesse ; j'observe les pratiques et les œuvres de ton prophète. Ce temple est ta maison, ta demeure, ton sanctuaire ; c'est le séjour du salut ; j'ai recours à toi : sauve-moi des feux de l'éternité. » Ils baisent alors la pierre noire et commencent les *tawafs*, comme Mahomet leur en a donné l'exemple.

Nous avons parlé des ablutions exigées par la loi musulmane, avant la prière, pendant le pèlerinage de la Mecque, etc. En traversant les déserts, où l'eau manque, l'Arabe devait se répandre sur le corps du sable fin. Mahomet recommandait ces différentes lustrations, parce qu'elles sont essentielles à la santé dans les pays

chauds, et en faisant d'un précepte d'hygiène une règle invariable, il rendait un service véritable à sa nation (S. IV, 46; V, 8, 9).

Le même esprit de sagesse le portait à défendre certaines viandes malsaines et les liqueurs fermentées. « Les animaux morts, le sang, la chair de porc, tout ce qui a été tué sous l'invocation d'un autre nom que celui de Dieu, les animaux suffoqués, assommés, tués par quelque chute ou d'un coup de corne, ceux qui ont été atteints par une bête féroce, à moins que vous ne les ayez purifiés, ce qui a été immolé aux autels des idoles, tout cela vous est interdit. Dans le vin comme dans le feu, il y a du mal et des avantages pour les hommes; mais le mal l'emporte sur le bien qu'ils procurent; abstenez-vous-en, vous serez heureux. » (S. II, 168, 216; V, 1, 4, 6, 90; VI, 145; XVI, 116, etc.) On a beaucoup disserté sur ces textes du Coran, et l'on a dit avec raison que l'interdiction du vin était une loi du climat de l'Arabie. Mahomet ne faisait que consacrer un usage déjà ancien dans la péninsule. Il était seulement difficile de l'introduire chez des peuples que la conquête soumettait à l'islamisme, et qui devaient conserver leurs habitudes et leur manière de vivre. C'est sur de semblables questions que s'exerçait particulièrement la subtilité des docteurs musulmans; ils allèrent jusqu'à prétendre que le prophète avait condamné uniquement l'abus du vin. N'avait-il pas dit : « Mangez et buvez, mais sans excès, car Dieu n'aime point ceux qui commettent des excès? » (S. V, 94; VII, 29.) Certes, pour des gens qui ne voulaient point se conformer à ce sage précepte, il valait mieux une prohibition absolue.

Il en était de même du jeu, qui engendre les violences et qui ruine les familles; le législateur avait raison de le proscrire. Il était fait une exception pour les amusements qui délassent l'esprit, et l'iman le plus rigide n'aurait pas osé proscrire les *échecs* (S. II, 216; V, 92, 93).

On voit, par ce qui précède, que le Coran donne souvent lieu à des interprétations très-diverses, et qu'il faut se garder de prendre à la lettre certaines prescriptions de Mahomet, ou de lui attribuer de prétendues innovations dont il n'était pas l'auteur. La plupart du temps, il ne faisait que maintenir des usages tellement enracinés dans son pays, qu'il eût été insensé de vouloir les détruire. C'est ainsi que le rit de la circoncision, qu'on trouve établi dans les temps les plus anciens, continua d'être une règle obligatoire pour tous les musulmans. C'est ainsi que la polygamie resta généralement admise (S. II, 226 et suiv.; IV, 3 et suiv.). Ce serait une très-grande injustice que d'accuser Mahomet de la triste condition des femmes de l'Orient; il s'attacha, au contraire, à l'adoucir. Les femmes arabes sont complétement développées avant d'avoir atteint l'âge de raison; elles dépérissent rapidement et semblent condamnées par la nature elle-même à un état d'infériorité et de dépendance qu'on ne saurait contester. Mahomet réduisit à quatre le nombre des femmes légitimes: c'était déjà un progrès; il conseilla même, comme un acte louable, de se borner à une seule. S'il dérogea lui-même à la loi qu'il venait d'établir, ce fut surtout par des raisons politiques: ses alliances lui assuraient l'obéissance de nombreuses tribus.

Le Coran, véritable code civil des musulmans, releva l'état de la femme, bien loin de l'amoindrir. Au temps du paganisme, les filles n'héritaient point de leurs parents; Mahomet leur assigna la moitié de la part de leur frère. Il maintint l'autorité du mari, mais en déclarant que la femme avait droit à des égards et à la protection de son époux. Il voulut que les veuves ne fissent plus partie de la succession du père de famille; elles devaient recevoir tout ce qui leur était nécessaire pendant un an, reprendre leur *mahr* ou don nuptial, et obtenaient une partie des biens laissés par le défunt (S. IV, 8, 14, etc.).

Rien n'est plus touchant que les soins dont Mahomet entourait l'enfance; il avait proscrit l'affreuse coutume qui permettait aux parents d'enterrer leurs filles vivantes, et se préoccupait sans cesse du sort des orphelins (S. II, 77; IV, 2; VI, 153; XC, 14 et 15, etc.); il trouvait, dans les caresses des petits enfants, la plus douce jouissance qu'il est donné à l'homme d'éprouver. Un jour, pendant la prière, Hosséin fils d'Ali monta sur son dos. Sans s'inquiéter des regards des assistants, il attendit patiemment qu'il plût à l'enfant de descendre. D'un autre côté, quelle délicatesse de sentiment lorsque Mahomet parle de l'amour maternel et de la piété filiale! quel hommage pour les femmes que ces simples paroles : *Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère!* Il y aurait, sur ce sujet, un charmant chapitre à extraire de la vie de Mahomet.

Le mariage des musulmans n'était point accompagné d'actes solennels; il suffisait du consentement mutuel devant témoins. Le mariage était prohibé à certains de-

grés ; on lit dans le Coran : « N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de votre père ; n'épousez pas votre mère, vos filles, vos sœurs, vos tantes, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, ni les mères et les filles de vos femmes, ni les épouses de vos fils, ni les deux sœurs. » (S. II, 220, 235 ; IV, 26, 27, etc.)

Le divorce était autorisé (S. II, 226 et suiv.), mais assujetti à des formalités qui permettaient de revenir sur une résolution irréfléchie ou précipitée : il fallait, pour qu'il fût irrévocable, trois déclarations successives à un mois de distance ; de plus, une femme divorcée ne pouvait être rappelée par son mari qu'après avoir épousé un autre homme et divorcé de nouveau, mesure très-sage qui rendait les séparations plus rares. La femme n'avait droit de recourir au divorce que dans le cas de mauvais traitement ; elle n'obtenait pas alors les avantages que la loi lui accorde lorsqu'elle est répudiée par son mari (S. II, 226, 227, 230).

L'adultère était sévèrement puni (S. IV, 19, 30 ; XVII, 34) chez les anciens Arabes : on élevait autour des coupables une enceinte de mur, et on les laissait mourir de faim. Mahomet décida que la femme serait lapidée ; que l'homme, s'il était marié, subirait le même supplice, et dans le cas contraire serait banni ou condamné à recevoir cent coups de fouet ; il fallait quatre témoins pour constater le crime. Mahomet ne négligeait rien d'ailleurs pour arrêter les progrès du libertinage. Dans le vingt-quatrième chapitre du Coran, intitulé *la lumière,* il donne aux croyants d'excellents conseils ; il leur recommande une tenue pleine de réserve ; il règle leur maintien en présence de leurs serviteurs, de leurs

enfants, de leurs père et mère, et cela avec une bienveillance patriarcale qui se mêle heureusement au ton ferme et imposant du législateur.

On a dit que Mahomet consacrait en quelque sorte les vengeances héréditaires, en admettant le droit de représailles (S. II, 77; IV, 94). Sans contredit la substitution de la justice privée à la justice publique est un terrible fléau; les anciens Arabes considéraient la ruse, la trahison, le meurtre même, comme légitimes lorsqu'il s'agissait de venger le sang versé. Mahomet ne dut songer qu'à combattre l'excès du mal; il essaya d'introduire l'usage de la compensation en argent, et ne fut point écouté. La famille offensée conserva seule le droit de punir ou de pardonner.

Les peines portées contre le vol (S. V, 42) peuvent aussi paraître exagérées. Les coupables avaient les mains coupées, et lorsqu'il s'agissait d'une attaque sur le grand chemin, la main droite et le pied gauche. Les docteurs musulmans créèrent à cette règle de nombreuses exceptions, et cherchèrent à adoucir ce qu'une semblable législation avait de barbare. Mahomet voulait inspirer une terreur salutaire à ceux qui convoitaient le bien d'autrui; il se montrait sans pitié pour toute espèce de fraude et de prévarication; il condamnait expressément l'usure (S. II, 276; III, 125, etc.); il avait ordonné, comme on l'a vu plus haut, que le débiteur ne rendrait jamais que le capital reçu; le Coran ne voit dans le prêt à intérêt qu'un abus indigne fait de sa richesse par l'homme opulent. « L'argent, y est-il dit, que vous donnez à usure pour le grossir avec le bien des autres, ne grossira pas auprès de Dieu; ceux

qui dévorent le produit de l'usure se lèveront au jour de la résurrection comme celui que Satan a touché de son contact, et cela parce qu'ils disent : L'usure est la même chose que la vente. Dieu a permis la vente, et il a interdit l'usure. »

Il ne faudrait pas croire cependant que Mahomet favorisât les débiteurs d'une manière exclusive et contraire aux lois de la justice ; il veut qu'ils remplissent fidèlement leurs engagements. Non seulement il refuse de prier pour ceux qui ne se sont pas acquittés de leur vivant, mais il les menace des peines éternelles (S. II, 280; III, 68, 71, etc.). Il ordonne que les contrats soient faits par écrit et devant témoins, déclare nulles les ventes entachées de fraude, et défend expressément le monopole et les accaparements. « Il n'y a pas de plus grand crime, avait dit avant lui Zoroastre, que d'acheter du grain et d'attendre qu'il soit devenu cher pour le vendre à un prix plus élevé. »

Les témoins sont obligés de faire leur déposition dès qu'elle est requise ; lorsqu'il s'agit de peines corporelles, ils peuvent s'abstenir : « Dieu, dit le Coran, dans ce monde et dans l'autre, tirera un voile sur les fautes de celui qui cachera les vices de son frère. » (S. IV, 134 ; V, 11, etc.) Deux témoins suffisent pour constater le fait en matière criminelle, excepté pour le cas d'adultère ; en matière civile, deux hommes ou un homme et deux femmes peuvent décider la question. Le faux témoignage est justement flétri.

Ce qu'on peut avec raison reprocher à Mahomet, c'est d'avoir maintenu l'esclavage en Arabie. Nul n'aurait enfreint sa loi, à l'époque de sa puissance, s'il avait dé-

claré libres ceux qui faisaient profession de foi musulmane; il dit bien quelque part: « Les croyants sont tous frères, » mais ailleurs il parle d'hommes et de femmes esclaves, et règle même les devoirs que leur possession impose à leurs maîtres; sa bonté, toutefois, s'efforce d'alléger leur sort. L'affranchissement est, de la part des croyants, une des réparations les plus agréables à Dieu (S. XVI, 73; XXIV, 33, etc.).

Mahomet ne s'est pas contenté de régler dans le Coran les rapports des musulmans entre eux; il a réglé aussi ceux qu'ils devaient avoir avec les infidèles. Ces derniers sont séparés en deux classes : d'un côté ceux qui croient en Dieu et au jugement dernier, tout en refusant d'ajouter foi à la mission du prophète; de l'autre ceux qui adorent les idoles et révoquent en doute la résurrection des morts. Pour ceux-ci comme pour les apostats et les schismatiques, il est du devoir de tout bon musulman de les combattre jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme, et de les tuer s'ils refusent de se convertir. Quant aux autres, il n'est pas besoin d'user de violence à leur égard; il suffit de n'avoir aucune liaison de famille et de ne pas contracter avec eux d'alliance trop étroite. Du reste, s'ils menacent, il faut leur faire la guerre. Toute guerre est sainte contre les ennemis de Dieu et du prophète, autant qu'elle est impie entre les peuples croyants; quand elle est déclarée, on doit la poursuivre avec ardeur et courage, car la religion est en péril, et Dieu veut avant tout que ses serviteurs assurent son triomphe. « Les fidèles qui resteront dans leurs foyers sans y être contraints par la nécessité ne seront pas traités comme ceux qui combattront dans le sentier de

Dieu, avec le sacrifice de leurs biens et de leur personne. Dieu a assigné à ceux-ci un rang plus élevé qu'à ceux-là. » (S. IV, 97.) Ces paroles avaient pour but d'exciter le fanatisme guerrier des Arabes. Comme les armes étaient devenues pour Mahomet le plus puissant moyen de propagation, et que les vicissitudes de la guerre devaient être celles de sa religion, il était pour lui de la plus urgente nécessité d'y engager tous ceux qui se joignaient à lui et à qui l'espoir d'un riche butin ne suffisait pas. Plus tard, quand sa religion fut assise dans l'Hedjaz, il lui fallut trouver un emploi à l'esprit guerrier dont il avait animé les tribus : s'il ne les avait poussées contre l'étranger, elles se seraient tournées contre elles-mêmes, et Mahomet, au lieu d'être le bienfaiteur de son pays, en eût été le plus funeste ennemi. Il fut donc forcé, dans l'intérêt même de sa cause, d'exciter l'ardeur belliqueuse des Arabes; cela lui fut toujours facile, car il savait manier les ressorts du cœur humain. Crainte, espérance, courage, désir de vaincre, ardeur de mourir, il inspirait à tous ces divers sentiments selon les besoins du moment. Si les chapitres du Coran révélés à la Mecque respirent le langage de la tolérance, il n'en est plus de même à Médine : « Le musulman devient un soldat au service de Dieu qui lui a donné le monde en partage, et s'enrôle par conscience; le maniement des armes est pour lui un acte de religion qu'il ne saurait bien remplir sans s'y dévouer entièrement ; une fois sous les drapeaux, il ne peut refuser de combattre, même en duel, lorsque le chef l'ordonne ; la désertion ou le refus de contribuer aux frais de la guerre sainte est mis au rang des crimes

les plus odieux. « (S. IV, 73, 79, 103; IX, 38, 39, etc.) En cas d'attaque de la part des infidèles, il est du devoir d'un musulman de quitter à l'instant ses affaires particulières, et sans attendre aucun ordre de venir de la distance de trente lieues secourir le point menacé; il n'y a que les enfants, les fous et les furieux qui soient dispensés de combattre; tous les autres individus, libres ou esclaves, hommes ou femmes, sains ou malades, aveugles ou estropiés, sont obligés de concourir de leur mieux à la défense commune, et de résister individuellement jusqu'à la dernière extrémité à un ou plusieurs ennemis; une femme est coupable si elle ne préfère pas la mort au sacrifice de son honneur. » La sévérité de ces ordonnances n'est adoucie par aucun privilége, car pour avoir le droit de rejoindre l'armée, il faut auparavant payer ses dettes, pourvoir au sort de sa famille, être approvisionné et équipé pour la campagne. L'extrême frugalité des Arabes, qui n'ont besoin que de quelques livres de dattes ou d'orge grillée pour leur subsistance de deux mois, fut une des causes de leur supériorité. Chez eux, la vie des camps prend un caractère grave et sérieux. Les jeux de hasard, les passe-temps frivoles, les conversations oiseuses et profanes sont défendus au soldat; un sujet de morale, la probité, la piété, la crainte de Dieu doivent être la base de tous les entretiens; au milieu du fracas des armes on se livre aux exercices du culte; les intervalles de l'action sont employés dans les prières, dans la méditation et dans l'étude du Coran. La dévotion armée de ces braves exclut toute idée d'excès; l'usage du vin est puni avec rigueur. Un jour des soldats qui se sont

enivrés en secret sollicitent eux-mêmes la correction que la loi leur inflige. On n'admettait pas indistinctement tout volontaire ; la conduite et les sentiments de chacun étaient scrutés avec soin. Quelle peine Abou-Sophian se donne pour obtenir la faveur de marcher contre les Grecs ! Il déplore ses erreurs passées. La gloire qui doit s'attacher aux drapeaux musulmans convertira les plus incrédules.

L'enthousiasme guerrier s'empare même des femmes ; non seulement ces nouvelles Amazones contribueront au triomphe de l'islamisme, mais elles auront encore le devoir de percer de leurs flèches et de passer au fil de l'épée tout musulman qu'elles verraient fuir.

« Le paradis est devant vous et l'enfer derrière. » Avec ces seuls mots, on obtenait des troupes des prodiges de valeur. Elles savaient de leur prophète qu'on n'évite pas sa destinée, et qu'on ne meurt pas pour la foi; que c'est vivre dans l'éternité que de périr pour elle. La loi du butin contribuait aussi à entretenir l'esprit militaire (S. VIII, 1 et suiv.; LIX, 6, etc.); les quatre cinquièmes étaient attribués à l'armée ; le dernier cinquième était réparti de manière à intéresser à la guerre les individus d'ailleurs les plus pacifiques. Il en revient quelque chose aux juges, aux moralistes, aux poètes, aux gens de lettres, aux maîtres d'école, aux veuves, aux orphelins, et même aux étrangers manquant des moyens nécessaires pour retourner dans leur pays, et qui dès lors n'y reviennent que pour célébrer la gloire et la munificence des Arabes.

On voit par le tableau qui précède que le Coran semble avoir tout prévu : affaires religieuses, questions

civiles, organisation militaire, rien n'est omis dans l'œuvre de Mahomet. L'autorité de chef politique et celle de grand-prêtre se trouvent réunies dans la même main; au-dessous, point de hiérarchie, point de caste sacerdotale, aucune classe privilégiée. C'est là un caractère fort remarquable de la nouvelle société inaugurée par le fils d'Abdallah et qu'on ne saurait trop faire ressortir. Le gouvernement n'a d'autre devoir que d'appliquer la loi écrite; toute personne peut être appelée à dire les prières publiques et à faire des prédications dans la mosquée. Les hommes les plus éclairés sont chargés, sous différents titres, de rendre la justice en prenant le Coran et les traditions pour base de leurs décisions; ils ne doivent jamais accepter ces fonctions délicates que comme contraints et forcés; c'est la plus grande preuve de dévoûment à la chose publique que de remplir la charge de cadi (juge), et Mahomet, en traçant les devoirs attachés à cette magistrature, complète admirablement la nouvelle législation des Arabes.

Nous avons exposé les caractères principaux qui font du Coran une œuvre originale, quoi qu'en aient dit plusieurs historiens qui, pour y avoir lu des préceptes et des récits de la Bible, se sont empressés d'affirmer qu'il n'en était qu'une ébauche imparfaite. En le composant, le but de Mahomet n'était ni de donner à l'humanité une morale supérieure à celle de l'Évangile ou d'imposer un code uniforme à toutes les nations de l'Orient, ni de restreindre le sentiment religieux dans des limites immuables et éternelles; ce n'est donc pas d'après ces divers points de vue qu'il faut l'apprécier. Il devait rattacher à un centre commun toutes les tri-

bus de l'Arabie, les unir sous une même domination, créer entre elles une solidarité d'intérêts assez forte pour leur faire abandonner leur esprit égoïste d'indépendance locale, les habituer à obéir aux mêmes lois, de sorte qu'elles déposassent facilement leurs haines privées et travaillassent ensemble à hâter leur civilisation. Ainsi considéré, le Coran diffère entièrement du Nouveau et de l'Ancien Testament, auquel on s'est efforcé de le comparer. Il peut sans plagiat emprunter à l'un sa morale, à l'autre sa législation ; il sera à coup sûr une œuvre utile, si ses préceptes et ses lois satisfont les peuples de l'Arabie, pourvu toutefois qu'ils ne violent aucune des grandes vérités rationnelles. Or, bien loin qu'on puisse reprocher à Mahomet d'avoir manqué à aucune de ces grandes vérités, il les proclame hautement et y rappelle tous ceux qui semblent s'en écarter. Ensuite, dans tous les dogmes, dans tous les préceptes, dans toutes les cérémonies, dans toutes les menaces, dans toutes les espérances que renferme son livre, il n'y a rien qui ne soit en parfaite harmonie avec les instincts de la race arabe. Le Coran devait donc atteindre le résultat auquel il était destiné ; répondant à la fois aux besoins moraux, religieux, sociaux d'une nation à demi-barbare, résumant toutes les institutions de nature à la rendre puissante et éclairée, il fut accueilli par elle avec empressement. Émerveillée du génie qui l'avait dicté, elle l'adopta, mais commit une grande faute en se privant du droit d'y apporter les changements que le temps rend toujours nécessaires. Elle se condamnait ainsi à rester plus tard en arrière ; et en forçant les peuples de l'Occident de se soumettre à des règles antipathiques

à leurs idées et à leurs habitudes, elle devait trouver des barrières insurmontables et se heurter vainement contre un mur d'airain. Cette conséquence de l'application fâcheuse des lois du Coran à des nations si diverses ne pouvait apparaître que plus tard, et Mahomet ne l'avait pas pressentie.

LIVRE III

DES ARABES DEPUIS LA MORT DE MAHOMET JUSQU'A LA LUTTE DES OMMÏADES ET DES ABBASSIDES

632-713 (ère chrétienne) — 11-125 (ère musulmane).

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS KHALIFES

Un mouvement inusité s'était manifesté en Arabie pendant la vie de Mahomet: les tribus, jusqu'alors si jalouses de leur indépendance et si fières de leur existence individuelle, s'étaient soumises à une domination unique, et groupées les unes à côté des autres, n'allaient plus former qu'un seul peuple. Ce mouvement cesserait-il avec l'homme qui l'avait suscité, ou bien les Arabes donneraient-ils un successeur à leur maître pour s'élancer à sa suite vers les hautes destinées qui leur étaient promises? Telle était l'alternative posée en 632 par la mort du prophète. Des raisons puissantes faisaient présumer le retour à l'ancien ordre de choses: d'abord les penchants et les goûts instinctifs des habitants qui, contents de l'antique simplicité de leurs

mœurs, ne paraissaient point disposés à en faire le sacrifice; puis leur haine de toute supériorité, haine qu'ils avaient pu oublier pour un envoyé de Dieu; enfin les faibles racines que semblait avoir prises dans la péninsule la nouvelle religion. La dissolution qui était à craindre n'eut pas lieu; elle fut empêchée par les hommes éminents qui avaient soutenu Mahomet dans sa longue et difficile mission, et qui s'en proclamèrent hautement les continuateurs. Ils montrèrent à tous le Coran qui était entre leurs mains; et, en se choisissant un chef chargé de faire respecter la loi, ils créèrent un pouvoir suprême auquel les Arabes se plièrent sans discussion. Ce n'était pas toutefois le despotisme d'un seul qu'ils acceptaient ainsi; un code d'institution divine servait de base à un gouvernement populaire, administré par un monarque électif et limité dans son autorité; la prérogative du prince se réduisait à des ordonnances concernant la police, les charges, les emplois de l'État, et à des réglements pour la milice; il n'avait pas de lois à dicter; le Coran, mettant l'ordre social dans un rapport intime avec la religion, imposait un joug salutaire aux souverains musulmans. Lorsque plus tard ils voulurent se soustraire à la rigueur des formes établies par l'islamisme, ils ne purent le faire impunément. Ils se trouvèrent arrêtés par le corps des jurisconsultes, qui constitua peu à peu une sorte de clergé; dans les premiers temps ce furent les compagnons du prophète qui exercèrent ce droit de censure sur celui qu'ils avaient proclamé khalife ([24]).

Abou-Bekre (632-634), Omar (634-644), Othman (644-655), Ali (655-660), qui occupèrent tour à tour le pre-

mier rang, loin de s'enivrer de leur puissance et de rechercher le luxe et les richesses, restèrent opiniâtrément fidèles à la vie austère et frugale dont Mahomet leur avait donné l'exemple. Comme lui, ils allaient prêcher et prier à la mosquée; comme lui, ils accueillaient dans leurs maisons le pauvre et l'opprimé. Omar, allant prendre possession de Jérusalem, fit le voyage de Médine en Palestine sans suite et sans escorte. Abou-Bekre, en mourant, laissait pour tout bien à ses héritiers un habit, un esclave et un chameau. Ali distribuait tous les vendredis aux malheureux l'argent qui lui restait. Rappellerons-nous les cinq drachmes par jour qu'Abou-Bekre s'était allouées sur le trésor public ; Omar dormant sur les degrés du temple parmi les indigents, et la poignée de dattes d'Ali? Ces traits et bien d'autres semblables sont assez connus. Le khalife était responsable de ses actes; Othman est obligé de rendre compte des deniers de l'État; on pouvait l'appeler en justice; Ali ne dédaigne pas de comparaître devant les tribunaux comme accusateur contre un chrétien soupçonné de lui avoir volé son armure. Les décisions des juges étaient souveraines; sous ces quatre premiers khalifes appelés khalifes Rachedis, aucnn d'eux n'osa faire grâce à ceux qui avaient été condamnés. Le droit était le même pour le pauvre et pour le riche, pour l'homme en place et pour le simple particulier; lorsque Djabalah, roi chrétien des Ghassanides, vient trouver Omar après sa conversion à l'islamisme, frappe un Arabe qui le heurte par mégarde, le khalife exige qu'il se fasse pardonner l'outrage dont il s'est rendu coupable, ou qu'il se soumette à la peine du talion. « Je suis roi,

dit Djabalah, et cet Arabe n'est qu'un homme du peuple. — Cela ne fait rien à la question, répond Omar; vous êtes l'un et l'autre musulmans, et comme tels, vous êtes égaux devant la loi. » Djabalah s'enfuit auprès de l'empereur grec; mais le khalife ordonne que le récit de ce qui vient de se passer soit lu devant toute l'armée. Personne à la ville ni dans les camps ne reste ainsi étranger aux affaires publiques ([25]).

Mahomet n'avait point réglé l'ordre de sa succession; toutes les ambitions, en l'absence de la volonté expresse du législateur, s'étaient donné libre carrière. Chacun avait interprété en sa faveur le silence du prophète; plusieurs pourtant s'étaient accordés à dire qu'en ne mentionnant pas d'une manière spéciale la transmission du pouvoir, il avait simplement déclaré qu'Ali, son cousin, et époux de sa fille Fathime, serait héritier de sa puissance. Si ce principe eût été admis, il eût empêché de naître les prétentions funestes qui ensanglantèrent le premier siècle de l'islamisme; mais Ali, craignant peut-être qu'on ne lui opposât sa jeunesse, ne se montra point, et les compagnons de Mahomet, apprenant que les principaux des *ansars* se disposaient à élire le Khazradjite Sad fils d'Obada, se hâtèrent de reconnaître Abou-Bekre que Mahomet avait chargé de dire la prière à sa place. Omar, en lui jurant solennellement obéissance et fidélité, entraîna à sa suite tous les musulmans.

Abou-Bekre, après avoir reçu les serments, s'exprima en ces termes : « Me voici chargé du soin de vous gouverner; si je fais bien, aidez-moi; si je fais mal, redressez-moi; dire la vérité au dépositaire du pouvoir est un acte de zèle et de dévoûment; la lui cacher est

une trahison ; devant moi l'homme faible et l'homme puissant sont égaux ; je veux rendre à tous impartiale justice; si jamais je m'écarte des lois de Dieu et de son prophète, je cesserai d'avoir droit à votre obéissance. »

Lorsqu'il mourut, deux ans plus tard, il désigna Omar pour son successeur, et ce choix, dicté par l'intérêt public, fut unanimement accepté. Omar ne suivit pas l'exemple d'Abou-Bekre : il chargea une commission, composée des six principaux personnages de l'islamisme, du soin de nommer celui qui devait le remplacer. Une intrigue écarta encore Ali du khalifat, et on ne choisit pas le plus méritant (644). Othman, quoique vertueux et honnête, n'avait pas assez de fermeté, pas assez d'initiative personnelle pour diriger l'empire, dont les conquêtes augmentaient chaque jour l'importance. Son élection était l'ouvrage des Ommïades, ces chefs de Coréischites qui s'étaient opposés, pendant vingt ans, à la mission de Mahomet, et qui ne s'étaient attachés à la nouvelle religion que par intérêt. Unis étroitement entre eux, les Coréischites s'étaient introduits dans tous les emplois ; Abou-Sophian avait fait de son fils, Moawiah, le secrétaire de Mahomet. Contenus par le gouvernement sage et ferme d'Omar, les Coréischites avaient espéré exercer un entier ascendant sur l'esprit d'Othman ; mécontents de ce khalife, ils lui suscitèrent des ennemis ; à Koufah, à Bassorah, en Égypte, des orateurs prêchaient la révolte contre un prince indulgent et faible; Othman ne sut pas employer la puissance dont il était investi, et ses propres fautes précipitèrent la catastrophe qui termina son règne et sa vie en 655.

Les Arabes, à cette époque, n'étaient pas encore formés à l'obéissance passive, et suivaient avec attention les moindres actions de ceux qui les dirigeaient. Les prodigalités d'Othman pour ses parents, ses préventions en faveur de gens qui n'étaient doués d'aucun mérite, le peu d'égards qu'il témoignait aux héros de l'islamisme, avaient d'ailleurs mécontenté les esprits. Médine devint le théâtre de l'anarchie. Chassé de la chaire du prophète, le malheureux khalife, mal défendu par le Coran, dont il avait fait un rempart pour sa poitrine, reçut le coup mortel. Les suites de cet événement ne répondirent pas au vœu des ambitieux qui l'avaient provoqué; la guerre civile éclata de tous côtés. Ali, qui n'avait pris aucune part à cette sédition, fut proclamé sans opposition; il avait toujours conservé une noble indépendance de caractère, assistant aux conseils de Médine, mais livré surtout aux paisibles occupations de la vie domestique; avec sa simplicité ordinaire, appuyé sur son grand arc, il reçut le serment des chefs de tribus, en déclarant qu'il était prêt à résigner le pouvoir à un plus digne.

L'époux de Fathime réunissait en sa personne les droits de l'hérédité et ceux de l'élection; on devait croire que tous s'inclineraient devant cette gloire si pure et si grande; mais il n'en fut point ainsi. Le refus que fit le khalife de donner à Telha et Zobéir, amis de la maison de Moawiah, les gouvernements de Koufah et de Bassorah, suffit pour changer l'amitié incertaine de ces chefs en haine implacable; Ayescha, fille d'Abou-Bekre et veuve de Mahomet, devint l'âme de toutes ces intrigues. — On court aux armes; un lieu-

tenant d'Ali est surpris et accablé ; celui-ci se porte aussitôt vers la Mésopotamie où s'étaient retirés les meurtriers d'Othman : Telha et Zobéir sont vaincus à Khoraiba et périssent dans le combat appelé *la journée du chameau* (656). Ayescha tombe entre les mains d'Ali qui la traite avec respect et la fait accompagner à Médine par ses deux fils, Hassan et Hossein. Pour lui, il établit sa résidence à Koufah où il reçoit la soumission de l'Irak, de l'Arabie, de la Perse et du Khorasan. On y reconnaît la supériorité de ses droits sur ceux des trois khalifes qui l'ont précédé et qui sont regardés comme des usurpateurs. Encore aujourd'hui les Persans le mettent dans leurs prières au même niveau que Mahomet. Les musulmans leur donnent le nom de *schiites* (schismatiques, séparatistes), prenant pour eux-mêmes celui de *sonnites,* par lequel ils veulent indiquer leur estime pour Abou-Bekre, Omar et Othman, et leur respect pour la tradition ou *sonna.*

Ali espérait avoir brisé l'épée de la rébellion, mais en Syrie veillait l'ennemi de la famille des Haschémites, le fils d'Abou-Sophian, Moawiah qui, réuni à un homme justement célèbre dans les annales de l'islamisme, Amrou, conquérant de l'Égypte, disputa le souverain pouvoir au gendre de Mahomet à la tête de quatre-vingt mille hommes et lui opposa une résistance invincible ; dans l'espace de cent dix jours, il y eut quatre-vingt-dix combats ou escarmouches ; quarante-cinq mille des amis de Moawiah et vingt-cinq mille des soldats d'Ali succombèrent dans cette guerre civile ; le khalife, avec cette générosité chevaleresque qui l'avait toujours distingué, commandait à ses troupes d'attendre

l'attaque, d'épargner les fuyards, de respecter les captives. Il offrit vainement à son rival de vider leur querelle dans un combat singulier. Après une bataille indécise livrée dans les plaines de Seffein, les deux compétiteurs furent forcés, par leurs armées, de soumettre leur différend à des arbitres qui se prononcèrent contre l'époux de Fathime, et proclamèrent Moawiah khalife. Cet arrêt ne décida rien. Ali ne pouvait accepter un tel jugement; il se plaignit avec raison de la trahison de son mandataire, et reprit les hostilités. C'est alors que trois fanatiques, de la secte des kharégites, résolurent de mettre fin à cette lutte impie en frappant à la fois Ali, Amrou et Moawiah; celui-ci ne fut que blessé; le secrétaire d'Amrou reçut le coup réservé à son maître. Ali seul succomba. Hassan, son fils, fut salué khalife par les habitants de Koufah; mais Moawiah restait maître de la Syrie, de l'Égypte et de l'Arabie, et avec lui s'assit sur le trône la dynastie des Ommïades. Dès lors, dit Œlsner, « le régime populaire, qui n'avait d'autre base que la simplicité patriarcale, s'évanouit pour ne plus reparaître chez aucun peuple musulman; la jurisprudence et les usages qui dépendent du Coran survécurent à la chute du gouvernement électif. Quelque chose de ces passions républicaines qui donnent de la grandeur aux petits États, et aux grands un excès de force, se conserva cependant dans la nation ainsi que dans les armées jusque sous l'empire des usurpateurs. »

CHAPITRE II

LES ARABES CONQUÉRANTS

Pendant cette période de vingt-huit ans (632-660), l'islamisme avait fait de grands progrès; le vrai croyant n'était plus dans l'Hedjaz ou dans les déserts du Nedjed; il campait sur les bords du Nil, du Tigre et du Jourdain. Continuateurs de la politique de Mahomet, ses successeurs avaient compris que le meilleur moyen d'assurer la gloire de leur religion et la puissance de la nation arabe était de la lancer contre les peuples voisins et d'exciter en elle l'ardeur du prosélytisme et de la conquête. Le premier soin d'Abou-Bekre, à peine promu au khalifat, avait été d'appeler aux armes tous les musulmans; mais l'Arabie était loin d'être soumise.

Toulayha dans le Nedjed, Mosseïlamah dans l'Iémamah, Cays meurtrier d'El-Aswad, dans l'Yémen, formaient des partis redoutables. A peine le prophète eut-il fermé les yeux que la révolte s'étendit rapidement, même parmi les tribus de l'Oman, du Bahreïn, du Mahrah et de l'Hadramaut. Des mouvements éclatèrent dans l'Hedjaz, à la Mecque et à Taïef; ils furent aisément comprimés. Abou-Bekre avait envoyé un corps de troupes en Syrie sous le commandement d'Ouçama fils

de Zeid, pour se conformer aux dernières volontés de Mahomet; il n'avait pas près de lui une armée suffisante pour commencer l'exécution du projet qu'il avait formé de réduire les rebelles; les Ghatafan, à la tête des tribus du Nedjed, profitèrent de ces circonstances pour tenter un coup de main sur Médine; repoussés deux fois par le khalife, ils se retirèrent auprès de Toulayha, après avoir égorgé ceux de leurs frères qui avaient embrassé l'islamisme.

Sur ces entrefaites, la division se mit dans les rangs des ennemis du successeur de Mahomet. Aux chefs redoutés Toulayha et Mosseïlamah se joignait la prophétesse Thejiah qui, partie de la Mésopotamie avec les Taghlibites, enchaînait à sa cause les Benou-Temim, et se dirigeait vers l'Iémamah dont elle se promettait de faire la conquête. Mosseïlamah vit avec inquiétude l'orage prêt à fondre sur lui; dans une entrevue avec Thejiah, il lui persuada de l'épouser, et obtint ensuite sa retraite moyennant une somme d'argent considérable.

Le moment était venu où Khaled, placé à la tête des musulmans, allait enfin réduire les faux prophètes. Ouçama était revenu de son expédition chargé de butin, mais sans avoir réduit la ville de Daumat-Djanbal, refuge des mécontents. En ordonnant à Khaled d'attaquer d'abord les tribus de Nedjed, Abou-Bekre lui donna les mêmes instructions qu'au fils de Zeid; il devait exiger trois choses des ennemis de l'islam : la profession de foi musulmane, la prière, et la *zécat* ou impôt. « Combattez bravement et loyalement, ajoutait le khalife ; ne mutilez pas les vaincus; ne tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes; ne détruisez pas les palmiers,

ne brûlez pas les moissons, ne coupez pas les arbres fruitiers, respectez les champs en culture; si vous trouvez sur votre route des hommes vivant dans la solitude et adorant le Seigneur, ne leur faites point de mal. »

A peine Khaled paraît-il dans le Nedjed que les Tay se joignent à lui. Toulayha, défait à Bouzakha, fuit vers les déserts de Syrie. Les Benou-Asad, les Ghatafan, les Hawazin, les Soulaym se soumettent et livrent aux vainqueurs ceux qui ont pris part au massacre des musulmans à la suite de leur tentative malheureuse sur Médine ; les uns sont lapidés ou précipités du haut des rochers, les autres brûlés, ou noyés dans des puits, et ces cruelles représailles frappent les esprits de terreur.

Khaled marche ensuite contre les Hanzhala, l'une des branches des Benou-Temim qui avaient embrassé avec ardeur le parti de la prophétesse Thejiah. Tous se dispersent ou font des démonstrations d'obéissance; leur chef, Malik fils de Nowaïra, est mis en pièces sur un ordre de Khaled qui épouse sa veuve. Cet acte de barbarie soulève les vrais croyants contre lui : le poète Moutemmem, frère de Malik, vient demander justice au khalife, et Omar appuie sa réclamation. Abou-Bekre reçoit la justification de Khaled et paie lui-même le prix du sang répandu.

Cependant Mosseïlamah était toujours maître de l'Iémamah. Il avait battu deux corps de musulmans commandés par Icrima fils d'Abou-Djahl, et par Chourahbil, et inspirait aux Hanifa une confiance sans bornes. Khaled s'avance contre Hedjer, et rien ne résiste à ses

armes ; Mosseïlamah perd la bataille et la vie à la journée d'Acrabâ ; Hedjer capitule, et les Hanifa rentrent dans le devoir.

Jusque-là le Coran était resté dans la mémoire des compagnons de Mahomet ou de personnages revêtus du titre de *courrâ*, lecteurs, ou de *hamalat-al-Coran,* porteurs du Coran, qui conservaient précieusement, par tradition, la manière dont chaque passage devait être lu. On ne possédait que des fragments du livre, écrits sur des peaux ou sur des branches de palmier. Plusieurs des *courrâ*, les plus instruits, ayant perdu la vie au combat d'Acrabâ, Abou-Bekre jugea prudent de former un corps d'ouvrage des divers chapitres de la loi musulmane ; une commission s'acquitta de ce soin sans retard, et la première copie du Coran ainsi complétée fut confiée à la garde de Hafsa fille d'Omar, une des veuves de Mahomet.

Les soulèvements qui avaient éclaté dans le Bahreïn, l'Oman et les autres parties de l'Arabie furent rapidement comprimés ; El-Ala traversa le désert de Dahnâ, défit devant Djowatha les Bacrites qui, à la voix de leur chef Hotam, avaient proclamé roi un prince de la famille Almoundhir, de Hira, et par la prise de l'île de Davayne éteignit les dernières lueurs de la rébellion.

Icrima, qui cherchait à faire oublier son échec dans l'Iémamah, s'empare de Dabâ, capitale de l'Oman, et disperse les partisans du faux prophète Lakit-Dzou-Hadj ; il soumet ensuite le Mahrah et pénètre jusqu'à Aden ; puis, réuni à un chef, El-Mohadjir, qui venait de détruire les derniers débris du parti d'Aswad dans l'Yémen, il fait rentrer dans l'obéissance les Kinda de

l'Hadramaut; l'Arabie proprement dite reconnaissait les lois d'Abou-Bekre; le khalife entreprit aussitôt la guerre sainte.

Mahomet, on l'a vu, s'était appliqué à développer le génie militaire des Arabes, en leur inspirant l'esprit de prosélytisme. La persuasion intime que Dieu avait donné aux fidèles le monde en partage doublait leurs forces; une sorte d'exaltation religieuse s'était emparée de toutes les âmes; avec ces mots : « Le paradis est devant vous, l'enfer derrière, » les chefs entraînaient leurs soldats au milieu d'une mêlée furieuse, et ce délire superstitieux, cette véhémence de sentiment et d'action renversaient les plus grands obstacles. En toute occasion les généraux payaient de leur personne; avant d'engager la bataille, ils provoquaient au combat le plus vaillant de leurs ennemis, et, presque toujours vainqueurs dans ces luttes homériques, ils étaient les premiers dans le chemin de l'honneur.

Étrangers à toute idée de tactique savante, les Arabes n'avaient pour eux que la foi, le courage et l'audace; mais ils étudiaient avec soin les dispositions de leurs adversaires et les imitaient; c'est ainsi qu'ils donnèrent peu à peu à leurs troupes une organisation régulière, et surent tirer parti de leur cavalerie en la plaçant sur les ailes. A l'exemple de Mahomet, qui combattait vers le soir pour se couvrir de la nuit en cas d'un échec, ils évitaient l'engagement avant les prières de midi, ou maintenaient l'équilibre de la bataille jusqu'au soir, pour renouveler l'action avec des troupes fraîches tenues en réserve, profitant ainsi de la fatigue de l'ennemi qui ne s'attendait pas à une nouvelle atta-

que; mais inhabiles dans l'art des siéges, ils auraient échoué dans leurs entreprises contre les Grecs et les Perses, si ces peuples n'avaient pas épuisé dans leurs guerres continuelles ce qui leur restait de sève et de vie; affaiblis par leurs succès comme par leurs revers, ils offraient, à qui saurait la prendre, une proie aussi riche que facile. Les Grecs, divisés en factions ennemies par des sectes inconciliables, accoutumés à confier le soin de leur défense à des mercenaires, ne comprirent pas à quels adversaires ils avaient affaire; ils crurent que c'était une de ces guerres ordinaires où l'on finit par s'entendre et s'accorder, et perdirent un temps précieux à négocier avec des hommes qui, vainqueurs ou vaincus, répétaient sans se déconcerter : *Devenez musulmans ou soyez tributaires*. D'un autre côté, les populations acceptaient sans murmurer la domination de leurs nouveaux maîtres qui montraient de la loyauté dans leurs engagements, et n'étaient point oppresseurs; une simple profession de foi les assimilait à ceux-là mêmes qui venaient de conquérir leur territoire, et la fusion devenait plus complète par la liberté laissée à l'Arabe de contracter des alliances dans plusieurs familles.

La vigueur avec laquelle Abou-Bekre avait détruit autour de lui les rebelles et les faux prophètes n'avait pas permis à l'ardeur guerrière des musulmans de se refroidir; il reprit l'exécution des plans de Mahomet qui, on se le rappelle, avait marché vers la Syrie, puis, à la nouvelle des troubles survenus dans l'intérieur, avait bientôt commandé la retraite. L'expédition d'Ouçama n'avait été qu'une simple reconnaissance; cette fois l'en-

treprise devint plus sérieuse. Munis des instructions du khalife, instructions où respirait l'âme d'un peuple pasteur, Iyadh et Khaled furent dirigés vers l'Irak occidental; le premier devait y entrer par Moucaïak, après la réduction de Daumat-Djandal; le second, parti de l'Iémamah, devait se porter sur Obollah, ville voisine du golfe Persique, et se réunir à son collègue sous les murs de Hira.

On pouvait croire que les tribus arabes de la Mésopotamie s'empresseraient de secouer le joug des Perses; elles n'en firent rien: les musulmans ne trouvèrent que des ennemis dans ces régions. Trois victoires conduisirent Khaled sous les murs d'Amghichia qu'il détruisit de fond en comble. Les exécutions sanglantes qu'il ordonnait contre tous ceux qui lui opposaient de la résistance répandaient au loin la terreur de son nom; Hira, Anbar et Ain-Tamr capitulèrent; la cour de Ctésiphon restait indécise; les dissensions qui avaient suivi la mort du parricide Siroès prenaient de nouveaux développements et préparaient la chute de l'empire.

Khaled se détourne un instant de la route qui lui est tracée; il marche au secours d'Iyadh qui se trouve arrêté devant Daumat-Djandal, et se rend maître de cette ville; de retour à Hira, il reprend l'offensive, défait près de Firah, sur la rive orientale de l'Euphrate, les Grecs qui se sont joints aux Perses et aux Arabes taghlibites et, après avoir accompli, à l'insu de son armée, en 634, le pèlerinage de la Mecque, il se dispose à franchir les frontières persanes, lorsqu'un ordre d'Abou-Bekre l'appelle en Syrie.

C'était de ce côté que le khalife avait dirigé ses plus

grands efforts; plusieurs corps d'armée s'étaient avancés jusque dans l'Ordounn (Tyr, Ptolémaïs et le cours supérieur du Jourdain) et dans la Palestine proprement dite. Un premier succès avait ouvert heureusement la campagne; mais un combat livré à une journée de Damas fut fatal aux Arabes, et Abou-Obeïdah vint, à la tête de renforts, prendre le commandement des troupes avec Yézid fils d'Abou-Sophian, et Chourahbil.

La Syrie, à laquelle les Arabes donnent le nom de Barr-el-Scham (pays de la gauche), ne comprend pas seulement pour eux le territoire qui s'étend au sud du Taurus et à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux sources du Jourdain; elle renferme tout l'espace qui s'étend entre les déserts de l'Arabie et de l'isthme de Suez au sud, la Méditerranée à l'ouest, le Taurus au nord, et l'Euphrate à l'est, en suivant ce fleuve depuis sa source jusqu'au lieu où, après avoir coulé du nord au sud dans la plaine de Sennaar, il tourne brusquement vers le golfe Persique.

Abou-Obeïdah menaçait à la fois Bosra, Damas et Tibériade; en divisant ses troupes, il s'ôtait les moyens de vaincre. Khaled, à la voix du khalife, quitte Hira à la tête de neuf mille hommes. Il occupe presque sans coup férir les deux points de Tadmor et d'Hauran, qui lui donnent accès jusqu'aux rives du Jourdain et de l'Oronte. Ce premier pas fait, il s'arrête pour attendre de nouvelles troupes, et paraît enfin sous les murs de Bosra.

Après un combat où le courage des assiégés ne put tenir contre l'ardeur fanatique des Arabes, la ville, trahie par son gouverneur Romanus qui se convertit au

mahométisme, tomba entre les mains de Khaled. Le droit de la guerre autorisait le pillage; le vainqueur le fit cesser dès que les habitants eurent demandé quartier, et il se contenta de les soumettre au tribut, en leur laissant le libre exercice de leur religion. Bosra prise, les Arabes se portèrent aussitôt sur Damas; cinq mille hommes y avaient été envoyés par Héraclius, alors établi à Antioche. L'empereur ne pouvait comprendre le danger dont il était menacé. Quel avantage ne devait-il pas conserver sur ces tribus misérables, avides de butin, « par la tenue des troupes, l'expérience des officiers, la qualité des armes, la richesse des arsenaux, la force des places, par la facilité des communications et des approvisionnements? Les Grecs connaissaient le pays, tenaient la mer et avaient à leur disposition des provinces peuplées et fertiles; les Arabes étaient ignorants, pauvres, dénués de tout, ne sachant faire la guerre qu'en Bédouins et en fuyant; leur armée offrait au premier coup d'œil des groupes de gens rassemblés pêle-mêle, les cavaliers au milieu des fantassins, les uns mal couverts, les autres nus, armés chacun à sa fantaisie d'un arc, d'une pique ou d'une massue, tirant le sabre ou brandissant la lance. Leur expédition ne pouvait être qu'une incursion passagère. Héraclius changea de sentiment quand il reçut de Damas une lettre portant que la ville était bloquée de tous côtés par l'ennemi. Passant alors d'un excès à un autre, il leva une de ces grandes armées à la tête desquelles il avait combattu les Perses victorieux, et se priva maladroitement des ressources que la Syrie lui offrait pour une guerre défensive; si du moins il voulait en agir avec les Arabes

comme avec les Perses, il aurait dû se mettre lui-même à la tête des troupes; la vieillesse glaça son courage, et il se fit remplacer par un de ses généraux nommé Werdan ou Bahan. Celui-ci, plein de confiance dans les forces dont il disposait, ne crut pas nécessaire d'entrer en communication avec les habitants de Damas; il était persuadé qu'à la nouvelle de son approche les Arabes abandonneraient le siége. Ils le firent, en effet, mais ce fut pour venir au-devant des Grecs. Khaled avait détruit les dernières espérances des assiégés repoussés dans une funeste sortie, et le sort de Damas ne dépendait plus que du résultat de la bataille qui allait s'engager.

A ne considérer que le nombre et la discipline, ce résultat ne semblait pas douteux : Khaled avait tout au plus vingt mille hommes à opposer à l'armée d'Héraclius, forte de soixante mille, et malgré tous ses efforts, il n'avait pu plier les Arabes à une complète obéissance. Tous ceux qui dans ses troupes s'étaient signalés par quelque acte de courage se croyaient le droit d'agir à leur guise, et de combattre à part ; mais l'enthousiasme était général. Excités par l'héroïsme d'une troupe d'Amazones, qui avaient reçu l'ordre d'atteindre de leurs flèches tout musulman qu'elles verraient fuir, et par l'exemple de leurs chefs, dont les hauts faits se trouvent exactement retracés dans les descriptions de l'Arioste, ils ne songèrent qu'à s'illustrer par leurs exploits. Au cri de : *Allah-Akbar* (Dieu très-grand), ils se jetaient dans la mêlée, et leur choc était irrésistible. Aussi la lutte ne fut pas longtemps indécise : les Grecs plièrent, et si l'on en croit les récits des Arabes, cinquante mille hommes périrent dans la bataille d'Aizna-

din ; le reste se sauva avec peine sous les murs de Damas ou d'Émèse. Quelques-uns ne s'arrêtèrent dans leur fuite qu'à Antioche (633).

L'armée arabe, après le premier élan de la victoire, se reforma avec rapidité et reprit le chemin de Damas, dont Khaled voulait s'emparer à tout prix. Les habitants comprirent que cette fois c'en était fait d'eux. Vainement essayèrent-ils, sous la conduite de Thomas, gendre de l'empereur, d'échapper à leur redoutable ennemi. Vaincus dans toutes les sorties qu'ils tentèrent, ils reconnurent bientôt qu'il leur faudrait succomber avant qu'Héraclius pût leur envoyer du secours, et ouvrirent des négociations avec Abou-Obeïdah dont ils avaient entendu vanter la douceur et la bienveillance à l'égard des chrétiens, et dont le caractère élevé aurait fait honneur au siècle le plus policé, à la nation la plus éclairée du globe. Abou-Obeïdah leur accorde la vie sauve ; il permet à ceux qui voudront s'expatrier d'emporter une partie de leurs richesses, avec l'engagement qu'ils ne seront point poursuivis avant trois jours et trois nuits écoulés. A ces conditions les portes de la ville lui sont ouvertes ; mais lorsqu'il arrive sur la place publique, il rencontre les soldats de Khaled qui viennent de prendre d'assaut une des portes opposées et massacrent tout sur leur passage ; la fermeté d'Abou-Obeïdah fait prévaloir les conseils de la clémence et de la justice, et son collègue se contente, après les délais convenus, de se mettre à la poursuite des habitants fugitifs. Rapide comme l'éclair, il les atteint, les disperse, les dépouille et revient victorieux à Damas.

Là Khaled apprend la mort d'Abou-Bekre, l'avène-

ment d'Omar qui a toujours été son ennemi, et sa destitution du titre d'*émir*. Il se soumet sans murmurer à cette disgrâce qu'il ne croit pas avoir méritée, et continue de servir sous les ordres d'Abou-Obeïdah qui apprécie sa vaillance, estime ses services, le consulte en toute occasion, et ne cesse de le considérer comme son égal.

Cette abnégation, ce respect de la discipline s'alliant à la grandeur des sentiments étonnent de la part des Arabes, si mal à propos traités de barbares. Omar ne peut pardonner à Khaled les actes de cruauté dont il a souvent terni ses victoires ; il montre contre ce général une animosité que ses compagnons lui reprochent ; mais ce même Omar n'hésite pas à veiller la nuit pour que le repos de riches étrangers arrivés à Médine ne soit point troublé, et recevant les réclamations d'un juif contre un gouverneur de province, il adresse à celui-ci ces mots tracés sur une simple brique : *Faites cesser les plaintes qu'on me fait de vous, ou quittez votre gouvernement.*

Khaled ne répond au coup qui l'a frappé que par de nouveaux exploits. Une troupe de cinq cents cavaliers s'était imprudemment aventurée à la foire d'Abyla qui leur promettait un riche butin ; il assure leur retraite. Bientôt après il contribue à la prise de Hems (Émèse), et tandis qu'Abou-Obeïdah soumet par sa modération Arethuse sur l'Oronte, Hamah ou Épiphania, Antartous, etc., Khaled, après avoir défait dans une nouvelle rencontre les Romains et les Arabes ghassanides, emporte d'assaut Kinnesrin. Les Arabes prennent Baalbek ou Héliopolis, et sur l'ordre d'Omar se dirigent vers Antioche en sui-

vant le cours de l'Oronte. Sur ces entrefaites, ils apprennent les nouveaux préparatifs d'Héraclius qui vient de lever deux armées pour chasser enfin les Sarrasins (nom que les Grecs donnaient encore aux Arabes) des belles provinces qu'ils occupent. L'une de ces armées devait partir d'Antioche et arrêter l'ennemi dans sa marche; l'autre, venant de Palestine, le prendre à revers (635).

Ce plan était bien conçu : il échoua par la mésintelligence des généraux grecs et par la prudence des Arabes qui, devinant le danger dont ils étaient menacés, reculèrent vers le Jourdain pour s'opposer au passage de l'armée de Palestine. Constantin, fils d'Héraclius, qui la commandait, se retira dans Césarée et se contenta de disséminer ses troupes dans les villes de la côte, de Gaza à Tripoli. Khaled et Abou-Obeïdah s'établirent alors sur les bords de l'Yermouk qui se jette dans le Jourdain, au-dessous du lac de Tibériade, et ce fut là que les Grecs virent se décider le sort de la Syrie. Cent quarante mille hommes composaient, selon les rapports les moins exagérés, l'armée d'Héraclius; en tête marchaient les Arabes de Ghassan, dont le chef, Djabalah, converti d'abord au mahométisme, avait apostasié pour se venger, comme on l'a vu plus haut, du khalife. Héraclius comptait beaucoup sur leur secours : « Le diamant, disait-il, ne se coupe qu'avec le diamant. » Khaled auquel Abou-Obeïdah avait résigné le commandement en chef, inspirait aux musulmans une confiance sans bornes; il la justifia encore une fois. La lutte dura plusieurs jours; les Arabes furent trois fois mis en fuite. Trois fois ils furent ramenés au combat par les femmes qui s'étaient placées à l'arrière-garde. La vic-

toire finit par se déclarer en leur faveur; elle eut pour principal résultat la soumission des Ghassanides qui se convertirent à l'islamisme. Djabalah persista dans son opposition et regretta, plus tard, de s'être séparé de ses frères; il mourut à Constantinople, et ses descendants devaient, au XVe siècle, se réfugier en Circassie pour échapper à la domination des Turcs ottomans.

Cependant le chemin d'Antioche et d'Alep était ouvert aux Arabes; Amrou était devant Jérusalem que le patriarche Sophronius défendait vigoureusement. La prise de cette ville, que Mahomet révérait presque à l'égal de la Mecque et de Médine, importait beaucoup aux musulmans. Abou-Obeïdah l'investit avec toute son armée et la réduisit à la dernière extrémité. Sophronius consentit à capituler, à la condition qu'il traiterait avec le khalife en personne. Omar se rendit aux désirs du patriarche, malgré les représentations d'Othman; il affecta pendant ce voyage une extrême simplicité et se montra généreux. Les habitants de Jérusalem obtinrent liberté entière de conscience; leurs églises furent respectées; un tribut seulement leur fut imposé. Le khalife rechercha l'emplacement du temple de Salomon, et il y fit bâtir une mosquée superbe qui reçut le nom de mosquée d'Omar. Ces soins accomplis, il reprit la route de Médine, emmenant avec lui Amrou qu'il destinait à la conquête de l'Égypte (637). Il avait reçu la soumission de Ramlah et rendu à Kaled le titre d'émir. L'armée traversa les plaines de Damas pour gagner Alep et Antioche; on laissa en Palestine les fils d'Abou-Sophian, Yézid et Moawiah, avec ordre de presser dans Césarée le prince Constantin et de réduire promptement les

villes de la côte. Les défaites d'Aiznadin et de l'Yermouk avaient porté le découragement parmi les Grecs, qui n'opposèrent nulle part de résistance sérieuse; Abou-Obeïdah et Kaled recouvrèrent les places que, dans leur course rétrograde vers le lac de Tibériade, il leur avait fallu abandonner, et arrivèrent devant Alep. Là ils furent arrêtés quatre mois par un brave soldat, Youkinna, qui se maintint dans un château voisin de la ville jusqu'à ce qu'enfin un esclave arabe, se traçant un chemin au milieu de rochers jugés impraticables, leur en ouvrit les portes. La prise d'Alep donna aux Arabes un vaste territoire; elle leur permit d'apercevoir les plaines de la Mésopotamie, dont le cours de l'Euphrate allait seul maintenant les séparer. Il leur manquait Antioche pour tenir toutes les frontières de la province; seulement il était difficile de croire qu'Héraclius laisserait prendre cette ville qu'il venait à peine de quitter, sans tenter un dernier effort. Aussi Abou-Obeïdah trouva sous ses murs une armée organisée à la hâte et rangée en bataille. La défaite des Grecs et la surprise de la forteresse d'Avrar, défendue par Youkinna qui embrassa la religion et la politique des musulmans, déterminèrent les habitants à capituler. Ils promirent de payer trois cent mille pièces d'or, et à ce prix les Arabes leur laissèrent la vie sauve et leur épargnèrent le pillage (638).

Maître d'Antioche, Abou-Obeïdah voulut s'emparer sans aucun retard des villes où les Grecs tenaient encore garnison. Khaled fut envoyé vers les bords de l'Euphrate pour occuper Hiéropolis, tandis que d'autres généraux étaient chargés de soumettre les villes de la

Phénicie. Le succès était facile; il accompagna partout les armes de l'islamisme. Hiéropolis accepta le tribut que lui imposait Khaled; Tyr et Tripoli furent surpris par Youkinna, l'ancien défenseur du château d'Alep. Césarée, abandonnée par Constantin dont les troupes étaient décimées par les escarmouches, les maladies et les désertions, ouvrit elle-même ses portes à Yézid et à Moawiah. Ascalon, Gaza, Naplouse, Tibériade traitèrent avec l'ennemi dès qu'il fut en présence de leurs murs. Acre, Joppé, Beryte, Sidon suivirent leur exemple, bien que leur position maritime facilitât pour elles l'arrivée des secours de la métropole. La réduction de Gabalah et de Laodicée acheva enfin l'occupation entière de la Syrie.

Quelques auteurs placent en cette même année 638 une tentative d'Héraclius pour recouvrer cette riche province. Une flotte débarque sur les rivages voisins d'Antioche une armée tirée d'Égypte, tandis que les Romains de la Mésopotamie, unis aux tribus arabes répandues entre l'Euphrate et le Tigre, paraissent tout à coup devant Émèse; Abou-Obeïdah se hâte de concentrer ses forces; Antioche se soulève; Kinnesrin, Alep et les deux *Hadhirs* de ces villes (c'était le nom qu'on donnait à des bourgades d'Arabes établis dans les environs) imitent son exemple. Césarée appartenait encore aux Grecs. Omar, à la nouvelle du danger qui menace sa conquête, ordonne que deux détachements soient dirigés sur la Mésopotamie, afin d'opérer une utile diversion; lui-même se dispose à rejoindre Abou-Obeïdah; mais déjà les Arabes de la Mésopotamie et les tribus des *Hadhirs* avaient ouvert des négociations secrètes

avec Khaled, et les Romains, hors d'état de tenir seuls la campagne, se retirèrent en désordre ; les musulmans reprirent sans peine Kinnesrin, Alep et Antioche ; la conversion des Tonoukhites, des Djorhoms et des Kelb errants jusqu'aux environs de Palmyre, compléta la soumission des tribus Arabes de la Syrie ([26]).

Les musulmans avaient été séduits par la beauté du pays ; la plupart des conquérants s'y fixèrent. A quelque temps de là (639), une peste cruelle se répandit sur toute la contrée ; plus de vingt-cinq mille personnes succombèrent ; Abou-Obeïdah, Chourachbil et Yézid furent du nombre des victimes ; Khaled échappa au fléau ; mais il avait subi, de la part du khalife, une nouvelle disgrâce : accusé de s'être approprié une partie du trésor public, accablé d'outrages, il opposa aux attaques de ses ennemis une noble fermeté, et à sa mort, arrivée en 642, on trouva que son cheval, ses armes et une seule esclave composaient toute sa richesse.

Omar avait confié le gouvernement de Hems et de la Syrie septentrionale à Iyadh fils de Ganem, et l'avait chargé de la conquête de la Mésopotamie ; cette province ne fit aucune résistance. Les nombreuses villes qui la couvraient jadis avaient toutes été démantelées pendant les longues luttes entre les Perses et les Grecs, dont elle venait d'être le théâtre ; une seule expédition suffit pour soumettre Racca, Seroudje, Harran, Édesse, Constantine, Dara-Rhesena, Nisibe, Mossoul et Amida (640). La Mésopotamie conquise reçut des Arabes le nom de Djezireh (l'île), et fut divisée par eux en quatre parties. La première, appelée Diar-al-Djezireh, eut pour capitale Mossoul, bâtie sur le Tigre, en face des

ruines de l'ancienne Ninive; la seconde s'étendit sur les bords de l'Euphrate, et sa capitale, l'ancienne Amida des Grecs, prit le nom de Diar-Békir; les deux autres, Diar-Modhar, capitale Racca, et Diar-Rabiah, capitale Nisibe, comprirent l'ancienne Oshroène, et les districts situés entre l'Euphrate et le Tigre supérieur. La population arabe de ces contrées embrassa l'islamisme; les Taghlibites seuls gardèrent la foi chrétienne, en payant un impôt considérable; les Benou-Iyadh, n'ayant pu obtenir du faible Héraclius un asile en Cappadoce, se firent musulmans, et à la fin de l'année 640 toutes les tribus arabes sans distinction se trouvèrent réunies en un seul corps de nation, sous la domination du même chef.

A la suite de la réduction de la Mésopotamie, les Arabes attaquèrent l'Arménie qui semblait ne pas devoir s'opposer à leurs armes; mais dans ce pays de hautes montagnes, ils rencontrérent une population fière et belliqueuse qui avait toujours gardé une sorte d'indépendance à l'égard de ses puissants voisins. Habitués à se défendre eux-mêmes, sans compter, comme les Syriens, sur les armées grecques, les Arméniens soutinrent courageusement l'invasion des sectateurs de Mahomet, et peut-être avec plus d'union les auraient-ils repoussés, si les seigneurs du pays avaient su, au moment du danger, sacrifier leurs rivalités personnelles; ils n'eurent pas ce patriotisme, et les Arabes profitèrent de leurs divisions intestines pour surmonter toutes les résistances, et s'avancer jusqu'au Caucase à travers l'Ibérie et la Géorgie. Là seulement ils se trouvèrent face à face avec les Turcs Khozars, devant lesquels ils furent con-

traints de s'arrêter. L'Arménie toutefois resta leur tributaire (646), et les avantages qu'ils avaient obtenus de ce côté leur permirent de pénétrer dans l'Asie Mineure par la Cappadoce et la Phrygie. C'était s'ouvrir le chemin de Constantinople. Ils firent de vains efforts pour le franchir. Une seule fois, ile parurent en Galatie, s'emparèrent d'Amorium sans pouvoir la conserver (667), et ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard qu'ils renouvelèrent leurs incursions de ce côté. La mer leur offrait une voie plus directe vers la capitale de l'empire grec. Moawiah, chargé du gouvernement de la Syrie, se créa bientôt une marine redoutable. Dès l'année 647, il avait imposé à l'île de Chypre un tribut qui égalait la moitié de ses revenus; en 649, il s'était emparé des îles de Crète, de Cos et de Rhodes; en 655, il osa se mesurer contre la marine grecque, et détruisit une partie des vaisseaux de l'empereur Constantin II dans le golfe Issalucke, sur les côtes de la Lycie, au pied du mont Phénix. Encouragé par ce succès, il résolut d'équiper une flotte considérable, et de l'envoyer devant Constantinople; il était maître du khalifat, lorsque l'entreprise fut mise à exécution.

Au printemps de 672, une troupe considérable d'Arabes fut débarquée sur les rives de la Propontide (mer de Marmara), et vint camper vers le couchant de Constantinople, à la base du triangle que forme la place, tandis que les deux autres côtés et le sommet qui regarde le Bosphore étaient occupés par une flotte nombreuse. Les musulmans combattirent avec la plus grande ardeur; ils étaient stimulés par la présence de trois compagnons du prophète, qui, malgré leur âge avancé,

avaient voulu contribuer à une si belle conquête. Un d'eux, nommé Abou-Aïoub, l'hôte de Mahomet à Médine au temps de l'hégire, ayant été tué en combattant, fut enseveli par les Arabes au lieu même où il avait succombé; plus tard, on éleva sur son tombeau une mosquée, et c'est là que les sultans ottomans viennent ceindre l'épée, lorsqu'ils prennent possession du trône. Le siége dura six ans : chaque année, au mois de novembre, la flotte se retirait dans le port de Cyzique, dont elle s'était emparée, puis elle revenait au commencement du printemps. Les Grecs, qui avaient eu le temps de réparer leurs pertes, se défendaient avec bravoure ; ils étaient alors gouvernés, contre la coutume, par un empereur habile et courageux ; c'était Constantin IV, surnommé Pogonat. Il se servit avec avantage d'une invention nouvelle, le feu grégeois ([27]), qui embrasait les vaisseaux ennemis d'un incendie qu'on ne pouvait éteindre. Irrités de cet obstacle, contre lequel la vaillance ne pouvait rien, épuisés par des travaux inutiles, assaillis par des maux de toute sorte, les Arabes abandonnèrent enfin leur entreprise (679). Les troupes, ramenées à Cyzique, revinrent, non sans peine, en Syrie, continuellement harcelées par l'armée que Constantin avait mise à leur poursuite. Quant à la flotte, battue par la tempête en entrant dans le golfe d'Antioche, elle se perdit presque complètement sur les côtes de la Pamphylie.

Quelques auteurs (Théophane, Cédrénus, etc.) prétendent qu'à la suite de ce désastre Moawiah aurait été réduit à implorer la paix, et se serait engagé à payer à la cour de Byzance un tribut de dix mille pièces d'or,

à rendre cent esclaves, et à fournir cinquante chevaux de la meilleure race. Mais dans cette circonstance, la vanité grecque a transformé en contribution de guerre les présents que le khalife avait envoyés à son nouvel allié.

Constantinople, aussi bien que l'Asie Mineure, se trouva dès ce moment à l'abri de l'agression des Arabes; on ne vit pas davantage leur marine inquiéter les possessions grecques de la Méditerranée. Les empereurs byzantins voulurent profiter des querelles intestines qui troublaient le khalifat pour recouvrer une partie de la Syrie. Ils se montrèrent, vers 686, sur les frontières des musulmans. Abd-el-Malek, quatrième successeur de Moawiah, qui se trouvait pressé par trois rivaux, aima mieux acheter la retraite de l'ennemi que de s'exposer à une action douteuse. Justinien II accepta ses offres, au lieu de saisir habilement une occasion qui ne devait plus se représenter. Il ne tarda pas à s'en repentir, car dès qu'Abd-el-Malek eut consolidé son autorité, il oublia ses engagements et se montra plus fier que jamais.

Les Grecs avaient perdu la Syrie; avec une politique moins aveugle, ils auraient pu en conserver une partie. Quelques chrétiens fervents, irrités de voir le triomphe d'une religion nouvelle, s'étaient retirés, sous le nom de Mardaïtes, dans les montagnes du Liban, où ils essayaient de sauver leur indépendance, et de rappeler à leur première foi les Syriens qui l'avaient abandonnée. De l'asile qu'ils avaient choisi, ils harcelaient continuellement les Arabes et s'avançaient même jusqu'à Damas. Incapables, quoi qu'en aient dit certains chroniqueurs, de faire une guerre ouverte aux Arabes et de forcer les

khalifes de payer tribut, ils pouvaient, en s'aidant des localités, leur causer beaucoup de mal. Leur refus de suivre la même communion que les Grecs et leur rapprochement de l'Église latine irritèrent les empereurs de Constantinople, qui, loin de s'en servir comme d'utiles auxiliaires, s'appliquèrent à les détruire. Justinien II y parvint en employant la ruse et la trahison. Un de ses généraux feignant d'entrer en négociation avec leur chef, l'assassina au mépris des lois de l'hospitalité. Ce crime épouvanta les Mardaïtes qui se laissèrent surprendre; douze mille d'entre eux furent enlevés de la Syrie et conduits par les Grecs en Asie Mineure. Dès lors le pays qu'ils occupaient fut ouvert aux musulmans et reconnut leur autorité (690).

CHAPITRE III

NOUVELLES CONQUÊTES.

Ce n'était pas seulement en Syrie que les Grecs, en proie aux dissensions religieuses, se faisaient des ennemis de ceux dont l'alliance leur était le plus nécessaire. Chacune de leurs provinces avait sa secte, son hérésie particulière; on y voyait toujours en présence deux partis irréconciliables. Ces partis n'étaient souvent, comme à Constantinople, que de simples factions cachant des projets d'ambition sous le voile des controverses théologiques; mais ils avaient un tout autre caractère dans les pays que la force des armes avait soumis aux Romains, et qui transformaient leur dissidence en une question de nationalité. L'Égypte donnait en 632 ce singulier spectacle : d'un côté se trouvaient les Grecs conquérants, presque tous orthodoxes; de l'autre les descendants de l'ancienne population maîtresse du sol sous les Ptolémées, qui avaient généralement embrassé l'hérésie d'Eutychès ou des monophysites. A la voix de Jacques Baradée, mort évêque d'Édesse en 578, ils s'étaient organisés et armés pour résister à leurs adversaires, sans que les empereurs de Constantinople eussent compris la portée politique de cette association, et ils avaient été assez loin pour se

choisir un chef dans la personne de Mokawkas, homme habile et rusé, qui avait été gouverneur de l'Égypte au temps de l'invasion de Chosroës, et qui s'était approprié le tribut tout entier de la province, au lieu de l'envoyer à Constantinople ou à Ctésiphon. Possesseur de richesses considérables, il s'était montré très-libéral envers ses compatriotes, et sa générosité avait accru son influence. Nul ne lui contestait le droit de représenter la race entière des Coptes, *Al-Copti* (nom que donnèrent les Arabes aux Égyptiens, par une altération évidente du mot grec Αἰγύπτιοι). Mahomet lui avait envoyé un ambassadeur et n'avait pas dédaigné ses présents; les Arabes devaient trouver plus tard en lui un utile allié.

Omar, après la prise de Jérusalem, avait détaché de l'armée de Syrie Amrou qu'il se proposait de diriger contre l'Égypte. Amrou, poète et guerrier, s'était illustré dans les premiers combats de l'islamisme; il avait pris une part active à la conquête de la Syrie, et c'était combler ses vœux que de le charger d'une entreprise pleine de périls, mais glorieuse. Sur un ordre équivoque du khalife, il part de Gaza à la tête de quatre mille hommes et s'avance sur Péluse.

Les Grecs n'avaient pas eu la précaution de mettre la province sur un pied de défense respectable. Leur fierté s'était révoltée à l'idée de payer le tribut auquel s'était engagé en leur nom le patriarche d'Alexandrie Cyrus; aucun acte n'avait, il est vrai, suivi et légitimé leurs paroles arrogantes; l'empereur s'était contenté de nommer un nouveau gouverneur de l'Égypte. Quand Amrou parut, les Grecs n'étaient pas en état de tenir

la campagne : battus dans un premier combat non loin d'El-Misr, à l'entrée de l'isthme de Suez, ils durent se retirer dans les places fortes, qui n'étaient pas suffisamment approvisionnées.

Amrou, ne rencontrant pas de résistance, traversa l'isthme de Suez et se présenta devant la ville de Famiah, l'ancienne Péluse, qui commande l'entrée du delta. Malgré l'inexpérience des Arabes dans l'attaque des places, la ville ne tint qu'un mois : au bout de ce temps, elle se soumit, et ils eurent accès dans la plus belle partie de la province. Famiah prise (639), deux routes s'ouvraient aux musulmans. Ils pouvaient suivre le littoral, emporter toutes les places fortes jusqu'à la ville d'Alexandrie, puis alors seulement pénétrer dans l'intérieur du pays, dont les communications avec la mer eussent été coupées. C'était la voie la plus rationnelle ; ils en adoptèrent une autre qui leur eût été fatale, s'ils avaient marché au milieu d'une population ennemie. Prenant leur direction par les déserts qui s'étendent du Nil à l'isthme de Suez, ils s'avancèrent vers la capitale de la moyenne Égypte, et en commencèrent immédiatement le siége. Memphis avait deux sortes de défenseurs : d'une part, les Grecs maîtres du château, de l'autre les Coptes qui habitaient la ville et qui s'étaient rangés sous les ordres de Mokawkas. Tant que les deux partis furent d'accord, Amrou s'épuisa en vains efforts, et pendant sept mois il vit tous ses assauts repoussés ; mais Mokawkas, par des rapports trompeurs, fit abandonner aux Grecs la forteresse et traita aussi avec Amrou. De la négociation il résulta que les Coptes durent reconnaître dans toute l'étendue

de l'Égypte la domination musulmane, qu'ils pourraient pratiquer librement leur religion, et qu'ils paieraient chaque année deux ducats par tête. Ce tribut produisit, la première année, douze millions de ducats; un recensement de tous les Coptes avait donné six millions d'individus, parmi lesquels n'étaient comptés ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants au-dessous de seize ans. Quand tout fut réglé, Amrou entra dans la ville qui devint le siége de son gouvernement (640).

Cet habile capitaine savait que dans une guerre d'invasion, l'activité est le premier élément du succès; aussi s'empressa-t-il de reprendre les hostilités. De Mesrah il revint vers le nord, défit à Kéram'l-Shoraik les Grecs qui s'étaient un instant ralliés, et les rejeta dans Alexandrie. Sans se mettre en peine des hautes murailles de cette capitale, il n'hésita pas à l'assiéger. Les habitants, de leur côté, ne négligèrent aucun moyen de défense, et quoique abandonnés à leurs seules ressources, ils tinrent quatorze mois (640-641). Enfin le fanatisme l'emporta, et une attaque furieuse permit aux musulmans de prendre la ville le 21 décembre (641). Les Grecs vaincus se réfugièrent sur leurs vaisseaux; un parti cependant se retira dans l'intérieur des terres, et tenta encore une fois la fortune. Amrou ne lui laissa pas le temps de se fortifier; il quitta sa nouvelle conquête, et courut l'écraser. A son retour, il trouva Alexandrie entre les mains des Grecs débarqués, qui avaient massacré la garnison musulmane. Un dernier assaut les obligea d'abandonner pour jamais la capitale de l'Égypte. Sitôt qu'il se vit maître de la province,

Amrou écrivit au khalife pour lui demander s'il devait livrer la ville au pillage et à la destruction. Omar lui reprocha d'en avoir eu un seul moment l'idée, et un système de sage et prudente administration fut aussitôt mis en pratique. L'impôt établi d'abord sur les Coptes fut étendu à tous les habitants, puis, en sus de cette capitation uniforme, ceux qui possédaient des fermes et des métairies furent soumis à une taxe proportionnelle à la valeur de leur fonds. La perception fut confiée aux Coptes eux-mêmes, mieux placés que les musulmans pour diriger ces diverses branches de l'administration sous le rapport des relations et du langage. Les impots rapportèrent bientôt des sommes considérables dont le khalife employa la plus grande partie à des travaux utiles pour le pays. C'est par ses ordres qu'on rétablit l'ancien canal de Colzoum, qui joignait le Nil à la mer Rouge. Amrou aurait voulu percer l'isthme de Suez, mais Omar s'y opposa, pour ne pas ouvrir aux Grecs le chemin des villes saintes. Mesrah se releva sous le nom d'Al-Fostat (aujourd'hui l'ancien Caire). Lorsque les eaux du Nil, au moment de sa crue périodique, n'atteignaient pas une certaine hauteur, le peuple s'effrayait, et l'ordre était souvent troublé. Amrou fit changer la longueur des coudées du nilomètre, de manière à pouvoir toujours présenter un chiffre rassurant, et les esprits ne se laissèrent plus aller à de vaines frayeurs. Sous un gouvernement éclairé, de grands travaux furent entrepris, et en quelque temps l'Égypte se trouva entièrement régénérée ([28]).

Suivant Aboul-Farage, qui vécut de 1226 à 1286 de l'ère chrétienne, et Aboul-Feda, de 1273 à 1331, la

prise d'Alexandrie aurait été suivie de l'incendie de la fameuse bibliothèque du Sérapion; mais si l'on songe que la ville même ne fut pas saccagée dans le premier élan de la victoire, on croira difficilement qu'un tel acte de barbarie ait été ordonné de sang-froid. Cependant on ne saurait passer sous silence une anecdote dont la plupart des écrivains modernes ont fait usage, et qui semble au premier abord acquise à l'histoire. On suppose qu'Amrou ayant consulté le khalife sur la destination à donner aux livres trouvés dans la ville, Omar répondit: « Si ces livres sont contraires au Coran, ils sont nuisibles; s'ils lui sont conformes, ils sont inutiles; ainsi, détruis-les. » Or aucun historien contemporain ne raconte ce fait qui, fût-il vrai, n'aurait porté que sur un petit nombre de livres, la bibliothèque ayant été en partie détruite au temps de César en 390, et sous Théodose ([29]). Il n'y eut à Alexandrie que les murailles de sacrifiées, et encore Amrou ne les fit abattre qu'à la suite d'un soulèvement des habitants. Il avait été rappelé d'Égypte par Othman, aussitôt que ce dernier avait pris en main les rênes du khalifat, et sa disgrâce avait irrité les Égyptiens dont il s'était fait aimer. Sur ces entrefaites, les Grecs s'étant présentés devant Alexandrie, reprirent le château, et cherchèrent à rétablir leur autorité sur une grande partie de la contrée. Les Coptes qui craignaient d'avoir à rendre compte de leur lâche conduite, si jamais les empereurs de Constantinople recouvraient leur puissance, demandèrent à grands cris le rappel d'Amrou. Othman l'accorda, et le grand capitaine revint assiéger une ville que déjà deux fois il avait prise de vive force. Furieux de voir répandre à

l'attaque de ces hautes murailles le sang le plus généreux de l'Arabie, il jura alors de les renverser et de ne pas laisser une seule pierre debout. Il tint sa parole, mais en même temps il fondait une mosquée sur l'emplacement où il avait arrêté ses soldats ivres de vengeance, et donnait à cette mosquée le beau nom de Djami-el-Rahmet (mosquée de la miséricorde).

Rien ne montre mieux l'ardeur des Arabes dans ces guerres terribles que la rapidité avec laquelle ils poursuivent leurs expéditions aventureuses ; maîtres des pays les plus riches et les plus fertiles, ils méprisent les tranquilles jouissances que leur offre la paix, et courent à de nouveaux succès, le Coran d'une main et le sabre de l'autre.

L'Égypte est à peine subjuguée que déjà une armée musulmane descend en Nubie (643) et impose un tribut au souverain de cette contrée. Amrou renforce ses troupes d'esclaves noirs d'une vigueur peu commune, et voulant montrer à ses successeurs le chemin qu'il vient de leur ouvrir, il pénètre dans la Cyrénaïque. Cette province était bien déchue de son ancience splendeur. Jadis, sous le nom de Pentapole, elle avait mérité d'être distinguée au milieu des déserts de l'Afrique ; la destruction de ses grandes cités lui avait fait rendre celui de Libye, sous lequel elle était comprise dans le diocèse de l'Égypte. Le chef arabe n'eut qu'à imposer un tribut à la ville de Barcah pour pouvoir se dire maître de toute la contrée. Il n'alla pas plus loin, parce qu'avant d'entrer dans la Tripolitaine, il lui aurait fallu des approvisionnements suffisants pour une longue et difficile campagne. Il revint en Égypte avec l'intention

de disposer tout pour que l'islamisme se répandît rapidement dans l'Afrique septentrionale ; mais la jalousie d'Othman devait l'enlever du poste qu'il occupait si bien, et confier à d'autres généraux le soin d'opérer de ce côté de nouvelles conquêtes (644).

Le premier qui en fut chargé, Abdallah-ben-Saad, n'était pas en état de supporter le parallèle avec son prédécesseur. Secrétaire de Mahomet, il ne s'était signalé dans sa jeunesse que par son esprit rusé, reproduisant d'une manière peu fidèle les versets du Coran que le prophète lui faisait écrire, et les altérant de sa propre autorité, pour se donner ensuite le droit de railler leur origine divine et de mépriser la crédulité des fidèles. Plus tard, il avait reconnu sa faute ; mais ce souvenir avait porté une atteinte profonde à sa considération, et s'il n'eût été beau-frère du nouveau khalife, il n'eût jamais été gouverneur de l'Égypte. Sous ses ordres, les Arabes parurent dirigés bien moins par l'ardeur du prosélytisme que par la cupidité. Leur marche vers l'ouest fut d'abord incertaine ; ils assiégèrent Tripoli, puis Cabès, et levèrent le siége de ces deux villes (647) ; ils retrouvèrent bientôt, en présence de l'ennemi, leur ancienne valeur, et à la voix d'un vrai musulman, nommé Zobéir, auquel Abdallah avait cédé le commandement, ils marchèrent contre le patrice Grégoire qui s'avançait avec une armée considérable. Cette armée, qui aurait monté, suivant quelques récits, jusqu'à cent vingt mille hommes, n'était pas exclusivement composée de Grecs ; les naturels du pays, Maures ou Berbères, en formaient la plus grande partie. Grégoire gouvernait toutes les possessions grecques de l'Afrique occi-

dentale, la Byzacène alors menacée, le proconsulat ayant pour capitale Carthage, la Numidie, les Mauritanies césarienne et sitifienne, qui comprenaient les provinces actuelles d'Alger et de Tlemcen, et enfin la partie de la Mauritanie tingitane, qui n'était pas occupée par les Wisigoths d'Espagne. Depuis le désert de Barcah jusqu'au détroit de Gibraltar, il n'y avait pas une ville qui ne dût obéir à ses ordres et lui envoyer l'impôt fixé par l'empereur. En revanche, il protégeait les habitants contre les excursions des Maures indépendants qui descendaient tout à coup de l'Aurasius, s'élançaient dans la plaine, pillaient les places ouvertes, massacraient les soldats isolés, emportaient les moissons et les troupeaux, et retournaient ensuite dans leurs montagnes, où les généraux grecs ne pouvaient les suivre. En vain les successeurs de Bélisaire s'étaient-ils efforcés de mettre obstacle à ces invasions périodiques; après d'inutiles combats, ils avaient préféré les négociations pacifiques à ces luttes éternelles, et avaient cherché à se faire des alliés de ceux qu'ils n'avaient pu soumettre. Aussitôt que le patrice Grégoire apprit l'arrivée des Arabes, il ordonna à toutes les troupes dont il disposait de se réunir au plus vite, afin de chasser les insolents barbares qui venaient troubler son repos. Il ne s'inquiéta pas s'il valait mieux placer ses soldats dans les forteresses et se contenter de harceler ses adversaires par de perpétuelles attaques; sa présomption, malgré tant d'échecs éprouvés par les Grecs, ne lui permettait pas de croire que vingt mille Arabes triompheraient de cent mille hommes rangés sous ses étendards. On en vint aux mains près d'Yacouba; comme sur les rives de l'Yer-

mouk, le combat dura plusieurs jours, et il se termina à l'avantage des Arabes, grâce à Zobéir dont la bravoure et l'habileté excitèrent l'admiration générale. L'austère musulman ne montra pas moins de désintéressement; il avait tué le patrice Grégoire et dédaigné sa fille, prix de la victoire, ne voulant pas laisser supposer que ses actions eussent un autre mobile que le désir de faire triompher la foi musulmane. Après la bataille, toutes les villes de la Tripolitaine et de la Byzacène ouvrirent leurs portes. Sufétula seule pouvait à l'aide de ses fortifications essayer quelque résistance; la fortune lui fut contraire: les Arabes y entrèrent en vainqueurs et s'emparèrent des immenses richesses qu'elle contenait; chaque cavalier eut pour sa part trois mille pièces d'or, et chaque fantassin mille. A la nouvelle de ce désastre, l'effroi se répandit dans toutes les provinces grecques de l'Afrique. Les Arabes envoyaient déjà des éclaireurs sur la route de Carthage. On ouvrit des négociations; Abdallah s'engagea à ne pas s'avancer plus loin, si les Grecs lui payaient deux millions cinq cent mille dinars. La somme fut immédiatement comptée, et l'Arabe, fidèle à sa parole, se hâta de rentrer en Égypte, sans même occuper les pays qu'il avait envahis. Il sembla prouver par cette conduite qu'il n'avait eu d'autre but que de recueillir un riche butin. Ce n'était pas ainsi qu'auraient agi Khaled, Amrou et Zobéir lui-même; mais ce dernier n'était déjà plus à l'armée; il avait été envoyé à Médine pour annoncer le succès de l'expédition. Othman voulut qu'il proclamât lui-même du haut de la chaire du prophète les détails du combat, acte impolitique qui devait exalter plus tard

l'imagination de Zobéir et le porter à prétendre au khalifat.

La cour de Constantinople apprit avec étonnement de quelle taxe énorme les Grecs d'Afrique avaient payé la retraite des Arabes. Elle se dit trahie par ses lieutenants et résolut d'exiger des contributions plus fortes. Vers 663, Constant II fit réclamer du gouverneur de la province une somme égale à celle qu'Abdallah avait obtenue. Le gouverneur ne put ou ne voulut pas obéir, se retira auprès de Moawiah, devenu khalife, et l'excita à faire la conquête de l'Afrique, lui montrant d'un côté la faiblesse des Grecs, de l'autre la richesse et la fertilité du pays. Moawiah savait avec quelle ardeur les Arabes accueillaient les guerres saintes. Il n'était pas fâché de donner un aliment à leur activité guerrière, et d'entourer son administration de quelque gloire, afin d'assurer le pouvoir dans sa famille. L'expédition fut donc résolue.

Le nouveau gouverneur de l'Égypte, Ben-Hadidje, se mit en marche pour la Byzacène; l'entreprise n'eut pas de très-grands résultats : elle se borna à l'occupation de tout le littoral, jusqu'à El-Korn, à la défaite d'une armée grecque qui se rembarqua précipitamment après une courte apparition, et enfin à la prise de plusieurs places, Djeloula entre autres, dont le pillage rapporta trois cents pièces d'or à chaque soldat. Ce ne fut pas toutefois une simple incursion ; les Arabes s'établirent dans le pays, marquant par là leur ferme volonté de ne pas abandonner l'Afrique avant de l'avoir entièrement subjuguée (665).

On donna un chef aux nouvelles provinces, moins

pour s'occuper de l'intérieur que pour arborer aussi loin que possible dans les villes grecques et chez les Maures l'étendard des croyants. Akbah-ben-Nasi, auquel cette mission fut spécialement confiée, avait toutes les qualités désirables : bravoure à toute épreuve, désintéressement, générosité, grandeur d'âme. Il avait, de plus, une foi inébranlable. Aussi osa-t-il, à la tête d'un faible corps d'armée, traverser toute l'Afrique septentrionale et s'avancer jusqu'à l'Atlantique, au milieu des peuples ennemis. Lançant son cheval au milieu de la mer : « Dieu de Mahomet, s'écria-t-il dans son enthousiasme, si je n'étais retenu par les flots, j'irais porter la gloire de ton nom jusqu'aux confins de l'univers. » Les Berbères étaient étonnés de tant d'audace ; Akbah leur paraissait un être supérieur ; ils admiraient, sans la connaître encore, cette religion qui faisait entreprendre de si grandes choses. Nul ne résistait aux armes du courageux musulman. Pour contenir les tribus dont il redoutait l'inconstance, Akbah crut nécessaire de bâtir une ville ; il choisit, à quelques lieues de la mer, non loin de Carthage, un emplacement favorable, et posa les premières pierres de Cairowan qui succéda à la rivale de Rome comme métropole de l'Afrique. Une fois maître de ce point d'appui, il recommença ses incursions, et sous ses puissants efforts l'œuvre de la conquête avançait rapidement, lorsqu'une trahison enleva aux Arabes le fruit de ses victoires. Akbah revenait d'une longue expédition ; son armée avait pris les devants ; lui-même, plein de sécurité, était à l'arrière-garde avec ses principaux officiers et une petite troupe d'environ trois

cents hommes. Tout à coup il voit apparaître une nuée de Berbères, commandés par un chef autrefois son prisonnier, et dont il avait irrité l'orgueil; enveloppé de tous côtés, il cherche à sauver quelques-uns des siens : une chance leur est offerte, mais ils abandonneront leur chef prêt à se dévouer pour eux; tous veulent partager son sort et mourir martyrs de la foi : ils récitent donc la prière, tirent leurs épées, en brisent le fourreau, se précipitent tête baisée dans les rangs ennemis et y trouvent la mort.

A la nouvelle de ce désastre, les Arabes perdirent courage; les Maures, au contraire, exaltés par le succès, vinrent assiéger Cairowan. Ils furent assez heureux pour en chasser leurs ennemis démoralisés, qui se retirèrent jusqu'à Barcah (681).

Malgré cet échec, les expéditions d'Akbah n'en furent pas moins très-utiles à la cause de l'islamisme; il avait fait retentir le nom du prophète jusque sur les bords de l'Atlantique; il avait tracé la route pour la conquête de l'Afrique; enfin il avait détruit toutes les ressources des Grecs qui devaient uniquement leur salut aux Maures soulevés. Ceux-ci devaient plus tard reconnaître chez les Arabes leurs mœurs, leurs habitudes, leurs idées mêmes, et devenir les auxiliaires d'un vainqueur généreux.

Pendant que l'islamisme se répandait ainsi vers l'Occident, il avait fait à l'Orient de grands et rapides progrès. En 634 il n'avait pas encore dépassé les bords de l'Euphrate; quarante ans ne s'étaient pas écoulés que déjà le Gihon (l'Oxus) et l'Indus le voyaient triompher sur leurs rives.

On put croire un moment, après la prise de Hira et d'Anbar, que les Arabes n'attaqueraient pas l'empire des Perses, dont Mahomet avait pourtant prédit la chute. Khaled avait bien écrit à la cour de Ctésiphon une lettre menaçante : mais appelé au siége de Daumat-Djandal, et de là en Syrie, il avait été obligé de ne laisser dans l'Irak qu'un petit corps de troupes sous le commandement de Mothanna fils de Harita.

En Perse l'anarchie était au comble ; depuis la mort du parricide Siroës, plusieurs princes s'étaient succédé sur le trône ; l'un d'eux, Schahriran, avait envoyé vers Hira dix mille hommes qui avaient été taillés en pièces par les Arabes sur l'emplacement de l'ancienne Babylone ; les troubles qui avaient suivi l'avènement des deux filles de Chosroës, Dokht-Zenan et Arzemidokht, avaient empêché les Perses de tenter de nouveaux efforts pour enlever aux musulmans leurs conquêtes ; Mothanna n'ayant pas de ressources suffisantes pour garder le vaste territoire envahi par Khaled, sollicita des renforts à Médine, au moment même de la mort d'Abou-Bekre.

La première province qui s'offrait aux yeux des Arabes, l'ancienne Assyrie ou Chaldée, réunissait dans son sein toutes les richesses de l'Asie, que les Séleucides et les Perses s'étaient plu à y accumuler ; arrosée par des fleuves majestueux pour lesquels ils ne trouvaient dans leur pays aucun terme de comparaison, elle frappait leurs sens par son faste, et leur imagination par les ruines immenses qu'elle étalait à leurs regards. Mais s'ils étaient victorieux, cette impression ne devait pas durer longtemps. En marchant vers l'Indus,

le pays change entièrement d'aspect; au lieu de plaines fertiles, de vallées délicieuses et de jardins riants, on ne rencontre plus qu'un terrain ingrat, des populations clair-semées, des montagnes inhabitables et des sables arides.

A peine Omar a-t-il été proclamé khalife, qu'il imprime à la guerre de Perse une activité sans égale; par ses ordres, Abou-Obeid se met à la tête de l'armée, et, guidé par Mothanna, il obtient des avantages signalés à Nemarik, à Saccatîyâ et à Cosyatha; Roustem, tout-puissant à la cour de Ctésiphon, lui oppose Bahman. Un terrible combat s'engage à Coss-Ennatif; Abou-Obeid, confiant dans sa fortune, passe l'Euphrate à la vue de l'ennemi qu'il attaque dans une position désavantageuse; après des prodiges de valeur, il est écrasé sous les pieds d'un éléphant, et les Arabes sont mis en pleine déroute. Mothanna sauve avec peine les débris de l'armée, et il n'échappe à de nouveaux désastres que par suite de troubles survenus parmi les seigneurs perses. Roustem, qui exerçait l'autorité au nom de Bourah, autre fille de Chosroës Parviz, voit son influence s'affaiblir; il est obligé de partager la souveraine puissance avec son collègue Firouzan, et pendant ce temps Mothanna reprend l'offensive. Vainqueur de Mihran près de l'emplacement où fut élevé depuis la ville de Koufah, il rentre à Hira, passe l'Euphrate, pénètre en Mésopotamie et défait devant Tekrit les tribus de Namir et de Taghlib restées fidèles aux Perses, tandis que ses lieutenants dévastent la contrée en tous sens. Ses succès provoquent une réaction violente; Roustem et Firouzan, accusés de sacrifier à leurs passions l'intérêt

de leur patrie, oublient leurs divisions et reconnaissent pour roi Iezdedjerd III fils de Schahriar fils de Chosroës Parviz; les factions s'éteignent, l'unité est rendue à l'empire; des mesures vigoureuses sont prises pour chasser les Arabes de l'Irak, et Mothanna se retire vers le désert, où il prend une position défensive (30).

Ces événements avaient lieu en 634; Iezdedjerd, qui devait faire remonter son avènement au 16 juin 632, jour initial de l'ère qui porte son nom, ordonne à Roustem de marcher contre les musulmans, et cent vingt mille hommes sont placés sous son commandement. Saïd, fils d'Abou-Waccas, avait été nommé par le khalife général en chef des troupes de l'Irak; privé des conseils de Mothanna qui venait de mourir de ses blessures reçues à la journée de Coss-Ennatif, il avait réorganisé l'armée et pris position près de Cadesiah; c'est là que devait se décider le sort de l'empire des Perses. Trois batailles sont livrées coup sur coup : la première, appelée journée d'*Armat*, reste indécise; la seconde, ou journée d'*Agwath*, se termine à l'avantage des Arabes; dans la troisième, ou journée d'*Amas*, Roustem est tué, et les Perses sont mis en pleine déroute.

Le butin fut immense; Saïd, après en avoir réservé le cinquième pour le trésor public, donna la valeur de six mille dirhems à chaque cavalier, et celle de deux mille dirhems à chaque fantassin; Omar voulut que tout fût distribué aux vainqueurs, et accorda une part plus considérable à ceux qui pouvaient réciter de mémoire de longs passages du Coran.

Saïd, poursuivant ses succès, prit possession de Hira qui allait déchoir de son importance; les musulmans,

un an plus tard, élevaient à trois milles de distance, vers le sud-est, la ville de Koufah, qui devint le chef-lieu de la province et le siége du gouvernement; d'un autre côté, Otba fils de Ghazwan s'étant emparé d'Obollah, voisine du golfe Persique, avait jeté à quatre lieues de là les fondements de Bassorah qui prit de rapides accroissements et servit d'entrepôt au commerce de l'Inde et de l'Asie orientale.

Cependant Saïd soumettait tout le pays situé en deçà du Tigre; maître de Babel, de Sabât et de Nahr-Chir, il vint mettre le siége devant Ctésiphon que les Arabes appelaient Madaïn ou les deux villes, parce qu'ils comprenaient sous ce nom Ctésiphon et Séleucie, séparées seulement par le Tigre, à l'est de l'ancienne Babylone.

Iezdedjerd avait pris la fuite à la nouvelle de la bataille de Cadesiah et s'était retiré à Holwan, prêt à rentrer dans sa capitale si elle résistait courageusement aux Arabes; mais Ctésiphon ouvrit ses portes et livra aux musulmans toutes les richesses qui s'y trouvaient accumulées; la ville fut détruite de fond en comble; c'était une rivale de moins pour les deux nouvelles colonies (637). Le khalife reçut la couronne du grand Chosroès et l'étendard de l'empire.

Le malheureux Iezdedjerd avait réuni une armée à la hâte pour arrêter la marche des Arabes; vaincu à Djalulah, à l'est du Khat-el-Arab (nom du Tigre et de l'Euphrate réunis), il va s'enfermer à Istakar, l'ancienne Persépolis; tandis que le vainqueur, maître de la Babylone ou Irak-Arabi, envahit l'Assyrie ou Kurdistan le long du Tigre, s'empare de Tekrit, de Mossoul et enfin d'Holwan qui conduisait de Madaïn dans la Médie ou Irak-

Adjemi par le défilé du mont Zagros, le jeune prince fait un appel désespéré aux défenseurs de son trône et veut tenter encore une fois la fortune des armes. Une bataille sanglante et décisive est livrée à Nehavend, au sud d'Ecbatane; la *victoire des victoires*, c'est le nom que lui donnent les Arabes, est suivie de la conquête de l'Irak-Adjemi et de l'Aderbidjan ou Médie atropatène, sur la côte sud-ouest de la mer Caspienne; Ispahan, Hamadan, Caswin et Tauris sont prises successivement. L'Albanie ou Khirwan et l'Arménie voient leurs frontières envahies. Les Arabes se trouvent arrêtés par la concentration de la population chrétienne émigrée de la Syrie dans l'Arménie romaine, et au nord de l'Aderbidjan par les Khozars qui ont détruit les fortifications du Caucase et dévasté la Géorgie et l'Arménie persane ; ils reviennent vers le Kurdistan, franchissent le Tigre à Mossoul et donnent la main à l'armée de Syrie qui, victorieuse des Grecs, avait achevé de son côté la conquête de la Mésopotamie ou Djezireh. Ainsi renforcés, ils pénètrent dans la Suziane ou Khouzistan et dans la Perside ou Farsistan, s'emparent d'Ahwaz, au sud-est des ruines de l'ancienne Suze, de Chouster et de Djondischabour. Iezdedjerd, chassé de Persépolis, renonce à défendre ses provinces occidentales, et après quelques tentatives malheureuses s'enfuit à Mérou dans le Khorasan, où il porte le feu sacré.

Le satrape Hermozan s'était montré le digne adversaire des Arabes ; ayant habilement distribué ses troupes dans les places fortes de la Suziane, il avait longtemps soutenu tout le poids de la guerre; réduit enfin à la dernière extrémité, il se rendit et embrassa l'isla-

misme. Conduit à Médine, il trouve le khalife endormi parmi les pauvres de la ville, sur les marches de la grande mosquée. Surpris de cette simplicité de mœurs associée à la puissance royale, et n'attendant aucune grâce du vainqueur, il se plaint de la soif et cherche à profiter de la coutume des Orientaux qui placent sous la sauvegarde de l'hospitalité celui dont les lèvres ont touché leur coupe. Omar devine son dessein et lui déclare que sa vie ne sera en danger que quand il aura pris le breuvage qui lui est présenté; aussitôt le rusé Perse brise le vase, et le khalife, observateur scrupuleux de sa parole, respecte les jours du prisonnier. La résistance de ce satrape avait seule tenu les Arabes en échec; sa soumission décida la conquête de l'empire des Perses; les lieutenants d'Omar n'eurent plus à compter qu'avec des peuples disposés à accepter sans murmurer le tribut qui leur était imposé.

Ne voulant point laisser d'ennemis derrière eux, les musulmans, avant de se diriger vers le nord, commencent par réduire à l'obéissance les habitants de Kerman (Caramanie), du Mekran (Gédrosie), le long de la mer des Indes, et rejettent au delà du Sind les Indiens venus au secours des provinces menacées. Libres de ce côté, ils se dirigent alors vers Reï, considérée avec raison comme la clef du Khorasan, c'est-à-dire de l'Arie, de l'Hyrcanie, de la Margiane, de la Bactriane, du Paropamisus et de l'Arachosie. Iezdedjerd s'était porté de Persépolis dans le Kerman, et de là dans le Sedjestan (ancienne Drangiane); l'alliance des Turcs de la Transoxiane lui avait permis de reprendre un moment l'offensive; Taï-Tsong, premier empereur des Tang,

régnait alors en Chine, et son empire s'étendait jusqu'à la mer Caspienne; il était reconnu par les hordes du Turkestan, qu'il mit au service du roi des Perses. Cinquante mille hommes vont s'opposer aux progrès de l'islamisme; mais la fierté des Turcs s'irrite de la vanité présomptueuse d'Iezdedjerd : ils se laissent corrompre et battre. Le Sedjestan est occupé; Mérou, Hérat, Balk, Nischabour tombent au pouvoir d'Ahnaf, chargé par le khalife de la conquête du Khorasan, et une lutte de deux mois suffit pour achever la ruine de l'ancienne religion des Perses et du dernier Sassanide (652). Iezdedjerd se rend auprès de Taï-Tsong; sur les bords du Margab, il est mis à mort par un hôte perfide, et avec lui finit la dynastie d'Ardeschir fils de Babek, qui avait régné trois cent vingt-neuf ans. La Perse tout entière reconnaît l'autorité des khalifes.

Jusqu'alors, la marche des Arabes n'avait à peu près été qu'une suite de victoires ; leurs progrès allaient devenir plus difficiles. Le passage de l'Oxus fut vivement disputé, et si les musulmans, vainqueurs des cavaliers turcs dans leurs premières rencontres, traversant les plaines de la Bokharie et de la Sogdiane, aperçurent Bokhara et Samarcande, ils n'occupèrent qu'une très-faible partie du pays, et une seule ville, Tarmidz, tomba en leur pouvoir (673-674).

Ils furent plus heureux à l'ouest de la Transoxiane et sur les bords de la mer Caspienne, dans le Kharizme ou Khowaresm. La capitale de cette province et les villes de Cath et de Zumakshar furent mises à contribution (680), et les Arabes occupèrent le Djordan et le Mazandéran ; mais ces derniers avantages devaient pas-

ser inaperçus en présence des magnifiques triomphes qui les avaient précédés ; ce ralentissement dans la marche envahissante des musulmans apparut d'une manière plus frappante encore, lorsqu'en 681, à l'autre extrémité de leur empire, ils furent chassés de Cairowan par les Berbères et réduits à se concentrer en deçà de la Tripolitaine ; c'est que, dans la moitié du VIIe siècle, les Arabes avaient dépensé, dans les guerres civiles, cette activité qui, portée au dehors, leur avait valu de si éclatants succès.

CHAPITRE IV

LES OMMÏADES (660-705)

Déjà, à la mort d'Othman, le sang avait coulé pour un autre but que le but sacré de la propagation du Coran; le khalifat d'Ali n'avait été qu'une longue série de guerres intestines; les Coréischites, ces fiers rivaux de Mahomet, que sa clémence avait ramenés à la cause de l'islamisme, formaient, pour les Arabes, une sorte de noblesse généralement acceptée et s'étaient rendus maîtres insensiblement de toutes les avenues du pouvoir. Contenus par Omar, ils avaient contribué à l'élévation d'Othman, s'en étaient délivrés, dès qu'il avait voulu se soustraire à leur influence; puis, sous prétexte de venger un meurtre qui était leur ouvrage, ils avaient prêché la révolte sur tous les points de l'empire, et ne pouvant triompher d'Ali que personne n'égalait en bravoure et en magnanimité, ils l'avaient vaincu par la ruse et l'avaient désigné au poignard d'un fanatique.

Le fils d'Abou-Sophian, une fois maître de l'autorité souveraine, devint un excellent chef d'État; il récompensa Amrou de l'appui qu'il lui avait prêté, en lui rendant le gouvernement de l'Égypte. Sans crainte du côté d'Hassan fils aîné d'Ali, qui avait abdiqué solen-

nellement en 661, et dont l'ambition se bornait à jouir d'une retraite paisible à Médine, il réprima la secte turbulente des Kharégites, et fit de la Syrie le siége de son empire ; jusque-là le khalifat avait été électif ; Moawiah voulut le rendre héréditaire dans sa famille ; il trouva une opposition constante dans son frère adoptif, Ziad, qui faisait planer sur l'Orient une sombre terreur. La mort de ce tyran cruel leva tous les obstacles, et Yézid fut reconnu comme héritier du trône ; mais son avènement (679) devait être le signal de nouveaux troubles.

Les Ommïades avaient trouvé dans l'Hedjaz et dans l'Irak une population qu'ils avaient eu grand'peine à surmonter. Les habitants de la Mecque et de Médine prétendaient conserver le droit de proclamer les khalifes, droit qu'Abou-Bekre, Omar, Othman et Ali avaient respecté; ceux de Koufah et de Bassorah arguaient de leur nombre, de leur courage et du séjour d'Ali parmi eux, pour s'attribuer ce privilége qui constituait une véritable suprématie. Ces deux partis avaient vu avec peine Damas devenir la capitale de l'empire. Comprimés par Ziad et son lieutenant Sambah, qui, durant l'espace de moins de six mois, avaient fait périr plus de huit mille personnes dans la seule ville de Bassorah; terrifiés par l'exécution sanglante d'Hejer, le plus vertueux citoyen de Koufah, dont le seul crime était de vénérer la mémoire d'Ali; par la mort violente de Hassan, empoisonné à Médine en 661 ; d'Ayescha, mise à mort par trahison en 675; d'Abderrahman fils de Khaled, que son mérite faisait redouter, etc., ils se continrent pendant le règne de Moawiah, et n'éclatè-

rent qu'au moment où il s'agit de lui donner un successeur. Tandis que les musulmans de Syrie reconnaissaient son fils Yézid, en faisant ressortir les avantages qui devaient résulter pour l'empire d'une succession héréditaire, l'Irak, dévoué aux intérêts des Alides, s'appuyait du même principe pour réclamer la couronne en faveur des enfants de Fathime comme étant les vrais héritiers de Mahomet. Le gouverneur nommé par Yézid fut repoussé, et Hossein, second fils d'Ali, appelé par les hommes les plus considérables de la province, quitta le fond de l'Arabie, comptant se mettre à la tête des mécontents; il était digne du poste élevé qu'on lui offrait; il avait la bravoure et le courage de son père; plus ambitieux que son frère Hassan qui, en abdiquant, avait porté aux siens un coup funeste, il avait su garder sa dignité, même dans l'abaissement. La seule chose qui lui manquait, c'était l'esprit d'intrigue, qui caractérisait les enfants d'Ommïah; pendant qu'il s'approchait du désert, le lieutenant d'Yézid, Obeidollah, avait étouffé dans son germe, par des mesures vigoureuses, l'incendie qui de Koufah menaçait de se propager dans toute la contrée. Hossein arriva sur les bords de l'Euphrate, ignorant encore ces fâcheux événements; toute sa famille l'avait accompagné. Sa caravane se composait de soixante-dix personnes. Grande fut son inquiétude quand, au lieu des auxiliaires qu'il attendait, il rencontra près de Kerbelah une armée ennemie tout entière. Le farouche Schamer avait reçu l'ordre de ne faire aucun quartier; toute résistance était impossible; le petit-fils du prophète voulut pourtant imposer ses conditions; il demanda

trois choses : d'être conduit en sûreté devant Yézid, de retourner à Médine, ou d'être employé dans une ville de la frontière opposée aux Turcs. Sur le refus de Schamer, il préféra dans un sublime désespoir la mort à la captivité. Enveloppé de toutes parts, il tomba couvert de blessures sur les corps de ses amis expirants. Ses sœurs, et un de ses fils qui n'avait pas encore la force nécessaire pour combattre, furent seuls épargnés, et le khalife les renvoya en Arabie. Les Koufiens furent indignés du meurtre d'Hossein, dont leurs avances directes et leur lâcheté avaient été pourtant l'unique cause ; ils crurent racheter cette tache ineffaçable en rendant à sa mémoire les plus grands honneurs. Encore aujourd'hui c'est pour les Schiites le plus vénéré des martyrs de l'islamisme ; chaque année, le 10 du mois de moharrem, ils célèbrent sa mort par une fête funèbre, où leur haine contre les Sonnites s'exhale dans de tristes lamentations. Cette terrible catastrophe ne détruisit pas le parti des Alides qui essayèrent encore de saisir le pouvoir ; mais elle les priva pour longtemps d'un chef capable, et les força d'ajourner leurs espérances (680).

L'Hedjaz ressentit profondément l'impression pénible que la journée de Kerbelah avait produite dans le cœur des mahométans sincères. A la voix d'Abdallah, déjà renommé pour son éloquence et ses talents militaires, et dont le père, Zobéir, avait été l'adversaire d'Ali, les Coréischites se soulevèrent ; Médine l'appela dans ses murs, et chassa le gouverneur que lui avait envoyé Yézid ; la Mecque et les villes voisines suivirent son exemple, et Abdallah se crut autorisé à prendre le titre

de khalife; Yézid dirigea aussitôt contre lui un corps de troupes, qui battit les Coréischites, força l'entrée de Médine et mit le siége devant la Mecque. C'était une entreprise bien hardie, car il était à craindre qu'un tel sacrilége ne soulevât tous les esprits. Quoi qu'il en soit, la prise de la ville était imminente, lorsque la mort d'Yézid, arrivée le 4e jour de rébi 1er, 64 de l'hégire (683 de J.-C.), à Hauwarin, sur le territoire de Hems, changea tout à coup la face des choses. L'armée assiégeante se replia vers la Syrie, tandis que l'Arabie, l'Égypte, l'Irak et le Khorasan se déclaraient pour Abdallah. C'en était fait du khalifat ommïade de Damas, si le fils de Zobéir était venu réclamer les armes à la main l'obéissance des Syriens; mais il ne voulut pas quitter l'Hedjaz; il laissa à ses ennemis le temps de se concerter pour choisir un chef. Le fils d'Yézid, Moawiah II, refusait le pouvoir, et malgré les instances de sa famille il rentrait dans la vie privée, six semaines après avoir été proclamé. Merwan Ier fils de Hakem le remplaça, à la condition qu'il désignerait pour son successeur Khaled, autre fils d'Yézid, jeune prince de grande espérance. Sans perdre un instant, il attaqua les partisans d'Abdallah, et annonça par ses victoires qu'on avait trop tôt compté sur la chute de la maison d'Ommïah. Ayant reçu la soumission d'Émèse et d'une partie de la Mésopotamie, il se tourna du côté de l'Égypte, battit le gouverneur de cette province, la réduisit, et chargea un de ses fils de recevoir les contributions du pays. Les villes saintes se trouvèrent privées du blé qu'on leur envoyait par le canal de Colzoum, et la position d'Abdallah fut complètement chan-

gée. Son frère Musab s'étant avancé avec une armée contre Damas, fut mis en déroute et revint à Bassorah.

Merwan venait de consolider sa puissance par ce nouveau triomphe, mais ce fut son dernier succès; une mort subite l'enleva en 684. Abdelmalek, son fils, méprisant les droits de Khaled fils d'Yézid, s'empara du gouvernement de la Syrie et de l'Égypte, et fut inauguré khalife le 3 ramadhan, 65 de l'hégire (avril 685). Voyant la Mecque fermée à ses partisans, il ordonna que le pèlerinage se ferait à Jérusalem, et s'occupa activement de réunir l'empire arabe sous sa seule domination. Ses premiers efforts se portèrent sur l'Irak où régnait le plus grand désordre depuis la mort d'Hossein. Les uns avaient reconnu Abdallah; les autres restaient obstinément fidèles aux Alides et refusaient d'obéir à quiconque n'avait pas été accepté par les chefs de cette famille, appelés imans. Un parti avait à sa tête Soliman fils de Sorad, qui avait repoussé Obeidollah fils de Ziad; un second était dirigé par Almoktar qui, après avoir défendu à la Mecque la cause d'Abdallah, mécontent de voir ses services mal récompensés, s'était jeté au milieu des rebelles, espérant profiter des événements et s'élever à la puissance souveraine. Enfin, des sectes religieuses contribuaient encore à diviser les habitants de l'Irak et à leur ôter cet esprit d'ensemble, qui avait toujours fait la force des premiers musulmans. Abdelmalek laissa ces factions se combattre et s'entre-détruire. Soliman s'étant porté inconsidérément sur les frontières de la Syrie, fut taillé en pièces par Obeidollah. Al-Moktar rassembla les débris de l'armée vaincue, prit le titre de khalife et vengea la mort d'Hossein par

le massacre de tous ceux qui s'étaient signalés à la funeste journée de Kerbelah (Schamer entre autres), tua Obeidollah qui, fier de sa récente victoire, s'avançait vers Koufah, et resta maître de tout l'Irak babylonien. Mais Musab commandait toujours à Bassorah au nom de son frère Abdallah; il reparut alors sur la scène, et plus heureux qu'Obeidollah, vainquit Al-Moktar. Celui-ci se retira dans le château de Koufah, et après une défense héroïque périt de la mort des braves (686). Ses partisans, au nombre de sept mille, s'étant rendus à discrétion, furent passés au fil de l'épée. Tristes effets des guerres civiles! Al-Moktar, indépendamment des hommes tués dans les combats, avait immolé près de cinquante mille personnes, sous prétexte de venger la mémoire d'Ali et de ses fils.

Abdelmalek voyait avec joie les divisions des partis, qui assuraient son prochain triomphe; il venait de punir à Damas la rébellion d'Amrou fils de Saïd, et n'avait plus qu'un seul ennemi devant lui. Vainqueur de Musab à la bataille de Masken, il fut reçu à Koufah sans opposition. On lui apporta, dans le château de la ville, la tête du frère d'Abdallah, qui avait préféré la mort à une fuite honteuse. « Chose étrange, dit un des assistants, j'ai vu dans cette forteresse la tête d'Hossein présentée à Obeidollah; celle d'Obeidollah à Al-Moktar; celle d'Al-Moktar à Musab; celle de Musab à Abdelmalek. » Le khalife, frappé de cette sinistre coïncidence, ordonna que le château serait rasé de fond en comble.

Les lieutenants que Musab avait laissés à Bassorah, à Mausel et en Perse, firent leur soumission. L'un d'eux, Al-Mohalled, homme de courage et d'expérience, dis-

persa les azarakites, ennemis jurés de tout gouvernement établi, spirituel et temporel, qui s'étaient répandus dans les environs d'Ahwaz; et dès ce moment l'autorité d'Abdelmalek fut reconnue dans toutes les provinces orientales de l'empire musulman. Toutefois, son ambition ne pouvait être satisfaite tant qu'il n'aurait pas entre les mains les villes saintes occupées par Abdallah; il envoya donc dans l'Hedjaz le meilleur de ses généraux, Hégiage fils de Joseph, dont l'éloquence persuasive devait exercer sur les esprits une salutaire influence. Hégiage eut bientôt réduit Abdallah à se renfermer dans la Mecque, et il n'hésita pas à en commencer le siége. Le fils de Zobéir y avait placé toutes ses ressources. La ville était bien approvisionnée, ses murailles réparées, ses défenseurs braves et habiles. Hégiage avait peine à calmer les scrupules de conscience de ses soldats qui n'osaient attaquer les portes de la cité sainte. Il y réussit cependant, et après huit mois de siége, la Mecque fut emportée d'assaut. Abdallah et ses principaux officiers périrent sur le seuil même de la Kaaba; le vainqueur s'empressa d'envoyer leurs têtes au khalife, puis il s'occupa de rétablir l'ordre dans la Mecque. Il avait intérêt à montrer, par des actes solennels, que la piété des musulmans était toujours respectée; aussi le vit-on réparer avec le plus grand soin tous les dégâts que les machines de guerre avaient causés dans la ville. Pendant le premier siége que la Mecque avait soutenu, en 683, la Kaaba avait déjà été renversée, et Abdallah avait dû la réédifier complètement. Hégiage, en la relevant une seconde fois, imprima un nouveau lustre à sa gloire. Maître absolu de l'Arabie,

il se montra barbare à l'égard des habitants de Médine, qui s'étaient les premiers soulevés contre les Ommïades. De nouveaux mouvements provoqués par les azarakites déterminèrent Abdelmalek à le rappeler et à lui confier le gouvernement de l'Irak, du Khorasan et du Sedjestan. Dans ces nouvelles fonctions, Hégiage servit puissamment la cause de l'islamisme, en resserrant les liens si faibles qui existaient entre ces diverses provinces; il sévit avec une excessive rigueur contre les habitants de l'Irak, sans cesse disposés à se révolter, et il enveloppa dans ses sanglantes exécutions les Coréischites qui avaient pris part au meurtre d'Othman. Les Azarakites reparurent en forces. Deux kharégites, Shébib et Saleh, tinrent longtemps la campagne; à la tête de leurs partisans appelés safriens, ils livrèrent près d'Amide une bataille qui resta indécise, et se signalèrent par plusieurs actions d'éclat. Bientôt après Saleh fut surpris et tué près de Mausel. Shébib, plus heureux, s'empara de Koufah pendant qu'Hégiage était à Bassorah; mais, assailli par des troupes supérieures en nombre, traqué de retraite en retraite jusque dans la Perse et le Kerman, il finit par succomber près de Dojail-el-Ahwaz (696). A partir de cette époque, l'empire arabe ne vit plus qu'un dernier soulèvement, provoqué en 701 par un ennemi d'Hégiage, Abderrahman fils de Mohammed. Un instant l'Orient fut en feu. Abderrahman, vainqueur dans un premier combat, s'empara de Bassorah et de Koufah; puis la fortune se déclara contre lui, et il se donna la mort pour ne pas tomber vivant entre les mains de son rival.

Hégiage ([31]) avait assuré le triomphe des Ommïades,

dont l'autorité ne fut plus contestée. La Syrie conserva une sorte de supériorité sur toutes les autres provinces; Damas resta la capitale des États musulmans, et l'Arabie rentra dans une obscurité que le pèlerinage de la Mecque venait seul interrompre par ses solennités. Les habitants de Nedjed et de l'Hedjaz commencèrent à reprendre leur ancienne vie indépendante, et cessèrent de former l'élément principal des armées de l'islamisme.

Ce ne fut pas là le seul résultat des guerres civiles. Elles modifièrent, sinon la nature, du moins la forme du pouvoir des khalifes. Ce pouvoir resta bien ce qu'il avait été dès l'origine, un despotisme à la fois civil et religieux. Mais en séjournant à Damas, les successeurs de Mahomet prirent les goûts et les mœurs des souverains qu'ils avaient vaincus; la bassesse de leurs nouveaux sujets leur inspira l'orgueil des empereurs byzantins et des rois de Perse, en même temps qu'elle fit perdre aux Arabes leur fierté native.

On peut encore attribuer à ces guerres l'atténuation qui se manifeste déjà dans le respect des peuples pour les préceptes de Mahomet. Le Coran est toujours invoqué, il est toujours le code unique des musulmans, et cependant l'on ne craint pas de violer ses commandements. Les khalifes eux-mêmes en donnent l'exemple: Yézid boit du vin, malgré la défense expresse du prophète; Abdelmalek frappe les premières monnaies arabes où il est représenté ceint d'une épée.

Ces penchants, exagérés par les courtisans, furent suivis du plus grand nombre; on en vint à mépriser des pratiques trop sévères, et l'exaltation religieuse, qui avait été un mobile si puissant dans les armées, devint

le partage de quelques sectes qui prétendirent ramener les musulmans au véritable esprit de l'islamisme. Parmi celles qui se signalèrent pendant cette période, on peut citer les kharégites, les motazélites ou séparatistes, les cadoniens, les azarakites et les afriens. Les hommes qui en faisaient partie se distinguaient tous par une grande énergie ; ils voulaient le bien, disaient-ils, et souffraient plus que personne des troubles qui désolaient l'empire. Prêts à donner leur vie pour leur foi, ils poussèrent le fanatisme jusqu'à chercher dans l'assassinat les moyens de faire triompher leurs idées.

Ali avait été poignardé par un kharégite qui croyait par là assurer la paix du monde; les motazélites s'annoncèrent comme les vengeurs du khalife Othman; les azarakites, autre secte de séparatistes, exercèrent les plus affreuses cruautés, sans distinction d'âge ni de sexe, en invoquant toujours le nom de Dieu. Les autres musulmans se sentaient sans force contre ces hommes audacieux pour qui la mort n'était rien; ils les voyaient souvent au nombre de cent ou de deux cents, défier au combat des milliers d'ennemis, et quelquefois sortir vainqueurs de ces luttes disproportionnées. Un tel spectacle excitait l'admiration, mais ne faisait point accepter des réformes qui se présentaient sous un jour aussi sombre. De part et d'autre on se livrait aux plus terribles excès; Hégiage dont les historiens arabes vantent la grandeur et le génie, la bienveillance et la libéralité, avait fait égorger cent vingt mille personnes, et à sa mort plus de cinquante mille languissaient encore dans les prisons.

C'était surtout dans la Mésopotamie, l'Aderbidjan,

l'Irak Adjemi, qu'affluaient les sectes dont nous venons de parler ; leur persistance et leur indomptable courage expliquent les arrêts cruels portés par les lieutenants des khalifes de Damas, qui s'efforçaient d'éteindre dans des flots de sang l'incendie qui les menaçait. En Occident, au contraire, rien de semblable ne s'était manifesté, et là le prosélytisme ravivé marchait déjà à de nouveaux succès.

CHAPITRE V

L'EMPIRE ARABE CONSTITUÉ. — PUISSANCE DES KHALIFES OMMÏADES.

Les victoires d'Hégiage avaient délivré Abdelmalek de ses plus dangereux ennemis ; aussi, jusqu'à la mort de ce prince, en 705, n'y eut-il aucun mouvement dans l'empire. Les chrétiens avaient été protégés ; le khalife les avait même appelés dans son conseil. Saint Jean Damascène, fils de Sergius, questeur général d'Abdelmalek, élevé par le moine Cosmas, qui lui avait fait parcourir tout le cercle des études scolastiques, aurait été, dit-on, sous le nom de Mansour, ministre de Hescham et l'initiateur des Arabes à la philosophie grecque. Ce ne serait donc pas à la cour des Abbassides, mais à celle des khalifes ommïades, non pas à Bagdad, mais à Damas, qu'il faudrait placer les premiers travaux des Arabes ([32]). C'est aller trop loin ; si les princes ommïades, au temps de leur plus grande puissance, encouragèrent les savants, c'est aux khalifes abbassides qu'appartient la gloire d'avoir fait revivre l'école d'Alexandrie.

Walid, fils aîné d'Abdelmalek, prit les rênes de l'État sans opposition ; après un règne qui dura dix ans (705-715), on vit ses trois frères, Soliman, Yézid et

Hescham, se succéder presque immédiatement de 715 à 743, ne laissant entre eux qu'un intervalle de trois ans, rempli par le règne d'un de leurs cousins, Omar II (717-720). Conformément aux désirs exprimés par Soliman, Omar II avait été proclamé khalife; il montra des dispositions favorables aux Alides et mourut empoisonné; il fut remplacé par Yézid II, dont la courte domination (720-724) fait contraste avec le long règne d'Hescham (724-743). Il ne faudrait pas supposer cependant que les partis et les sectes, qui tout à l'heure encore troublaient si profondément l'État, eussent entièrement disparu; leur silence n'était qu'un témoignage de leur faiblesse; ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour renouveler leurs prétentions. Les Alides crurent l'avoir trouvée en 739; mais leur tentative, mal conçue et mal exécutée, n'eut pour eux d'autre avantage que d'appeler l'attention sur leurs menées clandestines. Ils n'avaient même pu s'entendre sur le choix d'un prince digne du khalifat. Ils reprochaient aux Sonnites d'avoir trahi la vraie religion, lorsqu'ils avaient écarté du trône Ali, Hassan, Hossein; et eux-mêmes, après avoir choisi pour chef Zéid, petit-fils d'Hossein, l'abandonnèrent avec leur légèreté ordinaire. Les uns étaient entièremennt dévoués à la descendance de Fathime; les autres réclamaient le pouvoir pour les enfants qu'Ali avait eus d'un second lit; une troisième faction, enfin, prétendait que ces derniers avaient renoncé à leurs droits en faveur de la postérité d'Abbas, oncle de Mahomet, qui avait été un des fermes soutiens de la politique du prophète, et un des plus fervents adeptes de sa doctrine. Une fusion était néces-

saire entre ces divers partis; tant qu'elle n'aurait pas lieu, les Ommïades n'avaient rien à redouter. Aussi leur politique se borna-t-elle à fomenter les jalousies et les haines dans les rangs des dissidents. Cependant les Abbassides devaient finir par attirer sous leurs drapeaux les familles qui avaient jusque-là soutenu les Alides, et ce fut là, plus tard, le secret de leur force.

Une autre cause encore, le prestige de la victoire, explique la facilité avec laquelle les fils d'Abdelmalek se transmirent l'autorité souveraine. On leur savait gré des triomphes nouveaux des armées musulmanes. C'était en quelque sorte la preuve que la Providence se déclarait en leur faveur, et que la prospérité de l'empire était liée à la domination de leur famille. Aussi, loin de ralentir l'ardeur sans égale des musulmans qui ne voyaient nulle part de barrières qu'ils ne pussent franchir, ils les poussèrent eux-mêmes en avant. L'étendue de l'empire, déjà si vaste, ne les effraya point; inhabiles ou trop généreux dans l'administration des provinces dont ils auraient pu faire une source intarissable de richesses, et auxquelles ils ne demandaient qu'un tribut très-modique, ils cherchaient dans la guerre étrangère les trésors qui leur étaient indispensables pour acheter des partisans et récompenser le zèle de leurs amis. Les expéditions lointaines occupaient en même temps les esprits les plus entreprenants et les détournaient des questions de politique intérieure.

L'Europe était devenue cette fois le principal théâtre de la conquête ; sans abandonner entièrement les deux continents, dont ils ne possédaient qu'une partie, les

Arabes allaient se diriger vers le nôtre. Déjà, en 672, la résistance de Constantinople les avait empêchés d'y pénétrer par l'Orient; ils furent plus heureux du côté de l'Occident. Aussitôt qu'ils eurent atteint le détroit de Gibraltar, ils envahirent l'Espagne et la Gaule, et les disputèrent aux peuples de race germanique qui y dominaient depuis trois siècles.

Déjà, sous la conduite d'Akbah, les Arabès avaient aperçu les lointains rivages de l'Atlantique. Et sans aucun doute, si les guerres civiles leur avaient permis de recevoir les renforts nécessaires, ils auraient pénétré, avant le VIIIe siècle, dans la péninsule ibérique. Mais, chassés de Cairowan par les Maures et les Grecs réunis. dénués de ressources, ils s'étaient retirés à Barcah, et désespéraient presque de la fortune, lorsque Abdelmalek, vainqueur de tous ses rivaux, envoya au gouverneur de l'Égypte l'ordre de rétablir dans l'Afrique septentrionale l'honneur de l'étendard du prophète, compromis par les derniers événements. Hassan, chargé de cette glorieuse entreprise, se dirigea d'abord sur la cité d'Akbah, où il entra sans difficulté. Avant d'attaquer les Maures dont il devait tirer une vengeance éclatante, il résolut de chasser les Grecs de l'Afrique; il assiégea Carthage, qu'aucun chef arabe n'avait encore osé attaquer, et qui, grâce à ses puissantes fortifications, présentait une ligne de défense formidable. Rien ne résista à l'impétuosité des troupes musulmanes; la ville fut emportée de vive force: ses richesses passèrent entre les mains du vainqueur. Hassan n'hésita pas à la détruire pour enlever à Cairowan une rivale redoutable.

Quant aux Grecs, la plupart avaient cherché leur salut sur les vaisseaux rassemblés dans le port de Carthage; les uns allèrent s'établir en Sicile, les autres en Andalousie; un très-petit nombre eut le courage de continuer la lutte, et forma, en dehors de l'Afrique consulaire, à Setfoura et à Bizerte, un point de rassemblement où l'on attendit quelque temps des secours de Constantinople. Une flotte grecque parut en effet. Mais après avoir débarqué plusieurs fois sur la côte des troupes dont le plus bel exploit fut de visiter les ruines de Carthage, elle remit à la voile, et consacra par sa retraite l'abandon définitif que les empereurs faisaient de la contrée (704).

Il ne restait plus que les Maures à soumettre; leurs tribus, ordinairement divisées, étaient alors réunies en confédération, et toutes groupées autour de la prophétesse Kahina. Cette femme se disait revêtue d'une puissance surnaturelle; elle avait pris, à la suite de quelques prédictions qui s'étaient réalisées, un ascendant marqué sur les Berbères du mont Aurès; sa renommée s'était ensuite répandue rapidement, et son courage au milieu de dangers de toute espèce, aussi bien que sa haine pour les Arabes, en qui elle ne voyait que des spoliateurs, avaient rendu le soulèvement général. Telles étaient les forces dont elle disposait, qu'Hassan, vainqueur de Carthage, craignant d'exposer les dépouilles dont il s'était emparé, ne voulut même pas s'enfermer dans Cairowan et revint en Égypte, afin de les déposer en lieu de sûreté. Pendant son absence, les Berbères avaient dévasté tout le pays, s'attaquant indifféremment aux Arabes et aux Grecs; ils formaient une masse

compacte dont le choc était irrésistible. Hassan comprit qu'il fallait détruire avant tout le lien qui unissait cette vaste confédération; dès qu'il eut rassemblé des forces suffisantes, il se mit à la poursuite de Kahina, qui, de son côté, voulait à tout prix éviter les hasards d'une bataille. Elle essaya d'échapper à son ennemi en faisant un désert de l'Afrique et en affamant les Arabes; par ses ordres les moissons furent détruites, les villes rasées et les côtes de la mer changées en véritables solitudes; mais Hassan continua hardiment sa marche, atteignit la prophétesse et la contraignit d'accepter le combat. Kahina, vaincue et tuée, laissa aux musulmans la possession définitive du littoral et de l'intérieur du pays, et les Maures de l'Atlas, que les successeurs de Bélisaire n'avaient jamais pu soumettre au tribut, payèrent le *kharadj*, que de hardis cavaliers vinrent exiger au fond de leurs retraites les plus secrètes (708).

Il serait difficile de fixer aujourd'hui avec exactitude jusqu'où s'étendit la domination arabe en Afrique; on ne sait rien ni sur le nombre des tribus vaincues, ni sur le chiffre de leur population, ni sur celui des sommes qu'elles eurent à payer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le *Magreb* (nom que les Arabes donnèrent à toute la contrée qui s'étend de Barcah à l'Atlantique) fut toujours à leurs yeux une de leurs possessions les plus importantes. Le khalife Walid l'éleva à un très-haut rang dans la hiérarchie des provinces en lui donnant un vice-roi et en la dégageant de toute dépendance à l'égard du gouvernement de l'Égypte. Les riches dépouilles rapportées par Hassan provoquèrent un mouvement d'émigration considérable; tandis que trois cent

mille Berbères étaient transportés en Asie, on vit un grand nombre d'Arabes quitter leur pays pour aller chercher fortune en Afrique, où ils répandirent le code religieux de l'islamisme. Les Berbères étaient comme eux indépendants et pasteurs nomades; ils avaient les mêmes instincts et les mêmes sentiments, la fierté hautaine, l'amour de la liberté, l'esprit de rapine, le respect de l'hospitalité. L'analogie de leurs passions et de leurs mœurs renversa les barrières que n'avaient pu franchir les Romains, les Vandales et les Grecs, et les Berbères devinrent les plus fermes appuis des armes musulmanes. Lorsque la guerre fut portée en Espagne, quelques-uns cependant refusèrent de se mêler à la population arabe, et leurs descendants, sous le nom de Kabyles, vivent aujourd'hui dans les montagnes de l'Algérie, conservant leur caractère de nationalité et la haine de l'étranger.

Le successeur d'Hassan, Mousa-ben-Noséir, par une conduite habile, sut inspirer aux principaux chefs berbères une confiance sans bornes; il les attira près de lui, les incorpora dans ses troupes, et, affectant à leur égard une grande bienveillance, il les détermina à le suivre partout où il voudrait les conduire (709-711). Son plan était déjà arrêté; il voulait franchir le détroit de Calpé, envahir l'Espagne, et y faire triompher la religion qui s'acclimatait si bien sur le sol africain.

Les Visigoths, qui possédaient la péninsule depuis le commencement du Ve siècle de notre ère, paraissaient un peuple aussi courageux que puissant. Ils avaient défendu contre Mousa la Mauritanie tingitane, et Ceuta

qu'il avait assiégée plusieurs fois inutilement. Son orgueil s'irritait de deux défaites que Wamba (683) et un lieutenant du roi Vitiza (709) avaient fait subir sur mer aux Arabes; il se souvenait aussi que la flotte des Visigoths s'était jointe à celle des Grecs pour surveiller les côtes de l'Afrique consulaire, après la destruction de Carthage. Aussi, quand le gouverneur de Ceuta, le comte Julien, vint lui proposer, au nom d'un parti considérable, de l'introduire dans la péninsule, accepta-t-il avec empressement.

Au moment de s'engager dans cette périlleuse entreprise, il crut devoir toutefois en informer la cour de Damas. Il écrivit donc au khalife, et lui peignit sous les couleurs les plus séduisantes la magnificence et les richesses de l'Espagne. Walid approuva les projets de son lieutenant, en lui recommandant de se tenir à l'égard des traîtres dans une prudente réserve, et de ménager surtout les vrais musulmans. C'était lui dire d'employer les Berbères tant qu'il n'y aurait pas apparence de succès. Mousa le comprit, et prépara un corps expéditionnaire principalement composé d'indigènes, commandé même par un Berbère nommé Tarik dont il avait éprouvé le mérite, et qui s'était voué au triomphe de l'islamisme. Tarik, dans une exploration maritime, avait déjà visité la côte méridionale qui regarde le détroit. Guidé par le comte Julien dont les immenses domaines étaient situés dans cette partie de l'Espagne, et qui lui livra le château d'Algéziras, il opéra heureusement le débarquement de sa petite armée, composée à peine de douze mille hommes. Le lieu où il établit son camp a gardé des traces de son nom : c'est aujour-

d'hui Gibraltar, mot formée par corruption de *Djebel-Tarik,* montagne de Tarik.

Le général berbère, pour exciter le courage des siens, avait brûlé ses vaisseaux. Ses premiers pas furent marqués par des succès; la défaite d'Edeco apprit à la cour de Tolède qu'il était temps d'agir avec vigueur, et le roi Roderic appela cent mille hommes à la défense de la patrie. La puissance du royaume des Visigoths ne répondait nullement à son étendue et au nombre de ses habitants. Il n'y avait pas, il est vrai, comme en Gaule, opposition et lutte de peuple à peuple: nulle part la fusion des Romains et des barbares ne s'était accomplie plus intimement. Les éléments de faiblesse se trouvaient dans l'organisation de la société, divisée en classes ennemies, dans l'absence de tout esprit militaire et dans les exigences d'un clergé intolérant. La couronne était élective, et le *forum judicum*, composé dans les conciles de Tolède, offrait un singulier mélange de la loi romaine et des coutumes germaniques. Les villes où régnait encore l'ancienne organisation municipale conservaient une sorte d'indépendance locale, sauf les *dons volontaires* que réclamaient impérieusement les conciles et les prélats.

La servitude de la glèbe avait éteint dans les masses tout sentiment national; la foi religieuse n'était plus aussi vive; les persécutions contre les juifs, forcés de choisir entre l'esclavage et l'apostasie, avaient semé dans une partie de la population des ferments de haine prêts à éclater, et devaient donner aux Arabes de nombreux alliés. Enfin la politique des derniers rois, qui cherchaient à rendre absolue et héréditaire une autorité

émanant de l'élection et resserrée dans d'étroites limites avait irrité la noblesse et le clergé, jaloux de leurs prérogatives. Roderic venait de ravir la couronne à Witiza; il avait outragé le comte Julien. Celui-ci, animé par le ressentiment, n'hésita pas à trahir son pays. L'archevêque de Séville, Oppas, était entré dans la conjuration, et Tarik put compter sur de puissants auxiliaires. Ces renforts lui donnèrent la victoire dans la bataille qui allait décider du sort de l'Espagne. L'action s'engagea dans une plaine du Guadalète, située non loin de la ville de Xérès. Les Visigoths étaient commandés par Roderic qui s'était empressé d'accourir avec toutes ses troupes et qui avait fait appel à ses propres ennemis, ne les croyant pas capables de sacrifier leur patrie à des idées de vengeance ou d'ambition. Il montrait une grande fermeté; mais il n'avait pas abdiqué entièrement la mollesse et le luxe dont il donnait à la cour un funeste exemple. Ses vêtements couverts d'or, son char d'ivoire, sa selle toute garnie de pierreries, cachaient sous leur éclat le fer qui seul, en ce moment, avait de la valeur. Les nobles qui l'entouraient, équipés magnifiquement, se fiaient bien moins à leur courage qu'au nombre des soldats, esclaves abrutis et ne combattant qu'à regret. Pour les Berbères, habitués à la lutte, dirigés par un chef intelligent, prêts à accepter la mort comme un bienfait, puisqu'elle devait leur assurer le ciel, ils semblaient avoir oublié leur infériorité numérique. « Mes amis, s'écrie Tarik, l'ennemi est devant vous et la mer derrière; où fuiriez-vous? Suivez votre général; il périra ou foulera aux pieds le roi des Goths. » Pendant sept jours, les deux

armées s'épuisent en escarmouches et en combats singuliers; les Arabes ne peuvent rompre des bataillons qui se recrutent et se reforment sans cesse. Enfin Tarik, à la tête de sa cavalerie, charge impétueusement l'armée des Visigoths et parvient à la traverser tout entière. Aussitôt l'archevêque de Séville se range sous sa bannière avec les troupes qu'il commande, et dès ce moment Roderic est vaincu. En vain cherche-t-il à rallier ses escadrons éperdus et mis en fuite, lui-même est entraîné et va périr dans les eaux du Guadalquivir (711).

En grand capitaine, Tarik sut mettre à profit l'effroi qu'il avait répandu sur le champ de bataille et dans toute la péninsule. Il marcha vers la capitale; mais, craignant qu'il ne se formât au loin une nouvelle armée, il dirigea de divers côtés des corps isolés avec ordre de s'emparer des principales villes. C'est ainsi qu'Ecija, Malaga, Elvira, Grenade et Cordoue se soumirent ou furent emportées d'assaut. Tarik approchait de Tolède, lorsqu'un envoyé de Mousa vint lui enjoindre d'attendre au lieu où il se trouvait l'arrivée du vice-roi. L'ordre était formel. Tarik néanmoins eut la généreuse audace d'achever la conquête en intéressant l'armée à sa propre désobéissance. S'arrêter, c'était laisser aux Visigoths le temps de se reconnaître, d'élire un nouveau roi et de fortifier la capitale où les fuyards de Xérès avaient porté le trouble et le désordre. Dès que le vainqueur parut, Tolède capitula et se soumit sans murmure. Tarik y laissa, pour appuyer les Juifs, une faible garnison chargée spécialement de la surveillance des habitants, continua sa route vers le nord, et tout le

pays, de Gibraltar à Gihon, sur les bords de la baie de Biscaye, reconnut ses lois.

Cependant Mousa, jaloux des succès de son lieutenant, venait de débarquer en Espagne avec de nouvelles troupes, et pénétrant dans l'Andalousie qui n'était pas entièrement subjuguée, avait réduit Carmona et Séville; il avait ensuite assiégé Merida, place forte, ville florissante, pleine de monuments romains dont les traces existent encore aujourd'hui, et n'avait pu vaincre d'abord l'héroïque résistance des Visigoths qui s'y étaient réfugiés. Mais son fils Abdelazis lui avait amené d'Afrique sept mille hommes de renfort, et la ville en proie à la famine s'était enfin rendue. L'Estramadure et la Lusitanie avaient fait leur soumission, lorsque Mousa prit le chemin de Tolède où il trouva le reste de l'armée expéditionnaire, et manifesta hautement l'intention de punir son lieutenant. N'osant devant les murmures des soldats enlever à l'islamisme un de ses plus habiles capitaines, il le frappa de son fouet et le condamna à un emprisonnement auquel un ordre exprès du khalife mit bientôt fin. Walid rendit même à Tarik son commandement; il craignait les talents et l'ambition de Mousa dont la famille nombreuse et distinguée pouvait aspirer à l'indépendance; il voulait aussi que la gloire de la conquête restât partagée. Déjà le jeune Abdelazis méritait l'amour des musulmans par les qualités les plus brillantes: excellent général, adroit politique, chargé après la prise de Mérida de pacifier Séville révoltée, il avait su, en alliant avec habileté la rigueur et la clémence, maintenir les droits du vainqueur et s'attirer l'affection des habitants. De là

il s'était porté dans le royaume de Murcie où le prince goth Théodemir avait créé en quelque sorte une principauté indépendante, et il s'était contenté de lui imposer tribut en signe de vassalité, témoignant sans ostentation pour sa belle défense une estime et une admiration qui les honoraient tous deux également. C'était le meilleur moyen pour les chefs arabes de faire aimer leur domination.

Mousa et Tarik, après avoir reçu les instructions du khalife qui les plaçait presque au même niveau, se remirent en marche, le premier pour les Asturies où il refoula les derniers défenseurs de l'Espagne réunis par Pélage, le second vers les pays situés au-delà de l'Èbre. Cette double expédition soumit aux musulmans toute la péninsule jusqu'aux Pyrénées qui ne furent pas encore franchies. La longue résistance de Saragosse avait réclamé le concours des deux armées et affaibli momentanément les Arabes. Il fallait d'ailleurs régler l'organisation de l'Espagne, et Mousa suspendit l'exécution de ses projets contre la Gaule.

En changeant de maîtres, la péninsule retrouva bientôt son ancienne prospérité ; le tribut exigé ne dépassait pas la taxe annuelle payée sous les rois visigoths ; on s'y soumit avec empressement. Cependant le pays différait trop par sa constitution physique des déserts de l'Arabie et de l'Afrique pour accepter les mœurs et les lois que leurs habitants lui apportaient. Déjà les khalifes de Damas avaient fait, bien à regret, subir au mahométisme certaines modifications imposées par le climat de la Syrie et de la Perse ; en Europe, la lettre du Coran devait avoir encore moins d'autorité. Mais

les concessions qu'il était indispensable de faire s'accordaient mal avec une loi d'une inflexible rigueur; il était à craindre que les délégués de la puissance souveraine ne rompissent peu à peu les liens qui les rattachaient à la mère patrie; c'est ce qui explique l'instabilité du gouvernement dans la péninsule de 715 à 743. Les *walis* ou émirs envoyés par la cour de Damas arrivaient avec l'intention de briser toutes les résistances, d'imposer l'islamisme dans toute sa pureté; puis, en présence des difficultés qui les attendaient, éclairés sur les véritables intérêts de l'Espagne, ils établissaient des règles incompatibles avec leur mandat, et dénoncés aux khalifes, recevaient aussitôt l'ordre de résigner leurs pouvoirs. Mousa fut la première victime de cette politique ombrageuse. Il lui fut enjoint de se rendre avec Tarik auprès de leur souverain ; ils obéirent tous deux et arrivèrent séparément. Tarik était pauvre; aucune malversation ne pouvait lui être imputée. On accorda des éloges à ses succès ; seulement, comme dans le Magreb sa gloire eût pu attirer autour de lui des Berbères enthousiastes, on le garda en Asie. Quant à Mousa, il était suivi d'un nombre immense de captifs, et son entrée triomphale à Damas indisposa contre lui Soliman qui venait de succéder à son frère Walid (715). Condamné à une amende de deux cent mille pièces d'or, à l'exposition publique et au fouet pour la sévérité qu'il avait montrée à l'égard de son lieutenant, il fut ensuite exilé à la Mecque où il mourut de douleur en apprenant la fin tragique de ses enfants. Tandis, en effet, qu'il subissait ces indignes traitements, ses fils Abdallah et Abdelazis étaient les

maîtres de l'Afrique et de l'Espagne. On craignit qu'ils ne se servissent de leur pouvoir pour venger l'injure de leur père, et Soliman les fit massacrer (716). Abdelazis était surtout redoutable par l'affection qu'il avait généralement inspirée. Clément pour les vaincus dont il avait amélioré la condition, il avait satisfait également les Arabes et les Maures conquérants par des établissements convenables, et il laissait l'Espagne dans la situation la plus florissante ([32]).

La péninsule se trouvait partagée en quatre grands arrondissements ayant chacun leur gouverneur particulier chargé de veiller sur les caïds (administrateurs des cités) ; les gouverneurs avaient été placés eux-mêmes sous la direction immédiate d'Abdelazis qui était instruit à temps de toutes les tentatives de troubles, et qui avait su conserver à l'Espagne une tranquillité inespérée.

Le premier arrondissement comprenait l'Andalousie, province située entre la mer et le Guadalquivir, de sa source à son embouchure, et les terres qui s'étendent entre ce fleuve et la Guadiana, avec les villes de Cordoue, Séville, Malaga, Ecija, Jaen et Ossuna.

Le deuxième arrondissement comprenait toute la partie centrale du pays, depuis la Méditerranée à l'est jusqu'aux frontières de la Lusitanie à l'ouest, et s'étendait au nord jusqu'au Duero, avec les villes de Tolède sur le Tage, Cuença sur le Xucar, Ségovie sur un affluent du Duero, Guadalaxara, Valence, Denia, Alicante, Carthagène, Murcie, Lorca, Baeza.

Le troisième arrondissement comprenait la Galice et la Lusitanie avec les villes de Mérida, Évora, Beja,

Lisbonne, Coïmbre, Lugo, Astorga, Zamora, Salamanque.

Le quatrième s'étendait des bords du Duero jusqu'aux Pyrénées sur les deux rives de l'Èbre, et se trouvait borné, à l'ouest, par la Galice. Il comprenait les villes de Saragosse, Tortose, Tarragone, Barcelone, Girone, Urgel, Tudela, Valladolid, Huesca, Jacca, Barbastro.

Il y eut plus tard, au-delà des Pyrénées, un cinquième arrondissement formé de la Septimanie, dont les villes étaient Narbonne, Nîmes, Carcassonne, Béziers, Agde, Maguelonne et Lodève.

Toutes les conditions faites à l'époque de la conquête avaient été religieusement observées : les armes et les chevaux avaient été livrés ; on avait accordé à ceux des habitants qui voulaient se retirer la libre sortie en renonçant à tous leurs biens ; à ceux qui préféraient rester, la conservation de leurs propriétés, de leurs magistrats, de leurs lois, de leurs églises, avec défense d'en construire de nouvelles, et le paiement d'une redevance qui n'excédait pas généralement le dixième du revenu. Les vainqueurs s'étaient réservé les terres abandonnées dont une grande partie ne fut occupée que longtemps après. Les Arabes et les Maures préféraient le séjour des villes où ils se groupaient en tribus ; par là ils n'offraient point aux Espagnols l'occasion d'attaques isolées ; mais un esprit de rivalité funeste devait les diviser eux-mêmes profondément et préparer insensiblement le triomphe de l'Espagne chrétienne. La légion de Damas s'établit à Cordoue, celle de Hems à Séville et à Niebla ; celle de Kinnesrin (l'ancienne Chalcis) à Jaen ; celle de Palestine à Medina-Sidonia et à Algéziras ; celle

de Perse à Xérès de la Frontera; celle de l'Yémen à Tolède; celle de l'Irak à Grenade; celle de l'Égypte à Murcie et à Lisbonne, etc. Enfin dix mille cavaliers de l'Hedjaz se partagèrent les plaines les plus fertiles de l'intérieur. Abdelazis, loin de s'ériger en musulman fanatique, avait constitué un conseil ou divan pour adapter au pays les lois du Coran et faciliter ainsi la fusion des deux peuples. A son instigation, des mariages s'étaient formés, contre les prescriptions du prophète, entre des individus de religion différente, et lui-même avait épousé la veuve de Roderic. Les habitants de Tolède prirent le titre de Mozarabes, et virent sans se plaindre Séville, puis Cordoue (720), élevées au rang de capitale.

Venus de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse, pays essentiellement agricoles; doués comme les juifs, qui les suivirent dans toutes leurs colonies, du génie commercial, et portés vers l'industrie par la loi du prophète, qui fait un devoir du travail, autant que par la double nécessité de mettre en œuvre les riches produits d'un sol fertile et de satisfaire aux besoins nombreux du luxe oriental, les nouveaux conquérants de l'Espagne y apportèrent des procédés agronomiques fondés sur l'expérience et l'observation; ils défrichèrent ses campagnes incultes, repeuplèrent ses villes désertes, les ornèrent de monuments magnifiques et les unirent entre elles par des relations commerciales multipliées. L'Espagne, ainsi fécondée et affranchie de la servitude de la glèbe, devint la plus populeuse et la plus industrieuse des contrées européennes.

Cependant des dissensions intestines troublèrent de bonne heure son repos et dévoilèrent dans la domina-

tion musulmane l'existence du mal qui devait entraîner sa ruine. Les Arabes et les Maures avaient vu renaître en eux une haine amortie quelque temps par la communauté de foi et d'intérêts. Des jalousies réciproques amenèrent les collisions sanglantes qu'éternisèrent le droit de représailles inscrit dans le Coran et l'esprit de vengeance qui animait les deux peuples. Lorsqu'un Berbère recevait un outrage, la tribu à laquelle il appartenait prenait sa défense. Si le gouverneur envoyait pour la réduire des troupes venues de l'Asie, les Maures faisaient appel à leurs compatriotes; les Orientaux oubliaient aussitôt leurs propres divisions, et la lutte menaçait de devenir générale. D'autres fois, c'étaient des Syriens émigrés en Espagne qui, ne recevant pas un établissement en rapport avec leurs prétentions, avaient recours à la force des armes, et s'emparaient d'une cité dont ils faisaient leur propriété. En 742, une bande de ces étrangers, après avoir longtemps fait la guerre en Afrique, à la solde du vice-roi, contre des Berbères révoltés, descendit en Espagne et ravagea l'Andalousie. Victorieuse de l'émir qui lui fut opposé, elle remplit la péninsule d'affreux désordres qui ne cessèrent que trois ans après, à l'arrivée d'un délégué du khalife (742-746).

Il n'y avait qu'un moyen d'arrêter ces ferments de discorde : c'était de proclamer la guerre sainte et de porter au dehors l'activité des nouveaux conquérants. Il fut employé avec succès par les premiers successeurs d'Abdelazis; et c'est ce qui explique l'état paisible de l'Espagne pendant les quinze premières années qui suivirent la mort de ce chef illustre.

Du sommet des Pyrénées, Mousa, *suspendu sur l'Europe*, se préparait à subjuguer les peuples placés entre la Gaule narbonaise et le Bosphore, lorsque sa disgrâce vint arrêter en Occident les progrès de l'islamisme. Les Arabes, énervés par la politique dissolvante de la cour de Damas, ne devaient plus porter dans leurs entreprises cette ardeur et cet enthousiasme qui les rendaient invincibles ; ils allaient d'ailleurs trouver dans la Gaule un peuple animé aussi d'une foi sincère, pouvant se recruter à son berceau même, et que de récentes victoires avaient rendu confiant en ses propres forces. Les Francs austrasiens avaient, en 687, à la suite de la bataille de Testry, imposé leur joug aux Gallo-Romains qui formaient l'élément principal de la population neustrienne ; le rappel de Mousa leur donna le temps de se reconnaître et d'opposer au flot de l'invasion une barrière infranchissable. Les Arabes s'étaient emparés presque sans résistance d'une partie du midi de la Gaule, qui formait une dépendance du royaume des Visigoths. Dès l'année 719, la Septimanie fut occupée par l'émir Alsamah. Narbonne qui, par son admirable position, offrait un point d'appui formidable, reçut une colonie musulmane et devint le centre d'opérations importantes. Ambizah, successeur d'Alsamah, s'empara de Carcassonne, de Nîmes, et s'avança jusqu'en Bourgogne où il pilla la ville d'Autun (725) ; mais l'Aquitaine fit une résistance inattendue ; elle était gouvernée par un descendant de Clovis, le duc Eudes qui avait rallié un grand nombre de guerriers francs, et était en état de tenir la campagne. Quand les Arabes se présentèrent devant Toulouse, sa capitale, en

721, il leur fit essuyer une déroute complète. Ceux-ci durent se contenter d'exiger des contributions des villes secondaires, et dirigeant d'un autre côté leurs courses aventureuses, ils s'avancèrent sans obstacle sur les bords du Rhône et de la Saône; Beaune fut prise et saccagée; Sens se racheta par un tribut. L'Albigeois, le Rouergue, le Gévaudan, le Velay furent aussi exposés à de fréquentes incursions, et, si l'on s'en rapportait à la tradition, il faudrait les peindre des plus noires couleurs : encore aujourd'hui c'est aux Sarrasins, nom adopté de préférence par les Occidentaux, qu'on attribue toutes les ruines, toutes les dévastations dont on aperçoit des traces dans les provinces qu'ils ont parcourues; et pourtant, loin de combattre avec la fureur et la barbarie des Huns ou des Northmans, ils étaient généralement modérés dans la victoire. Ne serait-ce pas l'effet de l'impression qu'ils ont dû produire sur l'imagination du peuple? Leur figure hâlée, leurs regards farouches, l'allure précipitée de leurs chevaux, la singularité de leur costume, les récits exagérés des fuyards, jetaient dans les esprits une terreur profonde; ils venaient avec une langue inintelligible, et le fer à la main, apporter une religion nouvelle à des hommes pleins de foi dans les enseignements de leurs évêques, et le clergé ne pouvait avoir que des paroles de haine contre les ennemis du Dieu des chrétiens.

En 730, les Arabes surprirent Avignon; jusque-là ils n'avaient fait que des expéditions passagères; l'émir Abderrahman résolut de tenter la conquête de la Gaule entière. Renommé par son courage, dont il avait donné une preuve éclatante en arrêtant, après la défaite de

Toulouse, tous les efforts du duc d'Aquitaine, il vit accourir sous ses étendards des troupes considérables de volontaires. Il commença par attaquer un gouverneur de la Tarraconaise, Munuza, qui aspirait à l'indépendance, et avait épousé la princesse Lampagie, fille du duc d'Aquitaine, l'assiégea dans Puycerda, et le contraignit à se donner la mort. Puis, à la tête d'une belle et nombreuse armée, il envahit l'Aquitaine. Le duc Eudes, battu sur les bords de la Garonne, ne put défendre Bordeaux qui fut emporté d'assaut. Après ce succès, Abderrahman, vainqueur de nouveau au passage de la Dordogne, se dirigea vers Tours, dans le but de s'emparer de l'abbaye de Saint-Martin, dont on vantait les trésors immenses. Charles, fils de Pépin d'Héristal, était alors le véritable roi des Gaules; il résolut de sauver la chrétienté menacée; il appela les leudes aux armes et exigea de tous les Francs le service militaire pour cette guerre nationale.

Abderrahman avait quitté les bords de la Loire, et il attendait son ennemi entre Tours et Poitiers; c'est là qu'allait se décider le sort de l'Occident. Les Arabes comptaient sur une seconde bataille de Xérès et furent déçus dans leurs espérances. Les Francs austrasiens ne ressemblaient pas aux Goths dégénérés; ils ne portaient point d'or sur leurs vêtements et se présentaient au combat tout bardés de fer. Là point d'esclave combattant pour des maîtres détestés, mais de braves compagnons entourant un chef qui se disait leur égal; pendant les six premiers jours, il n'y eut que des engagements partiels où les musulmans eurent l'avantage; le septième, l'action devint générale ; elle fut sanglante et

solennelle. Les Orientaux furent accablés par la force et la stature des Germains ; leur déroute fut causée par l'impétuosité de Charles qui gagna dans cette bataille le nom de Martel, et par la mort d'Abderrahman. Pendant la nuit, le désordre et le désespoir portèrent les différentes tribus de l'Yémen et de Damas, de l'Afrique et de l'Espagne, à tourner leurs armes les unes contre les autres, et les débris de cette armée se dispersèrent. Le duc d'Aquitaine s'était empressé de retourner sur ses pas, pour intercepter aux fugitifs le passage des montagnes ; les Arabes comprirent le danger : au lieu de se diriger vers l'Aquitaine, ils prirent le chemin de la Septimanie, et se trouvèrent bientôt en sûreté, à l'abri des places fortes de Narbonne et de Carcassonne (732).

Quelques années après (735-739), les lieutenants de l'émir Abdelmalek firent des incursions en Provence, où ils étaient appelés par des seigneurs mécontents ; Charles Martel et son frère Childebrand reprirent Avignon et battirent les musulmans sur la Berre, mais ne purent s'emparer de Narbonne. Pour empêcher les Arabes de s'établir au nord de l'Aude, ils démantelèrent Nîmes, Agde, Béziers, et firent du pays un véritable désert ; en 737, Mauronte, gouverneur de Marseille, livra la Provence aux infidèles qui assiégèrent et occupèrent la ville d'Arles ; Charles, réuni à Luitprand, roi des Lombards, qui était lui-même menacé sur la côte ligurienne, força l'ennemi à la retraite (739) ; une heureuse expédition contre la Sicile racheta pour les Arabes la honte de ces échecs répétés, qui consacraient la fortune et la puissance des Francs carlovingiens.

La victoire de Poitiers avait fermé aux musulmans l'Europe du côté de l'Occident; ils pouvaient néanmoins la prendre à revers et y pénétrer par Constantinople; déjà, en 672, ils avaient assiégé la capitale de l'empire grec, et leurs tentatives avaient échoué; ils l'attaquèrent de nouveau par mer, sous Soliman et Omar II (717-719), et virent encore une fois leurs flottes détruites par le feu grégeois. Léon III, l'Isaurien, qui venait de monter sur le trône, déploya dans cette circonstance un courage à toute épreuve; dirigeant lui-même les brûlots incendiaires, il ruina une partie des bâtiments ennemis, et força les autres à la retraite. Les troupes de débarquement, qui avaient pris terre à la hauteur d'Abydos, s'étaient emparées des villes qui bordent la Propontide jusqu'à Constantinople; la résistance de Léon, un hiver rigoureux, la famine et la peste triomphèrent de leurs efforts.

Les Arabes ne réussirent pas mieux sur terre, quoique Justinien II eût, par une mesure impolitique, obligé les Mardaïtes à descendre du Liban et du mont Taurus. En 692, le khalife Abdelmalek avait obtenu quelques avantages dans la Cilicie; une bataille livrée près de l'île d'Éleuse avait été fatale aux Grecs par la trahison d'un corps d'Esclavons mercenaires; sous Absimare Tibère, les hostilités prirent un caractère de férocité sans exemple. Héraclius, frère de l'empereur, remplit la Syrie de désolation et de carnage. Les habitants de la petite Arménie ayant massacré les garnisons musulmanes répandues sur le territoire, payèrent bientôt le prix du sang; une armée d'Arabes vint fondre sur eux, égorgeant les populations sur son passage, et

les seigneurs de la province furent brûlés vifs. En 703, la Cilicie était le théâtre de nouveaux combats : les succès des généraux romains sauvèrent les empereurs héraclides des dangers qui les menaçaient.

Cependant Justinien II, déposé en 695, avait ressaisi la couronne dix ans plus tard, et ne songeait qu'à satisfaire ses implacables vengeances. Moslemah, frère de Walid I[er], qui s'était déjà signalé par ses excursions en Asie Mineure, s'empara de Tyane, capitale de la seconde Cappadoce. Tel était le mépris qu'inspirait l'empereur qu'un parti de trente Arabes osa traverser toute la contrée, pénétra jusqu'à Chrysopolis, vis-à-vis de Constantinople, mit le feu aux vaisseaux réunis dans le port, et revint sans avoir perdu un seul homme. En 711, sous le règne de Philépique Bardane, Moslemah envahit le Pont et la Lycaonie, prit Antioche de Pisidie, et fit plusieurs campagnes glorieuses, sans obtenir toutefois de résultats bien importants. Maîtres d'une grande partie de l'Arménie, les Arabes fortifièrent les défilés de Derbend contre les Turcs khozars dont les incursions s'étendaient quelquefois jusqu'à Mossoul; ils assiégèrent successivement Amorium, Pergame, Nicée, en Bithynie, et après s'être avancés jusqu'aux rives de la Propontide et du Bosphore, ils finirent par renoncer à des entreprises pour lesquelles il eût fallu plus d'ensemble et la réunion de forces considérables; les Grecs, en défendant les murs de leur capitale et les places fortes de l'Asie Mineure, si souvent menacées, avaient eu du moins la gloire de sauver l'Europe du côté de l'Orient.

Dans l'Asie centrale, les progrès de l'islamisme avaient été plus remarquables ; l'Indus et l'Oxus avaient été franchis ; les Arabes ne s'étaient arrêtés que sur les frontières du grand empire chinois. Maîtres de Tarmidz, ils s'étaient plusieurs fois approchés de Bokhara et de Samarcande, mais sans occuper ces deux villes. Kotaïbah, un de leurs meilleurs généraux, placé sous le commandement immédiat d'Hégiage, qu'Abdel-malek avait chargé de gouverner toutes les provinces situées à l'est de l'Euphrate, s'avança contre les Turcs, les battit complètement, et réduisit le Khowaresm ou Kharizme et le Mawarannahar, où Salem-ben-Ziad et Mohalleb n'avaient fait que des incursions passagères. La grande partie du pays connu dans nos cartes sous le nom de Tartarie indépendante se soumit à l'autorité des khalifes ; non content d'avoir brûlé les idoles de Ferganah, de Nakscheb, de Baikend, de Bokhara et de Samarcande (712), Kotaïbah prit Kaschgar, Aksou, Jerkhen, Khotan, et envoya douze ambassadeurs à l'empereur de la Chine, qui détourna l'orage dont il était menacé en rassasiant d'or leur cupidité.

A l'est du Sedjestan, on se contenta d'imposer un tribut au roi de Caboul. L'effort des conquérants se porta principalement sur la vallée de l'Indus, où régnaient des chefs puissants. Une flotte remonta le fleuve bien avant dans l'intérieur des terres, en même temps qu'une armée venait à travers le Mekran et se répandait dans les plaines de Caschmir. Des villes opulentes et magnifiques couvraient les bords du fleuve ; plusieurs d'entre elles essayèrent vainement de résister ; il leur fallut reconnaître la puissance des khalifes, adopter une

langue nouvelle et tolérer la propagation de l'islam qui remplaça peu à peu le bouddhisme.

Les entreprises des Arabes contre les peuples de l'Inde avaient commencé près d'un siècle auparavant; dès 637, une flotte sortie de l'Oman avait fait une descente dans l'île de Tanah, non loin de la ville actuelle de Bombay; une autre flotte partie du Bahreïn avait attaqué dans le golfe de Cambaye la ville de Baroud; enfin une troisième expédition avait été dirigée vers les bouches de l'Indus. En 643, Abdallah fils d'Ammer, après avoir envahi le Kerman et le Sedjestan, avait vaincu le gouverneur persan du Mekran et le roi du Sinde réunis; quelques années plus tard, Abderrahman fils de Samrah avait attaqué la province de Daver, détruit l'idole Zour et occupé la ville de Bost.

Les royaumes de Caboul et du Sinde formèrent alors la frontière des possessions arabes; en 664, Mohalleb rendit le souverain de Caboul tributaire; les territoires de Cosdar près de Kelath, et de Candabyl furent dévastés, et les musulmans s'approchèrent de plus en plus de la vallée de l'Indus; les troubles qui éclatèrent sous les premiers Ommïades permirent à quelques princes de l'Inde de reconquérir leur indépendance; mais du vivant même de Moawiah, Abderrahman entrait en vainqueur dans Caboul, et en 683 Abdelazis fils d'Abdallah fils d'Ammer faisait respecter au loin l'étendard du prophète. Lorsqu'en 707, par les ordres d'Hégiage, Mohammed-ben-Cassem s'avança sur les bords de l'Indus, il attaqua d'abord le roi Daher, le défit, et prit les villes de Daybal, Byroun, Bahman-Abad, Alor, et Moultan qui devint le boulevard de l'islamisme;

il se rapprochait de l'Himalaya et se disposait à envahir l'empire dégénéré de Canoge; la mort d'Hégiage le rappela du côté de l'Euphrate, et il expia bientôt après dans les supplices le tort d'avoir pris un trop grand ascendant sur les populations indigènes par la sagesse de son gouvernement et la hauteur de son génie.

Les musulmans s'étaient montrés un instant sur les rives du Gange; mais ils ne conservèrent pas ces contrées qu'ils n'avaient fait que parcourir.

Ici s'arrêtent les conquêtes des Arabes; les successeurs de Mahomet n'avaient déjà plus cet esprit de prosélytisme qui, soixante ans auparavant, renversait tous les obstacles. Les khalifes redoutaient même un accroissement de territoire, dans la pensée qu'au milieu des divisions des partis, de nouvelles conquêtes n'auraient fait que favoriser les idées ambitieuses de leurs généraux qu'ils regardaient déjà d'un œil jaloux.

La disgrâce qui frappait Mousa sur les bords du Tage atteignait, à trois mille lieues de distance, Kotaïbah qui venait d'ajouter d'immenses provinces à la monarchie des khalifes, et Mohammed, fils de Cassem, dont la sage politique faisait accepter des Hindous la domination musulmane. On ne pouvait prévoir ce qu'auraient fait ces trois hommes à la tête d'armées victorieuses et pleines d'enthousiasme, si le khalife Soliman, pour se venger d'Hégiage qu'il considérait comme son plus cruel ennemi, n'avait fait porter le poids de sa colère sur les généraux choisis par cet habile ministre. Mais les fils d'Abdel-Malek étaient arrivés à l'apogée de leur puissance; désormais ils ne pou-

vaient plus que déchoir, car ils n'avaient pas cette main ferme et vigoureuse qui seule pouvait maintenir l'unité dans leurs vastes États ; ils n'avaient pas, à l'exemple des compagnons du prophète, le sentiment de leur force, et en s'abandonnant à d'injustes soupçons contre leurs propres partisans, ils rallumèrent eux-mêmes le feu de la guerre civile.

LIVRE IV

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN ORIENT

742-1258 et 1538 (ère chrétienne). — 125-656 et 945 (ère musulmane).

CHAPITRE PREMIER

LES ABBASSIDES.

L'empire arabe, en 743, est parvenu à ses limites extrêmes. Les successeurs de Mahomet ont tracé le cercle au delà duquel leur action ne se fera point sentir. A partir de cette époque, les déchirements vont commencer.

Trois continents, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, ont été successivement envahis. En Europe, les Arabes possèdent toute la péninsule ibérique, à l'exception de quelques défilés dans les Asturies, où les compagnons de Pélage font une résistance opiniâtre. La Septimanie, les îles de la Méditerranée et Chypre, la Crète et Rhodes.

Le nord de l'Afrique leur appartient également; leur domination est partout reconnue, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'isthme de Suez. Ils ont divisé les

côtes en deux gouvernements : à l'ouest, le Magreb, comprenant les anciennes provinces grecques de la Byzacène, de l'Afrique consulaire, de la Numidie, des Mauritanies césarienne et sitifienne, et de la Mauritanie tingitane ; à l'est, l'Égypte et la Cyrénaïque dont le gouverneur reçoit les tributs imposés par Amrou aux peuples de la Nubie.

La plus grande partie de l'Asie est soumise aux khalifes ; on leur obéit des déserts du Sinaï aux steppes du Turkestan, et de la vallée de Caschmir aux versants du Taurus. Si l'Asie Mineure a échappé à leurs lois, les provinces frontières (la Cilicie, la Cappadoce et le Pont) sont devenues leurs tributaires. Aucune partie de l'empire des Perses n'a pu se soustraire à leur autorité. Bien plus, ce que les princes sassanides n'avaient jamais pu faire, ils l'ont accompli avec une rapidité sans exemple ; leurs généraux ont conquis, au delà du Gihon et de l'Indus, la Bukharie, la Sogdiane, dont ils ont formé une seule province, et le Mawarannahar. Du côté de la mer Caspienne, le Khowaresm leur est soumis ; au delà du Sedjestan, le roi de Caboul paie tribut ; enfin, dans la vallée de l'Indus, ils envoient fièrement réclamer l'impôt des principaux chefs du pays.

En 743, cet immense empire, plus grand que celui d'Alexandre, presque égal à celui des Romains, avait pour capitale Damas, embellie de monuments magnifiques : elle avait vu s'élever, sous le règne de Walid I[er], cette mosquée célèbre mise au rang des merveilles du monde, et que Tamerlan devait détruire sept siècles plus tard. C'était une révolution qui avait élevé Damas, autrefois simple chef-lieu de la Syrie, au rang où elle

se trouvait alors. Une révolution nouvelle allait l'en faire déchoir et déplacer en même temps le centre de l'empire.

Les Syriens, nous l'avons vu, s'étaient, dès l'origine, dévoués au triomphe de la famille d'Ommïah, qui, par reconnaissance, aussi bien que par une sage politique, avaient fixé leur résidence au milieu d'une population fidèle, toujours prête à les soutenir les armes à la main. Mais la prééminence de la Syrie n'avait pas été acceptée sans murmure. La Mecque et Médine avaient montré en plusieurs circonstances une opposition violente. Dans l'Irak, qui s'était peuplé, plus que toute autre province, de familles arabes parties du désert, on disait hautement que les Ommïades avaient usurpé la souveraine puissance; Bassorah et Koufah, devenues des villes importantes, avaient été plusieurs fois le théâtre de rébellions sanglantes, et les habitants de l'Asie orientale étaient disposés à embrasser comme elles la cause des descendants d'Ali ([33]). Mais le malheur et la trahison semblaient s'attacher aux pas des Alides; leurs tentatives avaient été étouffées dans des flots de sang, et, il faut le dire, ils devaient, en grande partie, s'attribuer à eux-mêmes le mauvais succès de leurs efforts. Cette famille s'était partagée en plusieurs branches dont chacune réclamait pour un de ses membres le titre de khalife ou d'iman; les prétentions de l'une étaient, aux yeux des autres, complètement illégitimes; lorsqu'un des Alides prenait les armes, il était soutenu par ses proches parents et un certain nombre de musulmans, pour qui un descendant de Mahomet était toujours un digne héritier du trône; mais on ne voyait

pas la famille d'Ali tout entière se lever comme un seul homme pour défendre les droits du prétendant, armer en sa faveur les bras des nombreux partisans qu'elle comptait dans tous les pays soumis à l'islamisme; aussi on n'obtenait que des succès partiels, et, après quelques instants d'une existence brillante, on finissait par succomber devant des forces supérieures.

D'un autre côté, les descendants d'Ali s'élevèrent rarement à la hauteur du rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Parmi ceux qui, à différentes époques, revendiquèrent le titre de khalifes, il n'en est pas un qui ne se distinguât par ses qualités morales et quelquefois même par son courage personnel; mais aucun d'eux n'eut en partage cette prudence, cette énergie, cette volonté ferme qui maîtrise les événements, et ils ne firent jamais que retarder la catastrophe terrible qui ne pouvait manquer de terminer des entreprises mal conçues et conduites avec plus d'entraînement que de sagesse.

Les fils d'Abbas, plus adroits et plus heureux, préparèrent de très-loin leur grandeur future; pour colorer d'une apparence de justice leurs prétentions ambitieuses, ils avaient supposé qu'Abou-Haschem-Abdallah, petit-fils d'Ali, empoisonné par ordre du khalife Soliman, leur avait délégué, avant de mourir, la dignité d'iman; Abou-Haschem ne descendait pas de Fathime, la fille du prophète. Son père, Mohammed, surnommé Ebn-Hanefiïah, parce qu'il avait eu pour mère une femme de la tribu de Hanef, avait mérité l'estime générale par ses vertus; mais il n'avait pu disputer le rang d'iman au fils de Hoseïn, arrière-petit-fils de Mahomet;

aussi, les véritables titres des Abbassides se fondèrent exclusivement sur l'intrigue et la force. Leur audace détermina la plupart des Alides, qui désiraient avant tout la ruine de la maison d'Ommïah, à se déclarer pour eux, et l'Irak tout entier se disposa à prendre les armes.

Les Ommïades ne pouvaient ignorer le danger de leur position ; déjà ils avaient aboli l'usage d'excommunier la mémoire d'Ali, et le pieux Omar II avait même songé à se choisir un successeur dans la famille du gendre de Mahomet. Cette disposition avait causé sa perte ; après lui (720), la division n'avait pas cessé de troubler la famille régnante ; et les revers de Zéid qui, en 740, avait disputé le sceptre à Hescham, n'avaient servi qu'à mettre plus en évidence le parti des Abbassides.

Le successeur désigné d'Hescham, Walid II, se montra, dès son avènement, par ses mœurs et son caractère, si peu digne d'être le chef d'une religion et d'un grand empire, que la ville de Damas méconnut son autorité et proclama khalife un autre Ommïade, Yézid II (743). Walid essaya vainement de rentrer à Damas ; vaincu dans un combat où il trouva la mort, il laissa à d'autres le soin de punir son parent et la ville rebelle ; ses partisans, réfugiés à Émèse, tentèrent une seconde fois la fortune sans plus de succès, et un autre parent d'Yézid ayant soulevé la Palestine, ne fut pas plus heureux. Un membre de leur famille, doué d'un mérite incontestable et gouverneur de la Mésopotamie, Merwan, petit-fils de Merwan Ier, jugeant que l'autorité d'Yézid était mal assise au moment même où il fallait à l'État

un homme ferme et énergique, crut pouvoir aspirer à la puissance suprême. Soutenu par les habitants du Djezireh, dont il avait su se faire aimer, il marcha sur Damas, recevant sur la route l'hommage des villes qui, comme Émèse, ne s'étaient soumises qu'avec peine aux armes d'Yézid, et à son arrivée il ne trouva plus que des adversaires en désarroi. Yézid II venait de mourir (744); un de ses frères chercha inutilement à continuer la lutte; Merwan resta maître du khalifat en 746. Les Abbassides ne demeurèrent pas inactifs au milieu de ces dissensions qui détournaient tous les gouverneurs des soins de l'administration. Ils mirent le temps à profit pour organiser une ligue redoutable, et rallièrent autour d'eux les mécontents de tous les partis. Des émissaires adroits parcoururent le Khorasan, et cette province donna le signal de l'insurrection en proclamant khalife Mohammed, arrière-petit-fils d'Abbas, et à la mort de Mohammed, son fils Ibrahim. L'auteur principal de cette révolution était le farouche Abou-Moslem qui s'était élevé d'une condition infime aux plus hautes dignités, et qui avait été nommé gouverneur du Khorasan; il fit arborer à Mérou, sur son palais, le drapeau noir, emblème du parti des Abbassides (750), qui avaient proscrit le blanc, couleur des Ommïades, et la guerre civile recommença.

Merwan, à la première nouvelle de ces événements, s'était assuré de la personne d'Ibrahim qui affectait le goût de la retraite. Pour effrayer ses ennemis par une résolution violente, il ordonna la mort de l'Abbasside; ce fut un acte de mauvaise politique; le frère d'Ibrahim, Aboul-Abbas, en apprenant cette cruelle exécution, se

hâta d'accourir à Mérou et se fit proclamer khalife, suivant les cérémonies ordinaires. Du palais du gouverneur il se rendit en grande pompe à la mosquée, où il récita tout haut la kotbah ou prière publique, et se mettant à la tête de ses partisans, il se disposa à consacrer son usurpation par la victoire. Merwan s'avançait dans le Khorasan avec une nombreuse armée. Il avait pour lui la supériorité du nombre et des talents militaires. On en vint aux mains sur les bords du Zab. Un accident imprévu causa la perte des Ommïades ; Merwan ayant quitté son cheval au moment où son triomphe semblait assuré, l'animal effrayé se précipita au milieu des combattants qui crurent que le khalife avait été tué ; le désordre se mit aussitôt dans les rangs des Syriens, et Merwan fut réduit à fuir. Poursuivi par l'émir Abdallah son vainqueur, il traversa rapidement le Djezireh, la Palestine, et se croyait en sûreté sur les frontières de l'Égypte, lorsqu'il fut surpris et tué dans une église copte. Les meurtriers lui coupèrent la tête, qui, portée à Koufab, et exposée, suivant la coutume orientale, aux regards de la population, apprit à tous la chute définitive de la maison d'Ommïah (752). Ceux qui s'étaient séparés de Merwan et n'avaient pas su combattre pour soutenir sa cause eurent bientôt lieu de s'en repentir. Aboul-Abbas se promettait de punir d'un seul coup et la mort de son frère et les longues souffrances que sa famille avait supportées ; sa vengeance surpassa tout ce que la haine peut inventer de plus terrible. Les Ommïades et leurs adhérents furent poignardés par milliers ; il y eut en un seul jour à Damas quatre-vingt-dix de leurs chefs qui périrent victimes

de leur crédulité ; on les avait invités à un festin de réconciliation ; tout à coup, au milieu de la fête, des soldats apostés vinrent se ranger derrière chacun d'eux ; à un signal donné, ils déchargèrent sur leur tête un coup de massue et les renversèrent. Puis sur les morts et les mourants on fit placer des planches qu'on recouvrit de riches tapis, et tous les officiers de l'armée furent appelés à un nouveau repas. Aboul-Abbas, qui mérita si bien le surnom d'*El-Saffah* (le sanguinaire), voulait exterminer tous les Ommïades; un d'eux, échappé au massacre général, allait faire porter aux Arabes d'Orient la peine de tant de crimes.

La révolution qui avait élevé les Abbassides au khalifat peut être regardée comme une réaction de l'Asie orientale contre l'Asie occidentale ; elle avait été faite par les habitants du Khorasan et de l'Irak : ce furent eux aussi qui en profitèrent. Les khalifes cessèrent de résider en Syrie ; ils allèrent s'établir dans la Babylonie. Aboul-Abbas, qui ne régna que deux ans (752-754), fixa son séjour à Anbar ; Almanzor, son frère et son successeur, chercha une résidence plus convenable et plus imposante. Il arrêta d'abord son choix sur Koufah ; mais l'esprit de la population, mieux disposée pour les Fathimites que pour sa propre famille, lui déplut. Il songea à créer lui-même une ville nouvelle qui lui fût toute dévouée ; et en 762 il fonda Bagdad dont la renommée éclipsa bientôt celle de toutes les cités de l'Orient. Bagdad fut construite au bord du Tigre, près de l'ancienne Séleucie, autour d'une colline que dominait le pavillon des khalifes ; une enceinte en briques, défendue par cent soixante-trois tours, la proté-

geait contre les attaques du dehors. Des sommes immenses furent consacrées à ses embellissements.

Le changement de capitale fut accueilli avec satisfaction par tous les Orientaux qui voyaient se rapprocher d'eux le siége du gouvernement. Il n'en fut pas de même des pays de l'extrémité occidentale du khalifat, l'Espagne et le Magreb, qui se plaignaient déjà de leur isolement et qui, ne se considérant en quelque sorte que comme des provinces tributaires de l'empire, n'attendaient qu'une occasion favorable pour devenir indépendants.

Rien sans doute ne pouvait être plus funeste à la grandeur de l'islamisme qu'une semblable scission, mais elle était tellement dans la force des choses qu'elle s'accomplit sans effusion de sang et comme par un accord tacite.

Dès que l'Espagne apprit l'avènement des Abbassides et la chute des Ommïades, elle se sépara de la mère patrie; puis ayant su qu'un membre de la famille d'Ommïah se trouvait dans le Magreb, elle n'hésita pas à le proclamer khalife (755). L'Afrique, sans aller aussi loin, parut approuver l'acte de son gouverneur Abderrahman-ben-Habid, qui hésitait à reconnaître la souveraineté d'Almanzor. Les peuples de cette contrée avaient depuis longtemps compris que leurs intérêts n'étaient point les mêmes que ceux des peuples de l'Asie; toutefois, ils ne voulurent point se rallier au khalifat de Cordoue, se partagèrent en plusieurs groupes distincts avec des chefs particuliers; les faibles liens qui les rattachaient à la dynastie des Abbassides disparurent bientôt complètement.

C'est pour cela qu'au point où nous en sommes arrivés, il faut scinder l'histoire des Arabes en deux parties ; nous étudierons d'abord les révolutions du khalifat d'Orient et les événements accomplis en Égypte qui se lient intimement à ces révolutions ; puis nous traiterons, dans un chapitre spécial, des Arabes de l'Espagne et de l'Afrique proprement dite.

CHAPITRE II

PUISSANCE DES ABBASSIDES

752-846 (de J.-C.). — 137-231 (de l'hégire).

Le règne des premiers Abbassides est l'époque de la grande splendeur des Arabes d'Orient. Le temps des conquêtes est passé; celui de la civilisation commence. Aboul-Abbas n'avait régné que deux ans; son frère, Abou-Giafar Almanzor, ouvre la série de ces khalifes éminents dont le nom, resté toujours populaire en Asie, l'est devenu également dans nos pays par le recueil célèbre des *Mille et une Nuits*. Il avait combattu, jeune encore, avec les chefs de sa famille, et il mérita le surnom de Victorieux ; mais son principal titre de gloire est d'avoir créé un système de gouvernement qui atteste la profondeur de ses vues. Dans les riches provinces de son vaste empire, les gouverneurs disposaient de la force militaire et des finances ; ils appliquaient une partie du produit des impositions aux besoins des localités, et n'envoyaient que le surplus aux khalifes. Almanzor, n'osant modifier un état de choses si favorable aux administrés, érigea en principe d'opérer de fréquents changements dans le personnel des délégués de la puissance souveraine et d'écarter les

familles distinguées du maniement des affaires; la plus dangereuse de ses maximes fut de se jouer de la foi donnée et de perdre, sans égard pour d'anciens services, tout homme dont la grandeur devenait suspecte; Abdallah, le destructeur des Ommïades, Abou-Moslem lui-même, et plus tard, sous Haroun-al-Raschid, les Barmécides, furent sacrifiés à une politique ombrageuse et impitoyable.

Almanzor employa une partie de sa vie à augmenter ses richesses; il amassa un trésor immense que quelques historiens ont évalué à sept cent cinquante millions de francs. Cette avidité ne l'empêcha pas de se montrer libéral à l'égard des gens instruits; il donna lui-même l'exemple d'un amour éclairé des sciences et des lettres, et nous le retrouverons, lorsqu'il sera question de l'histoire de l'astronomie chez les Arabes.

On s'habitua, sous ce règne, à considérer le khalife comme l'image de la divinité sur la terre. Il exigea toujours de ses sujets le respect le plus profond, et il l'obtint. L'autorité absolue de ses successeurs ne rencontra plus d'opposition; la génération qui les entourait était façonnée à l'obéissance. Le seul écueil qu'ils eussent à éviter, c'était l'excès de leur propre despotisme. Les premiers successeurs d'Aboul-Abbas, qui, sous bien des rapports, ont été, à juste titre, comparés aux Antonins et aux Médicis, ne font servir leur suprême puissance qu'à l'amélioration intellectuelle et au bien-être des Arabes. Respectés de leurs voisins, à l'abri des troubles que le fanatisme a si souvent excités, ils cherchent par une administration active et libérale, par des entreprises grandes et utiles, à mériter l'estime de tous.

A côté de Bagdad, d'autres cités s'élèvent ; on construit des routes, des caravansérails, des marchés, des canaux, des fontaines; on forme un grand nombre d'établissements d'instruction et de bienfaisance; le gouvernement excite et protége l'étude des lettres, le commerce et tous les arts de la paix.

Les règnes d'Almahadi et d'Alhadi (755-786), dont la magnificence a été si vantée, furent effacés par celui d'Haroun-al-Raschid ou Haroun le Juste (786-809).

Cet homme célèbre, en qui peut se personnifier le génie de la race arabe parvenue à son plus haut développement, mérite une mention particulière dans l'histoire des vicaires de Mahomet. Doué des meilleures qualités, brave, généreux, magnanime, il eut souvent la force de résister aux entraînements du despotisme pour n'écouter que la voix de la raison. Chargé de gouverner, sans aucune espèce de contrôle, un empire immense dont les habitants exécutaient sans murmure les moindres décisions de sa volonté, il ne fut pas écrasé du fardeau des affaires publiques, et sut faire du bonheur de ses sujets le principal mobile de ses actions. Ami sincère de la vertu, prêt à reconnaître ses torts, cherchant toujours à s'assurer par lui-même de la situation et des vœux de ses peuples, il ne négligeait aucune occasion de faire le bien. S'il se montra si différent de lui-même en ordonnant le meurtre des Barmécides, il faut croire qu'il fut trompé par de faux rapports sur cette famille qui lui avait donné ses meilleurs ministres, Fadhl et le grand vizir Giaffar. Les Barmécides, d'origine persane, avaient brillé pendant près d'un siècle auprès des khalifes, d'abord comme précur-

seurs des Abbassides, ensuite comme promoteurs du mouvement littéraire et scientifique des Arabes. Ce fut principalement à leur instigation qu'Haroun-al-Raschid protégea les arts, le commerce et l'industrie; il reconnut plus tard leur innocence et regretta sa cruelle décision. Aussi charitable que religieux, Haroun accomplit scrupuleusement tous les devoirs d'un musulman sincère; ses qualités supérieures firent une profonde impression sur les Arabes, et sa gloire brille en Orient du plus vif éclat. Par un singulier contraste, Amin, fils aîné d'Haroun, n'avait aucune des vertus paternelles. Dès les premières années de son règne, il s'aliéna les esprits, tandis que son frère, Almamoun, montrait la plus grande sagesse dans le gouvernement du Khorasan. Le vœu unanime des musulmans porta ce dernier au khalifat, et Amin, en 813, dut résigner l'autorité.

Almamoun, surnommé l'Auguste des Arabes, surpassa les espérances qu'il avait fait concevoir. Moins brillant qu'Haroun, il lui fut supérieur par les connaissances et la hauteur de son génie. La seule faute politique qu'on ait à lui reprocher fut un acte de reconnaissance et de bonté; il donna à Thaher, en récompense des services qu'il en avait reçus, le gouvernement héréditaire du Khorasan; ce fut le premier démembrement du khalifat d'Orient, non pas que les Thahérites dussent abuser de leur indépendance et méconnaître les bienfaits que le chef de leur famille avait reçus des Abbassides; mais un funeste exemple avait été donné, et l'on vit les gouverneurs des provinces chercher à se soustraire insensiblement à l'autorité de leur souverain légitime.

Almamoun considérait l'instruction comme le vrai salut des peuples ; il ne voulut pas que le progrès des lumières dépendît de la munificence accidentelle du chef de l'État, et mit la dignité des lettres à l'abri des événements par des dotations permanentes ; de tous côtés des écoles furent ouvertes, « et l'on vit, pour la première fois peut-être dans l'histoire du monde, un gouvernement religieux et despotique s'allier à la philosophie, préparer et partager ses triomphes. » Pénétré des idées d'une sage tolérance, et réunissant autour de lui des savants grecs, persans, coptes, chaldéens, il ne voulut pas admettre de distinction en matière de religion. Il fut établi que chaque fois qu'il y aurait dix chefs de famille, chrétiens, juifs ou mages, ils pourraient se constituer une église ; tous furent déclarés susceptibles d'exercer des fonctions publiques, et les préjugés qui repoussaient les dissidents de la société des fidèles parurent un instant s'effacer. Ils devaient renaître plus violents que jamais sous le khalife Motawakkel, troisième successeur d'Almamoun. Lui-même ne fut pas toujours à l'abri d'injustes attaques. Les théologiens de Bagdad avaient déjà provoqué des persécutions contre le zendikisme qui, né dans le Khorasan, n'offrait en réalité qu'un amalgame d'idées mages et islamites. Almanzor s'était servi de leurs écrits pour rendre odieuse la mémoire d'Abou-Moslem, et Alhadi avait ordonné de sanglantes exécutions contre les novateurs. Almamoun fut accusé de zendikisme ; pour réduire ses adversaires au silence, il aggrava les peines portées contre les séparatistes, et, fidèle cependant à ses principes de tolérance, il évita soigneusement de les appliquer.

Les deux successeurs d'Almamoun, Motassem (833-842) et Wathek (842-846), furent dignes du trône; le premier, prince charitable et généreux, eut le seul tort de former sa garde particulière de jeunes Turcs qui devaient plus tard renouveler, auprès des khalifes, les excès des prétoriens de Rome auprès des empereurs. Pour Wathek, son règne ne fut troublé que par des querelles de doctrines. La divergence des opinions religieuses était grande, puisque l'on a compté chez les Arabes jusqu'à soixante-treize sectes principales; ajoutez à cela les trois cent treize sciences coraniques, et vous aurez une idée de la confusion où devaient tomber souvent les esprits. Wathek, pour avoir apprécié avec les lumières de sa raison le dogme de l'éternité du Coran, soutenu avec véhémence par le docteur Ahmed-ben-Nassar, se vit au moment d'être détrôné et remplacé par ce rude adversaire. Jugé très-sévèrement par des historiens prévenus, il fut cependant un excellent prince; protecteur des lettres qu'il cultivait lui-même, il encouragea l'industrie, et sous son gouvernement il n'y eut pas de mendiants dans ses États; brave et rempli de bienveillance pour tous, il mourut avec la résignation pieuse d'un caractère ferme et éclairé.

Ce qui distingue surtout les règnes des premiers Abbassides, c'est l'absence complète d'expéditions entreprises dans des vues d'agrandissement. Ces princes soutinrent plusieurs fois la guerre contre leurs voisins, mais sans songer à de nouvelles invasions. Ce fut surtout avec les Grecs que, durant cette époque, les Arabes d'Orient eurent des démêlés. La ligne de frontières qui les séparaient était fréquemment le théâtre de col-

lisions sanglantes. Les Grecs regrettaient la perte de leurs plus belles provinces, et d'un autre côté ils étaient fiers d'avoir opposé, à Constantinople et dans l'Asie Mineure, uue heureuse résistance à l'islamisme. Leurs généraux, souvent battus, cherchaient cependant une occasion de gloire au milieu d'hostilités partielles. Un succès flattait à tel point la vanité de ces Grecs dégénérés, que celui qui l'avait obtenu était presque sûr de la couronne. Cette guerre d'escarmouches se prolongea sous la plupart des successeurs d'Aboul-Abbas.

Pendant le règne d'Almanzor, les empereurs de Byzance perdirent Mélitène, ville très-importante de la Cappadoce; ils eurent la douleur de voir toute la Cilicie ravagée et une de leurs armées vaincue sur les bords du Mélas, en Pamphylie. Le khalife Almahadi leur fit éprouver de nouveaux revers (775-785). Ils avaient cru d'abord un instant que la fortune allait favoriser leurs armes; l'ennemi s'était présenté devant Dorylée, ville de Phrygie, et après une attaque de plusieurs semaines, il avait été forcé de se retirer (771). L'année suivante, il avait été chassé de toutes les places fortes qu'il occupait en Cilicie. Mais les Arabes, irrités de ces défaites successives, se préparèrent à prendre une revanche éclatante. Ils organisèrent une expédition sur une plus grande échelle, entrèrent dans l'Asie Mineure par la Cappadoce, battirent toutes les troupes qu'Irène, tutrice de Constantin Copronyme, envoya contre eux, et parurent devant les murs de Constantinople. Réduite aux abois, l'impératrice aima mieux se soumettre à un tribut que d'exposer sa capitale aux

horreurs d'un siége. Elle rendit les villes de Cilicie et s'engagea à payer annuellement soixante mille dinars. C'était Haroun-al-Raschid que son père Almahadi avait mis à la tête de l'armée; il rentra en Syrie avec un butin considérable et traînant à sa suite plus de six mille prisonniers.

Irène, en 792, se crut assez forte pour pouvoir rompre le traité et se soustraire à ses obligations; des deux côtés on se prépara aux hostilités. Haroun était devenu khalife. Il ne se contenta pas d'envoyer des troupes dans l'Asie Mineure; il fit équiper des vaisseaux pour ravager les îles de la Méditerranée. Irène paya cher ses velléités belliqueuses. D'abord la Phrygie, la Bythynie, la Lydie furent dévastées; puis la marine grecque fut entièrement détruite dans le golfe de Satalieh. Les Arabes, maîtres de la mer, allèrent ravager l'Archipel qu'ils mirent à feu et à sang. En présence de ces revers qui constataient si évidemment son impuissance, Irène se résigna de nouveau à payer le tribut; elle stipula de plus un échange de captifs. Cet échange eut lieu sur les bords d'un petit fleuve de Cilicie, et dans la suite cet usage prévalut toutes les fois qu'une trêve avait lieu entre les parties belligérantes. Irène avait reçu de trop dures leçons pour songer désormais à recommencer la lutte. Nicéphore, son successeur, se fiant à son courage, n'hésita pas à tenter de nouveau la fortune. Il adressa une missive orgueilleuse au khalife qui lui fit cette courte réponse : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, Haroun-al-Raschid, commandeur des croyants, à Nicéphore, chien de Romain. J'ai lu ta lettre, fils d'une infidèle; tu

n'entendras pas ma réponse, tu la verras; » et il l'écrivit en caractères de feu dans les plaines de l'Asie Mineure. Non seulement Nicéphore ne put se dégager du tribut imposé, mais encore il exposa ses provinces à des invasions réitérées qui leur enlevèrent leurs dernières richesses. On ne peut toutefois méconnaître ses grandes qualités, comme l'ont fait les historiens grecs. Il y a quelque chose de noble et de touchant dans la conduite de cet empereur qui, toujours battu, ne voulut jamais reconnaître son infériorité, et qui, réduit plusieurs fois à la dernière extrémité, ne déposa jamais les armes. On l'a accusé d'avarice et d'avidité; les blessures qu'il reçut en s'exposant dans les combats le montrent sous un jour plus avantageux; ses efforts, du reste, furent inutiles: Haroun demeura constamment vainqueur. Le Pont fut dévasté, et la ville d'Héraclée assiégée, prise et réduite en cendres. Les côtes de la Pamphylie, de la Mysie, de la Lydie furent saccagées; l'île de Rhodes eût passé tout entière sous la domination musulmane, sans la vigoureuse résistance de la capitale. Ces guerres prouvent d'ailleurs que si les Arabes n'avaient pas encore perdu leur science militaire, ils étaient loin de ces temps d'héroïsme où le moindre revers excitait l'ardeur enthousiaste de la nation tout entière; les généraux d'Omar ne se seraient arrêtés qu'à Constantinople.

En 829, la guerre recommença sous un singulier prétexte. Almamoun, qui aimait avec passion les mathématiques, ayant appris qu'il existait à Constantinople un savant nommé Léon auquel nul ne pouvait être comparé, désira le voir à Bagdad. L'empereur refusa

de laisser partir Léon. C'en fut assez pour déterminer le khalife à reprendre les armes; il ne poussa point, il est vrai, la guerre avec activité. Quelques avantages obtenus par les Grecs enflèrent le cœur de Théophile; il crut le moment venu de ressaisir tout ce qui avait été enlevé à Constantinople au delà des anciennes limites, et il prit l'offensive (833). Motassem venait de monter sur le trône; il était capable de repousser vigoureusement son ennemi. Les succès furent longtemps balancés; l'empereur s'étant emparé, en 836, de Sozopetra, ville natale du khalife, la traita, malgré les représentations de ce prince, avec la plus grande rigueur; il détruisit tous les monuments, passa les habitants au fil de l'épée et réduisit les femmes et les enfants en esclavage. Motassem jura de tirer de cet acte de barbarie une vengeance éclatante. A la tête d'une nombreuse armée, il marcha contre Amorium, patrie de Théophile, l'emporta d'assaut et lui fit subir le même sort que Sozopetra (840). Pendant deux ans encore, il resta sous les armes sans vouloir écouter aucune proposition de paix; il entrait chaque année sur les terres de l'empire, mettait à contribution les villes ouvertes (840-842) et revenait chargé de butin. Watheck, son successeur, se montra moins acharné; mais ce furent les Grecs qui voulurent alors continuer la lutte. Commandés par l'empereur Basile, ils furent plus heureux, et recouvrèrent en Cilicie toutes les places qu'Haroun leur avait enlevées (842-846).

Les Arabes eurent encore, pendant cette période, à repousser les incursions des Turcs khozars. Ce peuple envahit l'Arménie pendant le khalifat d'Haroun-al-Ras-

chid, et enleva près de cent mille captifs (787). Les Arabes se contentèrent de fermer à l'ennemi les défilés du Caucase.

Les Abbassides ne firent point voir une sollicitude très-vive pour leurs provinces occidentales; c'est à peine s'ils cherchèrent à rattacher l'Espagne à leur empire, et ils abandonnèrent l'Afrique à elle-même; bien plus, ils contribuèrent eux-mêmes à l'élévation de la famille des Aglabites en la déliant de toute obéissance à leur égard, sous la seule restriction de reconnaître leur souveraineté, comme s'ils étaient las d'exercer leur autorité temporelle dans cette partie du monde, et qu'il leur suffît de savoir leur nom répété dans les mosquées. Ibrahim-ben-Aglab accepta ces conditions d'Haroun-al-Raschid; il s'empara du gouvernement de tout le Magreb, et l'investiture qu'il avait reçue lui servit à donner à sa dynastie une sorte de consécration religieuse. Toutefois, ses successeurs ne purent empêcher qu'un représentant de la famille des Alides ne détachât définitivement du khalifat de Bagdad la Mauritanie occidentale, où les Édrissites s'établirent.

Les Abbassides espéraient peut-être que les divisions, qui ne pouvaient manquer de s'élever en Espagne, ramèneraient la péninsule sous leur domination, ce qui expliquerait leur politique d'expectative et leurs négociations avec les rois francs. On connaît les relations d'Haroun al-Raschid avec Charlemagne, les ambassades qu'ils s'envoyèrent, les présents qu'ils échangèrent. Cependant les Abbassides ne firent aucun armement contre les khalifes de Cordoue, et eurent même à souffrir des entreprises des Arabes de la péninsule. Une escadre,

montée par des pirates andalous, vint piller, en 820, les côtes d'Égypte. Les assaillants entrèrent dans la ville d'Alexandrie qu'ils mirent à feu et à sang ; Almamoun ne tira aucune vengeance de cette attaque ; il ne songea même pas à occuper l'île de Crète (Candie), que ces pirates avaient conquise sur les Grecs, après avoir brûlé leurs vaisseaux pour s'imposer la nécessité de vaincre ou de mourir.

En renonçant aux entreprises guerrières, les khalifes abbassides ne faisaient que céder à l'esprit de leur temps; les Arabes de l'Orient commençaient à comprendre les bienfaits de la civilisation ; et les maîtres de Bagdad répondirent aux vœux de leurs peuples en leur donnant un système d'administration régulier, en établissant une justice sévère, en répandant partout l'instruction, en favorisant par le commerce l'union plus intime des différentes provinces de l'empire musulman.

On avait d'abord institué une chambre des finances et une chancellerie d'État : la première devait acquitter toutes les dépenses des khalifes et recevoir leurs revenus ; la seconde, imprimer un caractère d'authenticité aux ordres qui émanaient de leur volonté ; elles avaient fonctionné quelque temps toutes seules : puis, leur insuffisance s'étant fait sentir, on avait remplacé la chambre des finances par quatre diwans, dont l'un était chargé spécialement de la solde des troupes ; le second de la perception des impôts ; le troisième de la nomination des fonctionnaires subalternes, et dont le quatrième enfin contrôlait la comptabilité.

A cette organisation, les Khalifes s'étaient contentés

d'ajouter la création de la charge d'*hadjed*, espèce de chambellan, qui avait pour mission d'introduire les ambassadeurs, et de celle d'un grand juge qui les débarrassa du soin de décider dans les affaires importantes, en cas d'appel du jugement des cadis.

Les Abbassides, dès leur arrivée au pouvoir, résolurent de donner plus d'unité et de force à l'administration. Comme le poids des affaires était réellement trop lourd pour une seule tête, ils appelèrent auprès d'eux un vizir (*porteur de fardeaux*), non pas qu'ils voulussent abdiquer entre ses mains toute l'autorité, mais afin que celui-ci, espèce de premier ministre, préparât leurs décisions par un travail préliminaire ; ils fixèrent ensuite, d'une manière régulière, les contributions que les différentes provinces devaient payer, de sorte qu'ils savaient d'avance de quelles ressources ils pouvaient disposer. Le total des revenus d'Haroun-al-Raschid, sans compter les prestations en nature, s'éleva, en une année, à deux cent soixante-douze millions trois cent cinq mille huit cents dirhems (pièces d'argent) et à quatre milllons quatre cent vingt mille dinars (pièces d'or ([34]). C'est sur le Coran que les khalifes s'appuyaient pour exiger l'impôt. Un verset du chapitre IX leur ordonnait d'exiger le *djézieh* de tous les infidèles qui résidaient sur le territoire musulman ; le montant de cette capitation fut fixé à un taux différent, suivant la fortune des individus : le riche devait payer quarante-huit dirhems ; celui qui n'était qu'aisé, vingt-quatre ; le pauvre, douze seulement. Il y avait, en outre, une contribution foncière, diversement appelée, suivant qu'elle s'appliquait aux juifs et aux chrétiens, ou aux

musulmans : pour la première catégorie, c'était le *kharadj ;* pour la seconde, la dîme. Le *kharadj*, comme la capitation, eut un maximum qu'on ne pouvait pas dépasser ; quant à la dîme, elle s'appliquait à trois sortes de biens fonds : 1° les terres vagues, que les musulmans avaient mises en culture; 2° les terres dont les possesseurs étaient convertis à l'islamisme, sans y avoir été contraints par la force des armes; 3° les terres prises sur les infidèles, et possédées à titre de butin. On voit par là que les biens antérieurs à la conquête étaient exempts de tout impôt. En présence de ces catégories, on comprend aussi combien, dans l'empire arabe, il y avait des voies ouvertes à l'exaction des gouverneurs, et l'extrême nécessité d'un pouvoir vigilant pour empêcher les abus et les confusions. En dehors de la capitation, du *kharadj* et de la dîme, les khalifes avaient encore d'autres sources de revenus dans les droits de douane, l'exploitation des mines, la location des terres vagues, l'appropriation des biens de ceux qui mouraient sans héritiers, etc.

Le bon état des finances permit aux Abbassides d'entreprendre de grands travaux. C'est ainsi qu'Almahadi fit construire des caravansérails, creuser des citernes dans le long trajet de Bagdad à la Mecque, afin que les pèlerins et les caravanes trouvassent un abri dans les mauvais temps et des secours contre les souffrances de la soif; qu'il perça une route entre la Mecque et Médine; qu'il établit enfin entre l'Hedjaz et l'Yémen des relais de chevaux et de chameaux, pour faciliter les communications entre ces deux importantes provinces.

Déjà, depuis Moawiah, un service de courriers reliait les chefs-lieux des différents gouvernements de l'empire arabe.

Ce n'est pas tout : les Abbassides instituèrent en divers lieux un grand nombre de fondations pieuses, en faveur de mosquées et d'écoles qui, grâce à ces biens de main-morte, subsistèrent sans peine au milieu des révolutions politiques. Ils réunirent à Bagdad les archives du khalifat, afin qu'on pût consulter les ordonnances de leurs prédécesseurs, créèrent dans cette même ville une excellente police, dont la mission n'était pas seulement de protéger les personnes, mais aussi d'assurer le respect des propriétés, et organisèrent un guet nocturne pour empêcher les attaques à main armée. Les marchands eux-mêmes durent se constituer en syndicats responsables, chargés de surveiller les transactions et de réprimer les fraudes en matière de commerce. Ce fut Almahadi qui créa la charge si utile de *mohtesib*, espèce d'intendant des marchés à qui se trouve confiée toute la police municipale. Le mohtesib parcourt de temps en temps la ville à la tête d'un certain nombre de soldats, s'assure de l'exécution des ordonnances de police, et vérifie les poids et mesures dont les marchands font usage; sa justice est sommaire : il fait immédiatement châtier les coupables par ses soldats.

Les *bédouins*, depuis que les expéditions guerrières avaient cessé, recommençaient déjà dans leurs déserts une vie de pillage et de déprédations. Le *miradje* eut pour mission spéciale de protéger les pèlerins et les caravanes qui se rendaient à la Mecque.

C'est ainsi que les khalifes abbassides s'efforcèrent d'assurer la prospérité de leur empire; préférant les travaux de la paix à la gloire des armes, ils imprimèrent une vive impulsion à l'activité des esprits. Les Arabes atteignirent rapidement un haut degré de civilisation : on les vit entreprendre, avec cette même ardeur qui avait caractérisé leurs succès militaires, de surpasser les Grecs dans le commerce, l'industrie, dans les arts et même dans les lettres et les sciences, où les habitants de Constantinople croyaient, au milieu de leur décadence, être restés sans rivaux.

L'agriculture fut surtout en honneur; une culture habile accrut le mérite et la réputation des fruits de la Perse, des fleurs du Mazanderan. Les vins de Schiraz, d'Yed et d'Ispahan se répandirent dans toute l'Asie et devinrent l'objet d'un commerce très-suivi; on exploita les mines de fer du Khorasan, les mines de plomb du Kerman; de belles étoffes furent dès cette époque fabriquées dans les villes de l'Irak et de la Syrie, à Mossoul, à Alep, à Damas; le bitume, le naphte, la terre à porcelaine, les marbres de Tauris, les dépôts de sel gemme, le soufre furent exploités avec intelligence; les arts mécaniques firent de remarquables progrès. On sait qu'Haroun-al-Raschid envoya à Charlemagne une horloge dont la perfection étonna les seigneurs de la cour, parmi lesquels il ne se trouva personne capable d'en comprendre et d'en expliquer les ressorts.

L'industrie et le commerce ne marchèrent point seuls en avant; on s'occupa aussi activement des arts, des lettres et des sciences. L'architecture et la musique fu-

rent cultivées avec zèle; la peinture et la sculpture étaient arrêtées dans leur essor par le Coran qui interdit la représentation soit des figures humaines, soit des images de la divinité; mais elles reçurent d'autres applications. Un nombre considérable de monuments magnifiques s'élevèrent dans les principales villes, à Bagdad, à Bassorah, à Mossoul, à Racca dans la Mésopotamie, à Samarcande dans le Mawarannahâr. Quant aux études littéraires, la passion avec laquelle les Arabes s'y adonnèrent dépasse même celle que manifesta l'Europe à l'époque de la renaissance. Les meilleurs écrits de la langue grecque apportés de Constantinople furent immédiatement traduits; une école d'interprètes s'ouvrit à Bagdad sous la direction d'un médecin nestorien; un revenu de quinze mille dinars fut affecté à un collége où six mille élèves de toute condition puisèrent une instruction gratuite; des bibliothèques furent fondées; l'accès en fut ouvert à tout le monde, et ces établissements furent agrandis de siècle en siècle par des princes dont quelques-uns, à l'exemple d'Almamoun, assistaient aux cours publics des professeurs; la langue arabe se propagea dans toutes les parties de l'Asie, et détrôna définitivement les idiomes anciens; elle se plia aux exigences d'une nomenclature nouvelle; les mathématiques brillèrent d'un éclat sans égal; l'astronomie s'enrichit de découvertes importantes; on construisit des observatoires munis d'instruments dont la grandeur étonne l'imagination. Il y eut des hôpitaux pour l'instruction des médecins qui, avant d'exercer leur profession, devaient subir plusieurs examens; il y eut également des laboratoires pour les pharmaciens qui

découvrirent de nouvelles plantes médicinales et des remèdes inconnus jusque-là.

Les Arabes enfin créèrent la chimie, et s'ils tombèrent dans de grandes erreurs en accordant trop de confiance aux données astrologiques et aux problèmes de l'alchimie, ces erreurs mêmes contribuèrent indirectement au progrès des sciences d'observation. Nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, nous réservant de tracer séparément un tableau plus complet des travaux des Arabes; rappelons seulement que les Abbassides, auteurs de ce mouvement intellectuel si merveilleux, virent l'école de Bagdad briller du plus vif éclat pendant près de deux cents ans, plus fortunés que Charlemagne qui voulut tirer ses peuples de la barbarie en s'appuyant sur les plus savants hommes de l'Occident, mais dont l'œuvre périt avec lui.

Si le siècle littéraire des Abbassides forme un heureux contraste avec l'ignorance profonde de l'Europe au moyen âge, le luxe et la magnificence qu'ils déployèrent ne présentent pas un spectacle moins curieux; seuls dépositaires des richesses de tant de provinces, sans armées permanentes, ils avaient la libre disposition des énormes revenus dont on vient d'indiquer la source. Ce furent souvent des profusions sans règle, des dons prodigieux, l'or et les perles répandus à pleine main dans les palais, dans les jardins, dans les mosquées. Almahadi, pendant un seul pèlerinage à la Mecque, dépensa six millions de dinars. Zobéide, la femme d'Haroun, ne se servait jamais que de vases d'or rehaussés de pierres précieuses et d'étoffes tissues avec des fils d'argent; elle portait des vêtements de soie doublés

d'hermine, et ses pantoufles étaient brodées de perles fines. Elle fit bâtir à la Mecque un aqueduc afin de conduire dans la ville l'eau des montagnes voisines, et pour ce seul objet il fut dépensé un million sept cent mille dinars. Almamoun en distribua un jour à ses courtisans quatre cent mille, et organisa en même temps une loterie où le nombre des lots correspondait à celui des invités qui montait à plus de deux cents, et où chaque lot rapportait une terre considérahle avec tout un personnel d'esclaves; il comptait, dit-on, dans son palais trente-huit mille pièces de tapisserie, dont douze mille cinq cents brodées en or, et vingt-deux mille tapis de pied ; à la réception d'un ambassadeur grec, il fit élever dans la salle d'audience un arbre d'or massif couvert de perles en guise de fruits. Sa maison se composait de sept mille eunuques dont trois mille noirs; sept cents gardes étaient distribués dans les appartements, et des soldats d'élite défendaient les abords du palais. Les écuries que Motassem fit bâtir non loin de Bagdad, dans la ville de Samara, auraient pu contenir, au rapport des historiens arabes, jusqu'à cent mille chevaux; et lorsque le khalife fonda cette ville, il avait fait exhausser le terrain destiné aux constructions, sans tenir compte des dépenses immenses de cette œuvre gigantesque.

Charlemagne avait entendu parler de la puissance des souverains qui résidaient à Bagdad. Il voulut entrer en communication avec les khalifes; un juif et deux députés francs se rendirent par ses ordres dans l'Irak, et portèrent des présents au commandeur des croyants; le prétexte de cette ambassade était de réclamer la pro-

tection du vicaire de Mahomet pour les chrétiens qui allaient à Jérusalem. Haroun, qui redoutait une alliance entre le roi franc et les Ommïades d'Espagne, répondit avec bienveillance à cette demande, et pour ne pas demeurer en reste de libéralités, adressa à Charlemagne des ètoffes précieuses, des parfums, des bois aromatiques, un éléphant, une vaste tente disposée à la manière arabe, et enfin, comme cela a déjà été dit, une horloge mécanique.

Si la grandeur des Abbassides avait fait impression sur l'esprit du maître de l'Occident, à plus forte raison devait-elle agir sur les Chinois, les Hindous et les Tartares. Partout les khalifes étaient considérés comme les princes les plus opulents de la terre, et l'on se faisait illusion sur leur puissance réelle. On croyait que la centralisation avait uni les diverses provinces de leur immense empire, et qu'un long avenir lui était assuré; cependant, pour un œil attentif, les germes d'une prochaine décadence apparaissaient de toutes parts.

Dans l'ordre matériel, le droit absolu du souverain sur les propriétés de ses sujets devait détruire les pensées d'émulation et de progrès; les peuples n'ayant aucune garantie pour la conservation des fruits de leur travail, ne pouvaient que s'éteindre au milieu de la mollesse et du découragement. Sous les premiers khalifes, ils n'eurent point sans doute à redouter la spoliation; mais lorsque les Turcs, race intelligente et brutale, se furent emparés des avenues du pouvoir, la oi du Coran, confirmée par les décisions des jurisconsultes, qui rapportaient tout à un seul individu re-

présentant Dieu sur la terre, ne pouvait manquer de produire les plus funestes effets.

Dans l'ordre moral, le même vice se faisait sentir; les esprits, enchaînés à la lettre du livre de Mahomet, mais attirés par les lumières de la science, avaient besoin d'être affranchis du joug de principes trop absolus. Il fallait qu'on reconnût la nécessité de modifier selon les temps et selon les lieux des institutions faites primitivement pour de certains hommes et pour un certain but; il fallait, en un mot, fonder la société sur une base nouvelle; ce fut une des tentatives d'Almamoun auquel se joignirent ses deux successeurs Motassem et Watek-Billah (par Dieu); toutefois leurs efforts échouèrent contre l'aveugle obstination des docteurs de la foi musulmane. Le fils d'Haroun-al-Raschid protégeait la secte des Motazélites dont les doctrines se résument dans les propositions suivantes; 1° on ne peut séparer les attributs de Dieu de son essence; 2° le Coran a été créé et n'est point eternel; 3° la foi ne se perd point; cependant on ne peut donner le nom de fidèle à celui qui pèche grossièrement; 4° Dieu n'a qu'une influence générale sur les actions des hommes; il leur laisse une entière liberté, et c'est par là qu'ils méritent d'être récompensés ou punis. Ces principes étaient approuvés par les khalifes; le fanatisme les fit rejeter; les jurisconsultes de Bagdad triomphèrent d'Almamoun, de Motassem et de Watek, et ce triomphe fut la première cause de la chute de l'empire. En maintenant que le Coran était incréé, et qu'il n'était point permis d'y rien changer, on laissa à l'autorité suprême, contre l'avis de ceux-là mêmes qui en étaient revêtus, toutes les pré-

rogatives d'un despotisme sans frein. La société continua de se concentrer tout entière entre les mains d'un seul auquel chacun dut le sacrifice de ses pensées, de sa fortune et de sa vie ([35]). Si les princes abbassides avaient toujours été des hommes d'une vertu éprouvée, d'un talent supérieur, sans aucun doute ils n'auraient fait usage de leur puissance absolue que pour le bien de leurs peuples, et ils eussent ramené l'âge d'or des Antonins; malheureusement on ne voit plus sur le trône, dans la seconde moitié du IXe siècle, que des esclaves couronnés. Le mépris qu'ils inspirent détruit tous les ressorts du gouvernement; l'anarchie est au comble, et les partis, un instant comprimés, reprennent les armes et répandent partout le désordre et l'effroi.

Les Alides avaient plusieurs fois fait revivre leurs prétentions: sous Alhadi, en 785, sous Haroun, en 792, et même sous Almamoun. Ce dernier, pour mettre fin à des divisions qu'il déplorait, avait même un instant songé à remettre sa couronne entre les mains des Alides, reconnaissant ainsi la légitimité de leurs droits; c'était renouveler les projets de l'Ommïade Omar II, et susciter les mêmes protestations; une révolte éclata immédiatement à Bagdad. Les membres de la maison d'Abbas et leurs partisans, au nombre de trente-trois mille, forcèrent Almamoun de renoncer à l'idée de déposséder sa propre famille. Quoique sans résultat, cette disposition du khalife devait cependant inspirer aux Alides une nouvelle confiance dans leur fortune; au lieu de se soumettre sans murmure à la domination des Abbassides, ils ne négli-

gèrent rien pour profiter des divisions que l'absence d'une loi de succession rendait inévitables ([36]).

L'empire arabe, sous Haroun et Almamoun, avait atteint en Orient le plus haut degré de splendeur. Nous allons assister maintenant à sa dissolution.

CHAPITRE III

DERNIERS ABBASSIDES. — KHALIFAT D'ÉGYPTE

846-1055 (ère chrétienne). — 232-447 (ère musulmane).

A partir du règne de Watek-Billah (846), le khalifat est livré à l'anarchie. Bagdad ne fait à chaque instant que changer de maître, et tombe le plus souvent sous le joug de despotes cruels ou incapables.

Motawakkel, le Néron des Arabes, ouvre cette nouvelle période; ses vengeances et sa cruauté dépassèrent toute idée: pour punir un vizir qui l'avait offensé, il le fit brûler vif dans un fourneau garni de pointes de fer; il laissait circuler librement dans son palais des bêtes féroces et venimeuses dont les courtisans ne devaient ni fuir ni repousser les atteintes. Craignant sans cesse qu'une conjuration ne se trâmât contre lui, il invita à un festin tous les officiers de sa cour, les fit entourer par ses sicaires et ordonna un massacre général auquel il prit part lui-même. L'horreur qu'inspiraient ses forfaits arma la main parricide de son fils *Mostanser* qui ne jouit pas longtemps de son crime : il mourut de douleur et de remords, l'année même de son avénement (861). On choisit pour lui succéder un petit-fils de Motassem nommé *Mostain-Billah*, au détriment de ses quatre frères dont deux, Motaz et Motamed, par-

vinrent plus tard au khalifat. Mostain occupa le trône un peu plus de trois ans (862-866), et fut remplacé par *Motaz* qu'une faction proclama khalife (866). Une autre faction le déposa en 869, et ce fut un fils de Watek, *Mothadi-Billah,* qui monta sur le trône (869-870). Ce prince conçut des projets de réforme qui devinrent son arrêt de mort : il fut massacré dans son propre palais. Après lui, *Motamed* régna vingt-deux ans (870-892), grâce au dévoûment et au mérite de Mowaffek, son frère, devant lequel se brisèrent toutes les tentatives de révolte. Ces bouleversements perpétuels étaient causés par la milice turque dont Motassem avait fait sa garde particulière. Ces esclaves, enrégimentés et fixés à Bagdad auprès de la personne du souverain, s'étaient dès l'origine portés à de tels excès, que Motassem avait été obligé d'abandonner sa capitale et de se retirer dans la petite ville de Samara ; leur nombre et leur influence n'avaient fait que croître sous le règne de Watek-Billah : à sa mort, ils étaient déjà une puissance dans l'État, et il leur avait suffi de demander Motawakkel pour décider son élévation.

Ces Turcs pour la plupart avaient été faits prisonniers dans les guerres que les gouverneurs du Mawarannahar et du Khowaresm soutenaient sur les bords du Gihon. Pressées du côté de l'Orient par les Chinois, décimées par leurs dissensions intestines, les hordes turques venaient se précipiter sur les frontières de l'empire arabe, et toujours vaincues jusqu'alors, laissaient entre les mains de leurs ennemis un grand nombre d'esclaves que les généraux, pour plaire aux khalifes, envoyaient à Bagdad.

On sait combien sont dangereuses ces milices organisées dont le monarque veut faire l'instrument de sa toute-puissance, et dont il devient lui-même la première victime. Les Turcs, commandés par des chefs pris dans leurs rangs, ne recevaient d'ordre que des khalifes. Séparant leurs intérêts de ceux des Arabes, ils firent résider leurs droits dans la force brutale ; pour se venger de quelques largesses que Motawakkel leur avait refusées, ils furent les complices du crime de Mostanser ; ils forcèrent ensuite ce prince d'exclure ses frères du trône, et de désigner Mostain comme son successeur ; ils se partagèrent plus tard entre Mostain et Motaz qui avait pour lui les Arabes, et qui ne sut pas détruire cette redoutable milice, quand l'occasion lui en était offerte. Un retard dans le paiement de la solde suffit pour exciter une émeute, et réduire le khalife à signer son abdication. Mothadi-Billah eut un plus triste sort, pour avoir voulu soumettre les Turcs à une discipline sévère ; et Mowaffec ne réussit à détourner leurs esprits des intrigues de palais qu'en appliquant leur activité à des entreprises lointaines.

Les troubles qui avaient tenu, pendant un demi-siècle, le khalifat chancelant, eurent, en dehors de Bagdad et dans tout l'empire, les plus graves conséquences. D'une part, les gouverneurs, restant seuls dépositaires du pouvoir durant les interrègnes, aspiraient à l'indépendance, et marchandaient ensuite leur soumission au nouveau souverain. De l'autre, les provinces cessaient de respecter l'autorité centrale ; elles regrettaient les richesses que les impôts leur enlevaient et qui allaient alimenter les désordres de la capitale. Elles tendaient à

recouvrer leur ancienne nationalité, et encourageaient les prétentions ambitieuses de leurs gouverneurs qui, se transformant en grands feudataires des khalifes, réduisirent désormais ceux-ci à une suprématie purement nominale.

L'histoire des dynasties qui apparurent dans l'empire arabe, de 814 à 1055, ressemble à celle des familles puissantes qui, en France, ont occupé les duchés de Normandie, de Bourgogne ou de Guyenne : seulement le régime féodal, en Orient, s'arrête au sommet, et loin de s'attacher les populations, en les enlaçant fortement, les opprime, les irrite, et bientôt les poussera au devant des conquérants étrangers qu'elles considéreront comme des libérateurs.

Le démembrement de l'Espagne et de l'Afrique avait porté un premier coup à l'unité des États musulmans ; les khalifes abbassides, pour ne point perdre entièrement le Magreb, en avaient donné l'investiture aux Aglabites, sans comprendre que c'était de leur part une abdication définitive ; en Asie, ce travail de décomposition avait été plus lent. Almamoun avait commis la faute, dans un moment de reconnaissance, de donner à son général Thaher le Khorasan en toute souveraineté (814). Thaher sut si bien disposer les esprits en sa faveur, que son nom seul fut bientôt prononcé dans les prières publiques ([37]). Ses fils lui succédèrent sans aucune difficulté ; ils se firent donner l'investiture par les khalifes et conservèrent toujours avec eux d'excellentes relations ; ils furent même quelquefois chargés de commander leurs armées (814-873). Le quatrième prince de cette dynastie, Thaher-ben-Abdallah, se mon-

tra le protecteur éclairé de l'astronomie; on a conservé une observation de l'équinoxe d'automne de 851, faite en sa présence à Nischabour, capitale du Khorasan, avec une grande armille qui marquait les minutes. Il eut en 862, pour successeur, Mohammed qui tomba dans la mollesse et ne sut pas se défendre contre les attaques des Soffarides.

Les Thaérites trouvèrent en effet des imitateurs, et Bagdad restant en proie à l'anarchie, toute l'Asie orientale échappa aux Abbassides.

En 864, dans le Tabarestan (province voisine de la mer Caspienne), une branche de la famille des Alides se rendit indépendante du reste de l'empire; le chef de cette famille, Hassan-ben-Zéid, fut un instant en possession du Dilem et du Djordjan, mais il succomba presque en même temps que les Thahérites devant une puissance plus redoutable, celle des Soffarides, qui s'éleva dans le Sedjestan, en 870. Yacoub dont le père Leitz avait été ouvrier en cuivre (*soffar*, chaudronnier), après avoir exercé quelque temps le métier de son père, s'était lancé avec succès dans la carrière des armes; il entra dans le Khorasan à la tête d'un corps de troupes considérable, conquit le Sedjestan, mit fin à la dynastie des Thahérites (873), enleva aux Alides le Tabarestan et se trouva ainsi maître d'une vaste contrée; il établit sa résidence tantôt à Merou, tantôt à Nischabour, dans le Khorasan; ses succès enflèrent son orgueil, et il voulut attaquer la ville de Bagdad (874). Mowaffec, qui commandait cette place, alla lui présenter la bataille, le vainquit près de Waseth, et ne se sentit pas la force de le poursuivre. Yacoub

se retira dans ses États; dès l'année suivante, il avait réparé ses pertes; il menaçait déjà le khalife d'une ruine complète, lorsque la mort vint le surprendre à Djondisabour (879). Son frère et son successeur Amrou fit la paix avec Motamed, et obtint, par lettres patentes, la libre possession des pays qu'il occupait (877).

L'établissement de la dynastie des Soffarides dans le Khorasan, le Sedjestan et le Tabarestan coupait toutes les communications du centre de l'empire avec le Khowaresm et le Mawarannahar; le gouverneur de ces provinces, sûr de l'impunité, se déclara indépendant. C'était Ismaël, arrière-petit-fils d'un conducteur de chameaux, nommé Saman. En 819, les fils d'Asad-ben-Saman avaient obtenu d'Almamoun des commandements à Samarcande, Ferghanah et Balkh; un d'eux, Ahmed, transmit sa puissance à son fils aîné, Naser, qui s'empara de Bokhara et devint par le fait souverain de la Transoxiane; Naser avait pour mission de défendre cette province contre les irruptions des Turcs et les empiètements des Soffarides. Soupçonnant son frère Ismaël d'avoir des intelligences secrètes avec ses ennemis, il le poursuivit en 888 les armes à la main, se laissa surprendre et fut fait prisonnier. Ismaël révéla dans cette occasion toute la grandeur de son caractère; au lieu de profiter de ses avantages, il rendit à Naser les honneurs dus à son rang, et jusqu'à sa mort, arrivée en 892, fit respecter son autorité. Libre alors d'agir en souverain, il ne négligea rien pour consolider son pouvoir, rejeta les Turcs au delà de l'Iaxarte et fonda la dynastie des Samanides sur des bases solides ([38]). A

la même époque, d'autres principautés prenaient aussi naissance dans l'Asie occidentale.

Un aventurier osa se rendre maître de la ville de Bassorah, aux portes mêmes de Bagdad; il appela près de lui des noirs du Zanguebar et résista à toutes les attaques durant les règnes de Motaz et de Motamed. Presque tout l'Irak-Arabi reconnut la domination des Zenghiens; ils s'étaient même avancés dans la province d'Ahwaz et dans le Khousistan. Ce fut Mowaffec, le vainqueur d'Yacoub, qui eut encore la gloire de les repousser et d'anéantir leur autorité ; il reprit l'Irak-Arabi, les provinces persiques, et même la ville de Bassorah (882).

Mowaffec ne fut pas aussi heureux à l'égard des Thoulonides qui détachaient de l'empire arabe l'Égypte et la Syrie. Ahmed-ben-Thouloun était un de ces Turcs affranchis que les khalifes élevaient à leur cour; il s'était distingué par son mérite et par son courage, et avait été jugé digne de gouverner l'Égypte et la Syrie. Une fois établi dans ces provinces, il sut s'y maintenir avec l'appui des chefs de la milice turque, et résolut enfin de se rendre indépendant; il fit si bien, que tous les émirs placés sous ses ordres n'hésitèrent pas à seconder son entreprise. Quand tout fut prêt, il s'attribua la perception des impôts (877). C'était rompre ouvertement avec les khalifes qui, sentant leur faiblesse, cherchèrent seulement à susciter des embarras aux Thoulonides, en leur opposant des émirs de Syrie, qui tentèrent des révoltes partielles. Ahmed sortit vainqueur de ces difficultés, et Mowaffec, occupé contre les Zenghiens, le laissa consolider son pouvoir.

A la mort d'Ahmed (884), son fils Khomarouiah se fit reconnaître à Damas où il fixa sa résidence, et réprima avec succès l'opposition de quelques partis hostiles (889).

Loin d'être funeste à l'Égypte et à la Syrie, le gouvernement des Thoulonides leur fut, au contraire, avantageux. Ahmed aimait les sciences; il était généreux, libéral, charitable surtout. Ces diverses qualités le firent chérir de ses sujets. Fostat, la capitale de l'Égypte, lui dut des accroissements : il y fit bâtir une superbe mosquée qui existe encore aujourd'hui sous le nom de mosquée de Thouloun ([39]). On construisit aussi, par ses ordres, des palais et des marchés destinés aux commerçants des différentes nations, qui affluaient en Égypte. Pour Khomarouiah, il brilla par son luxe et sa magnificence; il fit, dit-on, bâtir à Mesrah une immense ménagerie où l'on entretint des animaux de toute espèce; chacun d'eux avait sa loge et un bassin de marbre où l'eau était apportée par des canaux de bronze. Ce prince étalait le même faste dans ses équipages de chasse, dans ses fêtes, dans l'ornement de ses châteaux; un petit lac de vif argent soutenait et berçait mollement le lit sur lequel il reposait; il périt assassiné, et avec lui s'anéantit la splendeur des Thoulonides.

Ainsi, dès 892, trois grands États s'étaient constitués en Orient; c'étaient ceux des Soffarides, des Samanides et des Thoulonides. Il restait aux khalifes de Bagdad l'Arabie, le Djezireh, l'Irak-Adjemi, l'Aderbîdjan, l'Arménie, les provinces de la mer Caspienne, celles de la mer des Indes et enfin l'Irak-Arabi.

C'était encore un assez bel empire, s'ils avaient su le conserver.

On put croire un instant qu'ils y parviendraient, car sous les règnes de Mothaded, fils de Mowaffec (892-902), de Moctafi (902-908) et dans les commencements de celui de Moctader (908-913), il n'y eut pas de nouveau démembrement. Au contraire, des événements favorables contribuèrent à affermir la puissance de ces princes qui réunirent à leurs possessions quelques-unes des provinces déjà détachées. A peine monté sur le trône, Mothaded reçut la soumission de Khomarouiah qui demandait l'investiture et s'engageait à payer, comme redevance, un million de pièces d'or; il repoussa ensuite du Djezireh des Arabes et des Curdes, qui sortant des déserts de la Syrie, avaient voulu s'emparer de Mossoul. Dans la même province il réprima la tentative de l'émir Hamadan qui s'était déclaré indépendant. A la mort de Khomarouiah, une guerre de succession ayant éclaté entre ses fils, Geish et Haroun, Mothaded força le vainqueur d'augmenter son tribut de quatre cent quatre-vingt mille pièces d'or (899). Moctafi fut plus heureux encore : il fit attaquer Haroun par terre et par mer, et sans livrer bataille, reçut la soumission de tous les émirs : les descendants de Thouloun furent abandonnés par ceux qu'ils avaient comblés de richesses (905).

Les Soffarides s'effacèrent à la même époque. La politique des khalifes avait réussi à les mettre aux prises avec les Samanides, et le souverain du Mawarannahar, bientôt maître du Khorasan, avait envoyé à Bagdad le dernier représentant d'une dynastie abattue pour jamais. Cet événement, préparé de

longue main, ne devait toutefois profiter qu'au vainqueur. A leurs États déjà considérables, les Samanides ajoutèrent, après le Khorasan, le Tabarestan dont ils reçurent l'investiture dans des lettres patentes. Plus tard, ils conquirent le Sedjestan où s'était retiré un descendant de la famille des Soffarides. Moctafi leur en donna également l'investiture, et les remercia, comme s'ils lui avaient rendu un service éclatant, quoique en réalité il y eût peu gagné. Au lieu de voir à ses portes deux princes rivaux, il eut pour voisin un seul chef dont l'autorité s'étendait sur six grandes provinces, et qui aurait pu devenir redoutable, si les Turcs ne l'avaient pas tenu dans de continuelles alarmes. Jusqu'à la fin de son régne, Moctafi continua de conserver sa domination intacte ([40]); il n'en fut pas de même de son successeur Moctader-Billah (908-932), que des factions insolentes firent plus d'une fois trembler sur son trône; impuissant dans sa capitale, il ne fut point respecté en dehors de l'Irak-Arabi. De toutes parts recommencèrent les déchirements que ses prédécesseurs avaient un instant suspendus. Dès lors rien n'arrêta la rapide décadence et la chute du khalifat. Kaher (932-934), Rhadi (934-940), Motaki (940-944), Mostakfi (944-946), perdirent leurs dernières provinces, et l'autorité temporelle que les khalifes exerçaient dans la ville de Bagdad disparut entièrement.

Le signal fut donné dans le Djezireh: en 930, un descendant de l'émir Hamadan qui, sous Mothaded, avait arboré déjà le drapeau de l'indépendance, parvint à s'emparer de plusieurs places fortes de cette province, pénétra jusque dans le nord-est de la Syrie (937), et

se forma une principauté assez importante, dont Mossoul fut la capitale. Ses deux successeurs, Nasser-Eddaulah et Seif-Eddaulah, ont laissé dans l'histoire arabe un certain renom. Le premier intervint plus d'une fois dans les luttes intestines de Bagdad; le second soutint contre les Grecs une guerre héroïque. L'établissement des Hamadanites dans le Djezireh facilita la rébellion de l'Égypte. Depuis la chute des Thoulonides, les khalifes avaient eu le tort de laisser réunies l'Égypte et la Syrie, croyant qu'il suffisait de changer fréquemment leurs délégués. Le Turc Ischkid, prévoyant une prochaine disgrâce, se hâta, pendant le court intervalle de son administration, de se faire un grand nombre de partisans, et quand on voulut le remplacer, il refusa d'obéir. Comme on n'avait aucune force à lui opposer, il fallut bien subir son usurpation; alors l'Égypte et la Syrie furent définitivement perdues pour les Abbassides (936). Ce qu'ils n'avaient pu faire, les Hamadanites le tentèrent; on les vit disputer à Ischkid et à ses successeurs les plaines de la Syrie avec des succès balancés; ils occupèrent plus d'une fois la ville de Damas et restèrent en possession d'Alep.

Les environs de Bagdad virent aussi s'élever des principautés indépendantes. Les Raikites et les Baridiens (940-941) se disputèrent les villes de Bassorah, de Waseth et la province d'Ahwaz, en même temps qu'ils cherchèrent à jouer un rôle politique dans la capitale [41].

Les seigneurs d'Arménie et de Géorgie cessèrent de payer aux khalifes des tributs qu'on ne venait plus réclamer; ils s'unirent ensemble pour résister à leurs

voisins, et ces deux provinces commencèrent dès cette époque à former des royaumes séparés.

Sur les bords de la mer Caspienne, dans le Mazandéran, le Gilhan, le Schirvan, le Djordjan, le même mouvement eut lieu. Sous Moctader-Billah, un chef du Gilhan, nommé Mardawige, avait pris les armes, conquis cette province, et après avoir enlevé le Tabarestan aux Samanides, il était descendu dans l'Aderbïdjan dont il avait soumis la plus grande partie. Il n'eut pas cependant la gloire de fonder une nouvelle dynastie; cette gloire lui fut ravie par trois frères qui se trouvaient dans son armée et qui prétendaient descendre des anciens rois sassanides, bien que leur père Buieh (d'où leur vint le nom de Bouides) n'eût été qu'un pauvre pêcheur. Les populations dont ils frappèrent en même temps les regards par leur courage et leur mérite se rangèrent avec joie sous leurs étendards. Bientôt ils joignirent aux États de Mardawige le Kerman, le Mekran, l'Irak-Adjemi, le Laristan, le Susistan et même le Kousistan (933-940 ([42]).

Dès ce moment, Bagdad fut environnée de tous côtés de principautés indépendantes. Le territoire des khalifes se réduisit à la ville même où ils résidaient; encore leur autorité y était-elle purement nominale. Les révolutions de palais qui avaient commencé sous Motawakkel n'avaient pas cessé de se renouveler à des intervalles très-rapprochés, et devaient se prolonger jusqu'à la fin du khalifat. L'histoire des Abbassides n'est plus que le tableau mouvant d'exécutions continuelles de généraux, de vizirs, de prétendants et de souverains. Sur cinquante-neuf commandeurs des croyants, trente-

huit subiront une mort violente ou des catastrophes pires que la mort. Dans la crainte de verser le sang sacré de la famille du prophète, on fait périr les uns du supplice de la faim; les autres sont murés ou jetés dans des glacières; Caher sort de prison les yeux crevés pour aller, couvert de haillons, demander l'aumône aux portes des mosquées. Rhadi, son successeur, pour échapper à la domination des officiers turcs qui se sont dégoûtés d'un rôle subalterne et disposent de toutes les branches du gouvernement, profite d'un instant de liberté pour créer la charge d'émir al-omrah (émir des émirs); le nouveau ministre, véritable maire du palais, a le commandement général des troupes et l'administration des finances. Son nom est prononcé dans la mosquée avec celui des khalifes; il parle au peuple lorsque les circonstances l'exigent; il est le véritable souverain. Rhadi ne se réserve rien, pas même la gestion des revenus nécessaires à son entretien. Retiré au fond de son palais, il ne veut prendre aucune part au gouvernement, et il détourne sur l'*émir al-omrah* les vues ambitieuses qui ne craignaient pas de s'élever jusqu'au vicaire de Mahomet. Mais en croyant donner un maître à la milice turque, Rhadi ne fait qu'augmenter la puissance de ses chefs. Un d'eux, Yakem, irrité de voir l'autorité entre les mains d'Ibn-Raiek, vient assiéger avec ses soldats la ville de Bagdad, s'empare de Rhadi et le force de le reconnaître pour Émir-al-Omrah (940). Il gouverne sans opposition jusqu'à sa mort, arrivée la seconde année du règne de Motaki (943); c'est le signal de nouveaux troubles. Les Turcs ont à combattre les prétentions des Raikites,

des Baridiens de Waseth, et même des Hamadanites de Mossoul; on se dispute la charge d'émir al-omrah comme autrefois le khalifat lui-même. Motaki, qui ne peut que sanctionner le triomphe du plus fort, songe un instant à se mettre entre les mains des Ischkidites; le chef de la milice turque, Tozun, vainqueur de ses rivaux, lui fait payer cher son hésitation; il ordonne sa mort et proclame à sa place Mostacfi. Les habitants de Bagdad, irrités de ces déplorables excès, appellent à leur secours les frères Bouides qui viennent de s'établir dans les provinces de l'ancien empire des Perses. On leur ouvre les portes de la ville, et les Turcs sont chassés (945). Moez-Eddaulah se saisit de la charge d'émir al-omrah, crée un nouveau khalife entièrement dévoué à ses intérêts, et commence la série des émirs Bouides, qui se doit continuer pendant plus d'un siècle.

Par un singulier contraste, tandis que les avenues du pouvoir étaient ensanglantées et que la garde prétorienne de Bagdad dictait la loi aux successeurs du prophète, les Arabes, fatigués de la guerre et des discordes civiles, se livraient à l'étude des sciences et des lettres. L'œuvre d'Almamoun, loin de périr avec lui, s'était développée de plus en plus; les Abbassides, retirés au fond de leur palais, s'entouraient de savants, c'est-à-dire *de ceux qui,* suivant Aboulfaradje, *s'éloignent des choses que convoitent les brutes, les Turcs et les Chinois*, et se consolaient de leur sort infortuné dans l'entretien de gens éclairés. Après la mort de Rhadi, le dernier des khalifes qui firent des lettrés leur société intime, on vit les princes Bouides imiter l'exemple d'Almamoun et donner un nouvel essor à l'astronomie et

aux mathématiques ; puisant en dehors de Bagdad, dans les provinces soumises à leur domination, des forces suffisantes pour imposer silence aux factions, ils s'attribuèrent sans difficulté le pouvoir suprême. Les khalifes Mothi (945-974), Thaï (974-991), Kader-Billah (991-1031), Kaiem-Biamrillah (1031-1075)[1], sans autorité, privés de leurs revenus, réduits à n'avoir auprès d'eux qu'un simple kateb ou secrétaire, jouèrent tout à fait le rôle des rois fainéants de la race mérovingienne placés sous la tutelle des maires du palais. La plupart des familles qui dominaient en Asie tenaient pourtant encore à recevoir d'eux des lettres d'investiture. Pour les musulmans sincères, les Abbassides étaient toujours leurs légitimes souverains. On avait détruit leur pouvoir temporel ; il leur restait l'autorité spirituelle que les Sonnites respectaient encore.

Des sectes dans tous les temps avaient troublé l'empire musulman. Les Ommïades avaient eu à combattre les Kharegites, les Cadariens, les Azarakites et les Safriens. Sous les Abbassides, celle des Motazélites, protégée par Almamoun, s'était proposé un plus noble but, et si elle ne sut pas triompher, elle exerça du moins une heureuse influence sur les âmes élevées. D'autres se contentèrent de protester contre la dépravation des mœurs et l'oubli de la morale du Coran, ou demandèrent des réformes sociales. Quelques-unes semblent n'avoir servi que les projets d'ambitieux subalternes ; on voit cependant dans certaines occasions des fanatiques de bonne foi ; c'est ainsi que les Ravendiens prétendaient que les khalifes devaient être adorés comme des divinités, et qu'il fallait considérer leur palais comme

une nouvelle Kaaba. Pour se soustraire à leur zèle importun, Almanzor fut obligé de les faire attaquer par ses troupes et tailler en pièces ; ils combattirent avec le plus grand courage pour adorer le khalife malgré lui. Il y eut des sectes plus sérieuses et plus redoutables ; celle des Zendiens soutenait hardiment que la propriété est un crime, qu'on ne doit posséder aucun bien en propre, et qu'il est défendu à l'homme de manger la chair des animaux ; elle fut poursuivie avec acharnement et exterminée. Parmi les imposteurs et les faux prophètes, certains personnages jouèrent un rôle assez important : ainsi Moçanna, en 781, excita une révolte dans le Khorasan. Plus tard (834), Babek fonda dans l'Aderbidjan la secte des Ismaéliens, qui professait, si nous en croyons les historiens arabes, le matérialisme le plus complet et qui résista quatre ans à toutes les forces du khalife Motassem. Aucune ne se répandit avec plus de rapidité et de succès que celle des Karmathes, qui dans le Xe siècle infesta l'Arabie et enleva toute la partie orientale de la péninsule à l'autorité spirituelle et temporelle des khalifes.

Karmath conservait la plupart des pratiques du Coran : il disait appartenir à la secte des Schiites, et reconnaissait en effet Ali et les sept imams pour héritiers directs de Mahomet. En admettant toutefois les principaux dogmes, l'unité de Dieu, les récompenses à venir, l'utilité de la prière, il niait la révélation et propageait des doctrines anti-sociales. Il avait imaginé plusieurs degrés d'initiation pour ceux qui se vouaient à sa fortune. Le dernier échelon de cette initiation était, selon Nowairi et Makrizi, l'athéisme. Il serait difficile de croire qu'une

semblable doctrine eût trouvé un grand nombre d'adhérents, si Karmath n'eût prêché en même temps l'abolition de l'esclavage. Ses partisans, combattant au nom de la liberté, renversèrent tous les obstacles ; lorsqu'ils se furent enrichis par le pillage, ils se livrèrent aux plus grands excès, oublièrent les principes que leur chef avait mis en avant, et tombèrent dans le mépris. Ils eurent toutefois un moment d'éclat ; ils firent trembler l'Arabie tout entière, l'Égypte, la Syrie, l'Irak-Arabi et même les habitants de Bagdad. C'était surtout dans les déserts de la Syrie et de la Chaldée, dans l'Iémamah et le Bahreïn qu'ils avaient formé leurs établissements ; de là on les voyait souvent partir par corps de troupes pour ravager l'Hedjaz et l'Irak. Ils commencèrent leurs expéditions sous Mothaded (898), battirent un de ses généraux et s'avancèrent jusqu'à Koufah qu'ils pillèrent. Pendant le règne de Moctafi, ils portèrent leurs armes dans la Palestine, dans la Syrie, et menacèrent Damas. Interceptant les caravanes qui se rendaient à la Mecque, ils arrêtaient à la fois le commerce de l'Irak et celui de l'Hedjaz. Leur meilleur chef, Abou-Thaher, leur donna dans Hedjer, capitale du Bahreïn, une résidence fixe. Ils firent avec lui plusieurs courses, détruisirent Koufah de fond en comble, s'approchèrent de Bagdad, et sous les murs de cette ville repoussèrent une armée de trente mille hommes. « Votre maître, disait Abou-Thaher au général des musulmans, a-t-il des soldats aussi dévoués que les miens ? » Et sur son ordre, l'un se plonge une épée dans le sein, un autre s'élance dans le Tigre, un troisième se jette au fond d'un précipice (935). Quelques années avant (930), les Karma-

thes avaient assiégé la Mecque, et, dans cette ville prise d'assaut, massacré plus de deux mille personnes. Ils avaient détruit le temple de la Kaaba, enlevé la fameuse pierre noire et comblé le puits de Zemzem. Enfin ils se rendirent tellement redoutables que les khalifes Caher et Rhadi se résignèrent à leur payer tribut. Ils trouvèrent pourtant des rivaux en état de leur résister dans les princes Hamadanites et Ischkidites. Vaincus en plusieurs rencontres, ils rentrèrent dans les déserts de l'Arabie, le Bahreïn, l'Iémamah, et disparurent peu à peu. On raconte seulement qu'ils renvoyèrent à la Mecque la pierre noire qu'ils avaient enlevée, et le khalife de Bagdad, en la faisant replacer, en exigea un morceau qu'il fit mettre sur la porte de sa demeure. De là vient le nom de *Porte* (porte par excellence), dont on se servit pour désigner le palais du khalife, et plus tard celui des sultans de Constantinople; pour la même raison les génuflexions sont imposées aux musulmans, lorsqu'ils entrent dans le séjour de leurs souverains.

A côté de ces réformateurs puissants qui ne s'attaquaient pas moins à l'autorité spirituelle des khalifes qu'à leur autorité temporelle, il se trouva des jurisconsultes, des ascètes, des philosophes qui organisèrent au sein de l'islamisme des schismes nombreux. Le plus considérable fut sans contredit celui des Soufis qui n'avaient d'autre but que de tenir l'âme en communauté perpétuelle avec Dieu par la destruction de tous les sentiments du cœur. Ils furent souvent persécutés par les khalifes, ou plutôt par les docteurs de Bagdad, qui souffraient de ne pouvoir combattre ces esprits exaltés par des raisonnements tirés du Coran ([13]).

Le soufisme devait surtout se propager chez les Persans qui cherchaient à renouer sous cette forme incomplètement définie le lien de la tradition avec la religion de leurs pères. L'islamisme, en effet, loin de s'étendre de plus en plus, commençait à reculer. Dans l'Inde il avait un instant triomphé des doctrines brahmaniques, mais chaque jour il perdait du terrain. La division des Schiites et des Sonnites nuisait également aux progrès de la foi musulmane, et les premiers Abbassides, aussi bien que les émirs al-omrah, n'ayant point réussi à établir l'unité religieuse, le trouble et la confusion n'avaient fait que s'accroître. Les uns vouaient à l'exécration la mémoire de Moawiah, et demandaient qu'on instituât des cérémonies en faveur d'Ali et d'Hossein; les autres au contraire se montraient partisans sincères de la Sonna, et voulaient que les préceptes en fussent fidèlement suivis. Quoique les Abbassides fussent les ennemis nés des Ommïades qu'ils avaient renversés, ils craignaient que les Alides n'acquissent trop d'influence, et se déclarant Sonnites, persécutèrent ceux qui ne partageaient pas leur opinion.

Les Alides, après avoir vainement tenté de s'emparer du khalifat, trouvant toujours la ville de Bagdad dévouée aux Abbassides, songèrent à élever une domination nouvelle dans quelques-unes des provinces démembrées. Un de leurs frères se trouva un instant maître du Tabarestan, mais il ne put s'y maintenir. En Afrique ils furent plus heureux; les Edrissites étaient parvenus à former un établissement dans la Mauritanie, en ralliant les populations au nom d'Ali; un de ceux qui s'attribuaient à tort ou à raison le titre d'imam, Obeidollah, souleva

le Magreb en sa faveur, et renversa la dynastie des Aglabites (908). Il étendit peu à peu ses lois sur tout le littoral et jeta les premiers fondements de la puissance des Fathimites à Cairowan et à Mahadia; déjà il menaçait l'Égypte, lorsque la mort vint le surprendre. Ses deux premiers successeurs, Aboul-Cassem (936-945) et Al-Manzor (945-953), se brisèrent contre la bravoure et le mérite d'Ischkid; mais ils se mirent en communication avec les Arabes Schiites de l'Hedjaz, de l'Yémen, et se firent de ce côté des amis nombreux par des largesses sagement distribuées. A la mort d'Ischkid, des discussions s'étant élevées en Égypte et en Syrie pour sa succession, Moezz-Ledinillah, qui avait remplacé Al-Manzor (953), pénétra dans l'intérieur du pays, reçut la soumission des émirs et devint le premier khalife fathimite d'Égypte (968). « De quelle branche de la famille d'Ali et de Fathime descendez-vous donc? lui dit un chef arabe. — Voici mes ancêtres, répondit-il en montrant son cimeterre, et voici mes enfants, » ajouta-t-il en jetant de l'or à ses soldats. A partir de cette époque, les Fathimites soutinrent avec avantage la lutte spirituelle contre les khalifes abbassides; après avoir fondé le Grand-Caire (972), conquis la Syrie et une partie du Djezireh, ils furent reconnus par une grande partie de l'Arabie, qui espérait trouver en eux un appui contre de nouveaux Karmathes.

Le nom d'Ali et celui des successeurs de Moezz furent seuls prononcés daus les mosquées des Fathimites; le nom des princes abbassides continua d'être proclamé à haute voix dans les mosquées des Bouides et des Samanides.

Ces trois États formaient, à la fin du Xe siècle, tout l'empire arabe d'Orient, et leur histoire offre un intérêt véritable. Les princes Bouides s'effacent insensiblement; la civilisation se déplace; ce n'est plus à Bagdad, mais au Caire, que les Arabes jettent le plus vif éclat.

Les Fathimites firent fleurir en Égypte le commerce, l'industrie, l'agriculture, les lettres, les arts et les sciences avec autant de succès que les premiers Abbassides. Ils avaient réuni, par de magnifiques travaux, la petite ville de Fostat à celle de Mesrah, et leur nouvelle capitale allait rivaliser avec les plus belles villes de l'Asie; de magnifiques mosquées furent ajoutées à celles de Thouloun. Ebn-Jounis, l'Égyptien, eut son observatoire, comme les astronomes de l'Irak. Les khalifes semblaient ne vouloir rien épargner pour faire oublier Bagdad. Ils donnèrent aussi tous leurs soins à l'administration et à la perception des impôts; grâce aux richesses et à la fertilité de cet admirable pays toujours prêt à produire pour tous ceux qui, en échange de quelques sages mesures, lui ont demandé les plus grands sacrifices, ils eurent bientôt un revenu presque équivalent à celui d'Haroun-al-Raschid. Moezz (953-975) et Aziz-Billah (975-996) surent en faire un usage raisonnable; mais Hakem, qui leur succéda (996-1020), apparut sur le trône comme le génie du mal. Pendant un règne de vingt-quatre ans, il condamna ses sujets à la plus abjecte soumission; chacun tremblait devant lui, car il se faisait suivre d'esclaves armés, immolant quiconque osait lui déplaire. Un espionnage très-habilement organisé l'instruisait des moindres événements, et faisait croire qu'il avait le don de la science

infinie, qu'il voyait tout, qu'il savait tout. On l'adora comme une divinité, et sa disparition subite favorisa l'imposture; on proclama tout haut qu'il était monté au ciel et qu'il reparaîtrait un jour sur la terre. Le Persan Hamza enseigna publiquement que Dieu pouvait s'incarner sous une forme humaine, que déjà il s'était incarné plusieurs fois, et qu'en dernier lieu il avait pris la figure du khalife Hakem. Chassé du Caire par la colère et le bon sens des habitants, Hamza s'enfuit en Syrie où il parvint à répandre sa doctrine, dite religion unitaire ([44]) parmi les Druzes qui la pratiquent encore aujourd'hui. On peut juger par divers faits de l'aveugle despotisme de Hakem. Il jetait au hasard par la fenêtre du palais des billets qu'il fallait porter à un émir désigné, et celui-ci recevait l'ordre de donner au porteur une somme considérable ou de lui infliger les plus affreux traitements. Il fit incendier le Caire, pour jouir lui-même de la vue d'une cité en flammes; une autre fois, il accorda le pillage de la ville à ses soldats. Souvent il faisait torturer des juifs et des chrétiens, jusqu'à ce qu'ils désavouassent leur religion, puis il leur permettait de reprendre leur ancien culte. La terreur régnait autour de lui : « Il fut, dit Nowairi, comme un lion furieux au milieu des hommes » ; et cependant il respectait et encourageait les savants, et se faisait dédier par Ebn-Jounis les Tables astronomiques qui portent son nom. On suppose qu'il fut assassiné par une de ses sœurs, qui s'empara de la tutelle de son fils Dhaher, encore enfant (1020-1036). A la mort de Daher, le trône fut occupé par Abou Tamin Mostanser, pendant cinquante-huit ans (1036-1094). Jusqu'à la majorité de

ce prince, l'autorité resta entre les mains d'un vizir qui réussit à jouer au Kaire le même rôle que les émirs al-omrah de Bagdad. Plus tard, Mostanser fut au moment de rétablir le khalifat universel : il était reconnu par l'Afrique et l'Arabie ; les habitants de Bagdad, mécontents de Kaïem-Biamrillah qui s'était jeté entre les bras du Turc seldjoukide Togrul-Beg, proclamèrent Mostanser leur souverain spirituel ; mais ce n'eut qu'un éclat passager ; Mostanser fut même puni de ses vues beaucoup trop ambitieuses par la perte de la meilleure partie de la Syrie ; il ne se maintint qu'à grand'peine en Palestine.

Les Bouides, qui s'étaient emparés de la Perse en 933, tout-puissants dans l'Irak-Arabi et à Bagdad, par la charge d'émir al-omrah, n'eurent pas une existence aussi longue que les Fathimites ; mais ils avaient eu avant eux leur période de splendeur. Pendant la dernière moitié du X[e] siècle, ils demeurèrent sans rivaux en Asie : la milice turque avait été anéantie ; les Hamadanites furent chassés du Djezireh et de Mossoul, leur capitale, et la tranquillité rétablie dans les provinces permit aux Bouides de continuer l'œuvre d'Almamoun. Deux de leurs princes, Adhad-Eddaulah et Scharf-Eddaulah (949-989), ranimèrent le zèle des lettrés, en s'initiant à leurs travaux : ils eurent l'honneur de relever l'école de Bagdad, qui avait un peu souffert des révolutions du khalifat, et qui produisit, sous leur règne, Ebn-al-Aalam, Abderrahman-Soufi, et le célèbre astronome et géomètre Aboul-Wéfa. Adhad-Eddaulah ne se contenta pas de répandre des bienfaits sur les poètes et les savants ; il ordonna de grands travaux

d'utilité générale; des ingénieurs du plus haut mérite furent chargés de canaliser la rivière de Bendemir, près de Schiraz, dans la Perse proprement dite. Ils parvinrent à empêcher des inondations qui se reproduisaient régulièrement et détruisaient les cultures des belles campagnes de ce pays, et livrèrent au commerce une nouvelle voie de communication. On construisit à Bagdad un hôpital magnifique dont l'inauguration fut le prétexte d'une fête restée célèbre dans les annales orientales. Malheureusement, les Bouides, comme les khalifes, ne réussirent pas à poser des règles fixes pour la transmission de leurs États à leurs descendants; ces princes, par des partages impolitiques entre leurs divers enfants, préparèrent le démembrement de l'empire qu'ils avaient fondé, et en ouvrant la porte aux luttes intestines, provoquèrent de nouvelles révolutions.

La domination des Samanides, qui avait subsisté pendant plus d'un siècle (874-999), s'écroulait vers la même époque. Un esclave turc s'était élevé aux premières dignités sous le règne d'Abdel-Malek; il s'appelait Alp-Teghin. A la mort de son maître, il voulut s'emparer du gouvernement, échoua dans son entreprise, et obligé de quitter Bokhara, s'établit à Ghazna où, pendant seize ans, il sut résister à tous les efforts que firent les Samanides pour le renverser. Sebecteghin, son gendre, son général et son conseiller, lui succéda en 995 et mérita, par sa vigoureuse et sage administration, l'amour de ses sujets et le respect de ses voisins; il porta ses armes et la foi musulmane dans l'Inde, ravagea le Pendjab, fonda les villes de Bost et de Kosdar,

et allié fidèle de Noah, petit-fils d'Abdel-Malek, défendit les Samanides contre les incursions des Turcs qui avaient envahi le Mawarannahar. Il désigna son plus jeune fils, Ismaël, comme l'héritier de sa puissance; mais l'aîné, Mahmoud, revendiqua, les armes à la main, les droits de sa naissance, se proclama souverain indépendant et s'enrichit des dépouilles de l'Inde. Il vainquit sans peine les Samanides et se rendit maître du Khorasan (1000). Le khalife, soumis aux émirs al-omrah, lui envoya des lettres d'investiture, sans réussir toutefois à le détourner de ses projets de conquête; Mahmoud attaqua les Bouides auxquels il enleva le Djordjan et l'Irak persique. La mer Caspienne devint la limite d'un empire qui commençait aux sources de l'Indus et du Gange, embrassant de ce côté ce que l'on comprend aujourd'hui sous les noms d'Afghanistan, de royaume de Hérat et même de Beloutchistan. Mahmoud fut le premier des princes de l'Orient, qui prit le nom de sultan. Partisan des Sonnites, il s'annonça partout comme le propagateur de la foi musulmane, et fut constamment le défenseur de la race arabe. Ghazna était sa capitale; de là le nom de Ghaznévide que les historiens lui ont donné. C'est surtout à ses expéditions dans l'Inde qu'il dut sa grande renommée. Les villes de Canoge, Lahor et Delhi lui payaient tribut. Il dévasta le royaume de Guzzarate, et détruisit la pagode de Somenat, dont la magnificence dépassait les rêves de l'imagination la plus brillante. Le dôme, recouvert de lames d'or et incrusté de pierres précieuses, reposait sur cinquante-six piliers. L'édifice était éclairé au moyen d'une lampe dont la lumière

était réfléchie par d'innombrables diamants. L'idole de Somenat était d'une seule pierre de cinquante coudées; deux mille brahmines étaient chargés du service de la pagode. On offrit au vainqueur plus de deux cent millions pour racheter la principale divinité de l'Hindostan. Mahmoud fut inexorable ; il fit briser la statue, et il vit tomber à ses pieds, avec des perles, des diamants et des rubis de toute espèce, des richesses bien plus considérables que toutes celles qu'on lui avait offertes. Plein d'enthousiasme pour la religion de Mahomet, il égalait par son ardeur de prosélytisme les premiers successeurs du prophète, et reçut du khalife de Bagdad, Kader-Billah, le titre justement mérité de protecteur des vrais croyants ([45]). Albirouni vivait à sa cour.

Pendant que les troupes de Mahmoud se répandaient dans l'Inde, le Mawarannahar tombait au pouvoir des tribus du Turkestan. Le sultan Ghaznévide commit la faute de les laisser en possession de cette province et d'introduire lui-même en deçà du Djihon ou Oxus, limite difficile à franchir, les Turcs seldjoukides qui venaient de se convertir à l'islamisme et avaient demandé des terres dans le Khorasan. Masoud qui hérita, en 1030, de la puissance de son père, essaya vainement de se délivrer de leur redoutable voisinage; il fut vaincu et réduit à se tenir sur la défensive. Togrul-Beg, petit-fils de Seldjouk, se fit couronner à Nischabour. Il gagna bientôt après sur les Ghaznévides une nouvelle victoire plus décisive que la première, et les rejeta vers l'Inde. N'étant plus inquiété de ce côté, il tourna ses regards sur l'occident, envahit le Khowarezm, le Djordjan, l'Irak-Adjemi, et se trouva en pré-

sence des princes bouides. Le plus grand désordre régnait à Bagdad. Le khalife Kaïem était pressé de tous côtés, par des vizirs rebelles, par les fathimites d'Égypte, et par les émirs de Syrie. Frappé de la piété de Togrul-Beg qui dans toutes les villes conquises élevait un temple au dieu de Mahomet, il se mit sous sa protection et lui délégua la puissance temporelle sur tous les États de l'islamisme. La cérémonie de l'investiture eut lieu à Bagdad même. Togrul-Beg se rendit dans la salle d'audience, suivi de ses capitaines et sans armes; il baisa la poussière devant le khalife qui portait le vêtement noir des Abbassides, prit place sur un trône qui lui était préparé, et entendit la lecture de l'acte public qui le déclarait maître suprême de tous les musulmans. Le khalife, qui n'était plus que le chef spirituel de l'empire, mit sur sa tête deux couronnes, emblème du pouvoir dont il investissait le prince seldjoukide sur l'Arabie et la Perse, et lui ceignit une épée magnifique. On le revêtit successivement de sept robes d'honneur, et on lui fit présent de sept esclaves nés dans les sept contrées de l'empire musulman. Les hérauts terminèrent la cérémonie en proclamant Togrul-Beg souverain de l'Orient et de l'Occident. Le mariage de la sœur du prince Seldjoukide avec le khalife et l'introduction du nom du sultan dans la Khotbah cimentèrent cette union; mais à peine les Turcs s'étaient-ils retirés qu'un soulèvement général eut lieu à Bagdad. Abou Tamin Mostanser, khalife fathimite d'Égypte, fut proclamé à la place de Kaïem. Il fallut que le sultan vînt délivrer celui-ci et le replacer sur le trône. Fidèle à sa politique, il conduisit lui-même par

la bride la mule qui portait le commandeur des croyants de la prison au palais.

Tandis que la domination des Arabes disparaissait pièce à pièce, les Grecs faisaient quelques efforts pour reconquérir leurs anciennes provinces; déjà, en 852, leur flotte avait saccagé la ville de Damiette ; un siècle plus tard ils avaient pénétré jusqu'à Alep et avaient pillé les trésors du prince hamadanite Seif-Eddaulah; deux de leurs empereurs, Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès (963-976), avaient passé l'Euphrate et inondé le Djezireh de leurs troupes; Zimiscès avait conquis dans cette province un grand nombre de places fortes; de plus, il avait pris en Syrie Antioche, s'était emparé de toute la Cilicie et avait recouvré l'île de Chypre.

Incapable de résister aux Grecs, comment les khalifes de Bagdad auraient-ils pu arrêter les hordes guerrières du Turkestan, que les Seldjoukides avaient groupées sous leurs étendards, en leur promettant une part des dépouilles qu'ils allaient conquérir? Ces tribus que les Samanides avaient facilement repoussées en 893, lorsqu'elles étaient répandues isolément sur leurs frontières, réunies maintenant sous un seul chef, allaient briser tous les obstacles, subjuguer l'Asie occidentale et y maintenir leur ascendant pendant plusieurs siècles.

CHAPITRE IV

EMPIRE DES TURCS SELDJOUKIDES. — INVASION DES MONGOLS ET DES TURCS ORIENTAUX

La dénomination de Seldjoukides donnée aux Turcs qui, à la suite de Togrul-Beg, prirent part à ses conquêtes, ne doit pas faire illusion sur leur nombre ; il ne s'agit pas d'une horde spéciale; dans les déserts du Turkestan comme dans ceux de l'Arabie, toute tribu qui établissait sur d'autres sa souveraineté leur imposait le nom de ses chefs. Les Turcs appartenaient à la race scythique, de même que les Huns qui nous ont été présentés par les historiens grecs sous un jour si effrayant, les terribles cavaliers alains qui s'avancèrent jusqu'au détroit de Gibraltar, les Bulgares, les Avares, les Hongrois, les Khozares, les Petschenègues, les Comans et les Mongols, qui plus d'une fois ravagèrent l'Europe et l'Asie occidentale.

Une distinction est cependant nécessaire ; tandis qu'à l'extrémité de l'Asie les Tartares et Mongols (Tatares et Mogols) conservent leur caractère primitif et vivent en quelque sorte dans l'état sauvage, ne reconnaissant d'autre dieu qu'un sabre nu planté en terre, les populations qui se rapprochent davantage de l'Occident, et qui paraissent dans l'histoire à partir du

Ve siècle sous le nom de Turcs, se sont modifiées au contact de la civilisation et de la race arabe; ils n'ont déjà plus les traits repoussants des anciens Scythes; ils s'occupent d'agriculture et de commerce; orgueilleux et vains, ils sacrifient tout à l'amour du pouvoir et consentent à devenir esclaves pour s'emparer de l'esprit de leur maître par une sorte d'oppression matérielle qui étouffe l'intelligence. Lorsque les Seldjoukides envahissent la Perse, ils trouvent partout des frères au milieu des rangs ennemis; musulmans et Sonnites, ils demandent aux Abbassides l'investiture de leurs conquêtes. Animés de l'instinct guerrier, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, lorsque les Arabes cherchent déjà le repos dans les arts de la paix, ils règnent bientôt sans partage. Vainqueurs des Grecs auxquels ils enlèvent l'Asie Mineure, ils étendent leur domination de l'Indus au Bosphore. Mais ils ne savent point s'organiser fortement; partout se fait sentir l'absence d'une autorité supérieure; des chefs indépendants rivaux les uns des autres se disputent les lambeaux de la puissance souveraine, et leurs divisions les livreront presque sans défense au fer des Mongols, lorsqu'au commencement du XIIIe siècle Gengiskhan se précipitera sur l'Occident.

L'époque la plus brillante de l'histoire des Seldjoukides fut celle de l'invasion de 1055 à 1092; ils ne reconnaissaient alors qu'un seul chef, le dispensateur du butin. Togrul-Beg pouvait distribuer de nombreux gouvernements à ses parents et à ses serviteurs les plus devoués; reconnu par les khalifes comme sultan suprême, il s'avança jusque dans le

Djezireh et l'Arménie, qui se soumirent à ses lois. La mort le surprit au milieu de ses exploits (1062). Son neveu Alp-Arslan lui succéda et régna avec autant d'éclat. Il envahit la Cilicie; l'empereur romain Diogène essaya vainement de protéger les conquêtes de Jean Zimiscès; il fut battu complètement et fait prisonnier, mais traité par le vainqueur avec tous les honneurs dus à son rang. Les habitants de la Mecque cessèrent dans la Khotbah de prononcer le nom du khalife fathimite, et le remplacèrent par ceux du khalife abbasside et du sultan seldjoukide. Ce fut aussi Alp-Arslan qui détruisit l'indépendance des Géorgiens. Il venait d'assaillir le Turkestan lorsqu'il périt frappé du poignard d'un Khowarezmien ; la plus belle partie de l'Asie reconnaissait son autorité; douze cents chefs lui rendaient hommage ; deux cent mille soldats marchaient sous sa bannière, et cependant, malgré sa magnificence, son courage et ses brillantes expéditions, il ne fut pas le plus grand prince de sa famille : cette gloire était réservée à son fils Djelal-eddin-Malek-Schah (ou Malek-Schah) (1072-1092).

Malek-Schah était doué des plus belles qualités, et il fut merveilleusement secondé dans ses projets par son grand vizir Nedham-el-Mulk dont le nom est resté populaire en Orient, comme celui de tous ceux qui ont donné aux sciences et aux lettres une protection efficace. On vit s'élever à Bagdad les colléges appelés medreseh hanifiah et nezamiah; des mosquées furent construites; des routes et des canaux facilitèrent les communications dans toute l'étendue de l'empire. C'est sous le règne de Malek-Schah qu'Omar-Keïam entreprit

la réforme du calendrier persan, connu sous le nom d'ère djélaléenne, supérieure en exactitude au calendrier grégorien [46]. Pendant que Nedham-el-Mulk s'occupait des utiles travaux de l'administration, son maître ne cessait de parcourir dans tous les sens ses États et en reculait les frontières. Son nom retentissait dans les prières, à la Mecque, à Médine, à Jérusalem, à Bagdad, à Ispahan, à Reï, à Samarcande, à Bokhara et à Kaschgar; il affermit sa domination dans le Djezireh, la Syrie, la Palestine même, et se rendit maître de l'Asie Mineure. Par ses ordres, un de ses parents, Soliman, entra sur le territoire des Grecs et s'avança jusqu'au Bosphore, après avoir conquis tous les pays situés entre la Grande Arménie, la Géorgie, la mer Noire, la Méditerranée, l'Albanie et la petite Arménie (1081). Ce fut là l'origine de la sultanie d'Iconium ou de Roum, plus tard Turquie d'Asie, qui joua, dans les croisades, un rôle si important. Les Grecs furent chassés de l'Asie par les victoires de Soliman. Antioche et les villes de la Mésopotamie, malgré leur population toute chrétienne, durent se soumettre au joug des nouveaux conquérants. Malek-Schah, dans une de ces expéditions, fut fait prisonnier; la simplicité de ses vêtements le fit confondre au milieu des captifs, et son ministre, Nedham-el-Mulk, assura sa délivrance par une conduite aussi prudente qu'habile; plus tard, le sultan, trompé par de faux rapports, disgracia cet homme éminent qui avait été la colonne de l'empire et que le glaive des Ismaëliens frappa à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Malek-Schah, à l'imitation d'Alp-Arslan, avait pénétré dans le Turkestan et imposé sa souveraineté à plusieurs chefs de cette

contrée; ses frontières s'étendaient du Bosphore à l'Indus. A sa mort (1092), l'empire des Seldjoukides perdit son unité et forma plusieurs principautés indépendantes. Ce fut en vain que le sultan de Perse prétendit exercer une sorte de suprématie sur les autres princes de sa famille; les quatre fils de Malek-Schah, Mahmoud, Barkiarok, Sandgiar et Mohammed, se partagèrent ses États à la suite de longues guerres qui épuisèrent les forces des Seldjoukides, sans aucun résultat ni pour la race turque, ni pour l'islamisme (1092-1154). Les sultanies de Perse, de Kerman, d'Alep ou de Syrie, de Roum ou de l'Asie Mineure restèrent isolées; les gouverneurs particuliers des villes ou des provinces, les atabeks, les émirs, méconnurent l'autorité des fils de Seldjouk; Atziz le Kharizmien, lieutenant de Malek-Schah, avait porté les armes de son maître jusque sur les bords du Nil; rejeté en Syrie par les habitants du Caire ralliés autour du khalife Mostanser, il pilla Jérusalem; dès l'année 1096, l'émir Ortok s'établissait dans cette ville et cherchait à rendre sa puissance héréditaire. Quelques années plus tard, l'atabek Zenghi, maître de Mossoul, préparait la grandeur de son fils Noureddin. Plus loin un gouverneur du Khowaresm, profitant des dissensions intestines des Seldjoukides, devenait indépendant, malgré les efforts du sultan de Perse Sandgiar, le dernier héros de sa race (1127); et ses successeurs, commençant une série de conquêtes qui devaient comprendre le Mawarannahar, le Khorasan, l'Irak persique et le Kerman, renouvelèrent l'empire des Ghaznévides. Des princes de cette famille avaient conservé les provinces contiguës aux deux rives de l'Indus jusqu'au

moment où les Ghourides, descendant de Sam Ghouri, établirent à Lahor (1183-1205), puis à Delhi, le siége de la puissance mahométane dans l'Inde, saccagèrent Benarès, soumirent le Bengale et donnèrent naissance à la dynastie patane ou des Afghans, dans l'ancien Paropamisus.

Il y avait déjà vingt-cinq ans que les Ghourides avaient fondé leur domination sur les ruines des derniers Ghaznévides, lorsque Mohammed, sultan du Khowaresm, leur enleva leurs provinces occidentales et se trouva (1208) presque aussi puissant que l'avait été Malek-Schah ; le Turkestan reconnaissait sa souveraineté ; mais, au moment de sa plus grande splendeur, il devait succomber devant l'invasion mongole (1208-1218).

Nous avons vu se développer l'antagonisme de la race turque et de la race arabe, et les progrès incessants des tribus du nord en lutte avec celles du midi ; c'est la matière aux prises avec l'intelligence. La barbarie menace de s'étendre sur tous les États musulmans, comme en Europe, quelques siècles auparavant, elle se mêlait aux flots des conquérants germains ; cependant, par un juste retour, les Turcs, en faisant prévaloir autour d'eux l'autorité du sabre, subissent l'influence de la civilisation des Arabes ; ils adoptent leur religion, leur langage ; ils respectent les savants, protégent les lettres et puisent leurs inspirations auprès de ceux-là mêmes qu'ils ont vaincus. Le tableau de la décadence de l'empire arabe et de l'empire romain offre les plus curieux rapprochements ; les sultans renouvellent en Orient les règnes brillants de Théodoric, de Charlemagne, et l'école de Bagdad continuera de rayonner sur toute l'Asie jusqu'à la fin du XVe siècle.

Les khalifes abbassides qui avaient recouvré l'indépendance par suite de l'affaiblissement des Seldjoukides restèrent sans influence; ils ne sortirent jamais de leur capitale; leur autorité ne s'étendait point au delà. Kaiem, qui avait appelé Togrul-Beg, s'était aperçu bientôt qu'il n'avait fait que changer de maître (1055-1074). Après lui, ses successeurs, Moctadi (1075-1094) et Mostadher (1094-1118), s'étaient contentés d'envoyer aux maîtres d'Ispahan un diadème, un collier, des bracelets et une veste d'honneur, en signe d'investiture. Il n'en fut pas de même de Mostarched (1118-1135) et de Rasched (1135-1136). Ces deux princes cherchèrent à relever le khalifat. Le premier repoussa un Seldjoukide qui voulait le contraindre à lui donner le titre de sultan; le second périt en défendant Bagdad contre le sultan Massoud dont il avait refusé obstinément de reconnaître la supériorité. Massoud, petit-fils de Malek-Schah par Mohammed, son père, était encore assez fort pour se faire respecter des khalifes; aussi, jusqu'à sa mort, Moctafi II (1136-1160), successeur de Rasched, n'osa faire aucun acte de résistance; mais la succession de Massoud ayant provoqué des troubles parmi les Seldjoukides, le khalife se posa ouvertement comme prince souverain, triompha des attaques dirigées contre Bagdad, et se fit reconnaître dans l'Irak-Arabi; seulement il permit que le nom du sultan fût prononcé après le sien dans les prières publiques. Les choses se passèrent ainsi pendant tout un siècle (1152-1258), et Mostanged (1160-1170), Mosthadi (1170-1179) Naser Ledinillah (1180-1225), Dhaher (1225-1226), Mostanser (1226-1243), Mostassem (1243-1258) n'eurent pas la honte de

laisser à d'autres le soin du gouvernement; ils purent, par eux-mêmes et selon leur caractère, protéger le commerce et l'industrie, les lettres et les sciences, sans que nul entreprît de censurer leur conduite. Naser fit élever de nouveaux colléges, des hôpitaux, des mosquées, et son règne trop court ne fut pas sans éclat. Bagdad, au milieu des bouleversements qui éclataient de tous les côtés en Asie, semblait une forteresse inaccessible; à peine quelques luttes sanglantes entre les Sonnites exaltés et les intraitables Schiites, ou les prétentions armées de quelques parents des khalifes régnants, vinrent-elles troubler le repos de la cité.

La puissance des Seldjoukides, si considérable à la fin du XIe siècle, s'était donc au XIIe beaucoup amoindrie dans les provinces orientales de l'empire arabe. Au commencement du XIIIe siècle, les Atabeks de l'Aderbijan, du Laristan et du Farsistan étaient pour ainsi dire indépendants, et partageaient avec les sultans du Khowaresm et les khalifes de Bagdad l'autorité suprême.

Que s'était-il donc passé dans les provinces occidentales? Malek-Schah avait soumis à sa domination le Djezireh, l'Asie Mineure et la Syrie. A sa mort (1092), trois sultanies s'étaient formées, celles d'Iconium, d'Alep et de Damas, tout à fait distinctes l'une de l'autre, et sans aucun rapport avec les sultanies de la Perse et du Kerman. La première s'étendait sur l'Asie Mineure, pays que les Arabes n'avaient point occupé; les deux autres se disputaient avec acharnement les grandes villes du Djezireh et de la Syrie. C'était une occasion favorable pour les khalifes fathimites du Caire de re-

conquérir leur prépondérance dans ces contrées ; mais ils étaient bien déchus de leur ancienne puissance ; ils avaient laissé, sans aucune opposition, les habitants de l'Hedjaz prononcer dans la prière publique le nom des sultans seldjoukides. Loin de chercher à rallier les Arabes contre les Turcs, Mostali, successeur de Mostanser (1094-1101), n'avait eu d'autre pensée que d'intervenir dans les querelles des princes seldjoukides, pour obtenir d'eux, par l'intrigue, quelques concessions stériles. Il est vrai qu'un incident imprévu avait détourné les esprits des luttes intérieures et des préoccupations de nationalité. L'arrivée de plusieurs armées chrétiennes venant en Palestine délivrer la ville sainte avait réveillé chez les musulmans le fanatisme religieux. Nul, en présence de la *gacie* (*Ghaza,* guerre contre les infidèles), n'aurait songé à prendre les armes pour une autre cause. Les Arabes et les Turcs allaient suspendre leurs rivalités et s'unir contre l'ennemi commun ; mais une fois le premier danger disparu, les divisions devaient renaître et favoriser les progrès des chrétiens. Les croisades ont été quelquefois regardées comme une sorte de réaction contre l'Asie, et comme une revanche des invasions arabes sur notre continent. Mais la cause qui les a produites fut ce merveilleux enthousiasme que les pontifes de Rome surent allumer dans les âmes d'un bout à l'autre du monde catholique. La perspective de sauver Constantinople menacée par les Turcs seldjoukides n'était pour les premiers croisés qu'une question secondaire ; on leur avait parlé du tombeau du Rédempteur souillé par des barbares ; on leur avait dit qu'il fallait préserver de la profanation le berceau de leur religion ;

et des milliers de voix avaient aussitôt répondu à un appel fait au nom du Dieu des chrétiens. Avant l'arrivée de Godefroy de Bouillon (1097), les armées de Pierre l'Ermite et de Gautier sans Avoir, déjà décimées en Hongrie et en Bulgarie, avaient péri tout entières dans les États du sultan d'Iconium; les musulmans crurent alors n'avoir rien à craindre des ennemis du dehors et recommencèrent les guerres intestines; aussi lorsque les troupes disciplinées des chefs de la première croisade eurent passé le Bosphore, elles n'eurent à combattre que les Turcs seldjoukides divisés entre eux, et triomphèrent de leurs efforts partiels. Les croisés, après avoir traversé les montagnes de la Cilicie, pris Antioche et négocié avec les émirs de la Syrie, entrèrent dans la Palestine. Ils y trouvèrent pour adversaire le khalife fathimite qui venait de reprendre Jérusalem sur les Turcs ortokides (1099) et le vainquirent. Une fois établis dans la ville sainte et ses environs, les chrétiens firent peu de progrès; Baudoin seul, qui s'était emparé de la ville d'Édesse dans le Djezireh, essaya d'avancer du côté de Bagdad.

Les musulmans restaient fractionnés et sans chef; les khalifes fathimites, Mostali (1094-1101), Amer (1101-1130), Haphed (1130-1149), Daher (1149-1154), Jaieh-ben-Nasrillah (1154-1160), Adhed-Ledinillah (1160-1181), ou plutôt leurs grands vizirs, ne songèrent jamais à s'unir aux princes indépendants de la Syrie, pour rejeter dans la Méditerranée les ennemis de leur commune religion. Il semblait, au contraire, que leurs démêlés avec les émirs turcs fussent le principal objet de leur politique, et que la guerre contre

les Francs ne dût venir qu'en seconde ligne; mais, après la mort de Barkiaroc, et au milieu des déchirements de l'empire seldjoukide, il s'éleva tout à coup un nouveau défenseur de l'islamisme.

Emadeddin-Zenghi (appelé Sanguin par nos chroniqueurs) s'était distingué à la cour des Seldjoukides de Mossoul et d'Alep. Sous le nom d'Atabek, il se forma d'abord, entre le Djezireh et l'Irak-Arabi, un petit État indépendant (1122), et se rendit tellement redoutable aux émirs voisins, que nul n'osa lui refuser obéissance. Il fit de Mossoul sa capitale, attaqua le sultan seldjoukide d'Alep, et se rendit maître de cette ville (1127). Réveillant ensuite chez les musulmans la haine du nom chrétien, il commença contre les Francs une guerre d'escarmouches, qui se termina par la prise d'Édesse, et il força les rois de Jérusalem de faire appel à l'Europe. Alors eut lieu la croisade de Louis VII et de l'empereur Conrad III, si désastreuse par ses résultats. Zenghi étant mort avait eu pour successeur ses fils, Seifeddin et Noureddin. Ce dernier se montra le digne continuateur de son père; il fatigua les Francs par des attaques multipliées, et vit les deux rois s'épuiser en vains efforts contre Damas, soumise encore aux Seldjoukides. Lorsque Louis et Conrad se furent retirés, il assaillit lui-même le sultan de Damas affaibli par une longue et héroïque résistance, lui enleva sa capitale et entra en Palestine qu'il ravagea dans tous les sens. Bientôt une heureuse circonstance lui permit de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Égypte; il fournit des troupes à un vizir pour opprimer le khalife Adhed, et, n'ayant pas obtenu l'exécution des promesses

échangées, il ouvrit les hostilités, sans se laisser intimider par l'alliance des Francs et des Égyptiens. Les chances de la guerre tournèrent en sa faveur; il défit plusieurs fois le roi de Jérusalem, notamment dans un grand combat près d'Artésie, tandis que son lieutenant Schirkouk devenait maître de l'Égypte et se faisait donner par le khalife la charge de grand vizir : c'était l'arrêt de mort des Fathimites. Le neveu de Schirkouk, Saladin, héritier des secrets desseins de son oncle, n'hésita pas à consommer la révolution. En moins d'un mois la prière fut dite dans toutes les mosquées au nom du khalife de Bagdad Mosthadi, et Adhed, le dernier de sa race, fut déposé sans qu'une voix s'élevât en sa faveur (1171). L'Égypte, de schiite qu'elle était, devint sonnite. Saladin suivait la doctrine de Schaffei; il ne laissa professer dans les écoles que ceux qui se déclarèrent partisans de cette secte, et la génération qui succéda à celle qu'il avait vaincue se trouva imbue des idées religieuses qu'il désirait voir se propager autour de lui.

A peine eut-il entre ses mains les ressources de l'Égypte, qu'il commença contre les Francs cette série de combats qui ont rendu son nom si célèbre. Lieutenant de Noureddin, il oubliait déjà l'obéissance qu'il devait à son maître, lorsqu'un événement inattendu l'éleva au rang suprême. Nourreddin expira en 1174; son fils fut sacrifié. Les musulmans se rangèrent du côté de Saladin, et le chef de la guerre sainte ne résida plus à Alep, mais au Caire.

Saladin est un personnage très-intéressant dans l'histoire des croisades; et son règne représente pour

nous le plus haut point de la civilisation des Arabes. Kurde de naissance, il n'appartient pas précisément à la race turque; mais il en a l'instinct guerrier, et il y joint une intelligence supérieure. On a personnifié dans Godefroy de Bouillon et Richard Cœur de Lion la foi, la générosité, la bravoure des chevaliers chrétiens; Saladin est au même titre le héros des musulmans. En lui viennent se résumer leurs plus belles qualités. Courage à toute épreuve, grandeur d'âme, fidélité inébranlable aux traités, piété sincère, esprit de justice, modération dans la victoire, simplicité de mœurs, s'unissant quelquefois à toute la magnificence orientale, tels sont les traits principaux de son caractère. Passant sa vie au milieu des combats, il ne nous apparaît pas comme le protecteur des lettres, des arts et des sciences, mais il ne leur est pas étranger; il possède toutes les connaissances arabes, et il ne néglige aucun moyen de s'élever dans l'estime des peuples ([47]). Saladin fut le premier qui réunit entre ses mains les forces de l'Égypte et de la Syrie; là est le secret des revers qu'il fit éprouver aux croisés. A peine eut-il appris la mort de Noureddin, qui le laissait seul maître de l'Égypte, qu'il envahit la Syrie et s'empara de Damas, d'Hems et d'Alep (1174-1182). Ce ne fut qu'après ces conquêtes qu'il songea à réaliser son projet favori, l'expulsion des Francs de la Palestine. Le royaume de Jérusalem était livré à des discordes funestes; au lieu de songer uniquement à se maintenir dans les saints lieux dont la chrétienté leur avait confié la garde, les chefs des croisés se disputaient sans cesse le gouvernement des villes et des places fortes. Une expédition mal conçue

avait diminué leurs ressources. Renaud de Châtillon avait voulu pénétrer, malgré un engagement pris, jusqu'aux villes de la Mecque et de Médine, et s'était avancé dans le désert, où il avait perdu la plus grande partie de ses troupes, sans autre avantage que le pillage d'une caravane.

Telle était la situation des chrétiens quand Saladin entra en Palestine; il remporta la victoire de Tibériade, et se présenta devant Jérusalem qui tomba bientôt en son pouvoir. Les musulmans érigèrent tous les temples en mosquées, et profitant de leurs rapides succès, assiégèrent les places maritimes; un échec devant Tyr rendit le courage aux Francs et leur permit d'attendre l'arrivée de Richard et de Philippe-Auguste. La troisième croisade (1187-1192) releva les cœurs abattus. On ne put cependant rendre à la chrétienté Jérusalem qui, malgré toute la bravoure du roi d'Angleterre, resta aux mains du sultan d'Égypte. On sait avec quelle magnanimité ce prince traitait ses ennemis vaincus. Il rendait la liberté aux chevaliers, en leur imposant pour seule condition de donner son nom à l'un des enfants nés ou à naître.

Quelques mois après le départ de Richard, Saladin mourait à Damas, admiré de ses ennemis et regretté des musulmans qui prévoyaient de nouvelles divisions; on vit, en effet, s'élever trois États aïoubites (du nom d'Aïoub, aïeul de Saladin), l'un en Égypte, l'autre à Damas, à Jérusalem et dans la basse Syrie; le troisième enfin à Alep et dans la haute Syrie. Trois fils de Saladin s'étaient partagé les États de leur père; deux d'entre eux furent dépouillés par leur oncle Malek-

Adhel Seif-eddin-Abou-Bekre, qui resta maître de l'Égypte et de Damas. Malek-Adhel, nommé dans nos chroniques Saphadin (1200-1218), fut l'ennemi acharné des Francs; il leur enleva la ville de Tripoli, et détermina la cinquième croisade. Le roi de Hongrie, les ducs de Bavière et d'Autriche, chefs des Latins, devaient se porter contre Damiette; Jean de Brienne et le légat Pélage dirigeaient l'expédition qui fut désastreuse pour les chrétiens. Meledin ou Malek-Camel, fils de Malek-Adhel (1218), venait d'être reconnu sultan d'Égypte, tandis qu'un de ses frères s'emparait de Damas. Les Francs ne surent pas profiter de ces luttes de famille. Ils trouvèrent toutefois dans Meledin un ennemi généreux. Quand Frédéric II, le chef de la sixième croisade, se présenta en Palestine, ce prince accepta ses présents et lui céda gracieusement cette ville de Jérusalem qui avait coûté aux musulmans tant d'efforts et de sang (1228). Il s'y réserva pourtant une mosquée, ce qui valut à l'empereur d'Allemagne de nouveaux anathèmes de la part de la cour de Rome. Dès ce moment les croisades cessent d'avoir leur premier caractère: celles de saint Louis ne seront plus commandées par l'esprit général de l'Europe; elles tiendront à des faits particuliers et n'auront de retentissement que sur un théâtre fort restreint. Les sultans aïoubites, après Meledin, regardent les Francs comme des ennemis implacables qu'il faut expulser de l'Asie. Ils ne leur laissent que quelques villes maritimes, Joppée, Acre (Ptolémaï), Césarée, Arsouf et Antioche. Jérusalem retombe aux mains des infidèles et appartient tantôt au sultan d'Egypte, tantôt au sultan de Damas.

Ainsi, au commencement du XIII[e] siècle, dans la partie occidentale de l'empire arabe, la famille de Saladin se partage l'obéissance des peuples ; un descendant de Noureddin possède, il est vrai, une partie du Djezireh ; mais elle domine dans la Syrie, une partie de la Palestine et l'Égypte. Certaines provinces de la péninsule arabique ont pour gouverneurs des princes aïoubites, l'Yémen, par exemple, qui, en 1173, avait été soumis par un frère de Saladin, dont les fils régnèrent jusqu'à l'invasion mongole (1258). Toutefois le nom des Abbassides, derniers représentants de la puissance des Arabes, est encore proclamé dans les prières publiques ; les Alides ou Fathimites ne forment plus qu'une secte sans unité comme sans influence politique. L'Arménie et la Géorgie sont redevenues chrétiennes ; enfin un parti considérable, connu dans l'histoire sous le nom d'Ismaëliens, de Bathéniens ou Assassins, et qui a joué un rôle important pendant toute la durée des croisades, conserve encore une certaine prépondérance.

Vers la fin du XI[e] siècle, Hassan Sabbah avait commencé à prêcher une nouvelle doctrine qui se rapprochait, selon toute apparence, de celle de Karmath ; il s'était déclaré à la fois l'ennemi des chrétiens et des musulmans. Maître de plusieurs forteresses, il avait établi sa principale résidence au château d'Almout (château de la mort), situé sur une hauteur près de Caswin : de là le nom de Scheik-al-Djebel (vieux de la montagne) que lui donnent les anciennes choniques. C'était un homme versé dans les sciences. Il avait beaucoup voyagé et connaissait à fond les sectes de l'islamisme. Comme Abou-Abdallah, le dernier chef des Karmathes,

il avait pris un empire absolu sur l'esprit de ses partisans; au moindre signe de sa volonté, ils se précipitaient du sommet d'une tour sur la pointe des piques, ou s'enfonçaient un poignard dans le cœur. Il lui suffisait d'ordonner, pour qu'ils allassent frapper ceux qu'il avait désignés à leurs coups, fussent-ils vizirs, rois, sultans ou khalifes. Le nom d'Assissins qui leur a été donné est une corruption du mot *assassins*, buveurs de *haschich*, sorte de boisson enivrante au moyen de laquelle Hassan leur persuadait qu'il pouvait leur faire goûter toutes les joies du paradis; ces hommes, à moitié abrutis par l'ivresse, étaient prêts à commettre les plus grands forfaits pour revoir ces jardins de délices dont leur imagination avait été frappée. Hassan se posa donc comme une seconde providence chargée de redresser les torts et de punir les parjures; il autorisa en même temps les brigandages de ses sectaires, et sa dynastie fit trembler l'Asie occidentale pendant près de deux siècles; on a prétendu qu'il favorisait secrètement les Khalifes fathimites, parce que les meurtres qu'il commanda frappèrent plus souvent les ennemis des souverains de l'Égypte que ces princes eux-mêmes. Pourtant les récits contemporains ne confirment point cette hypothèse; il paraît seulement que les Assassins, en faisant une guerre implacable aux Sonnites, firent cause commune avec les Alides. Établis dès l'année 1161 dans l'Irak persique, ils y bravèrent les efforts de Malek-Schah. Nizam, le grand vizir du sultan, périt, dit-on, de la main d'un des fanatiques du château d'Almout. Ils portèrent leurs armes en Syrie, jusqu'aux montagnes du Liban, où ils eurent des postes fortifiés.

Toutes les caravanes qui passaient près de leur territoire étaient pillées; ils ne souffraient pas plus que les Karmathes le pèlerinage de la Mecque; ils infestaient les routes, et nul n'osait les suivre dans leurs retraites. Ils possédaient encore au commencement du XIII[e] siècle un grand nombre de stations dans l'Irak et en Syrie, Cadmous, Mafiat, voisine de Tripoli, et plusieurs autres places non loin de Damas et d'Alep.

Telle était la situation de l'Orient, lorsqu'une nouvelle race de conquérants, celle des Mongols ou Mogols, vint s'abattre sur l'Asie tout entière. Les Mongols, comme les Turcs, formaient une horde particulière de la grande famille scytique; ils avaient conservé au fond de la Tartarie leurs mœurs primitives; religion, coutumes, vie nomade, législation, gouvernement, organisation en tribus, obéissance à leurs chefs, amour du pillage et de la guerre, c'étaient toujours les mêmes traits distinctifs. Leur arrivée causa une profonde terreur, non seulement chez les Arabes, mais chez les Turcs eux-mêmes qui, au contact de la civilisation de leurs devanciers, avaient abandonné une partie de leurs habitudes sauvages.

Gengis-Khan était déjà maître de la Tartarie et de la Chine septentrionale ([48]) lorsqu'il se dirigea vers l'occident et menaça le Mawarannahar (1219). Cette province appartenait alors au sultan du Khowaresm, Mohammed, qui était en guerre avec le khalife de Bagdad, Naser Ledinillah; cette lutte avait une cause sérieuse. Nasser, effrayé de la puissance de Mohammed, avait armé contre lui les princes Ghourides. Le sultan voulait se venger; il assembla dans son palais un grand conseil de

jurisconsultes et de docteurs, dont la décision ne pouvait être douteuse, et déclara que les Abbassides, usurpateurs du khalifat sur les descendants d'Hossein, petit-fils d'Ali, avaient cessé de régner. Un descendant d'Ali, nommé Ala-Eddin, qui résidait dans le Mawarannahar, fut proclamé khalife, et une grande expédition fut préparée contre Bagdad. L'arrivée des Mongols sauva Naser Ledinillah; le sultan fut obligé de diriger toutes ses forces vers le Mawarannahar, où elles furent taillées en pièces. Lui-même repassa rapidement le Gihon (Djihoun) et se réfugia dans une île de la mer Caspienne, laissant à son fils Djelal-Eddin le soin de tenir tête aux ennemis (1220). Djelal-Eddin était digne d'une semblable mission. D'un courage à toute épreuve, s'il eût été soutenu par un peuple déterminé à défendre pied à pied ses foyers, il aurait résisté aux Mongols; mais, abandonné et trahi de toutes parts, il eut la douleur de voir les hordes de Genghis-Khan inonder le Mawarannahar, le Khowaresm, le Khorasan, le Ghilan, l'Aderbidjan. Lorsque le vainqueur, maître de dix-sept cents lieues de pays, fut retourné à Caracorum, sa capitale, située près du désert de Chamo (1220-1227), Djelal-Eddin, qui avait cherché un refuge dans l'Inde, revint sur ses pas, et comme sa bravoure était partout célèbre, les peuples non encore soumis se rangèrent sous ses drapeaux. Il forma des débris des possessions de son père Mohammed un nouvel empire qui s'étendait des sources du Gange aux portes de Mossoul, dans le Djezireh, et Bagdad se trouva encore garantie pour quelque temps du contact immédiat des Mongols. Mais Octaï, devenu par la volonté de Gengis

son père, et le consentement de tous les grands, khan suprême de la nation mongole, fit envahir immédiatement les États de Djelal-Eddin qui, réduit de nouveau à prendre la fuite, finit par être assassiné dans le Diarbekir.

Octaï fut moins heureux dans ses tentatives contre le sultan d'Iconium et contre Bagdad, défendue par le khalife Mostanser (1235-1241). Gaiouk, son successeur (1241-1251), fit aussi peu de progrès, et se contenta de chasser de sa cour les ambassadeurs du khalife, du Vieux de la montagne et des sultans Seldjoukides; après lui, Mangou-Khan, animé d'une nouvelle ardeur de conquêtes, chargea ses frères Kublaï et Houlagou d'étendre au loin les frontières de son empire. Tandis que Kublaï allait achever la soumission de la Chine, Houlagou partit de Caracorum à la tête d'une nombreuse armée, et se portant vers l'occident, anéantit en moins de deux ans les dernières traces de la domination des Assassins en Perse. Puis il vint assiéger Bagdad où il entretenait déjà des intelligences. Le khalife Mostasem, instruit de son approche, ne songea point à faire résistance; il voulut négocier, ne fut point écouté, et vit, dans le mois de Sapher 656 de l'hégire (1258), sa capitale emportée d'assaut et saccagée sept jours entiers par les Mongols; les manuscrits les plus précieux, trouvés dans les bibliothèques et les colléges, furent en partie brûlés, en partie jetés dans les eaux du Tigre, qui, selon le récit fort exagéré d'un historien arabe, devinrent toutes noires d'encre. Les Mongols furent étonnés eux-mêmes des prodigieuses richesses que contenait la ville d'Almanzor, et

cependant ils avaient déjà pillé Bokhara, Samarcande, Mérou, Nischabour, Ispahan. Quant à Mostasem, il fut étranglé, sur l'ordre d'Houlagou, et son cadavre sanglant traîné sous les murs de Bagdad, témoins tour à tour de la grandeur des Abbassides, de leur déchéance et de leur ignominie.

Les Mongols n'avaient plus qu'un pas à faire pour s'emparer de la Syrie et de l'Égypte ; mais ils y rencontrèrent les Mamlouks et ne purent les vaincre; les Mamlouks, ainsi que leur nom l'indique, étaient des esclaves circassiens pour la plupart, que les successeurs de Saladin avaient introduits dans leur palais et qui renouvelaient au Caire les désordres et les prétentions de la milice turque de Bagdad.

Lorsque les Kharizmiens fuyant devant Gengis-Khan s'étaient précipités sur la Syrie, le sultan de Damas, pour obtenir les secours des Francs, leur avait abandonné Tibériade, Jérusalem et Ascalon; le sultan d'Égypte et ses Mamlouks s'unirent aux Kharizmiens, et après une lutte pendant laquelle Jérusalem fut prise et reprise plusieurs fois, ils finirent par combattre leurs propres alliés et les taillèrent en pièces (1240-1245); trois ans plus tard, ils repoussaient à la Massoure l'agression de saint Louis qui venait d'envahir l'Égypte. En 1250 une révolution vint changer la face du pays.

Les Mamlouks, peu satisfaits du traité conclu avec le roi de France leur prisonnier, se soulevèrent et proclamèrent sultan un de leurs chefs, Moezzeddin Ibegh ; ils avaient à leur disposition toutes les ressources de l'État; nul ne put s'opposer à leur usurpation;

saint Louis, retiré en Palestine, chercha inutilement à leur susciter des ennemis, en ouvrant des relations avec le khan des Mongols et le Vieux de la montagne; la Syrie, après avoir été occupée un instant par Houlagou qui mit fin (1258) aux sultanies d'Alep et de Damas, resta définitivement, ainsi que le Dejzireh, au pouvoir des Mamlouks; les Francs perdirent successivement leurs dernières possessions, et une nouvelle dynastie de khalifes abbassides, pontifes sans autorité, ne servit qu'à donner à la domination des souverains de l'Égypte une sorte de consécration religieuse jusqu'en 1517 ([49]). A cette époque, les Turcs ottomans, déjà maîtres de Constantinople et de l'Asie Mineure, exterminèrent les Mamelouks et étendirent leur autorité sur toutes les contrées désignées aujourd'hui par le nom de *Turquie d'Asie*.

Au milieu de ces révolutions incessantes, les Arabes s'effacent devant les barbares du nord, Turcs et Mongols; ils n'ont plus d'existence politique en dehors de la péninsule, et disparaissent pour ainsi dire de l'histoire des peuples de l'Orient; mais le grand mouvement qu'ils ont imprimé à la civilisation se manifeste encore; les bouleversements de l'Asie ne font que le consacrer de la manière la plus éclatante. Nous avons vu le Sedjoukide Malek-Schah emprunter à l'école de Bagdad la réforme du calendrier persan; avant lui, Mahmoud le Ghaznévide avait appelé à ses conseils un génie universel, Albirouni, qui exerça une si remarquable influence sur son siècle; à son tour le Mongol Houlagou, qui n'a pas su préserver des flammes tant de riches monuments recueillis par un zèle éclairé, cède à l'as-

cendant de Nassir-Eddin-Thousi, et permet à ce célèbre mathématicien de bâtir un magnifique observatoire à Méragah ; son frère Kublaï, devenu empereur de la Chine, transporte enfin dans le Céleste Empire les connaissances de l'Occident. Lorsque, deux siècles plus tard, s'élèvera sur la ruine des dynasties mongoles celle de Tamerlan, qui, à la tête des Turcs orientaux, pourra se croire un instant appelé à régner sur l'Asie tout entière, son fils Schah-Rokh et son petit-fils Oloug-Beg mériteront d'être regardés comme les derniers représentants de l'école arabe. En outre l'Hindoustan, qui du temps des Ghaznévides s'est éclairé de la science d'Albirouni, recevra de Baber, petit-neveu d'Oloug-Beg et fondateur de l'empire du Grand Mogol, une impulsion féconde ([50]).

Sous les premiers empereurs ottomans, nous aurons encore à signaler des écrivains illustres faisant usage du dialecte des Abbassides ou du persan moderne qui n'en est plus qu'un dérivé ; mais ce seront les derniers rayons de cette longue période de gloire. Le despotisme du sabre règnera sur tout le continent asiatique ; à l'est chez les Tartares Mantchous, au nord chez les Usbecks, dans l'Inde au milieu des guerres civiles, dans la Perse chez les Sophis, à l'ouest enfin chez les Turcs ottomans. Sous le rapport intellectuel, l'Orient retombe dans l'immobilité et la barbarie, jusqu'à ce que l'Occident, reprenant en grand l'œuvre des Arabes, développe merveilleusement toutes les sources de la science et de l'industrie humaine, et, réagissant sur l'Asie, pénètre ses vastes contrées d'une vie nouvelle.

LIVRE V

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN OCCIDENT

743-1609 (ère chrétienne). — 125-1018 (ère musulmane).

CHAPITRE PREMIER

DYNASTIES DU MAGREB. — KHALIFAT D'ESPAGNE

743-1008 (de J.-C.). — 125-399 (de l'hégire).

La lutte des Ommïades et des Abbassides avait eu pour résultat la séparation des Arabes en deux grandes fractions, d'un côté les Arabes d'Orient, de l'autre les Arabes d'Occident. Nous avons exposé les révolutions accomplies dans l'Asie musulmane et dans l'Égypte; nous allons maintenant faire connaître les événements dont l'Espagne et le Magreb avaient été le théâtre pendant la même période; nous pourrons ensuite apprécier d'une manière générale le rôle de la race arabe dans l'histoire du monde, et son influence sur la civilisation.

Des deux contrées occidentales conquises par les successeurs de Mahomet, l'Espagne, plus encore que

le Magreb, souffrait de son éloignement de la métropole. Les walis des provinces, et même les moindres scheiks se considéraient comme des chefs indépendants, sachant bien que le pouvoir central ne pourrait contrôler leurs actes et sanctionnerait toujours les décisions de la force. D'autres causes d'anarchie existaient dans la péninsule. Les tribus hémyarites, irakiennes, syriennes n'avaient pas cessé leurs rivalités et regardaient d'un œil jaloux les tribus africaines; l'ardeur guerrière, l'amour du butin, qui ne pouvaient plus se satisfaire au dehors depuis les victoires de Charles Martel, cherchaient des aliments à l'intérieur, et le désordre était devenu tel, que l'autorité des émirs n'était plus respectée; les mœurs et les habitudes des Espagnols ne pouvaient d'ailleurs se plier aux exigences rigoureuses d'une multitude de despotes. Au milieu de tous ces tiraillements, un parti considérable résolut de constituer un gouvernement qu'on ne pouvait attendre de l'impuissance des khalifes d'Orient. A la nouvelle qu'un descendant de la famille d'Ommïah avait échappé au massacre commandé par Aboul-Abbas-al-Saffah, et s'était réfugié en Afrique, trois députés vinrent lui offrir une armée et un trône. Abderrahman, qui était petit-fils du khalife Hescham, n'hésita point un instant. Il se trouvait alors au miliieu de la tribu berbère des Zenètes, qui lui avait donné une généreuse hospitalité; il obtint du chef de cette tribu, la plus importante de toute l'Afrique, une troupe de sept cent cinquante cavaliers, et suivi des trois envoyés qui s'étaient présentés au nom d'un peuple opprimé, il s'embarqua immédiatement pour l'Espagne. Son arrivée à Almunecar,

petit port à quinze lieues de Grenade, fut accueillie dans toute l'Andalousie avec enthousiasme. Les Arabes, comme les Maures, se rangèrent autour de son drapeau; il entra à Séville au milieu d'acclamations universelles. Chacun admirait sa bonne mine, sa jeunesse, et rappelait les malheurs qui l'avaient déjà frappé. Les témoignages de sympathie ne suffisaient point pour lui assurer l'autorité suprême. Il fallait vaincre Yousouf et Samail, les deux chefs qui, avant son arrivée, se disputaient le commandement et qui s'étaient unis contre l'ennemi commun. Cordoue était en leur pouvoir; ils furent contraints de céder au vœu des habitants et de livrer cette ville à Abderrahman; ils ne devaient pas être plus heureux en rase campagne. La victoire de Musara décida non seulement que le gouvernement de l'Espagne passerait entre les mains de l'Ommïade, mais encore que cette contrée n'appartiendrait plus aux Abbassides, car Yousouf avait été reconnu par Aboul-Abbas comme son délégué. Abderrahman triompha de ses adversaires dans une seconde rencontre et se montra généreux à leur égard, en leur laissant la vie sauve et la possession de leurs biens; il obtint que toutes les places de la péninsule seraient remises entre ses mains. Le traité fut signé en 756, et, dès cette époque, l'unité du premier khalifat fut rompue ([51]).

En Afrique, la situation n'était pas la même; d'un côté les Arabes venus d'Asie s'appuyaient de l'autorité des khalifes pour maintenir leur prépondérance sur les populations éparses de la contrée; de l'autre, les Maures ou Berbères, tout en restant fidèles à leur nouvelle religion, cherchaient à s'assurer la liberté po-

litique ; pendant la lutte des Ommïades et des Abbassides (746-752), le gouverneur Abderrahman-ben-Habib sut, par une habile administration, s'attirer l'estime générale ; il se fit des partisans dans les deux camps, et comme aucune instruction ne venait de l'Orient, en butte aux dissensions intestines, il avait l'initiative aussi bien que l'honneur de toutes les bonnes mesures, et pouvait se considérer comme chef suprême. Après le triomphe des Abbassides, il reconnut la suzeraineté d'Aboul-Abbas (753); mais, deux ans plus tard, les exigences d'Almanzor l'irritèrent, et il se déclara indépendant, en proclamant, dans la mosquée de Cairowan, que la prière ne serait plus faite qu'en son propre nom (755). Sa conduite ne trouva d'abord aucun opposant, et l'on pouvait croire sa domination solidement établie, lorsque l'ambition de son frère Elyas arma les Arabes contre les Berbères, et réveilla les deux partis qui semblaient avoir abjuré tout sentiment de haine et de rivalité; la lutte fut longue et sanglante, marquée par des assassinats et de terribles représailles; elle se termina, en 770, à l'avantage des Arabes. Leur chef, El-Aglab, fit partout reconnaître l'autorité du khalife Almanzor. Sous les règnes d'Almahadi, et même sous celui d'Haroun-al-Raschid, il y eut, de la part des Berbères, de continuelles révoltes qui imposèrent aux khalifes de Bagdad de grands sacrifices ; Haroun prit enfin le parti de renoncer à son pouvoir temporel en faveur d'Ibrahim, fils d'El-Aglab (800). A la suite d'un acte solennel qui réservait aux Abbassides une souveraineté purement spirituelle, l'Afrique, comme l'Espagne, eut un gouvernement in-

dépendant; seulement, la dynastie des Aglabites ne donna pas le funeste exemple d'une nouvelle scission dans le khalifat.

Un des résultats les plus heureux de l'administration des Aglabites, qui dura plus d'un siècle (800-951), fut la fusion définitive des Arabes et des Berbères. L'identité de mœurs et de religion détruisit la force des souvenirs et fit disparaître les dernières traces de la conquête; les grandes tribus Zenètes, Marmuda, Zanhaga, Ketama, Hohara ne renouvelèrent plus leurs confédérations, se dispersèrent dans tout le Magreb, et payèrent volontiers la faible redevance qui leur était imposée par le Coran, depuis qu'elles étaient converties à l'islamisme. L'autorité d'Ibrahim-ben-Aglab était reconnue de l'Atlantique aux frontières d'Égypte, et son nom prononcé dans les mosquées avec celui du khalife abbasside.

Des divisions partielles ne tardèrent pas à éclater dans les provinces occidentales de l'Afrique. Un personnage de la famille des Alides, Édris, réveilla avec adresse les querelles religieuses, et se fit un parti puissant parmi les tribus de la contrée. Bientôt levant le masque, il parvint à s'emparer de Tlemcen, et fixant sa résidence à Valili resta maître du Magreb-el-Acsa (803). Les prétentions des Alides blessaient autant les khalifes de Bagdad que les Aglabites eux-mêmes : ceux-ci y voyaient une atteinte à leur autorité spirituelle. Aussi chercha-t-on des deux côtés à détruire leur domination; ce fut en vain. Les Édrissites se maintinrent dans leurs possessions, et subsistèrent même plus longtemps que la dynastie aglabite (803-949). Du reste, le pays qui reconnut leurs lois

leur dut beaucoup pour les immenses travaux qu'ils y firent exécuter. Ils fondèrent Fez, et cette ville, dont la mosquée devint un objet de vénération pour tous les habitants, acquit en peu de temps une haute célébrité. Des écoles et des bibliothèques favorisèrent le mouvement scientifique dont les Abbassides étaient les promoteurs en Orient. Enfin la nouvelle capitale fut l'entrepôt d'un vaste commerce entre les Arabes d'Espagne et ceux d'Afrique ([52]).

La dynastie des Aglabites, réduite au Magreb-el-Aoustha et à l'Afrikia, n'en brilla pas moins du plus vif éclat. A l'intérieur elle protégea, d'une manière remarquable, toutes les branches de l'administration publique; au dehors, elle entreprit d'heureuses expéditions contre les États chrétiens, sur les rivages de la Méditerranée.

Contemporain des Haroun-al-Raschid et des Almamoun, les Aglabites marchèrent sur leurs traces et introduisirent en Afrique tous les éléments de la civilisation qui existaient dans la Syrie et dans l'Irak. Par eux, de nouvelles villes, Casr-El-Cadim et Resada furent fondées; Tunis, Cairowan, Tripoli, où ils fixèrent successivement leur résidence, se couvrirent de monuments magnifiques dont les vestiges existent encore aujourd'hui et frappent d'admiration les voyageurs qui, tout près des débris de l'art romain, voient l'architecture arabe étaler ses arcs aigus et ses riches colonnettes. Des ingénieurs éminents jetèrent des ponts sur des torrents [rapides et creusèrent de nouveaux ports. On commença à étudier les sciences auxquelles les Arabes de Bagdad se livraient avec ardeur. Tout ce qui peut aider le commerce, l'industrie, l'agriculture, dans un

pays riche et fertile fut également tenté par les Aglabites; ils facilitèrent les relations entre les habitants du désert et ceux de la côte par la création de nombreux entrepôts; on construisit des routes, on veilla à la sûreté des communications. Une surintendance générale des postes, dont on confia la direction aux principaux personnages du pays, avait pour mission de maintenir un système complet de courriers et de relais depuis les frontières du Magreb jusqu'à l'Égypte. Enfin des chantiers s'élevèrent dans les principaux ports, et les Aglabites eurent à leur disposition une puissante marine qui les rendit les maîtres de la mer ([53]).

Leurs entreprises maritimes commencèrent par des déprédations et finirent par des conquêtes. Déjà, avant eux, les gouverneurs de l'Afrique avaient organisé contre les chrétiens un terrible système de razzias ; de temps en temps ils faisaient partir de leurs ports de petites flottilles qui, dirigées par des hommes hardis, allaient ravager les côtes de l'Italie, de la France, de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile ; ces expéditions se renouvelèrent surtout au VIIIe siècle et semèrent la terreur dans les provinces du littoral de la Méditerranée. Les chroniques italiennes et françaises sont pleines de récits effrayants, mais souvent exagérés, au sujet des incursions des *Sarrasins* qui descendaient sur le rivage, au milieu d'une population paisible, entraient dans les villages ouverts, saccageaient l'église, massacraient ceux qui tentaient de faire résistance, et emmenaient les habitants en esclavage. Du reste, les historiens du temps sont peu au fait des événements, et avec leurs seuls écrits, le travail le plus consciencieux

ne peut que donner une idée très-imparfaite des incursions arabes sur les côtes de la Méditerranée. Ils fixent la première apparition des musulmans avant l'époque même où Mahomet répandit sa doctrine, et ne s'accordent point pour la date des invasions. C'est aux écrivains arabes qu'il faut s'adresser pour connaître exactement les faits généraux ([54]).

Jusqu'à l'avènement des Aglabites on compte de nombreuses expéditions en Corse vers 710, 713, 722; en Sardaigne, vers 724, 739; en Sicile, vers 720, 724, 728, 743, 747, 773; dans les îles de Lerins, de Malte et de Gozzo, et sur les côtes de la Pouille et de la Calabre, dans le même temps; mais elles ne furent suivies d'aucun établissement durable. Il s'agit uniquement d'actes de piraterie. Peut-être même ceux qui montaient les flottilles n'étaient-ils déjà qu'un ramassis de juifs et de chrétiens, de renégats de toutes les nations, vivant du trafic des esclaves, ayant des intelligences dans les places qu'ils allaient attaquer, vendant fort cher leurs services aux musulmans, et frappant toujours à coup sûr. Quoi qu'il en soit, ces razzias continuèrent pendant tout le VIII[e] siècle dans la Méditerranée. Les Grecs qui, seuls, tenaient la mer, furent forcés d'abandonner à leur destinée les Baléares, la Corse et la Sardaigne, et le pape voyant ces îles sans secours, demanda aux rois francs de les prendre sous leur protection. Charlemagne équipa une flotte considérable qui, sous les ordres de Pépin, roi d'Italie, et du connétable Burchard, préserva quelque temps les places maritimes de nouvelles agressions; mais à sa mort (814) et au milieu des luttes intérieures qui éclatèrent sous Louis le Dé-

bonnaire, les Arabes reprirent leurs courses aventureuses avec le plus grand succès.

Les Arabes d'Espagne inquiétèrent plus spécialement les côtes de France et la Corse ; ceux d'Afrique, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile. L'idée vint même aux Aglabites de conquérir à l'islamisme cette dernière île, et une occasion favorable s'étant présentée, ils s'empressèrent de la saisir.

Un officier grec, Euphémius, ayant reçu une injure grave du gouverneur, arbora le drapeau de la révolte et se fit proclamer chef souverain par les habitants. Bientôt un de ses compagnons d'armes, jaloux de son élévation, parvint à lui opposer un parti redoutable et à lui enlever Palerme et Syracuse. Euphémius se rendit en Afrique et implora le secours de Ziadet-Allah, successeur d'Ibrahim. L'Aglabite organisa aussitôt une expédition dont il confia le commandement à un homme connu par ses talents militaires et par son habileté dans l'administration, le cadi Açad-ben-el-Jirat, auteur de l'ouvrage intitulé : *El-Açadieh.* La flotte, partie de Sousa (port considérable à quarante lieues sud de Tunis), prit terre à Mazzara (827). Le cadi et Euphémius commencèrent immédiatement les hostilités et furent victorieux en rase campagne ; mais les villes refusèrent d'ouvrir leurs portes à des infidèles ; Syracuse, Palerme, Casr-Jani, aujourd'hui Castro Giovanni, l'ancienne Enna, repoussèrent toutes les attaques ; Euphémius, jugeant la partie perdue, engagea ses alliés à se retirer. Les Arabes, privés de leur général qui venait de succomber à une maladie épidémique, écoutèrent d'abord les conseils de la prudence. Au moment de mettre à la

voile, ils aperçoivent une flotte grecque prête à leur barrer le passage. Aussitôt, comme les soldats de Tarik et les pirates de Candie, ils brûlent leurs vaisseaux et font serment de mourir sur le sol silicien ou de le soumettre à l'islamisme (828). Leurs premiers efforts les rendent maîtres de Girgenti et de Mazzara, où ils se fortifient et se maintiennent pendant deux ans. Euphémius avait péri en combattant au milieu d'eux, et ils étaient réduits à la dernière extrémité, lorsqu'une flotte de trois cents voiles vint ranimer leur courage. Le nouveau chef qu'on leur envoyait avec le titre de wali, Mohammed-ben-Aglab, assiégea Palerme, s'en empara malgré une héroïque défense (831), et accorda aux habitants la vie sauve, avec la faculté d'emporter leurs richesses en Italie. La prise de cette place importante avait décidé du sort de la Sicile; dès ce jour la conquête fut assurée. Les Arabes n'eurent plus que des luttes partielles à supporter. Une armée, envoyée en 836 par l'empereur de Constantinople, fut vaincue sous les murs de Casr-Jani. Les villes situées dans l'intérieur du pays résistèrent mieux : Casr-Jani mérita le titre d'imprenable et ne se rendit qu'en 859. Noto, Taormine, Catane, imitèrent ce noble exemple; Syracuse ne succomba qu'en 878. Ce n'étaient point les Grecs de Constantinople qui montraient cette opiniâtreté; les habitants du pays seuls puisèrent dans la haine de la domination musulmane l'énergie du désespoir. La flotte grecque ne leur prêta aucun secours. L'amiral fut mis à mort pour avoir laissé prendre Syracuse sans avoir combattu, et la cour de Byzance ne s'inquiéta plus de la Sicile.

Des dissensions intestines avaient retardé le triomphe des Arabes; de 871 à 873, sept walis différents s'étaient succédé dans le gouvernement, les uns nommés par les Aglabites, les autres élus par l'armée. Un nouveau chef venu d'Afrique, Abou-Melek, rendit enfin aux armes musulmanes l'unité d'action nécessaire, et jusqu'en 899 sut faire respecter son autorité. Ce n'était point chose aisée pour les musulmans vainqueurs que de s'établir fortement au milieu d'une population toute chrétienne; ils étaient trop peu nombreux pour se répandre sur toute la surface du pays : aussi durent-ils se contenter d'occuper les points fortifiés et les villes principales. Sans doute ils cherchèrent à faire des prosélytes, détruisirent des églises, et s'emparèrent des trésors des différentes abbayes; mais ils ne pouvaient songer à faire périr dans les tourments ceux qui refusaient d'apostasier; c'eût été contraire à la loi de Mahomet et aux habitudes des Arabes qui cherchaient à faire accepter leur domination. Les Siciliens furent soumis à des contributions moins pesantes qu'auparavant et surtout plus régulières; l'impôt une fois déterminé, ne subit plus ces variations continuelles dont les ministres des empereurs grecs profitaient seuls. L'administration fut plus équitable et plus sage. On laissa aux habitants le droit de choisir les stratéges qui devaient connaître de leurs intérêts et s'entendre avec les caïds et les walis arabes. Le pays, partagé depuis les Carthaginois en deux grandes provinces, la Syracusaine et la Panormitane, reçut une nouvelle division plus appropriée à sa situation. Il y eut trois wâls (wâls de Mazzara, de Noto et de Mona). Chacun de ces wâlis eut un gouverneur

placé au-dessus des caïds auxquels était confiée la direction des districts inférieurs.

Outre les bienfaits d'une bonne organisation, les Siciliens durent encore aux Arabes l'importation de nombreux perfectionnements dans l'agriculture, les arts et l'industrie. Il y eut par le fait de la conquête un remarquable élan donné à l'activité nationale ; de nouvelles plantes furent introduites dans l'île : l'arbre à coton de Syrie, la canne à sucre de Tripoli, le frêne, le pistachier s'élevèrent à côté des orangers et des citronniers. Les procédés de culture reçurent de grandes améliorations. Les Arabes firent connaître aux Siciliens ce système si renommé d'aqueducs en siphon, dont ils font usage encore aujourd'hui. L'industrie et le commerce prirent aussi un accroissement considérable. C'est de Sicile, selon les récits les plus probables, que se répandit au XIIe siècle, en Europe, l'art de tisser les étoffes de soie ; les richesses naturelles du pays furent mises en œuvre : l'argent, le fer, le cuivre, le soufre, le sel gemme furent exploités ; les marbres, le porphyre, le granit, le jaspe, servirent à la décoration des monuments. La plupart des édifices de l'architecture arabe ont disparu ; cependant il en reste assez pour que nous puissions encore admirer l'élégance du style, et surtout la finesse des détails. On trouve dans les environs de Palerme, dont les Arabes firent leur capitale, un certain nombre de petits châteaux qui donnent une très-haute idée du mérite de leurs architectes. Tels étaient ces barbares dont nos chroniqueurs tracent un si affreux portrait ; tandis qu'on les accusait de se nourrir de chair humaine, ils apportaient avec eux la richesse et la civilisation ([55]).

Au reste, ces travaux intérieurs n'empêchaient point les Arabes de s'avancer de plus en plus en Italie qu'ils nommaient la Grande-Terre. Ils avaient déjà ravagé les îles de Ponza et d'Ischia, et pillé les côtes de la Calabre; ils s'étaient même montrés à l'embouchure du Tibre. Maîtres de Palerme (836), ils profitèrent des démêlés du successeur de Charlemagne avec ses fils, et des Grecs de l'Apulie avec les ducs lombards de Bénévent, pour s'emparer de Brindes, et quelques années après de Bari (839).

En possession d'un port sur l'Adriatique, ils pouvaient dévaster impunément les côtes de la Dalmatie et celles de l'Italie orientale, menacer le Péloponèse et les îles laissées sans secours par les empereurs de Constantinople.

L'esprit d'indépendance locale commençait à agiter les principales villes italiennes; déjà Naples, en 817, avait chassé les Grecs de ses murs et s'était placée sous l'autorité d'un duc électif; plusieurs places se montraient disposées à suivre son exemple, et ces divisions favorisaient les progrès des Arabes. Ils enlevèrent Tarente en 844, pénétrèrent dans le duché de Bénévent et ruinèrent même la riche abbaye du mont Cassin. Gaëte, Amalfi, abandonnées à leurs propres ressources, n'échappèrent à une perte presque certaine que par l'héroïque défense de leurs habitants; Salerne et Naples furent en péril; les musulmans bâtirent une forteresse à l'embouchure du Garigliano et cherchèrent bientôt à remonter le Tibre. Le pape fit relever les murailles d'Ostie, sans pouvoir arrêter les musulmans; les faubourgs de Rome furent envahis, les

deux églises Saint-Pierre et Saint-Paul saccagées. En se retirant chargés de dépouilles, les vainqueurs détruisirent les fortifications de Civita-Vecchia (846).

Deux ans après, ils renouvelèrent la même tentative; ils trouvèrent l'entrée du Tibre barrée par des chaînes de fer, et une population tout entière sous les armes, commandée par le pape Léon IV dont la présence excitait le plus grand enthousiasme; forcés de céder au nombre, ils regagnèrent le Garigliano (848).

Les dangers qu'avait courus la Ville sainte émurent enfin le roi d'Italie, Louis II, qui prit en mains la cause de la chrétienté. Il descendit dans la Pouille avec une armée, défit les Arabes à Lucera (867) et leur enleva Bari qui résista trois ans (871); avec l'appui d'une flotte grecque, il fit échouer leurs attaques sur Salerne en 873, et ne leur laissa que la ville de Tarente. Après sa retraite (875), les infidèles s'allièrent aux habitants de Naples, d'Amalfi et de Salerne, et tournèrent leurs efforts contre les États de l'Église. Jean VIII, incapable de leur résister, se voyant menacé jusque dans Rome et dans Ravenne, les éloigna en leur promettant un tribut de vingt-cinq mille marcs d'argent, et se rendit en France, puis en Allemagne, pour chercher des secours (880); mais les Arabes ne reparurent plus, et le pillage de Capoue fut leur dernier exploit jusqu'à la fin du IXe siècle.

C'est pourtant à cette époque que commençait cette longue anarchie au milieu de laquelle les noms de Théodora et de Marozie dominent les événements; les Arabes eux-mêmes étaient divisés; des luttes intestines déchiraient l'Afrique, centre de leur puissance. Béren-

ger Ier, roi d'Italie, réussit, en 916, à détruire la colonie musulmane du Garigliano. Ce n'est pas seulement au point de vue politique que les établissements des Arabes sur les rives de la Méditerranée doivent attirer l'attention ; ils avaient aussi une très-grande importance commerciale. A côté de la forteresse se trouvait le comptoir ; on y faisait de nombreux échanges avec les marchands lombards dont l'active industrie portait déjà ses fruits ; la république d'Amalfi avait obtenu, par un traité spécial, un faubourg de Palerme, et ce privilége lui donnait un avantage marqué sur ses rivales.

Venise avait longtemps souffert de l'inimitié des Arabes ; dès 870, sa flotte, unie à celle des Grecs, avait perdu, non loin de Crotone, une bataille mémorable à la suite de laquelle les musulmans s'étaient présentés devant Grado. Aussi, pendant la dernière moitié du IXe siècle, elle leur avait abandonné l'empire de la mer. Outre la Sicile, les Arabes possédaient les îles de Malte, Gozzo, Camino, Pantellaria ; quelque temps après la prise de Palerme, ils avaient envoyé une flotte en Sardaigne et y avaient fait reconnaître leur domination. Candie avait été conquise par des pirates andalous ; d'autres expéditions, parties des ports d'Espagne, avaient soumis, outre la Corse et les îles Baléares, le poste important de Fraxinet, près Saint-Tropez, qui assurait aux Arabes le libre passage des Alpes. Ainsi, l'islamisme obtenait dans la Méditerranée des triomphes qui rehaussaient la gloire des Arabes d'Afrique et d'Espagne.

Grâce à la popularité dont ils avaient su s'entourer, les Aglabites avaient maintenu leur autorité intacte ; ils

avaient repoussé les invasions des Thoulonides qui, après s'être déclarés indépendants en Égypte, avaient voulu s'agrandir du côté de l'Occident. Mais un de leurs derniers princes, Abou-Ishac (877-902), sembla prendre à tâche de faire détester, par ses atroces cruautés, le nom de sa famille, et en même temps il rendit méprisable le chef spirituel qui était impuissant à réprimer de tels excès. Le parti des Alides, soutenu par les Edrissites, avait profité du mécontentement général et fait secrètement de grands progrès. Des daïs (nom qu'on donne généralement aux Arabes missionnaires) commencèrent à se répandre et annoncèrent que le pouvoir allait passer aux mains d'un véritable iman, que Mahomet avait prédit pour l'an 300 de l'hégire un nouveau Mahadi, et que le peuple devait se hâter de lui jurer obéissance. Ce prétendu descendant de Fathime et d'Ali, Abou-Obeidollah, vivait depuis quelque temps dans les environs de Sedjelmesse, au milieu de la tribu des Ketama, qui se déclara en sa faveur et lui assura de nombreux partisans.

L'Aglabite régnant, Abou-Nasr-Ziadet-Allah, ne se doutait point de la révolution qui s'était effectuée dans les esprits. Aussi les mesures qu'il crut devoir prendre ne suffirent point pour comprimer la révolte ; vaincu par les rebelles, chassé de Cairowan par son propre frère qui choisit, pour usurper la couronne, le moment où la dynastie aglabite expirait, il se hâta de fuir en Égypte et de là en Mésopotamie. Abou-Obeidollah, qui s'était jusque-là contenté du titre de mahadi, prit le titre solennel d'émir al-moumenim (commandeur des croyants), d'où l'on a fait par corruption le nom

de Miramolin; à l'exemple des Abbassides, qui avaient fondé Bagdad, les Fathimites résolurent d'abandonner Cairowan et de créer une ville qui fût le siége de leur dynastie; ils en choisirent l'emplacement à cinquante-cinq lieues de Tunis, à quinze du port de Sous, et l'appelèrent Mahadia. Cette capitale fut à peine bâtie, qu'ils entreprirent de nouvelles conquêtes. Obeidollah fit reconnaître son autorité des Arabes de Sicile et de Sardaigne, et s'avança du côté de l'Égypte ; il ne put dépasser les déserts de Lybie, et son expédition n'eut d'autre résultat que de le rendre maître de Barcah. Du côté de l'Occident, il rendit tributaires et le prince édrissite qui régnait dans le Magreb-el-Acsa, et plusieurs autres familles qui s'étaient constituées d'une manière indépendante, telles que les Mequinez de Miknasa, les Medrarites de Seldjelmesse, les Rostamites de Tahart et les Abdoulouates ([56]) de Tlemcen (931). Mais la présence de son armée victorieuse pouvait seule les maintenir dans l'obéissance. Dès qu'il se fut éloigné, les divisions recommencèrent. L'émir de Miknasa s'avança contre Fez et en chassa le descendant d'Édris. Les Zenètes, dévoués à ce prince, réclamèrent le secours du khalife Ommïade d'Espagne, qui s'empressa de répondre à leur appel. Des troupes, parties de l'Andalousie, occupèrent d'abord les villes de Tanger et de Ceuta, dont elles réparèrent promptement les fortifications pour s'assurer un point d'appui; elles marchèrent ensuite contre Fez où les Fathimites s'étaient retranchés, après en avoir chassé l'émir de Miknasa (933). Fez fut emporté d'assaut, et la suzeraineté des Ommïades reconnue dans tout le Magreb-el-

Acsa. Un prince édrissite devait exercer l'autorité sous la tutelle d'un wali institué par le khalife.

Les Fathimites ([57]), pendant vingt ans (934-954), ne parurent pas se préoccuper des progrès des Ommïades qui s'étaient avancés jusqu'à Tlemcen, tandis qu'un de leurs généraux, pour venger l'injure que lui avaient fait éprouver des vaisseaux africains en pillant une galère où se trouvaient des esclaves destinées au khalife de Cordoue, pénétrait dans Tunis et imposait une forte contribution aux habitants de cette ville. Moëz-Ledinillah se décide enfin à réprimer ces courses audacieuses. A la tête des vaillantes tribus Ketama et Zanhaga, auxquelles il promet un riche butin, il attaque le wali espagnol dans les environs de Tahart et taille son armée en pièces (960). Fez et Seldjelmesse ouvrent leurs portes; toutes les villes suivent leur exemple, à l'exception de Ceuta, Tanger et Tlemcen, où s'étaient retirés les débris de l'armée vaincue; mais Moez-Ledinillah, satisfait de l'humiliation de ses ennemis, abandonne bientôt le pays, et le nom du khalife de Cordoue est de nouveau proclamé dans les mosquées.

L'ambition des Fathimites les entraînait du côté de l'Orient; ils voulaient détruire la puissance spirituelle des Abbassides; Obeidollah avait laissé entrevoir que c'était le but principal de sa politique, et ses successeurs avaient poursuivi ce but avec ardeur. Plusieurs expéditions avaient été dirigées contre l'Égypte, mais sans aucun succès, jusqu'au moment où Djauher, général de Moëz, parvint à se rendre maître de cette province tant désirée (969).

Dès lors les Fathimites fondent un troisième khalifat,

celui du Caire, et ils appartiennent à l'histoire d'Orient; ils montrent pour leurs possessions dans le Magreb une complète indifférence. Ils proposent au chef de la tribu des Zanhaga d'exercer toute l'autorité, à la seule condition de reconnaître leur souveraineté (971). Ce chef, Yousouf-Balkin-ben-Zeïri, accepte avec empressement ces propositions et devient le fondateur d'une dynastie nouvelle qui se met en possession de l'héritage des Aglabites, et qui dure plus d'un siècle et demi ([58]).

L'Afrique tout entière aurait pu se trouver réunie entre les mains des Fathimites; l'avènement des Zéïrites détruisit l'unité qu'on avait pu croire un instant près de se réaliser. L'Égypte fut à jamais séparée des provinces occidentales. Le Magreb continua, malgré les efforts de Balkin, de se gouverner sous la protection des Ommïades. Balkin, au lieu de l'attaquer de vive force comme Moëz, négocia secrètement avec les Édrissites et les Zenètes dont il réveilla l'esprit d'indépendance, et parvint à les soulever contre les khalifes de Cordoue; cette rébellion amena la chute totale des Édrissites (976-985), qui se brisèrent contre la puissance des Ommïades. Balkin tenta lui-même la fortune des armes; elle lui fut contraire, aussi bien qu'à son fils Mansour, et les Zeïrites durent renoncer à leurs projets d'agrandissement (1005). Ils ne furent pas plus heureux dans leurs rapports avec les chrétiens et ne purent conserver les conquêtes des Aglabites dans la Méditerranée. Les rois de Germanie étaient devenus maîtres de la plus grande partie de l'Italie. Pour leur résister, les Arabes eurent l'habileté de s'unir aux Grecs; leurs armées combinées repoussèrent Othon le Grand (972), et

gagnèrent sur Othon II la bataille de Basentello (982). Mais Othon III (1000) ne leur laissa que la ville de Tarente. D'un autre côté, les walis de Sardaigne voyaient avec effroi s'élever les républiques de Gênes et de Pise, dont la marine faisait de rapides progrès. Ils essayèrent plusieurs fois de saccager ces deux villes, et d'arrêter leur prospérite dans son principe. Gênes avait eu en 936 à supporter de leur part un terrible assaut, et depuis ce moment les habitants, sur leurs gardes, avaient su se préserver d'une nouvelle surprise. Pise, que l'expérience n'avait pas éclairée, faillit, en 1005, être entièrement détruite; toute la jeunesse pisane était absente, et les Arabes allaient franchir les murs et emporter la citadelle, lorsque le courage d'une femme sauva la ville. Les musulmans n'avaient plus cette supériorité maritime qui avait assuré le succès de leurs expéditions; ils devaient bientôt être assaillis sur leur propre territoire.

A l'intérieur, les Zeïrites étaient loin d'avoir la puissance et l'éclat des Aglabites; leur domination ne s'étendait réellement que sur la province de Tunis et le littoral, à Alger, à Bougie, etc. Au delà les liens de l'obéissance s'étaient partout relâchés. La tribu des Ketama, qui avait le plus contribué à la fortune des Fathimites, s'était refusée à reconnaître l'autorité du chef des Zanhaga; elle s'était établie non loin de Seldjelmesse et de Tahart, et prenait souvent part à la lutte des Walis d'Espagne contre les tribus Zenètes. A quelque distance de la tribu de Ketama, près de Massalia, au sud des plaines de Bougie, un prince de la famille des Zeïrites, nommé Hamad, avait proclamé son indé-

pendance. Il commandait la ville d'Aschir, que Zeïri avait fondée dans les premiers temps de son élévation. D'autres chefs s'étaient établis dans différentes villes ou gouvernaient les tribus des déserts. Les Zeïrites se trouvaient confinés en quelque sorte dans leur capitale. Ayant un riche trésor à leur disposition, ils s'abandonnaient au luxe du sérail et sacrifiaient tout à leurs passions brutales. Il y avait peu d'espoir qu'avec de tels princes la civilisation se maintînt en Afrique au point où elle avait été portée sous les Aglabites; mais le contact de l'Égypte et du Magreb où, sous l'impulsion des Fathimites et des Ommïades, les sciences et les arts continuaient de fleurir, corrigea indirectement ces funestes tendances.

Telle était la situation des Arabes d'Afrique au commencement du XI[e] siècle; ils allaient se fractionner de plus en plus et touchaient au temps de la décadence. Le même fait se produisait d'une manière aussi tranchée chez les Arabes d'Espagne, après une période admirable de gloire et de grandeur.

L'histoire de la péninsule nous offre pendant trois cents ans le tableau d'une civilisation qui fait contraste avec l'ignorance et la barbarie des peuples de l'Occident. Tandis que l'abus de la force règne sans partage sur l'Europe chrétienne, les Arabes d'Espagne, tout en conservant l'énergie de caractère que donne l'habitude des combats, comprennent les travaux de la paix et respectent les œuvres de l'intelligence. S'ils cultivent les sciences et les arts, ce n'est point comme les Francs qui obéissent à l'esprit dominateur de Charlemagne; ils y sont portés par leur nature même; les khalifes ne font que s'associer au mouvement général de l'opinion;

les encouragements qu'ils donnent aux lettres, au commerce et à l'industrie, sont accueillis avec reconnaissance par un peuple qui en sent déjà tout le prix.

De 711 à 755, les premiers germes de la civilisation arabe s'étaient manifestés sous l'influence des institutions que la conquête avait apportées ou maintenues. Si la guerre civile avait un instant suspendu l'organisation politique du pays, l'avènement d'Abderrahman Ier et la proclamation du khalifat d'Occident, en mettant un terme à ces tristes luttes, substitua les règles du droit aux caprices de despotes ambitieux ; sous un gouvernement sage et bienveillant, toutes les sources de la prospérité publique se développèrent avec rapidité.

La stabilité du pouvoir, qui ne sortit plus de la famille d'Ommïah, contribua surtout à cet heureux état de choses. Il n'y eut pas en Espagne, comme en Afrique, de ces rivalités sanglantes, substituant tout à coup une dynastie nouvelle à celle qui tenait les rênes de l'administration ; la péninsule ne connut pas non plus les dissensions théologiques. A peine installé sur le trône, Abderrahman voulut faire oublier aux musulmans le pèlerinage de la Mecque. Pour cela, il fit bâtir à Cordoue dont il avait fait sa capitale une mosquée magnifique que la curiosité d'abord, et ensuite la vénération, portèrent les fidèles à venir visiter une fois par an. Observateur exact des règles et des cérémonies imposées par Mahomet, et que ses ancêtres avaient pratiquées eux-mêmes à Damas, Abderrahman associa dans l'esprit de ses sujets le respect de sa race à l'adoration religieuse. Aussi les Abbassides et les Alides ne purent exciter aucune de ces insurrections que le fanatisme

entretenait, et qui, en Asie, étaient toujours suivies d'une grande effusion de sang; de ce côté les Ommïades n'eurent jamais d'inquiétude. Les sectes qui apparurent restèrent toujours en dehors de la politique, et se renfermèrent dans la morale et la philosophie. Là comme ailleurs il se trouva des hommes pour énoncer des idées nouvelles et hardies, mais les discussions ne sortirent point des limites d'une réserve prudente. Les maîtres de l'Espagne étaient Sonnites; les querelles se réduisaient à quelques difficultés d'interprétation; les alfaquis ou docteurs de la loi étaient partagés en deux écoles rivales, l'école de Malek et celle de Baqui, qui eurent parfois des différends assez vifs, notamment vers 852, sans provoquer du reste aucun schisme.

Une autre cause contribua à l'affermissement de la domination musulmane : la famille d'Ommïah eut le bonheur de produire plusieurs hommes d'un mérite éminent. Abderrahman Ier (755-787), à un coup d'œil juste en politique joignait une grande aménité de caractère. Actif, brave, il fut surnommé le juste par un peuple pour qui l'équite était la première des vertus. Recherchant le luxe et la magnificence, il aimait moins encore les ornements surchargés d'or et de pierreries que les œuvres parlant au sentiment, et les créations de l'intelligence susceptibles d'élever l'esprit. On raconte de lui un trait simple et touchant qui prouva que sur le trône il avait conservé fidèlement les souvenirs de son enfance et un tendre amour pour sa terre natale. Il avait fait planter dans ses jardins de Cordoue un palmier originaire du désert; souvent, assis sous son feuillage, il répétait ces vers bien connus : « Beau pal-

mier, tu es comme moi étrangér en ces lieux; mais les vents de l'ouest caressent mollement tes rameaux; tes racines trouvent un sol fécond, et ta tête s'étale au milieu d'un air pur. Ah! comme moi, tu verserais des larmes, si tu pouvais ressentir les soucis qui me dévorent. Tu n'as rien à craindre de la mauvaise fortune, et moi je suis toujours exposé à ses atteintes. Quand le sort cruel et la fureur d'Al-Abbas me bannirent de ma chère patrie, mes pleurs arrosèrent souvent les palmiers qui croissent sur les bords de l'Euphrate; ni les palmiers, ni le fleuve n'ont conservé la mémoire de mes douleurs. Toi, beau palmier, tu ne regrettes point la patrie. »

Hescham Ier, fils et successeur d'Abderrahman (787-795), avait pour qualités principales la douceur et la charité; elles le firent chérir de ses sujets. Nul prince ne s'inquiéta plus d'assurer le bonheur matériel du peuple. Outre les aumônes qu'il distribuait à profusion, il veillait à la construction de nombreux édifices où les malheureux trouvaient des moyens de travail et une subsistance assurée. Les dernières paroles qu'il adressait en mourant à son fils Alhakem sont empreintes d'une haute sagesse: « Mon fils, lui dit-il, les royaumes appartiennent à Dieu; il les donne ou les ôte à son gré. Puisqu'il nous a placés sur le trône d'Espagne, rendons-lui d'éternelles grâces, et, pour nous conformer à sa volonté sainte, faisons du bien aux hommes. Ce n'est que pour cela qu'il a mis en nous la suprême puissance. Que ta justice, toujours égale, protége le riche et le pauvre sans distinction. Traite tes soldats avec bonté; qu'ils soient les défenseurs, non les tyrans du pays. Pro-

tége les laboureurs dont les travaux nous nourrissent; veille sur leurs champs et leurs récoltes. Que le peuple soit heureux à l'ombre du trône, et qu'il jouisse avec sécurité des biens et des plaisirs de la vie. »

Alhakem Ier (795-821) ternit par une arrogance présomptueuse et une sévérité cruelle l'instruction et la bravoure qui le recommandaient à l'estime publique. Il était né pour la vie indépendante ; son caractère sauvage, mêlé quelquefois d'une sombre mélancolie, s'irrita avec l'âge et lui fit commettre des actes d'une vengeance aveugle ; aussi les remords assiégèrent-ils ses derniers moments. Abderrahman II (821-852), contemporain d'Almamoun, fit oublier pendant son long règne les torts de son prédécesseur ; plus rapproché par ses penchants des sentiments de son aïeul Hescham, il avait de plus que lui un ardent amour des lettres et des arts ; toujours entouré de poètes et de musiciens, il contribua plus que personne à introduire dans les mœurs arabes cette délicatesse et cette élégance qui, plus tard, furent l'apanage de la chevalerie. Tout le monde connaît l'histoire de cette esclave favorite dont il fit murer la porte en pièces d'argent, pour la punir d'un caprice, en lui laissant le soin de démolir elle-même cette barrière de nouvelle espèce.

Les trois princes qui succédèrent immédiatement à Abderrahman II, Muhamad Ier (852-886), Almondhir (886-888), Abdallah (888-912), occupèrent dignement le trône, sans abuser jamais de l'autorité qui leur était dévolue ; mais des luttes intérieures ne leur permirent pas d'élever de nouveaux monuments à la gloire du

khalifat. Il n'en fut pas de même d'Abderrahman III (912-961). Son règne, qui dura près d'un demi-siècle, est l'époque la plus brillante de la domination des Arabes en Espagne. Tandis qu'un de ses parents, le prince Almudaffar, apaisait les discordes civiles et défendait contre les chrétiens l'intégrité du territoire, tandis qu'un autre général soumettait en Afrique le Magreb-El-Acsa, lui-même renouvelait à Cordoue les efforts de ses ancêtres, embellissait sa capitale et les principales villes de l'Andalousie, introduisait en Espagne les sciences de l'école de Bagdad, et donnait aux lettres et aux arts une plus vive impulsion. C'est lui qui fit bâtir, non loin de Cordoue, pour une de ses favorites, le fameux palais de Zehra, dont la description dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus merveilleux. Ainsi, gloire militaire, connaissances supérieures, richesses, luxe, magnificence, ce prince posséda tous les genres d'illustration, et cependant il fut personnellement malheureux. Il lui fallut punir de la peine capitale un de ses fils qui, pour arriver au trône, troublait la paix publique par de continuelles conspirations ; la contrainte qu'il s'imposa en cette occasion brisa dans son âme tous les éléments de bonheur que la fortune lui avait prodigués. On trouva à sa mort, dans ses papiers, les paroles suivantes : « Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis khalife. Trésors, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce que les hommes désirent m'a été accordé par le ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé heureux : ce

nombre se monte à quatorze. Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie. »

Alhakem II (961-976) était bien digne de succéder à Abderrahman; moins désireux de gloire, il n'eut d'autre pensée que le bonheur de ses peuples. Satisfait d'une représentation modeste, il trouvait dans une sage économie les moyens de diminuer les impôts et de multiplier les travaux d'utilité publique. Son équité peut être caractérisée par le fait suivant, qui devait se reproduire, sous une autre forme, dans l'histoire d'un des plus grands héros des temps modernes. Une pauvre femme possédait un champ contigu aux jardins du khalife. Alhakem, voulant bâtir un pavillon en cet endroit, charge son intendant de l'acheter, en lui indiquant ce qu'il désire faire. L'intendant court chez cette femme; sur son refus de vendre, il l'exproprie et construit le pavillon. La pauvre femme s'adresse au cadi de Cordoue et lui expose sa plainte: le cadi Bechir, après l'avoir entendue, lui promet justice. Un jour le khalife, se reposant dans son nouveau pavillon, voit arriver Bechir monté sur un âne et portant un sac vide. Bechir le prie de lui permettre de remplir son sac de la terre qu'il foule en ce moment à ses pieds, et quand le sac est plein, il lui demande comme une dernière grâce de vouloir bien l'aider à le charger sur son âne. Alhakem y consent, dans l'espoir de comprendre enfin le but de cette action; il cherche à soulever le sac, mais ses efforts sont inutiles: « Prince des croyants, lui dit alors Bechir avec gravité, ce sac que tu trouves si lourd ne contient qu'une petite parcelle du champ que tu as usurpé sur une de tes sujettes; si tu ne peux la soulever aujourd'hui, com-

ment supporteras-tu le poids de ce champ tout entier au jour du jugement? » Alhakem, frappé de ce discours, se fait expliquer l'affaire : il reconnaît sa faute, rend immédiatement le champ à la pauvre femme et lui fait don en même temps du pavillon qu'on avait élevé.

Ce prince si recommandable par ses vertus mourut après quinze ans de règne. Son fils Hescham II, destiné à le remplacer, était encore enfant, et l'Espagne musulmane allait devenir le théâtre de la guerre civile, lorsque, près du trône, se révéla un homme de génie, le célèbre Almanzor qui, revêtu de la diginité d'*hadjeb*, prit en main les rênes de l'administration, et fut khalife de fait jusqu'en 1001 (voy. p. 336). A sa mort, son fils Abdelmalec régna sous le même titre et avec la même autorité jusqu'en 1008. Hescham II, réduit alors à gouverner lui-même, ne sut pas résister à ses ennemis, et la dynastie des Ommïades, si puissante jusque-là, trouva la principale cause de sa décadence et de sa chute dans l'incapacité et la faiblesse de ce prince.

Si nous considérons maintenant, d'une manière générale, la politique des khalifes de Cordoue pendant les trois siècles qui viennent de s'écouler, nous rencontrerons dans cette étude de précieux enseignements. Ils eurent la sagesse de ne pas dépenser dans des expéditions lointaines les revenus de l'Espagne ; ils étouffèrent au fond de leurs cœurs leur haine contre les Abbassides, bourreaux de leur famille. Après avoir vaincu l'émir Yousouf, qui avait voulu régner au nom des khalifes de l'Irak, ils se contentèrent de repousser son allié le wali de Cairowan, Ali-ben-Mogueith, vers 761, et ne prirent point l'offensive. Plus d'une fois, en 823, 841,

949, les empereurs grecs de Constantinople cherchèrent à les entraîner dans une alliance étroite contre les Arabes d'Orient. Les khalifes de Cordoue accueillirent ces avances froidement et firent des promesses de secours qu'ils ne mirent jamais à exécution.

L'Afrique fut le seul pays où ils songèrent à fonder quelques établissements; encore se bornèrent-ils au Magreb-el-Acsa, où ils pouvaient facilement envoyer des troupes. Cette conquête (931), en montrant les forces dont ils disposaient, eut pour effet d'arrêter les Fathimites, qui auraient pu songer, dans leur ardeur belliqueuse, à envahir l'Espagne et à laisser de côté leurs projets sur l'Égypte; mais la nécessité de soumettre les Zénètes toujours rebelles la rendit onéreuse, en exigeant de continuels sacrifices d'hommes et d'argent.

A l'intérieur, les Ommïades firent respecter leur autorité et réprimèrent avec succès toutes les tentatives de révolte; une tranquillité absolue eût été néanmoins incompatible avec le caractère des Arabes; aussi ne faut-il pas se préoccuper outre mesure des rébellions qui eurent lieu dans ce long espace de temps. Le pouvoir resta constamment concentré dans une seule main, et Cordoue, centre du gouvernement, ne fut point un instant menacée de perdre sa suprématie: aucune ville arabe ne lui disputa le rang de capitale.

Il y eut cependant, dès le VIII[e] siècle, une guerre de succession qui menaça de compromettre l'avenir de la nouvelle dynastie, et de créer dans le pays une source inépuisable de dissensions. Abderrahman I[er], en mourant, avait désigné pour héritier du trône le troisième de ses fils, Hescham I[er], dont les vertus justifiaient un

pareil choix. Les deux aînés, Suleiman et Abdallah, supportèrent avec peine cette exclusion blessante, et bien qu'ils eussent contre eux le droit national des Arabes et la coutume de leur propre famille, ils prirent les armes pour déposséder leur frère ou du moins s'assurer une indépendance absolue dans les provinces de Merida et de Tolède (789). Après deux ans d'efforts infructueux, battus à Bulche par le khalife lui-même, à Lorca par son fils Alhakem, ils se soumirent et obtinrent un généreux pardon.

A la mort d'Hescham, en 796, ils renouvelèrent leurs prétentions, demandant ouvertement le partage de l'Espagne musulmane; un grand nombre de walis et de caïds arborèrent avec eux l'étendard de la révolte. Alhakem fut vainqueur dans les plaines de Murcie; Suleiman périt en combattant, et Abdallah obtint une seconde fois sa grâce (800). Ce prince incorrigible, ayant appris la mort d'Alhakem (821) à Tanger, où il s'était retiré, se précipita en Espagne à la tête d'un grand nombre d'Africains qu'il avait soudoyés, et réussit à se fortifier dans Valence. Le nouveau khalife Abderrahman II ne lui laissa pas le temps d'étendre ses relations; il accourut sous les murs de la ville rebelle et offrit la bataille à son grand-oncle, s'il ne voulait pas reconnaître ses droits. Abdallah qui, avant d'engager l'action, avait prié Allah de lui exprimer sa volonté par un signe, et qu'un accident avait persuadé du mauvais succès de sa cause, se remit entre les mains d'Abderrahman, qui, plein de respect pour son grand âge, l'accueillit honorablement et lui laissa la libre disposition de ses biens (821). Cette guerre de succession fut la

seule qui troubla jusqu'au XIe siècle la dynastie des Ommïades. Abdallah (895) et Abderrahman III (949) eurent, il est vrai, à conjurer deux séditions occasionnées par leurs propres fils; mais ces levées de boucliers n'avaient rien de sérieux.

Les walis firent une opposition plus inquiétante au gouvernement des khalifes; en exécutant les ordres qu'ils recevaient de Cordoue, la plupart étaient moins guidés par le sentiment du devoir que par la crainte de se voir enlever l'autorité dont ils disposaient. Dès qu'ils se croyaient assez forts pour jeter le masque, ils aspiraient à l'indépendance. Une prompte répression était nécessaire, car au moindre revers du khalife, dix gouverneurs étaient prêts à lui refuser leur concours et à se déclarer souverains dans leurs domaines. Après la dispersion des partisans d'Yousouf, les walis qui causèrent à l'islamisme les plus grands embarras furent ceux de Carmona et de Baeza, qui favorisèrent l'expédition d'Ali-ben-Mogueith (761), celui de Tortose qui prit part aux diverses insurrections de Suleiman et d'Abdallah, et enfin ceux de Saragosse, Merida, Tolède et Huesca qui pendant quarante ans mirent en feu le nord et le centre de l'Espagne, sous la pression de deux personnages dont l'origine et le caractère sont peu connus.

Omar-ben-Hassan et Caleb son fils, c'étaient leurs noms, ont joué pendant près d'un demi-siècle un rôle important dans l'histoire de la péninsule. Placés entre les chrétiens et les musulmans, sans se déclarer complètement ni pour l'un ni pour l'autre parti, ils ont paru vouloir créer entre les deux peuples une sorte de terrain neutre, où les deux religions se seraient trouvées

sur un pied d'égalité parfaite. Soutenu par un grand nombre de walis et de caïds, Omar-ben-Hassan, après une vie de brigandages, était parvenu à établir sa domination dans la plus grande partie de l'Aragon (863-866); battu par Muhamad, il se retira dans les Pyrénées pour organiser une troupe plus brave et mieux disciplinée. Puis, avec le secours du roi de Navarre, il reconquit l'Aragon depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre. Vaincu et tué à la bataille d'Aybar, il eut pour vengeur son fils Caleb, qui se maintint contre les attaques d'Almondhir et acquit même, par suite de circonstances favorables, une puissance très-étendue. Une révolte lui ouvrit les portes de Tolède, une autre celles de Cuença (886). Il s'approcha de la Guadiana et du Guadalquivir, suscitant partout des ennemis aux khalifes (888-890). Abdallah, forcé de combattre son propre fils, ne put diriger contre Caleb des troupes suffisantes; il le laissa maître de tout le bassin du Tage depuis Talavera jusqu'à la source même du fleuve, de l'Aragon, d'une partie de la Catalogne et du littoral de Tortose à Murcie. N'étant plus inquiété par les musulmans, Caleb cessa de ménager les chrétiens, comme il l'avait fait précédemment, et n'hésita pas à les attaquer. Mais il avait trop présumé de ses forces, et il éprouva une terrible déroute dans la journée de Zamora (901). Ce désastre fut le signal de sa ruine; les rois de Léon et les khalifes s'unirent contre lui. Abderrahman III (913) remporta à Cuença une victoire décisive qui lui rendit toute la partie orientale de l'Espagne; en un mois, deux cents villes ou villages fortifiés se soumirent sans résistance. Il ne resta bientôt plus à Caleb que Tolède et quelques places en

Aragon ; mais telle était la terreur de son nom, qu'il se maintint dix ans encore dans ces différentes positions. Sa mort seule, causée par un accident, détruisit son parti (922). Tolède résista encore quelque temps et ne reconnut l'autorité du khalife qu'après avoir souffert toutes les horreurs de la famine en 927.

Cette ville, il faut le dire, se distingua entre toutes les cités de l'Espagne par une opposition constante à la domination musulmane. Sa population nombreuse était tout entière composée de juifs et de chrétiens ennemis secrets du gouvernement ; c'était avec peine que cette ancienne capitale des Goths s'était vu préférer Cordoue. Les habitants qui, dans l'origine, s'étaient pliés sans regret au joug étranger et qui avaient même reçu dans le pays le nom de Mozarabes, irrités maintenant d'avoir perdu toute influence politique, tâchaient d'en acquérir une nouvelle en se faisant le centre de l'ancien parti vaincu. Déjà, avant le commencement de la guerre de Caleb, Alhakem (800), Abderrahman II (828-838) et Muhamad Ier (853-859) avaient été forcés de les réduire par la force et d'entreprendre contre eux des siéges en règle. Ces khalifes auraient pu détruire leurs fortifications ; ils ne le voulurent point pour ne pas affaiblir leur ligne de défense, sans songer qu'entre les mains d'une population ennemie, elles ne pouvaient leur être d'aucune utilité.

Le grave caractère des révoltes de Tolède ne se retrouve point dans les autres soulèvements que les khalifes eurent à apaiser, comme en 827 celui de Merida, et en 926 celui des montagnards d'Elvira ; ils furent causés uniquement par la rigueur excessive qu'on apportait dans le recouvrement de l'impôt ; et bien qu'ils

aient occasionné de longues luttes dans les Alpuxarras et sur les bords du Tage, ils n'eurent jamais une portée bien redoutable. Il en fut de même de l'insurrection de Cordoue sous Alhakem (817). Ce prince, voulant subvenir aux dépenses d'une nombreuse garde qu'il avait instituée auprès de sa personne, établit un droit d'entrée sur les marchandises importées. Il en résulta une fermentation générale dans les esprits; on refusa d'obéir. Alhakem voulut punir les récalcitrants ; alors la population se précipita sur les gardes, en massacra un grand nombre et contraignit le reste à se retirer dans le palais. Outré de colère, le khalife se met à la tête de ses cavaliers et marche contre l'émeute. Les Cordouans fuient devant lui ou essaient vainement de se défendre ; leurs maisons, dans les faubourgs, sont pillées; eux-mêmes sont réduits à s'expatrier avec leurs familles. Une partie de ces exilés alla peupler un faubourg de Fez, où ils furent accueillis par Edris-ben-Edris ; les autres se firent pirates, et en 820, après avoir saccagé Alexandrie, conquirent l'île de Crète où ils fondèrent Candie (843).

Les khalifes eurent toujours le soin de s'entourer d'une milice étrangère ; les premiers successeurs d'Abderrahman Ier en eurent une zenète ; les autres, depuis Abdallah (900), firent venir de Constantinople des esclaves de Slavonie qu'ils élevèrent au maniement des armes et dont ils se firent des satellites dévoués. Grâce à ces soldats, ils surent prévenir toute collision entre les Arabes et les Alabdaris (Africains, Maures ou Berbères), et, de 755 à 1008, ces deux partis n'en vinrent point aux mains, quoiqu'ils eussent conservé l'un contre l'autre les sentiments les plus hostiles. Il faut recon-

naître cependant qu'il y avait dans l'armée de Caleb plus de soixante mille Berbères. Quant à la garde slavonne, la force du pouvoir l'empêcha d'avoir, comme en Orient, une influence nuisible, et son rôle politique n'apparaîtra qu'à partir du XIe siècle, quand la dynastie des Ommïades s'écroulera.

Outre ces embarras intérieurs, les Arabes d'Espagne avaient un sujet de préoccupation bien autrement grave : c'était la lutte contre les chrétiens des Asturies et de la Gaule. D'une part, il leur fallait résister aux Francs qui souffraient vivement de les voir établis dans la Septimanie, au delà des Pyrénées ; de l'autre, ils trouvaient dans ces montagnes comme dans celles du royaume d'Oviédo une population belliqueuse contre laquelle venaient se briser tous leurs efforts. Déjà les émirs qui avaient précédé Abderrahman Ier avaient été contraints par le Goth Pélage de laisser se former sur les confins de la Galice une petite principauté chrétienne : les successeurs de Pélage avaient profité de tous les troubles survenus dans la péninsule pour attirer autour d'eux les chrétiens impatients du joug de l'islamisme. Quand Abderrahman fut définitivement promu au khalifat, il trouva ce petit royaume solidement établi au nord du Minho. Bien plus, les montagnards des Pyrénées, sans posséder aucune organisation politique, refusaient obstinément à tous les corps de troupes le passage de la Catalogne en Septimanie, tandis que les Francs et Pépin le Bref assiégeaient Narbonne privée de tout secours (756). Abderrahman s'adressa d'abord aux rois d'Oviédo, qu'il effraya par ses immenses préparatifs et qui se soumirent à un tribut de dix mille onces d'or, dix mille

livres d'argent, dix mille chevaux et autant de mulets, mille cuirasses, lances et épées (759). Mais à peine avait-il obtenu cet avantage, qu'il apprit la reddition de Narbonne et la perte de la Septimanie tout entière (760). La crainte de ne pouvoir s'ouvrir le passage des Pyrénées lui fit souscrire au triomphe des Francs. Quelques années plus tard (778), Charlemagne, prenant en main la cause du christianisme et cherchant aussi à opérer la fusion des anciens sujets romains avec les races germaniques, en les conduisant contre les infidèles, se jetait sur la Catalogne et l'Aragon. Dans une première expédition, les Francs s'avancèrent jusqu'aux bords de l'Èbre et ravagèrent tout le pays; mais la trahison des chefs navarrois et vascons unis aux Arabes leur fit éprouver un échec sanglant au moment où ils repassaient les Pyrénées; cette défaite où périt Roland, restée célèbre dans les romans de chevalerie sous le nom de combat de Roncevaux, leur fit perdre leur butin. Abderrahman reprit toutes les villes de la Catalogne et de l'Aragon, à l'exception de Girone, que son fils Hescham ne réduisit qu'en 793. Hescham voulait reconquérir la Septimanie; il envoya dans cette province une armée qui s'empara de Narbonne; ce ne fut qu'un succès passager. Charlemagne, en apprenant cette incursion, chargea spécialement son fils Louis, roi d'Aquitaine, d'en arrêter les progrès; pendant seize années, de 796 à 812, il y eut sur les frontières des Pyrénées une longue guerre à la suite de laquelle la Navarre et la partie de la Catalogne qui s'étend depuis la Sègre jusqu'à la mer devinrent des marches françaises gouvernées par des comtes relevant de l'Aquitaine.

Les Francs avaient combiné la plupart de leurs expéditions avec les chrétiens des Asturies qui, sûrs de leur protection, avaient refusé le tribut et pris courageusement les armes. Les musulmans, obligés de diviser leurs forces, affaiblis par l'insubordination des walis et des caïds, étaient réduits à la défensive. Aussi Alphonse II le Chaste, qui régna à Oviédo de 793 à 842, parvint-il à accroître considérablement le territoire de ses ancêtres ; du Minho, en deçà duquel il se trouvait jusqu'alors resserré, il s'avança jusqu'aux rives du Duero, et concentra la lutte autour de la forte ville de Zamora.

La mort de Charlemagne et le démembrement de son empire ne devaient point relever la cause musulmane. Les comtes des marches espagnoles, en se rendant indépendants, devinrent chers aux habitants du pays qui, sous leur conduite, entreprirent bravement de combattre les ennemis de leur religion. Le comte de Navarre, en 835, prit le titre de roi et commença à entamer la Castille et l'Aragon, que le comte de Barcelone attaquait d'un autre côté.

Dès ce moment commença cette croisade acharnée dans laquelle les deux peuples n'abandonnèrent pas un pouce de terrain qui ne fût couvert de leur sang. Malgré les suspensions d'armes signées par les khalifes et les princes chrétiens, il n'y eut jamais de trêve pour les habitants des frontières. Les meilleurs guerriers des deux nations se donnaient rendez-vous sur ces limites, qui variaient selon les chances des combats. En 872 et 878, il se livra deux batailles sanglantes, l'une sur les bords du Sahagon, affluent du Duero, l'autre dans les plaines de Zamora : la première, où les rois de Navarre

et de Léon furent réunis sous les mêmes étendards, resta indécise ; la seconde, gagnée par Alphonse III, dit le Grand, lui assura la possession de Zamora et lui ouvrit le bassin du Tage. Alors s'organisèrent les courses des Galiciens sur Lamego, Viseu, Coimbre, Salamanque et même Talavera ; alors apparurent pour la première fois les comtes de Castille qui, profitant habilement des révoltes d'Omar-ben-Hassan et de Caleb, accrurent promptement leur puissance (882-900).

Distraits par des querelles intestines, les khalifes ne pouvaient arrêter ces progrès ; mais ils furent heureusement servis par les divisions des chrétiens eux-mêmes : les comtes de Castille, les rois de Navarre et de Léon se disputèrent quelques parcelles de territoire, et ne surent point s'unir contre l'ennemi commun quand l'occasion était favorable.

Dès qu'Abderrahman III eut réduit à l'obéissance les musulmans rebelles, il songea à relever l'honneur de ses armes. Ramire II, excité par les fils de Caleb, s'était avancé dans l'intérieur du pays jusqu'à Talavera, qu'il avait mise à feu et à sang ; pour se venger de ce désastre, le khalife envoya un corps de troupes considérable dans la Galice et le royaume de Léon, et commanda à ses généraux de ravager les villes ouvertes sans assiéger aucun château fort. Ses ordres furent exécutés ponctuellement ; et bien plus, le roi de Léon, ayant voulu s'opposer au retour de cette armée, éprouva une grande défaite sur les bords du Duero (929). Bientôt après les chrétiens, s'étant portés en Lusitanie jusqu'à Badajoz et Lisbonne, furent contraints de rétrograder devant des forces supérieures (934). Enfin, en 938, Abderrahman

proclama l'algebed ou guerre sainte, et passa lui-même le Duero à la tête d'une nombreuse armée. Il mit d'abord le siége devant Zamora, que l'ennemi avait fortifiée et entourée de sept enceintes de murailles, défendues elles-mêmes par un double fossé rempli d'eau. Ramire II, comptant sur le courage de ses soldats, crut pouvoir surprendre les musulmans et osa les attaquer en rase campagne; il éprouva, à Simancas, une défaite plus sanglante encore que celle du Duero, malgré les exploits du comte de Castille, Ferdinand Gonzalez, et les secours que lui avaient fournis des auxilaires arabes traîtres envers leurs frères et leur patrie. Zamora, abandonnée à elle-même à la suite de cette défaite, fut prise d'assaut. Après avoir renversé un pan de muraille, les musulmans s'étaient précipités par la brèche, persuadés qu'aucun obstacle ne les séparait plus de l'ennemi. Tout à coup un large fossé s'offre à eux; dans leur ardeur, ils cherchent à le franchir et tombent par milliers sous les coups des Espagnols. A la fin, ceux qui survivent, se servant comme d'un pont des cadavres de leurs frères, parviennent sur l'autre bord et pénètrent enfin dans la ville.

Les hostilités continuèrent deux ans encore, et les musulmans conservèrent l'avantage. Ce fut Ramire II qui demanda le premier une trêve de cinq ans (941); cette trêve se prolongea jusqu'à la mort d'Alhakem II, en 976; les chrétiens, affaiblis par des troubles civils que fomentaient dans le royaume de Léon le comte de Castille et le roi de Navarre, n'étaient point en état de reprendre les hostilités; et Abderrahman, bien que disposé à combattre vaillamment tous les ennemis qui

se présenteraient, aimait mieux jouir des bienfaits de la paix ; plus tard, une étroite amitié l'unit au roi de Castille, Sanche, et celui-ci ne voulut point de son vivant combattre les musulmans.

La lutte recommença à l'avènement d'Hescham; le nouveau khalife, âgé de onze ans, se trouvait sous la tutelle d'une femme, et les musulmans auraient pu craindre des revers si les rênes de l'État n'avaient pas été confiées à Muhamad-ben-Abdallah-ben-Ali, émir dont le courage et les talents étaient déjà appréciés dans toute l'Andalousie. La nation accueillit avec joie cette élévation, que le mérite seul semblait avoir dictée, et quand l'habjeb annonça l'algehed, elle accourut en foule sous ses drapeaux. Muhamad manifesta hautement l'intention de conquérir l'Espagne tout entière, et jura, comme Annibal, haine éternelle aux ennemis de sa religion. S'il ne réussit point dans son projet, du moins il tint son serment. Chaque année, à la tête de ses troupes, il envahissait le Léon, la Galice, la Castille, ou même encore la Navarre et la Catalogne, et après avoir porté au loin ses déprédations, il ramenait son armée dans ses cantonnements jouir de son triomphe et partager un riche butin. En 978, après avoir ravagé la Galice et conquis sur les champs de bataille le nom d'Almanzor (le Victorieux), sous lequel il est plus connu, il se porta en Catalogne et répandit la terreur jusque sous les murs de Barcelone. Les chrétiens étaient obligés de se retirer dans les places fortes ou dans les montagnes; ils n'osaient plus habiter les villes ouvertes ni tenir la campagne. De 978 à 983, ils n'éprouvèrent que des échecs. Ils perdirent successivement les villes

de Léon et d'Astorga dont les murailles furent détruites. En 984, Almanzor se dirigea sur la Catalogne, où le comte de Barcelone, Borel, relevant des rois de France, avait établi sa suzeraineté sur les comtes d'Ampurias, de Girone, d'Urgel et de Roussillon. Borel essaya vainement de résister à l'invasion des Maures : après avoir subi une première déroute, il chercha à se défendre derrière les murailles de Barcelone et fut forcé de fuir ; les habitants, pour se racheter du pillage, durent se soumettre à l'impôt du sang. De 986 à 994, Almanzor pénétra encore plusieurs fois en Galice ; dans une de ces expéditions il s'avança jusqu'à Compostelle, où il brûla la fameuse église de Saint-Jacques, objet d'une si grande vénération parmi les chrétiens ; il en réserva avec soin les cloches, qui furent placées dans la grande cour de la mosquée de Cordoue. En 995, il battit dans la Castille le comte Garcie Fernandez. Peut-être, après tous ces exploits, aurait-il songé à étendre encore ses conquêtes s'il n'avait eu à réduire les Zenètes d'Afrique. A peine se fut-il retiré que les chrétiens reprirent l'offensive. Borel, chassé de Barcelone, recouvra ses États avec l'appui des chrétiens de France. Lorsque Almanzor reparut, il fut vainqueur à la journée de Cervera (1000) ; mais les princes chrétiens, irrités de tant de désastres, résolurent d'opposer toutes leurs forces à cet indomptable ennemi. Sanche le Grand, le comte de Castille et le jeune roi de Léon, Alphonse V, ligués ensemble, livrèrent à l'hadjeb une action décisive aux environs de Calat-Annosor. La lutte dura une journée entière sans aucun résultat ; enfin les cavaliers chrétiens, bardés de fer, donnant la mort sans la recevoir,

percèrent les bataillons arabes ; il s'ensuivit un affreux massacre des musulmans, qui ne voulaient point abandonner le champ de bataille. Ce ne fut que le lendemain, à l'approche du jour, qu'Almanzor donna le signal de la retraite, et les chrétiens épuisés ne purent les poursuivre (1001).

C'était la première bataille que perdait Almanzor; aussi, abattu, humilié de cette défaite, il ne voulut point y survivre. Il refusa de soigner les blessures qu'il avait reçues dans le combat, et expira de désespoir, pleurant ses triomphes inutiles et son nom déshonoré. L'armée, à la nouvelle de sa mort, manifesta les plus vifs sentiments de regret; il semblait qu'avec lui la cause des Arabes fût anéantie. Cependant, sous la conduite d'Abdelmalek, fils d'Almanzor, ils vengèrent ce désastre, et pendant sept ans (1001-1008) les plaines de la Catalogne et de Léon furent de nouveau le théâtre d'actions sanglantes. Ce fut le dernier épisode de ces longues hostilités; la guerre civile allait dévorer les plus braves des musulmans et donner aux chrétiens un avantage décisif. Ceux-ci avaient une supériorité militaire incontestable; les triomphes d'Almanzor n'étaient dus qu'au seul mérite de ce général et à l'ardeur qu'il savait inspirer à ses troupes. Sa force principale résidait dans sa cavalerie, dont l'impétuosité était irrésistible; en adoptant les armures et les cuirasses de fer, les Espagnols s'étaient aussi donné à eux-mêmes une arme spéciale plus terrible. Leurs chefs passaient leur jeunesse entière à manier la lance et l'épée, dont plus tard ils devaient faire usage contre les infidèles, tandis que ceux-ci n'entendaient point sacrifier aux habitudes

guerrières les travaux de l'agriculture ou les jouissances d'une civilisation avancée.

Dans les États chrétiens, chacun devait le service militaire; les seigneurs étaient forcés de suivre leur souverain dans ses expéditions, et entraînaient avec eux leurs vassaux. Chez les Arabes, au contraire, on restait libre de ne point partir. Les khalifes, avec leurs ressources, levaient les troupes dont ils avaient besoin ; les habitants en masse ne venaient sous les drapeaux que quand on proclamait l'algehed ; encore ne pouvait-on les retenir que pendant un temps limité. Les institutions des Espagnols étaient donc toutes militaires, et ils devaient acquérir dans les combats une supériorité plus marquée. Sur mer, à la vérité, ils étaient loin de pouvoir entrer en parallèle avec les Arabes, qui disposaient de forces redoutables ; les khalifes comptaient de nombreux vaisseaux dans les ports de Cadix, Algéziras, Almunecar, Almeria, Tortose, Tarragone. Ces trois dernières villes possédaient, en outre, des arsenaux très-bien approvisionnés, et chaque année de nouveaux navires étaient mis à flot dans les chantiers de construction de Carthagène et de Séville. Beaucoup de particuliers équipaient des bâtiments de commerce et rapportaient en Espagne les marchandises du Levant. D'autres, véritables corsaires, allaient faire des incursions en pays ennemi, et non seulement les chrétiens répandus sur le littoral de la péninsule, mais encore les Francs et les Italiens, étaient sans cesse inquiétés.

Les Arabes s'étaient établis dans les îles Baléares (820). Ils s'emparèrent également de la Corse, qui resta indépendante de 840 à 850 ; les environs d'Arles

et de Marseille furent plus d'une fois ravagés. A la fin du IXe siècle, en 889, les musulmans, trouvant dans les environs de Saint-Tropez un emplacement des plus favorables d'où ils pouvaient s'élancer sur tous les points de la Provence, se fixèrent dans le poste de Fraxinet. Ils s'y maintinrent durant tout le Xe siècle ; et tandis qu'une partie d'entre eux, s'unissant aux femmes du pays, s'adonnait à l'agriculture, les autres cherchaient à étendre l'islamisme par des courses aventureuses dans l'intérieur du continent. C'est ainsi qu'en 935, après avoir intercepté quelque temps le passage de France en Italie, ils pénétrèrent dans la Tarentaise, le Valais et la Suisse, qui était déjà pillée par les Hongrois, et, en 942, ils forcèrent à s'expatrier les populations de Fréjus et de Toulon.

L'Espagne était assaillie de son côté par les barbares scandinaves. En 843, cinquante-quatre vaisseaux avaient débarqué en Lusitanie une armée de Northmans qui avaient voulu surprendre Lisbonne. Le wali, pour les chasser, avait dû implorer le secours de ses voisins ; et les pirates, obligés de reprendre la mer, avaient été attaquer dans l'Algarbe la ville de Sidonia. L'année suivante (844), ils avaient remonté le Guadalquivir jusqu'à Séville, dont ils ruinèrent les faubourgs ; déjà même ils songeaient à s'y établir, quand les scheiks des environs vinrent les déloger à la tête de leurs tribus. Enfin, en 860, ils avaient abordé non loin de Malaga et de Carthagène, et ne s'étaient retirés qu'en pillant la fameuse mosquée d'Algéziras. Tant de ravages avaient excité la vigilance des khalifes ; ils avaient ordonné que des navires stationneraient sur tous les points de la

côte pour les défendre de toute surprise; et une flotte, chargée de donner la chasse aux Northmans, s'avança si loin que, suivant les chroniques bretonnes, on vit un gros vaisseau sarrasin à l'embouchure de la Loire.

Sous le point de vue moral, scientifique, industriel, les Arabes étaient bien supérieurs aux chrétiens; leur caractère, leurs mœurs avaient quelque chose de généreux, de dévoué, de charitable, qu'on eût vainement cherché ailleurs. On trouvait chez eux ce sentiment de la dignité humaine qui les avait toujours distingués, et dont l'abus devait produire la funeste manie des duels. Un jour le khalife Abdallah se permit de railler la longue barbe d'un de ses capitaines; celui-ci jura de ne plus reparaître devant son souverain et tint parole.

Les rois de Castille et de Navarre avaient tellement confiance dans la loyauté et l'hospitalité arabes, que plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à se rendre à Cordoue pour consulter les médecins si renommés de cette ville. Le plus pauvre des musulmans tenait autant à conserver intact l'honneur de sa famille que le scheik le plus orgueilleux. L'obscurité de l'origine n'empêchait point d'arriver aux premières dignités; la noblesse de race ne donnait point seule la considération; il fallait y joindre le mérite personnel. La religion du Coran s'était épurée: on appréciait les vertus et les bonnes œuvres; la liberté de l'homme n'était plus écrasée, comme au temps de la conquête, sous la foi religieuse; le travail était encouragé, la propriété respectée; l'obéissance au père de famille, la vénération pour la vieillesse, un vif sentiment de la justice se faisaient partout remarquer; les cadis se considéraient plutôt comme

des arbitres que comme des juges, et n'abusaient que bien rarement de leur autorité.

Ce qui contribua surtout à la grandeur des Arabes d'Espagne, ce fut le haut développement qu'atteignirent, sous leur domination, les lettres, les sciences et les arts, aussi bien que l'agriculture et l'industrie. Le goût des jouissances intellectuelles était descendu dans toutes les classes de la société; la poésie élevait les âmes. Les magistrats devaient avoir une instruction profonde pour conserver l'estime publique dans l'exercice de leurs fonctions. Une noble émulation inspirait les esprits; sur tous les monuments on permettait d'inscrire le nom de ceux qui en avaient ordonné l'érection, et le peuple accordait ses louanges, non seulement au protecteur éclairé, mais encore au véritable artiste.

Les Arabes portèrent à un haut degré de perfection l'architecture, la musique et la danse. On étudie encore aujourd'hui le style particulier qu'ils donnaient à leurs édifices; on admire les ornements dont ils les décoraient. Quant à la musique, Ali-Zériab fonda à Cordoue une école célèbre. Il avait fait une sérieuse étude de la nature des sons et des ressources de la voix humaine; le luth jusqu'alors ne se composait que de quatre cordes; Zériab en ajouta une cinquième.

En fait de poésie, les Arabes cultivaient surtout la romance ou la nouvelle; un grand nombre d'auteurs, plusieurs femmes même, se distinguèrent et s'acquirent une grande renommée. Nous les trouvons recherchés dans leurs images et leurs sentiments; mais ils s'adressaient à des imaginations ardentes, à des caractères naturellement exaltés.

Les sciences attirèrent aussi l'attention des Arabes. On apprenait dans les écoles l'astronomie, la géographie, la dialectique, la médecine, la grammaire, ainsi que des éléments de physique, de chimie et d'histoire naturelle; les bibliothèques étaient pleines de copies des anciens auteurs grecs et des philosophes alexandrins; les sciences mathématiques, l'algèbre et la géométrie étaient cultivées avec succès. Le fameux Gerbert, qui depuis fut pape à la fin du Xe siècle sous le nom de Sylvestre II, avait puisé en Espagne des connaissances qui étonnaient ses contemporains et le firent accuser de magie.

L'ardeur que les Arabes déployèrent dans les travaux de l'industrie fut plus grande encore : ayant retrouvé les mines dont les Romains et les Phéniciens tiraient leurs métaux, il s'empressèrent de les exploiter; ils en ouvrirent de nouvelles, et l'on a justement vanté leurs mines de mercure près d'Almaden, de rubis près de Malaga et de Beja des Camérès. Du corail fut pêché sur les côtes de l'Andalousie, et des perles sur celles de Tarragone. On perfectionna la manière de tanner et de préparer le cuir, de tisser le coton, le lin et le chanvre. La fabrication des étoffes de soie et de laine fut portée à sa dernière perfection. Bientôt l'on ne parla, dans le Levant et sur la côte d'Afrique, que des lames de Tolède, des soies de Grenade, des harnais, des selles et des maroquins de Cordoue. L'Europe tout entière recherchait les draps bleus et verts de Cuença, les épiceries et le sucre de Valence. Ces produits n'étaient pas les seuls objets du commerce; les Maures et les juifs, qui s'occupaient plus spécialement du trafic, envoyaient en-

core en différents pays des huiles, du sucre, de la cochenille, de l'ambre gris, du cristal de roche, du soufre, du safran, du gingembre; déjà peut-être ils se servaient des lettres de change dont l'invention a été attribuée aux Lombards; et si ce moyen leur manquait, du moins ils y suppléaient déjà par un procédé analogue. Ils avaient dans le Levant des correspondants nombreux et recevaient, en échange de leurs envois, de l'aloès, du camphre, des fourrures de martres du Khorasan et des tapis de Perse.

Quant à l'agriculture, les services que les Arabes rendirent à l'Espagne sont incontestables; ils sont inscrits encore dans la Huesta de Valence et la Véga de Grenade que les travaux d'arrosement portèrent au plus haute degré de fertilité. Rien n'est plus ingénieux que le système d'irrigation qui fut établi dans la Huesta. Cette plaine, admirable du reste par sa fécondité naturelle, est partagée dans son milieu par le Tuna dont les eaux vont se jeter dans la mer un peu au-dessous de Valence. Les Arabes arrêtèrent d'abord ces eaux par une digue, à deux lieues environ de leur embouchure, puis ils pratiquèrent sept coupures principales, dont trois sur une rive et quatre sur l'autre. La Huesta se trouva ainsi enveloppée par les branches du fleuve qui se déployaient en éventail. Ce n'est pas tout: chaque artère principale fut découpée en sept veines secondaires, de manière que l'eau pénétrait jusqu'au plus petit carré de terre. Pour cela, il fallait que le terrain offrît une gradation de descente géométrique, et comme la plaine ne se présentait pas tout à fait dans ces conditions, on organisa un système de petits canaux (ace-

quias) et de ponts en aqueducs, qui facilita la distribution des eaux du fleuve. Chacune des sept branches était ouverte un jour de la semaine, de façon que les eaux pussent s'élever au niveau nécessaire, et les veines secondaires avaient ensuite leur heure fixe. La Huesta avait mérité le nom de jardin de l'Espagne ; ailleurs, où le terrain se prêtait mal à une disposition semblable, les Arabes avaient creusé des puits nombreux ou *norias*, dont l'eau était tirée par des bêtes de somme et conservée dans des bassins ou des rigoles, pour être utilisée en temps opportun.

Avec de tels procédés, sous le climat fertile de l'Andalousie, on obtenait trois récoltes par an ; il suffisait d'ensemencer immédiatement après la moisson. C'était d'Asie, des plaines de la Chaldée et des vallées de la Syrie que les Arabes avaient importé en Espagne leur savante culture ; là ne se borna point leur bienfaisante influence dans le pays. Ils y introduisirent le riz, le coton, le mûrier, la canne à sucre, le palmier, le pistachier, le bananier, et, outre ces produits précieux, des fleurs et des légumes qui de là se rèpandirent plus tard dans toute l'Europe occidentale, la rose du Japon, le camélia rouge et blanc, l'asperge, etc.

Il ne faut point juger, par l'état actuel de l'Andalousie, de son état sous la domination Arabe. La population était alors bien plus considérable. Il y avait dans toute la partie d'Espagne possédée par les musulmans six villes capitales, quatre-vingts cités, trois cents villes du troisième ordre, et un nombre infini de bourgades, de villages et de hameaux. A Cordoue seulement, on comptait deux cent mille maisons, six cents mosquées,

cinquante hospices, quatre-vingts écoles publiques, neuf cents bains publics. La ville contenait un million d'habitants. Dès lors il n'y a plus lieu de s'étonner de l'opulence et du luxe dont les historiens arabes nous apprennent que les khalifes faisaient étalage. Par l'azaque ou dîme sur les produits de la terre, le kharadj ou droit d'entrée et de sortie sur toutes les denrées, et le taadil ou imposition sur les marchands en détail, ils atteignaient toutes les richesses du pays; on conçoit sans peine que les revenus aient monté jusqu'à la somme de douze millions quarante-cinq mille dinars d'or. Nous savons déjà que l'État se réservait la cinquième partie du butin, et que les chrétiens et les juifs payaient une capitation à part.

Néanmoins l'esprit reste toujours étonné des richesses que les Arabes ont prodiguées et dans leurs monuments, et dans leurs fêtes publiques. La mosquée de Cordoue, qui subsiste encore aujourd'hui, égale en magnificence à celle de Damas, aussi vénérée que l'alaksa de Jérusalem, a six cents pieds de long sur deux cent cinquante de large. En ce dernier sens, elle a trente-huit nefs et dix-neuf dans le sens opposé; les nefs sont soutenues par mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre. On entre du côté du midi par dix-neuf portes couvertes de lames de bronze d'un travail exquis; parmi ces portes, celle du milieu est incrustée de lames d'or. En haut s'élèvent trois boules dorées surmontées d'une grenade d'or. Ce vaste édifice était éclairé la nuit par quatre mille sept cents lampes, pour l'entretien desquelles on dépensait tous les ans vingt-quatre mille livres d'huile et cent vingt livres d'ambre et d'aloès; la lampe du

mihrab ou du sanctuaire était d'or massif. Quant aux fêtes de Cordoue, rien ne pourrait nous donner une idée du luxe qui y régnait et de l'enivrement général. Toute la nuit, la ville était illuminée; les rues étaient jonchées de fleurs; partout dans les promenades, les places publiques, le son des instruments retentissait dans les airs, et la population se livrait à des danses joyeuses.

Nous avons parlé de la ville et du palais de Zehra, que fit construire Abderrahman III, sur les bords du Guadalquivir, à quelques lieues de Cordoue. Il n'en reste aucune trace, mais voici ce que disent les auteurs arabes: les voûtes du palais étaient soutenues par quatre mille trois cents colonnes de marbres divers, élégamment sculptées; les pavés étaient composés de carreaux de marbre de plusieurs couleurs réparties avec goût; les murailles étaient lambrissées de la même manière, les planchers peints d'azur et d'or. Dans les grands appartements, des fontaines d'eau douce allaient se perdre au milieu de bassins d'albâtre et de jaspe de formes variées au salon du khalife; on voyait sortir, du milieu de la fontaine, un cygne d'or sur la tête duquel était suspendue une grosse perle. Le cygne avait été fait à Constantinople, et la perle donnée par l'empereur Léon. Autour du palais s'élevaient de vastes jardins au milieu desquels on avait encore construit un pavillon pour que le roi pût se reposer au retour de la chasse. Ce pavillon était supporté par des colonnes de marbre à chapiteaux dorés; au centre jaillissait une gerbe de mercure dans une conque de porphyre.

Toutes les richesses ne se dépensaient point en mo-

numents de luxe ; ils firent aussi construire des édifices très-utiles, surtout Alhakem et Almanzor, qui ne fut pas moins grand administrateur que grand guerrier. Alhakem bâtit des ponts et ouvrit des routes sur lesquelles on établit aussi des hôtelleries pour les voyageurs. Almanzor termina un grand aqueduc qui conduisait à Ecijà les eaux du Guadalquivir ; il fit élever à Cordoue, par les soins du saheb-xaita, une nouvelle mosquée qui prit son nom. Ce saheb-xaita était le préfet ou directeur de la police ; il avait le commandement de la force armée pour veiller á la sûreté publique. Son autorité était toute différente de celle du wali, qui, d'accord avec les wizirs, ses assesseurs, traitait toutes les questions administratives.

Les Arabes d'Espagne étaient donc réellement, au XIe siècle, à la tête des nations civilisées ; ils l'emportaient, à cette époque, sur tous les autres peuples de l'Europe. Mais l'esprit de discorde vint souffler l'incendie parmi eux, et précipiter leur ruine, au moment où, pour résister aux chrétiens, ils n'auraient eu besoin que de se fortifier dans une imposante unité.

CHAPITRE II

DÉMEMBREMENT DU KHALIFAT DE CORDOUE

L'incapacité d'Hescham II, en permettant à Almanzor et à son fils Abdelmalek de déployer dans le gouvernement toutes les ressources de leur génie, n'avait produit jusqu'en 1008 que d'heureux résultats; à partir de cette époque seulement, par la libre carrière qu'elle ouvrit à toutes les ambitions et à tous les partis, elle devint la première cause de la chute des Ommïades et hâta la décadence des Arabes d'Espagne.

Les triomphes d'Almanzor avaient fait une si vive impression sur les musulmans, qu'ils désiraient pour la plupart voir l'autorité se perpétuer chez ses descendants. Hescham II n'avait point d'enfants; on le pressa de désigner comme son héritier Abderrahman, frère d'Abdelmalek. La famille des Ommïades ne pouvait souscrire sans protestation à une pareille déchéance, et elle opposa une résistance opiniâtre aux Alameris (nom des partisans des fils d'Almanzor). Elle trouva un appui dans la garde slavonne, jalouse des Zenètes qui avaient été appelés du Magreb par Almanzor, et qui s'étaient déclarés en faveur d'Abderrahman. Ces haines et ces rivalités firent éclater une guerre de six ans, dont les vicissitudes placèrent successivement sur le trône l'Om-

mïade Muhamad-el-Mahadi (1008-1010) et le chef des Africains, Suleiman, puis rétablirent un instant Hescham II (1010-1012), pour lui substituer encore Suleiman. C'était près de Cordoue que les plus terribles engagements avaient lieu, et cette ville fut plusieurs fois pillée et saccagée par les musulmans divisés.

L'avènement de Suleiman, qui ne se présentait avec aucun titre légitime à la souveraineté, ne pouvait mettre fin aux dissensions ; elles recommencèrent en effet au bout de deux ans et se compliquèrent de l'apparition d'une nouvelle famille, celle des Beni-Hamud, dont le chef, Ali-ben-Hamud, avait été choisi par Hescham II pour gouverner le Magreb. Cette famille descendait de l'époux de Fathime par la branche des Édrissites ; et, faisant valoir son origine, elle prétendit remplacer la dynastie ommïade. Ali profita des revenus de sa province, dont nul ne lui demandait compte, pour rassembler des troupes ; il trouva des soldats dévoués parmi les tribus arabes, maures ou berbères ; et, en même temps, ayant fait venir de l'intérieur de l'Afrique un grand nombre de nègres, il en forma un corps de cavalerie redoutable ; ses préparatifs terminés, il se dirigea vers l'Espagne ; son frère Alcassim, wali de Malaga et d'Algéziras, facilita son débarquement, et Suleiman, détesté de tous, fut en un instant renversé ; mais les plus rudes ennemis d'Ali devaient être les derniers survivants de la famille d'Ommïah. L'Andalousie leur était restée fidèle, et, s'ils s'étaient réunis sous un même drapeau, ils auraient eu quelque chance de succès ; malheureusement Abderrahman ou Abdérame IV (1017-1023), Abdérame V (1023), Muhamad II (1023-1025),

Hescham-ben-Muhamad (1026-1029), engagèrent entre eux des luttes fratricides qui détruisirent leurs dernières ressources. Les Beni-Hamud, imitant ce funeste exemple, perdirent de leur côté l'occasion favorable d'asseoir solidement leur autorité; à la mort d'Ali, son frère Alcassim et son fils Yahia se séparèrent en deux camps opposés et plongèrent l'Espagne musulmane dans tous les maux de l'anarchie (1029). Les guerres intérieures occasionnées par la faiblesse d'Hescham II n'avaient pu amener la création d'un pouvoir central; il en résulta une séparation complète entre les diverses provinces soumises aux Arabes ; elles cessèrent de se confondre sous une même domination et formèrent des États indépendants.

Si l'on se rappelle la conduite des walis envers les plus puissants khalifes, on comprendra facilement tout l'avantage qu'ils retirèrent de la lutte des Ommïades contre les Alaméris et les Alides. Tous faisaient leurs conditions en prenant parti pour tel ou tel compétiteur, et cherchaient à s'assurer la perpétuité de leurs gouvernements, soit à titre viager, soit à titre héréditaire. Ils contraignirent même les Alides et les descendants de la famille d'Ommïah d'aliéner entre leurs mains la suzeraineté des provinces qu'ils se disputaient, moyennant un stérile hommage, un simple serment de fidélité ; c'était l'établissement en Espagne du système féodal.

Les walis n'étaient pas seuls dominés par cet esprit d'indépendance; les vizirs se considéraient comme maîtres du territoire sur lequel s'exerçait leur juridiction, et les caïds à leur tour se prétendaient souverains dans l'enceinte des villes ; tous ces ambitieux semblaient

oublier que les chrétiens seuls profiteraient de leurs divisions. L'intérêt général disparaissait au milieu de ces luttes d'un égoïsme aveugle.

En détruisant tout pouvoir central, les Arabes auraient pu du moins former des groupes d'États capables d'opposer une résistance sérieuse aux chrétiens qui, eux-mêmes, avaient fondé plusieurs royaumes distincts. Si, par exemple, les quatre gouvernements de Cordoue, Tolède, Merida, Saragosse, établis par les khalifes, et auxquels on avait associé plus tard ceux de Murcie et de Valence, avaient conservé leurs limites, la décadence n'eût pas été aussi rapide, et le démembrement aussi général.

Dans la seule Andalousie, on vit s'élever, en 1029, indépendamment des petites principautés secondaires qui étaient fort nombreuses, six États dont les chefs prirent le titre de rois : ce furent les États de Cordoue, de Séville, de Carmona et Ecija, de Malaga, d'Algéziras et de Grenade. Tolède devint la capitale d'un royaume séparé. L'Algarve et la Lusitanie eurent leur roi à Lisbonne et à Badajoz. Sur la côte orientale d'Almeria à Murviedo, il y eut les trois royaumes de Murcie, entre Almeria et la rivière de Segura, de Denia, de la Segura au Xucar, et de Valence, du Xucar à Murviedo. Quant aux provinces septentrionales, elles se partagèrent entre les rois de Saragosse, de Tortose et d'Huesca.

En se refusant à l'obéissance des khalifes, les walis auraient dû s'unir entre eux et former des confédérations; ils eussent assuré ainsi à chacun l'indépendance, et, en faisant taire les rivalités, eussent opposé aux chrétiens une barrière infranchissable; mais tous pré-

tendirent à une souveraineté universelle, s'attaquèrent les uns les autres, et portèrent un dernier coup à la race arabe, en lui enlevant ses meilleurs défenseurs au moment où elle n'avait pas trop de toutes ses forces pour résister au flot qui la menaçait ([59]).

De tous ceux qui aspirèrent à relever le khalifat, les plus persévérants furent sans contredit les rois de Séville et de Tolède ; leurs puissants voisins, les rois de Saragosse et de Badajoz, se contentèrent d'imposer leur souveraineté à leurs voisins les plus rapprochés de l'Aragon et de l'Algarve. Les rois de Séville approchèrent du but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre ; placés au milieu de la province la plus divisée, ils purent facilement s'étendre ; puis la ville où ils dominaient, admirablement située, avait en elle des éléments de grandeur et de richesse que les autres ne possédaient point à un même degré. Politiques adroits, ils suivirent avec talent le plan qui leur avait été tracé par le fondateur de leur autorité, Ben-Abad, appelé aussi Aben-Aded. Celui-ci avait fait répandre dans toute l'Espagne qu'Hescham II avait reparu à Séville et l'avait reconnu hautement pour le légitime héritier des khalifes de Cordoue. Ses successeurs laissèrent pendant quelque temps les petits princes de l'Andalousie s'affaiblir par les luttes intestines ; saisissant le moment favorable, ils entrèrent en campagne, soumirent les seigneurs de Gibraltar, Niebla, Huelva, s'emparèrent de Carmona et intervinrent ensuite dans les démêlés des rois de Tolède et de Cordoue. Ce dernier prince, après avoir été battu à l'Algothor, était assiégé dans sa capitale (1060). Le roi de Séville, Almoateded Ier, ou selon les chroniques

Ben-Abad II, accourut à son secours ; mais, après avoir chassé les ennemis, il le fit lui-même prisonnier et se rendit maître de ses États. Un tel succès ne lui parut pas suffisant : il voulut encore posséder Malaga, Grenade, et surtout la ville d'Ecija. Le souverain de Malaga, qui appartenait à la famille des Beni-Hamud, et se trouvait en rapports constants avec le souverain du Magreb, son parent, lui opposa des troupes nombreuses aguerries, et repoussa ses tentatives. Almoateded II ou Ben-Abab III ne fut pas d'abord plus heureux ; il se vit même enlever par le roi de Tolède, qui soutenait Alphonse VI de Castille, les deux plus importantes villes de ses États, Cordoue et Séville ; l'affection des habitants ne tarda pas à les lui rendre, et la vengeance vint accroître encore son ardeur des combats. Il contribua très-habilement au démembrement des États de Tolède, qui s'étaient accrus par l'adjonction de Cuença et de plusieurs districts de la côte, Murcie, Valence, Alicante ; puis il attaqua les nouveaux possesseurs et les vainquit séparément ; Murcie succomba ; quelque temps après Ben-Abad s'emparait de Malaga, d'Algéziras, et les princes édrissites se retirèrent à Tanger ou à Ceuta (1079). Les rois de Saragosse et de Badajoz s'émurent enfin à la nouvelle de ses succès et formèrent contre lui une ligue formidable. Ben-Abad rechercha aussitôt l'appui des chrétiens, et fit avec le roi de Castille, Alphonse VI, un traité par lequel il se réservait dans les conquêtes projetées en commun Badajoz, Grenade, Almeria, et renonçait à la possession de Tolède (1080). Cette dernière ville tomba seule au pouvoir des deux alliés (1085), et Alphonse y planta ses étendards. A

cette nouvelle, toute l'Andalousie se souleva contre Ben-Abad et l'obligea de renoncer à une politique qui livrait à ses ennemis naturels l'Espagne musulmane.

La prise de Tolède dévoilait, en effet, les tristes conséquences de ces guerres civiles. Ce n'était pas assez que d'avoir interrompu les travaux de la paix et les progrès immenses obtenus dans toutes les branches de l'industrie humaine; d'avoir rempli les campagnes de désolation et exposé les villes aux plus terribles assauts; d'avoir détruit la grandeur de Cordoue, que ne pouvait remplacer la ville de Séville; elles avaient donné aux chrétiens un triomphe incontesté, leur avaient permis de réparer leurs désastres passés, et de s'avancer de plus en plus au centre de la péninsule.

Déjà, de 1008 à 1014, en se mêlant aux luttes de Muhamad-el-Mohdi et de Suleiman, le comte de Castille et le comte de Barcelone s'étaient fait céder des places importantes; on avait vu ces princes dans les batailles de Quintos et d'Acbatabahar, soutenant des causes contraires, et trois évêques prendre part à l'action au milieu des rangs musulmans; il n'en était pas moins résulté pour les Arabes la perte de leurs châteaux forts des frontières. Plus tard, pendant la rivalité des Ommïades et des Alides, le roi de Léon, Alphonse V, avait entrepris de conquérir la partie du Portugal située au sud du Duero; il était mort au siége de Viseu (1026), et avait légué cette conquête à son fils, Bermude III. Celui-ci tourna ses armes contre le roi de Navarre, qui avait réuni à ses États le comté de Castille et lui causait de l'ombrage; et, en 1035, l'Espagne chrétienne fut soumise à une nouvelle division: les royaumes

d'Aragon et de Castille allaient être spécialement chargés de la guerre contre les infidèles; la Navarre, resserrée dans d'étroites limites, forma comme un corps de réserve; et le royaume de Léon fut réuni en 1037 à la Castille, désormais sentinelle avancée du christianisme; Ferdinand I[er], maître des Asturies, de la Galice, de Biscaye, de Léon et de Castille, prit en Portugal Viseu, Lamego, Coimbre, et se rendit formidable aux musulmans (1035-1044).

Pendant ce temps le roi d'Aragon, d'accord avec le comte de Barcelone, pressait les rois de Saragosse et d'Huesca, et les obligeait de se reconnaître ses tributaires (1063-1066).

Telle était la conséquence des querelles qui avaient éclaté parmi les Arabes; ils ne durent leur salut qu'à la guerre civile qui pendant sept ans (1066-1073) désola la Castille. Les trois fils de Ferdinand se disputèrent l'héritage paternel; Sanche, l'aîné, chassa d'abord ses deux frères Garcie et Alphonse de la Galice et de Léon, et les força d'aller demander asile, l'un au roi de Séville, Almoateded, et l'autre au roi de Tolède, connu dans les chroniques sous le nom d'Almamoun; mais il périt au siége de Zamora, qu'occupait sa sœur dona Urraca; et Alphonse, rappelé d'une voix unanime, réunit entre ses mains toute la puissance de son père (1073).

Ce prince se regardait comme engagé par la reconnaissance envers le roi de Tolède, qui lui avait accordé une généreuse hospitalité; il lui envoya une armée qui contribua à la prise de Cordoue et de Séville sur Almoateded II; après la mort de son allié, il n'hésita pas à

reprendre la croisade contre les musulmans. Il avait à son service des hommes d'un courage éprouvé, et par-dessus tous, le Cid, Rodrigue de Bivar, qui porta aux Arabes les coups les plus funestes, et qui, de 1081 à 1085, ne cessa de ravager la plaine qui s'étend des limites de la Vieille-Castille aux rives du Tage. Avec de tels soldats, Alphonse pouvait compter sur la victoire ; il ne craignit pas de mettre le siége devant Tolède; secondé, comme on l'a vu, par Ben-Abad, favorisé secrètement par les habitants, pour la plupart juifs et chrétiens, il reçut les clefs de la ville, s'engageant à respecter les mosquées et à maintenir la juridiction des cadis pour les musulmans. Quant au roi dépossédé, il put emporter ses richesses, et, suivi de sa noblesse, aller s'établir à Valence.

La conquête de Tolède était de la plus grande importance pour les Espagnols ; toutes les forteresses qui se trouvaient en deçà du Tage, Maqueda, Madrid, Guadalaxara, Coria, se soumirent ; le bassin de la Guadiana fut envahi, et l'Andalousie vit avec terreur les progrès des princes chrétiens que ses propres déchirements avaient favorisés.

Ce n'était point seulement en Espagne que l'islamisme perdait du terrain : dans les îles de la Méditerranée, les chrétiens ressaisissaient aussi l'avantage, et reparaissaient peu à peu dans les pays qui leur avaient été enlevés.

Ainsi, en 1017, les Génois et les Pisans avaient débarqué dans la Sardaigne et en avaient chassé le wali des Zeïrites. Les Pisans seuls repoussèrent ensuite les tentatives que firent les Zeïrites pour rentrer en posses-

sion de l'île, et détruisirent complètement, près de Cagliari, une armée partie d'Afrique.

Plus tard, les Génois s'emparèrent de la Corse sur les pirates andalous qui en étaient maîtres, et qui, délaissés par les musulmans d'Espagne, implorèrent en vain le secours des souverains d'Afrique.

Les Arabes n'avaient pas cessé leurs incursions en Italie ; mais, dès l'an 1000, ils avaient trouvé à Salerne de nouveaux adversaires dans les aventuriers normands. Tarente, qui leur appartenait encore, leur fut arrachée par les Grecs, aidés des Normands, en 1035. Ils furent à la même époque attaqués en Sicile, et comme ils étaient divisés entre eux, ils auraient succombé si les Grecs et les Normands n'avaient eu de graves contestations suivies d'une rupture complète (1043).

Quant aux Baléares, les républiques italiennes ne purent s'en emparer; un des walis indépendants de l'Espagne, le wali de Dénia, les avait enlevées aux pirates qui en avaient fait le centre de leurs opérations, et il s'y était fortement établi.

Si les Zeïrites n'avaient pu empêcher les revers de l'islamisme, c'est qu'ils étaient eux-mêmes tourmentés en Afrique par les plus tristes et les plus sanglantes dissensions. Chaque année voyait surgir dans leurs principales villes de nouvelles révoltes qui n'avaient d'autre résultat que de remplacer un despote par un autre. Les Beni-Hammad, établis à Aschir et Bougie, empiétaient souvent sur les frontières voisines pour étendre leur propre territoire; les Fathimites envoyaient parfois du Caire des armées menacer Tripoli. Enfin, les tribus du désert refusaient de payer l'impôt et aug-

mentaient chaque jour, en se rapprochant des côtes de la mer, le cercle de leurs courses nomades et de leurs dévastations périodiques.

Les Arabes d'Orient restaient indifférents au sort de l'Afrique et de l'Espagne, et les seuls défenseurs de la religion de Mahomet se trouvèrent dans les déserts du Magreb, parmi ces tribus africaines, si impatientes du joug étranger, si braves, si faciles à exalter. Deux d'entre elles, les tribus Lamtuna et Gudala, qui faisaient elles-mêmes partie de la grande tribu des Zanhaga, excitées par un alfaqui de Sous, nommé Abdallah-ben-Tasfin, se crurent destinées par la Providence à relever la gloire de l'islamisme. Elles adoptèrent le nom de Morabethin (hommes de Dieu, liés à la religion), d'où les Espagnols ont fait Marabouts et Almoravides; et, à la voix d'Abdallah qui n'avait eu d'autre pensée, en réveillant dans leur âme le sentiment religieux, que de les entraîner à de nouvelles conquêtes, elles soumirent Seldjelmesse, puis le pays de Dahrah, imposèrent leur domination à la tribu de Mazmuda, l'une des cinq grandes tribus de l'Afrique septentrionale, et traversèrent l'Atlas pour s'établir aux environs d'Agmat, entre les montagnes et la mer (1068). Abou-Bekre, qu'Abdallah avait mis à leur tête, se contenta quelque temps de la ville d'Agmat; bientôt il jugea que l'étendue de la cité ne répondait pas à sa puissance réelle, et, à l'exemple de toutes les dynasties qui s'étaient établies en Afrique, il fonda une ville qui, sous le nom de Maroc, est encore aujourd'hui la capitale d'un grand empire. Son cousin, Yousef-ben-Tasfin, s'empara bientôt de toute l'autorité. Il était hardi, généreux, d'une grande

dévotion, très-habile administrateur; il avait un air imposant et les qualités de l'âme qui imposent aux peuples. En peu de temps, il fut salué par les Almoravides comme le chef qui devait les conduire à la victoire.

Après s'être organisé une garde nombreuse, composée à la fois d'esclaves nègres achetés sur les côtes de Guinée et d'esclaves chrétiens qu'il avait fait venir d'Andalousie, Yousef marcha contre Fez et Mequinez, alors possédées par des familles arabes et berbères, et s'en rendit maître. Rien ne put résister à l'impétuosité de ses terribles cavaliers; une partie de ses soldats abandonnèrent ses étendards pour se livrer à l'agriculture; les autres, en plus grand nombre, s'associèrent à sa fortune, et prirent successivement Ceuta, Tanger, Salé, où s'étaient retirés les Beni-Hamud, chassés de Malaga et de Fez. Tout le Magreb reconnaissait les lois d'Yousef en 1084.

Les Arabes d'Espagne, dans leur détresse, tournèrent les yeux du côté des Almoravides. Les rois de Séville, de Badajoz et de Grenade furent auprès de Yousef les interprètes du sentiment général, et invoquèrent son secours contre les princes chrétiens.

Yousef n'eut garde de repousser des propositions qui ouvraient à son ambition une nouvelle carrière. Il prépara sur-le-champ une expédition, et après s'être fait livrer d'avance par Almoateded la ville d'Algéziras, il débarqua dans la péninsule avec une nombreuse armée (1086). Son arrivée causa dans toute l'Andalousie le plus grand enthousiasme; cependant les Almoravides n'accomplirent pas l'œuvre qu'on attendait de leur fa-

natisme et de leur bravoure. Vainqueurs à l'importante bataille de Zélaca, ils ne surent pas profiter de leurs avantages. Alphonse VI et Sanche d'Aragon se remirent bientôt en campagne. Le Cid descendit jusque dans la province de Murcie et s'empara de la forte ville d'Alid (1087). Sanche emporta Huesca d'assaut (1088), et Alphonse VI maintint non seulement ses frontières intactes, mais encore dirigea de Tolède des courses dévastatrices jusqu'aux rives de la Guadiana (1090).

La première condition de succès pour les musulmans, c'était que les Andalous et les Africains restassent d'accord et s'entendissent dans leurs opérations. La bonne harmonie ne devait pas subsister longtemps entre eux. Yousef n'avait pu voir les belles plaines de l'Espagne sans ressentir un ardent désir de les posséder; et les Andalous, qui avaient deviné ses vues secrètes, songeaient déjà à les faire échouer. Tout fut inutile: Yousef leva promptement le masque, et en quatre ans (1090-1094), il n'y eut dans tous les pays musulmans de l'Espagne méridionale d'autre autorité que celle des Almoravides. Cordoue, Carmona, Baëza furent prises; les royaumes d'Almeria, de Malaga, de Grenade se soumirent sans résistance devant un ennemi supérieur en forces; Séville, où résidait Almoateded II, n'échappa au pillage que par la générosité de ce prince qui, se sacrifiant lui et sa famille, se livra sans défense à son puissant rival; enfin les lieutenants d'Yousef réduisirent Xativa, Denia, Valence, les rois de l'Algarve et de la Lusitanie; Saragosse seule conserva son indépendance (1094).

La rapidité de l'invasion prouve que les Andalous

étaient bien dégénérés de leur ancienne vigueur ; peut-être aussi espéraient-ils qu'Yousef, disposant des ressources de l'Afrique et des provinces espagnoles, les protégerait mieux contre les chrétiens ; on reconnut bientôt que le sentiment religieux n'avait pas seul dirigé la conduite de ce chef entreprenant ; il laissa le Cid s'établir à Valence (1095), et demeura plusieurs années inactif au milieu des fêtes et des plaisirs, se transportant de Cordoue à Maroc et de l'Afrique dans la péninsule, sans s'inquiéter en aucune manière des dangers de l'islamisme.

Les Arabes d'Espagne, au lieu d'accepter leur défaite, qu'ils avaient cru devoir servir les intérêts de la religion, ne cherchèrent plus qu'à secouer le joug qui leur était imposé. Plusieurs walis des environs de Valence s'unirent à Chimène, l'épouse du Cid, pour défendre Valence, conquête de son époux, menacée par les Almoravides, et il ne tint pas à eux que cette ville ne restât aux chrétiens (1099).

Le même sentiment se manifesta dans le reste de la péninsule musulmane ; ce n'étaient plus les chrétiens qui étaient à redouter, mais bien les étrangers qu'il fallait expulser. Yousef étant mort (1107), son fils Ali fit triompher un instant son parti par la victoire d'Uclès, remportée sur Alphonse VI ; mais il attaqua le roi de Saragosse et les Andalous, et fit à son tour cause commune avec les chrétiens, qui s'emparèrent, en 1118, de la capitale même, et en 1120 de Calatajud et de Daroca. Le roi de Saragosse avait été écrasé entre les troupes des Almoravides et celles du roi d'Aragon ; dès lors le fils d'Yousef resta le seul représentant de la cause arabe.

Son autorité (1107-1144) et celle de son successeur, Tasfin-ben-Ali (1144), furent très-chancelantes. Cordoue était devenue le siége de leur domination ; et les Almoravides traitaient les habitants en peuple conquis ; une première révolte éclata en 1121 ; toutes les forces d'Ali suffirent à peine pour faire rentrer la ville dans le devoir. Afin de donner une sorte de consécration religieuse à son usurpation, Yousef s'était fait investir par le khalife de Bagdad du gouvernement de l'Espagne ; Ali, son fils, en introduisant dans la péninsule une foule de tribus africaines qu'il devait enrichir de la dépouille des anciennes familles arabes, ranima les haines qui avaient autrefois divisé les tribus asiatiques et les Alabdaris, et sépara de nouveau l'Espagne musulmane en deux camps opposés.

C'était appeler sur le champ de bataille les chrétiens, qui depuis l'invasion des Almoravides avaient presque toujours gardé la défensive, et qui allaient profiter de l'occasion pour continuer leurs empiétements. Le grand mouvement des croisades agitait alors l'Europe entière ; de nombreux chevaliers, qui voulaient concourir à la guerre sainte contre les infidèles, accoururent en Espagne. Raymond de Bourgogne et Henri de Besançon rendirent de si grands services à la cause chrétienne, que le roi Alphonse, dans sa reconnaissance, leur offrit la main de ses filles Urraque et Thérèse. Le premier, avec Urraque, eut la perspective du trône de Castille, et le second se fit un royaume avec la dot de Thérèse, qui lui apporta le comté de Portugal, c'est-à-dire toute la partie de la Lusitanie qui avait déjà été conquise.

Les Espagnols étaient maîtres, en 1120, des pays

qui s'étendent de Tolède jusqu'à l'Èbre; Alphonse d'Aragon, rêvant de nouveaux succès, menaça Valence et battit près d'Alcarah les walis africains coalisés contre lui. Cette victoire lui ouvrit les plaines de l'Andalousie; les Mozarabes des environs de Grenade, au nombre de douze mille, se rallièrent sous ses drapeaux, et il envahit le royaume de Murcie (1125); le résultat de l'expédition ne répondit pas à ses espérances; mais il pénétra plus avant, il pilla la campagne de Grenade, et emmena avec lui un grand nombre de Mozarabes qui se fixèrent à Saragosse; ce fut le seul avantage qu'il obtint. Le souverain des Almoravides donna l'ordre à ses lieutenants de se saisir de tous les chrétiens des frontières, et de les disperser dans l'intérieur; on fit plus : ceux qu'on pouvait soupçonner d'entretenir des rapports avec l'ennemi furent contraints de vendre leurs biens, et on les transporta en Afrique.

Ces mesures violentes n'empêchèrent point Alphonse Raymond, devenu roi de Castille et de Léon, de descendre encore avec une puissante armée en Andalousie (1133); il ravagea les faubourgs de Séville, et même ceux de Cadix, et mérita par ses expéditions, autant que par la médiation qu'il exerça entre le roi de Navarre et celui d'Aragon, le titre d'*empereur*. Le comte de Portugal, Alphonse Henriquez, dirigea aussi une expédition vers l'Algarve, dans le dessein de soumettre toute cette province. Les walis de Badajoz, de Beja, d'Evora et d'Elvaz vinrent lui présenter la bataille; il l'accepta, et remporta près des hauteurs d'Ourique une victoire célèbre qui consolida sa puissance et lui fit décerner la royauté (1143).

Les Almoravides n'avaient fait que retarder un instant la ruine de l'islamisme; ils n'étaient point sortis de la péninsule et n'avaient entrepris dans la Méditerranée aucune expédition maritime au delà des Baléares, qu'ils avaient enlevées, en 1096, à un wali andalou. Ils n'avaient point cherché à reprendre Candie, dont les Vénitiens s'étaient emparés sur les musulmans. La Sicile elle-même était tombée définitivement aux mains des chevaliers normands, qui, après s'être établis dans le comté d'Aversa et la principauté de Capoue, avaient fondé dans l'Italie méridionale un État indépendant, malgré l'opposition des pontifes de Rome, des Grecs et des Allemands. Robert Guiscard et son frère Roger se décidèrent à passer le détroit en 1064; l'occasion était favorable; les cinq émirs de Palerme, Pyranèse, Messine, Trapani et Patti se disputaient l'autorité souveraine que les Zeïrites n'étaient plus en état d'exercer. Roger feignit d'abord d'entrer dans ces querelles intérieures; puis, quand il crut le moment opportun, il jeta le masque, quitta les rangs des musulmans, et réunit autour de lui les chrétiens de la Sicile (1068). La guerre fut longue. Le chef normand, privé des secours de son frère, réduit à se tenir sur la défensive dans la ville de Messine, faillit être écrasé par des troupes que les Zeïrites avaient envoyées d'Afrique; le retour de Guiscard avec des renforts changea les choses de face; Catane, Palerme, se soumirent; l'armée musulmane fut repoussée (1071), et l'île demeura acquise aux Normands. Les Arabes et les Maures qui voulurent y demeurer obtinrent des garanties nombreuses. Le vainqueur craignait qu'ils n'emportassent avec leurs riches-

ses cette science agricole et industrielle qui avait assuré la prospérité de la Sicile; on leur promit la liberté de leur culte, le maintien de leurs coutumes; mais, dans les deux siècles qui suivirent, la population musulmane disparut complètement. Roger fit de la Sicile une puissance maritime, et voulut enlever aux Arabes l'empire de la Méditerranée. Il les poursuivit d'abord sur le rocher de Malte, qui vit flotter son drapeau en 1098. Plus tard son fils, Roger II, menaça l'Afrique elle-même et s'empara des îles situées près du littoral (1125-1143).

Profitant, en 1146, des dissensions qui avaient éclaté parmi les Zeïrites, Roger se présenta devant Tripoli. La ville ne put résister aux efforts de l'amiral Giorgi, et bientôt Sfaks, Sousa, Mahadia, Cairowan et Tunis reconnurent son autorité (1148). Les Zeïrites se retirèrent dans l'intérieur des terres, et laissèrent entre les mains des chrétiens ces villes, où ils dominaient depuis cent soixante-dix-sept ans (971-1148).

L'islamisme était donc, au milieu du XIIe siècle, en pleine décadence du côté de l'Occident; la domination de la Méditerranée lui avait échappé; il reculait en Espagne, et déjà une partie de l'Afrique lui échappait; de nouveaux défenseurs vinrent tout à coup lui rendre un éclat passager; ils sortaient, comme les Almoravides, des déserts du Magreb, et ils allaient se répandre comme un torrent sur l'Afrique et l'Espagne.

Parmi les peuplades qui étaient soumises aux Almoravides, quelques-unes avaient vu avec jalousie l'élévation des tribus Lamtuna et Gudula, et désiraient ardemment acquérir, pour elles-mêmes, les richesses

qu'Yousef et Ali avaient procurées à leurs rivales. Ce sentiment fut habilement exploité par un homme d'une instruction profonde qui était venu au Magreb propager les doctrines de son maître, le célèbre philosophe Al-Gazzali, Muhamad-ben-Abdallah, fils d'un employé subalterne dans la mosquée de Cordoue. Initié de bonne heure, par suite d'heureuses circonstances, aux premiers éléments des sciences, envoyé plus tard en Orient, et admis, à Bagdad, à recevoir l'enseignement d'Al-Gazzali, il comprit l'influence qu'on pouvait exercer au moyen des idées religieuses sur le gouvernement des sociétés, et entreprit, par la seule force de son intelligence, de renverser la dynastie des Almoravides. Il commença par critiquer, dans la conduite de leurs principaux chefs, tout ce qui pouvait paraître contraire aux prescriptions les plus rigoureuses du Coran. Chassé de Maroc pour avoir insulté les femmes d'Ali qui sortaient le visage découvert, il s'attacha à persuader au peuple qu'il était temps de revenir à la morale et aux commandements de Mahomet, annonçant en même temps l'arrivée d'un nouveau *Mahadi* qui allait ramener sur terre la vertu et la justice. Ses intrigues ne se bornèrent pas à des prédications publiques ; il réussit à s'entourer d'hommes actifs et capables de le soutenir dans sa difficile mission, et leur action ne tarda pas à se manifester au grand jour ; dans les villes de Maroc et d'Agmat, une foule innombrable accourut à leur voix et applaudit à leurs projets de réforme.

Les Almoravides s'aperçurent trop tard du danger qui les menaçait ; lorsqu'ils voulurent le conjurer, Abdallah s'était organisé un parti considérable ; il vit qu'il

portait ombrage aux souverains du pays ; que les yeux étaient fixés sur lui, et il se retira à Tinmal, dans la province de Sous, où il appela ses adhérents, nommés Almohades (unitaires). Il fit élever, dans ce lieu que la nature elle-même avait fortifié, un château presque inattaquable, et exerça une autorité absolue avec le seul titre de Mahadi. Il voulut toutefois que l'administration restât confiée à un grand conseil composé de dix de ses disciples les plus dévoués, au nombre desquels se distinguait Abdelmoumen, et à une assemblée de soixante et dix musulmans. Bientôt les ennemis des Almoravides vinrent se ranger autour de lui, et surtout les tribus Henteta, Herga, Gidmuya, qui formaient la principale fraction de la grande tribu des Marmuda. Dès 1120, trouvant ses forces suffisantes, il entra en campagne ; les trois premières batailles qu'il livra devinrent autant de victoires par le courage de ses soldats et le fanatisme qu'il sut leur inspirer. Après ces succès (1123), il crut pouvoir assiéger Maroc et se présenta devant cette ville, véritable centre de la puissance des Almoravides en Afrique; vainqueur au début dans quelques rencontres, il fut ensuite trahi par la fortune, et ses troupes subirent le plus sanglant échec (1125). Lui-même fut au moment de désespérer de sa cause et d'abandonner, devant ce funeste jeu de la guerre, les espérances de grandeur qu'il avait pu concevoir. Le génie et l'activité d'Abdelmoumen lui créèrent de nouvelles ressources ; il parvint peu à peu à ranimer l'ardeur de ses partisans abattus, et, en 1130, ses pertes furent tout à fait réparées. Il résolut de tenter encore une fois le sort des armes, et fut plus heureux, grâce

au génie d'Abdelmoumen, qu'il désigna comme son successeur quatre jours avant sa mort.

Abdelmoumen était digne de poursuivre la tâche difficile entreprise par le Mahadi; moins rigide que son maître, il avait, de plus que lui, l'habitude de la guerre et du commandement; doué d'une grande persévérance et d'une volonté ferme, il imposait à tous par une représentation pleine de dignité; son esprit savait concevoir des projets hardis, et il y avait en lui l'énergie nécessaire pour les exécuter. Les Almohades accueillirent son avènement avec acclamation, et il justifia les espérances que leur avaient fait concevoir ses rares qualités. En peu de temps, il leur donna un empire beaucoup plus vaste que ne l'était celui des Almoravides.

De Tinmal, sa capitale, située au fond des montagnes du Dahrah, il commença, dès 1132, à soumettre toutes les tribus limitrophes qui s'étendaient jusqu'à Salé. Quand cette ville lui eut ouvert ses portes, il envahit le pays de Fez et celui de Taza, qui ne lui opposèrent qu'une faible résistance (1137). A la mort d'Ali-ben-Yousef (1144), son fils Tasfin était encore à la tête d'une armée aguerrie, mais il ne possédait plus que quelques provinces voisines de Maroc et les deux places importantes d'Oran et de Tlemcen. Ce fut sous les murs de cette dernière ville que se décidèrent les destins de l'Afrique. Abdelmoumen dut la victoire à ses habiles dispositions ; il forma de ses troupes un bataillon carré dont le premier rang se composait des soldats les plus vaillants armés de longues piques qu'ils appuyaient contre terre dans une direction oblique. Des boucliers les protégeaient contre les flèches ennemies.

Les arbalétriers et les frondeurs venaient ensuite, et la cavalerie se trouvait au milieu de ce carré, d'où elle s'élançait par des issues qui se refermaient immédiatement. Les Almoravides, quoique supérieurs en nombre, ne purent jamais rompre cet ordre de bataille et finirent par essuyer une déroute complète. Tasfin, désespéré, s'enfuit à Tlemcen, puis à Oran, où un accident funeste, en lui enlevant la vie, priva les Almoravides d'une direction qui leur était nécessaire (1145).

En peu de temps, les villes qui avaient jusque-là repoussé l'autorité d'Abdelmoumen furent forcées de la reconnaître. On raconte que ce hardi conquérant, irrité de la résistance qu'une de ces places lui opposait, fit construire une forte digue pour élever les eaux d'une rivière qui traversait la ville assiégée; puis il enleva tout à coup l'obstacle qui les retenait, et les lança sur les remparts, qui s'écroulèrent avec fracas. En 1146, il ne restait plus aux Almoravides que Maroc, qui fut prise d'assaut, et les Almohades se trouvèrent en possession de tout le Magreb.

Abdelmoumen, après avoir acquis l'héritage de Yousef, chercha, sans aucun retard, à s'immiscer dans les affaires d'Espagne. Mais là ne se borna point son ambition; il prétendit renouveler en Afrique l'ancienne domination des Aglabites, et se tourna du côté de la Cyrénaïque, comme s'il eût reçu du Mahadi l'injonction de réunir dans une même pensée et sous un même chef tous les musulmans d'Occident. Sa longue carrière ne fut plus marquée que par des succès. De 1146 à 1158, il soumit Seldjelmesse et les tribus qui demeuraient entre Oran et Tlemcen. Il mit fin à la

dynastie des Beni-Hammad, dont les derniers représentants allèrent rejoindre les Zeïrites, refoulés parmi les tribus du désert, et, en 1159, se trouva en face des Normands chrétiens, qui s'étaient établis en Afrique, et avaient vainement essayé, en secourant les souverains de Bougie, de s'opposer à ses envahissements. Il avait entendu vanter leur courage, et prépara contre eux une expédition formidable. Les écrivains arabes ont fait de sa marche, depuis Salé jusqu'à Tunis, à travers les plaines du littoral de l'Afrique, une description pompeuse ; ils rapportent que le matin le signal du départ était donné au moyen d'un immense tambour ayant quinze coudées de profondeur, et dont le son s'entendait à une demi-journée de distance; l'armée était divisée en quatre corps; chaque tribu avait son étendard, ses bagages et ses troupeaux. On s'arrêtait à midi pour se reposer le reste du jour. Le roi était entouré de ses généraux et de ses scheiks les plus considérés, montés sur de superbes chevaux dont les harnais étaient tissus d'or et d'argent, et ayant dans leurs mains des lances dont le manche était garni d'ivoire et le fer orné de banderoles de diverses couleurs; puis venait une foule innombrable de musiciens dont les principaux instruments étaient des clairons et des cymbales. Quand on arrivait au lieu de campement, les places étaient aussitôt distribuées avec autant d'ordre que de promptitude, et chacun trouvait auprès de lui les provisions dont il avait besoin.

Les Francs ne purent résister et perdirent successivement Tunis, Tripoli, Sfaks, Mahadia, Cabes, Cairowan et les autres villes qu'ils possédaient depuis 1148.

Une fois maîtres de l'Afrique, les Almohades eurent de continuels efforts à faire pour la conserver. De nombreux ennemis leur en disputaient la possession. Outre les tribus du désert qui se révoltaient sans cesse pour se soustraire à l'impôt, outre le roi de Sicile qui essaya, jusqu'en 1180, de reprendre ce qu'on lui avait enlevé, et ne se désista de ses prétentions qu'en signant un traité de paix avec le successeur d'Abdelmoumen, ils eurent à repousser les incursions d'un chef almoravide qui, des Baléares, où il était établi, débarqua en 1184 près de Bougie, s'empara de cette ville, de Cabes et de Sfaks, et fit dire la prière au nom du khalife de Bagdad. Ils furent attaqués par le sultan d'Égypte Saladin, qui conquit, en 1172, la ville de Tripoli, et ne purent tirer vengeance des Aïoubites, tout-puissants en Orient; mais ils reprirent assez rapidement sur l'Almoravide les places dont il s'était rendu maître, et le poursuivirent même jusque dans les Baléares, qu'ils réduisirent en 1205.

La victoire d'Alphonse Henriquez à Ourique avait été dans la péninsule le signal de la dissolution complète de l'empire des Almoravides (1143). Ils étaient déjà pressés au Magreb par les Almohades, et n'avaient pu envoyer de secours aux walis de Badajoz et d'Elvas. L'Andalousie se souleva aussitôt contre les chefs nommés par Ali-Ben-Yousef, et ces nouveaux déchirements favorisèrent les progrès des princes chrétiens.

Alphonse III, roi de Castille et de Léon, ravagea au delà de la Guadiana et de la Sierra Morena les villes d'Andujar et de Baeza (1146); il prit Calatrava (1147) et s'approcha même des murs d'Almeria, qui fut obligée

de capituler après un blocus de trois mois, auquel avaient pris part les vaisseaux catalans.

Le roi de Portugal, de son côté, vint assiéger l'importante ville de Lisbonne ; cette conquête, en lui donnant la navigation du Tage, lui ouvrait le chemin de l'Algarve. Il l'acheva glorieusement, avec l'assistance d'une flotte de croisés anglais et flamands qui avait jeté l'ancre à l'embouchure du fleuve (1147). Une entreprise d'Alphonse III contre Cordoue ne fut pas aussi heureuse ; il se vengea en dévastant le pays (1152).

Si, en secouant le joug des Almoravides, les Arabes d'Espagne avaient su rétablir au milieu d'eux l'unité de gouvernement et centraliser leurs ressources, ils eussent peut-être été en mesure de tenir tête aux chrétiens. Mais d'accord pour la révolte, ils ne l'étaient plus pour se donner un chef. On vit se renouveler les divisions qui avaient perdu la maison d'Ommïah, et le mal fut plus grand encore, parce que le prestige de ce nom révéré n'existait plus.

Dans toutes les villes un peu importantes (1144), à Murcie, Valence, Grenade, Séville, Cordoue, des ambitieux usurpèrent la dignité royale et s'isolèrent les uns des autres. Les Almoravides abandonnèrent l'Espagne et se retirèrent (1146) en Afrique et dans les îles Baléares. Ils ne laissèrent en Andalousie qu'une faible armée sous la conduite d'Abdallah-ben-Gania qui chercha, en s'alliant aux chrétiens, à fonder une petite principauté. Quelques troupes qu'il jeta dans l'Alcazaba lui assurèrent pour quelque temps la possession de Grenade ; il fut un instant maître de Cordoue et de Séville. L'arrivée des Almohades le força de renoncer à

ses prétentions ; incapable de résister à la fois à ses voisins et aux soldats d'Abdelmoumen, il périt les armes à la main, victime de son courage, et il n'y eut plus d'Almoravides dans la péninsule.

Les Almohades avaient été appelés en Espagne par un wali de l'Algarve, partisan des doctrines religieuses d'Al-Gazzali et du Mahadi. Une première armée, envoyée par Abdelmoumen, lui soumit la plus grande partie de l'Algarve et arrêta la marche du roi de Portugal (1147). Une seconde reprit sur Alphonse VII Almeria, qui subit un siége de cinq ans (1152-1156). Une troisième enfin remporta un avantage signalé sur le souverain de Valence, qui, maître de toute la côte orientale de l'Espagne, s'était allié aux chrétiens, et assura aux Almohades la possession de Grenade et du pays qui s'étend jusqu'à la Guadiana (1156-1160).

Valence avait, en 1160, échappé à la suzeraineté africaine, en résistant à Abdelmoumen ; après lui son fils Yousef résolut de la réduire avant d'entreprendre contre les chrétiens aucune guerre sérieuse ; la lutte fut héroïque ; les Arabes de l'Andalousie, qui soutenaient Valence, déployèrent dans la défense de cette ville le plus grand courage et se signalèrent à la journée d'*Al-Gelâb*, ou des Clameurs ; ils succombèrent à la fin, et Valence fut prise ; Murcie subit le même sort. Les walis de Dénia, d'Alicante et d'autres villes s'empressèrent alors de faire leur soumission au chef des Almohades (1165-1172).

Ce fut alors seulement que les conquérants entrèrent en guerre ouverte avec les princes chrétiens ; jusque-là ils s'étaient contentés de secourir les places mena-

cées, et d'empêcher de nouvelles incursions. Le moment leur parut arrivé de prendre l'offensive; l'Aragon et la Catalogne s'étaient réunis. D'un autre côté, la Castille et Léon s'étaient séparés à la mort d'Alphonse. De tous les princes chrétiens, le plus dangereux pour les musulmans était le roi de Portugal, qui ne voulait point dèposer les armes, et ne cessait d'étendre ses frontières. Ce fut contre lui que Yousef dirigea tous ses efforts. Il se contenta de reprendre aux Aragonais la ville de Tarragone, et leur laissa les cantons de Lerida et de Fraga, se réservant d'attaquer plus tard les Castillans, devenus maîtres de l'importante ville de Cuença. Il se porta rapidement contre Santarem, dont les Portugais s'étaient emparés (1184). Le siége était poussé avec vigueur et promettait d'heureux résultats, quand une panique inexplicable saisit les Almohades dans une sortie habilement préparée, et coûta la vie à Yousef lui-même. Yakoub vengea la mort de son père, et après un terrible assaut emporta la place de vive force.

Le nouveau chef des Almohades n'avait pas moins de mérite que ses deux prédécesseurs, Yousef et Abdelmoumen ; possesseur d'un vaste empire qui s'étendait depuis Tripoli jusqu'aux rives de l'Èbre et du Tage, il résolut d'illustrer son règne par une entreprise glorieuse contre les ennemis de sa religion. Il entreprit, de 1184 à 1195, contre les chrétiens une guerre d'extermination. Les deux peuples se plaisaient à porter l'un chez l'autre la mort et le pillage ; l'algehed fut proclamée dans les déserts de l'Afrique et dans l'Espagne musulmane. Une nombreuse armée se réunit sous les étendards de Yakoub et vint fondre non loin d'Alar-

cos sur Alphonse VIII. Ce prince, sans attendre l'arrivée des rois de Léon et de Navarre, engagea le combat. Il éprouva une déroute complète, plus complète encore que celle de Zélaca; Yakoub fit vingt mille prisonniers, et par un mouvement chevaleresque les rendit à la liberté (1195). Cette victoire entraîna la chute de Calatrava, Guadalaxara, Escalona et Madrid; les Almohades tentèrent vainement de s'emparer de Tolède et s'en consolèrent en remontant jusqu'à Salamanque dont les habitants furent passés au fil de l'épée, et en parcourant les États de Castille, de Léon et de Portugal, le fer et la flamme à la main (1197).

Ces succès donnèrent un grand éclat à la domination des Almohades en Espagne. Ils arrêtèrent la marche envahissante des chrétiens, et les vainqueurs firent revivre pour l'Andalousie les temps fortunés des khalifes ommïades; protecteurs des sciences, des arts et de l'industrie, Abdelmoumen, Yousef, Yakoub, tout en se montrant rigides observateurs de la loi musulmane, ressuscitèrent le luxe et les fêtes splendides des Abdérames. Ils fondèrent des colléges publics et de nombreuses écoles, et comblèrent de bienfaits les savants arabes. Alors fleurirent Averroës et Abenzoar, tous deux médecins, philosophes et poètes. Mais ce qui caractérisa surtout les princes almohades, ce fut leur goût pour les constructions. Yousef fit bâtir à Séville plusieurs édifices somptueux et une mosquée magnifique; il jeta sur le fleuve un pont de bateaux, répara les murailles, amena au moyen d'aqueducs des eaux abondantes dans la ville et embellit de deux quais les bords du Guadalquivir. Yakoub fonda à son tour, en mémoire de la

journée d'Alarcos, une grande mosquée dont la tour est encore aujourd'hui connue sous le nom de Giralda ; l'architecte Al-Geber lui avait donné cent soixante-douze pieds d'élévation ; elle était couronnée par un globe de fer doré, évalué à cent mille dinars d'or, reposant sur un pivot qui pesait à lui seul dix quintaux. Plus tard, le globe fut enlevé, la tour rehaussée de quatre-vingt-six pieds et surmontée d'une statue colossale représentant la Foi. La fondation de la Giralda ne fit pas oublier à Yakoub les établissements d'utilité publique : il créa dans toutes les parties de son empire des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les indigents et les invalides. Il fit creuser des puits dans les campagnes, élever des hôtelleries sur les routes. On raconte qu'il augmenta les appointements des cadis et des alfaquis, pour prémunir les uns contre les séductions des riches, et permettre aux autres de se livrer exclusivement à l'étude de la législation musulmane.

Les Arabes d'Espagne devaient au triomphe des Almohades une tranquillité qu'ils n'avaient pas su conquérir eux-mêmes; mais ils n'acceptaient ce joug étranger qu'en affectant de se sacrifier aux intérêts de l'islamisme. Il fallait donc que les princes Almohades satisfissent leur vanité en abaissant les rois chrétiens. Yakoub avait réussi. Son fils Muhamad-el-Nasir, qui monta sur le trône en 1199, ne négligea rien pour s'assurer de nouveaux succès; ses longs préparatifs, qui ne furent interrompus que par une expédition contre les Baléares en 1205, furent achevés cinq ans après (1210). Alors seulement il quitta Maroc, son séjour ordinaire, et descendit en Espagne avec une armée que

des témoignages exagérés ont portée à six cent mille hommes; elle se composait de cinq divisions; dans l'une se trouvaient les Berbères, dans l'autre les soldats du Magreb, dans la troisième les volontaires de tous les pays. La quatrième était exclusivement formée par les Almohades, et la cinquième par les Arabes d'Espagne. On conçoit quel effet dut produire dans toute la chrétienté l'annonce d'une semblable expédition; les esprits se souvenaient encore du désastre d'Alarcos et des ravages qui en avaient été la suite. Tous les princes espagnols, également menacés, s'engagèrent à se secourir mutuellement et implorèrent les secours de l'Europe orientale. Le pape Innocent III publia une croisade; l'archevêque de Tolède, Rodrigue, qui avait été la solliciter, prêcha sur sa route, en Italie et en France, la guerre contre les musulmans, et ramena avec lui un grand nombre de combattants. Soixante mille chrétiens passèrent les Pyrénées.

On devait s'attendre à un choc sanglant entre les deux armées ennemies, toutes deux composées d'éléments divers, de peuples confédérés; il eut lieu au pied de la Sierra Morena, dans les plaines (*Las Navas*) de Tolosa. L'avantage du terrain semblait appartenir à Muhamad, qui occupait les flancs de la montagne au moment où les chrétiens s'avançaient contre lui et s'engageaient dans d'étroits défilés; mais, guidés par un berger au travers de sentiers inconnus sur des hauteurs presque inaccessibles, ils purent compenser par l'excellence de la position l'infériorité de leur nombre. Les musulmans ne se découragèrent point; Muhamad, après avoir disposé ses troupes, fit planter son pavillon rouge

en leur présence. On l'entoura d'une forte chaîne de fer, et il en confia la garde à l'élite de ses soldats ; lui-même, sous ce pavillon, s'offrit aux regards de toute son armée, tenant d'une main le glaive des combats, et de l'autre le Coran, le livre des récompenses éternelles. Sa vue excita dans tous les rangs le plus vif enthousiasme. Néanmoins l'ardeur des chrétiens, leur discipline, l'habile direction de leurs chefs l'emportèrent. Renversant tous les obstacles, Sanche de Navarre rompit la chaîne de fer qui défendait le pavillon de Muhamad ; il mit sa garde en déroute et le força lui-même de chercher son salut dans la fuite (1212).

Le désastre de Las Navas, que les musulmans appellent la journée d'Alacab, leur porta un coup dont ils ne se relevèrent pas. Selon quelques écrivains, plus de deux cent mille hommes périrent en combattant ; mais c'est plutôt par les immenses résultats de la bataille qu'il faut en apprécier l'importance. Elle amena l'entière dissolution de l'empire des Almohades, et donna aux chrétiens un ascendant marqué; les musulmans ne furent plus agresseurs et restèrent désormais sur la défensive. Muhamad, de retour à Maroc de sa funeste expédition, abdiqua la couronne en faveur de son fils Abou-Yakoub ; cet acte politique n'exerça aucune influence sur la situation de l'empire, par suite de l'incapacité du nouveau chef. Les walis, que le père avait institués dans les divers gouvernements d'Espagne et d'Afrique, méconnurent les ordres du pouvoir central, et, en 1223, à la mort d'Abou-Yakoub, les dissensions intérieures précipitèrent la ruine des Almohades.

Les chrétiens, divisés eux-mêmes, n'avaient pas su profiter de la défaite de Tolosa; tous leurs succès s'étaient bornés à la prise de cette ville, de Bliche, de Baeza, d'Ubeda (1213), d'Alcantara (1216) et de quelques places dans l'Algarve. En 1223, toutes les querelles cessèrent; deux princes, doués des plus belles qualités, Jacques Ier et Ferdinand III, montèrent sur les trônes d'Aragon et de Castille, et entreprirent une nouvelle croisade contre les États musulmans, livrés à la plus affreuse anarchie. Les walis de Valence, de Tolède, de Séville et de Murcie s'étaient déclarés indépendants et combattaient les uns contre les autres, tandis que les descendants d'Abdelmoumen venaient se disputer dans les champs de l'Andalousie un pouvoir qui s'écroulait de toutes parts.

Les deux conseils institués par le mahadi aspiraient à disposer de toute l'autorité; menacés par Almamoun, qu'un parti puissant avait proclamé en 1227, ils lui suscitèrent un rival redoutable, Yahia-ben-el-Nasir, qui succomba dans les plaines de Sidonia, et payèrent chèrement leur opposition. Tous les scheiks qui s'étaient déclarés contre Almamoun furent mis à mort, et leurs têtes suspendues aux remparts de Maroc. Les habitants se plaignirent des émanations pestilentielles qu'elles répandaient. « L'odeur de ces têtes, dit Almamoun, doit être agréable à ceux qui me sont fidèles ; elle ne peut incommoder que mes ennemis. » Il ne se contenta point des supplices qu'il avait ordonnés ; il réforma l'œuvre politique du mahadi, dont le nom ne fut plus prononcé dans les prières publiques ; les deux conseils furent supprimés, et les scheiks survivants

devinrent de simples assesseurs des cadis pour les affaires particulières.

Les cruautés d'Almamoun avaient détruit au Magreb tout esprit de rébellion (1228); il n'en fut pas de même en Andalousie; un descendant des anciens rois de Saragosse, Muhamad-ben-Hud, excitant à propos la haine des Maures espagnols contre les Africains, réunit autour de lui une armée nombreuse avec laquelle il battit complètement près de Tarifa les troupes d'Almamoun, qui fut obligé de se retirer définitivement dans le Maroc (1229). Aussitôt les villes de Murcie, Denia, Xativa, reconnurent l'autorité de Muhamed (1230-1232). Grenade, Cordoue, Séville et Mérida furent réduites à capituler.

Déjà Valence était passée entre les mains d'un émir puissant, Giomail-ben-Zeyaz; Yacz et les places voisines étaient soumises à un autre émir, Muhamad-ben-Alhamar; l'Algarve avait recouvré son indépendance. Il ne restait plus en Espagne aux Almohades, à la fin de 1232, que les îles Baléares; elles leur furent enlevées par les chrétiens, qui depuis cinq ans n'étaient pas demeurés inactifs: le roi de Portugal, en 1227, avait pris la ville d'Elvas, voisine de la Guadiana; le roi de Léon, après avoir ruiné Badajoz, s'était avancé jusqu'à Guadalquivir; enfin Ferdinand III avait pénétré au cœur de l'Andalousie et conquis non loin de Grenade Loja et Alhambra; les habitants de cette dernière place, forcés de fuir devant son armée victorieuse, trouvèrent un refuge à Grenade, où ils peuplèrent un quartier, qui prit le nom de leur ancienne cité. De son côté Jacques I[er], fatigué des déprédations qu'exerçaient

les Almohades sur le littoral de Catalogne, les combattit avec succès, envahit les Baléares, emporta Majorque d'assaut; Minorque et Iviça se soumirent au vainqueur, qui se contenta d'un simple hommage.

Ainsi, en 1232, la domination des Almohades était entièrement détruite en Espagne; en Afrique elle se maintint quelque temps encore; mais déjà les walis de Tunis et de Tlemcen, dont le gouvernement était héréditaire, se regardaient comme princes indépendants, et l'on pouvait prévoir que ces deux États se partageraient la plus grande partie de l'Afrique le jour où les Almohades seraient eux-mêmes dans le Magreb aux prises avec de nouveaux compétiteurs.

CHAPITRE III

DÉCADENCE DE LA RACE ARABE EN OCCIDENT.
LES CHÉRIFS DU MAROC.

1232–1609 (ère chrétienne). — 629–1018 (hégire).

Après la dissolution de l'empire des Almohades, l'Afrique et l'Espagne, sans déchirer les liens qui unissaient leurs populations, cessèrent pour toujours d'obéir au même gouvernement. Cette séparation n'aurait pas eu de conséquence funeste pour l'islamisme, si les tribus de Magreb avaient consenti à intervenir dans la péninsule à titre d'alliées ; mais comme le prix qu'elles mettaient à leur assistance était une domination oppressive, elles ne pouvaient être accueillies qu'avec défiance par les Arabes d'Espagne. Elles passèrent, il est vrai, le détroit à plusieurs reprises depuis 1232; mais ces expéditions ne servirent qu'à assurer le triomphe des chrétiens, qui se serraient de plus en plus les uns contre les autres.

La défaite de Tolosa, en démontrant l'incapacité de Muhamad-el-Nasir, avait déterminé l'insurrection de l'Andalousie. En Afrique, la puissance fondée par Abdelmoumen déclina aussi rapidement; il aurait fallu que les princes almohades montrassent plus de décision et d'adresse. Almamoun, en détruisant la constitution

du Mahadi, porta à l'autorité le coup le plus funeste; ses successeurs, dépouillés de tout prestige, ne purent empêcher que de nouvelles familles ne leur disputassent avec avantage la suprême puissance, et ne trouvérent plus que dans les tribus le respect et le dévoûment qu'ils devaient en attendre.

Dès l'année 1242, le wali de Tunis refusa de renouveler l'hommage auquel il s'était engagé à titre de vassal; il se fit reconnaître dans sa capitale comme souverain indépendant, et assura dans le pays sur des bases solides l'avenir de sa dynastie, celle des Abou-Hafs, destinée à plusieurs siècles d'existence.

Plus à l'ouest, les Beni-Zian établirent en 1248 leur suprématie à Tlemcen, à Alger, et jusqu'aux environs de Fez.

Enfin dans le Magreb la tribu des Beni-Mérin leva l'étendard de la révolte et menaça Fez, Laza, Maroc. Les Almohades résistèrent vingt ans à cet ennemi intérieur (1250-1270); tout le courage qu'ils déployèrent fut inutile par suite de leurs divisions intestines, et, en 1270, le Mérinide Abou-Yousef recevait l'hommage des Arabes Maures ou Berbères de l'Afrique occidentale (60).

Il serait impossible aujourd'hui de déterminer avec exactitude les frontières respectives des Abou-Hafs, des Beni-Zian et des Beni-Mérin; on peut affirmer que dans l'origine, les premiers s'étendaient jusqu'à Bougie inclusivement; que les seconds dominaient à la fois sur Tlemcen et Alger, et que les autres possédaient tout le pays de Tlemcen à l'Atlantique. Ces frontières d'ailleurs subirent de fréquents changements en raison des guerres

que ces trois États se faisaient sans cesse, et du déplacement de telle ou telle tribu qui, en émigrant sur d'autres territoires, modifiait complètement leur situation respective. Si une série chronologique de princes pouvait suppléer à l'histoire d'un peuple, nous donnerions ici le nom de ceux qui se sont succédé à Tunis, Tlemcen et Maroc, du XIIIe siècle au XVIe siècle, la couronne s'étant conservée dans les mêmes familles pendant cette longue période ; mais ces noms et ces dates nous apprendraient peu de chose d'une époque pour laquelle les documents font défaut, et qu'aucun caractère intéressant ne recommande à notre attention ; ce qui importe surtout, c'est de montrer quelles vicissitudes la race arabe a dû traverser jusqu'à nos jours. Or, il n'est rien qui prête moins aux récits historiques que la vie des peuples nomades. Toutefois, les villes que les Arabes avaient élevées à un si haut degré de prospérité conservèrent leur importance et leur éclat : Tunis, Bougie, Alger, Tlemcen, Fez et Maroc, sous les Abou-Hafs, les Beni-Zian et les Beni-Mérin, comme sous les Zeirites et les Ommïades, citèrent avec orgueil les noms de leurs savants et de leurs artistes. Si l'ancienne puissance maritime des Aglabites ne put se relever, du moins il s'organisa des armées de pirates qui causèrent aux chrétiens de grands dommages ; des vaisseaux sortant des ports de l'Atlantique commencèrent à descendre le long des côtes de l'Afrique, à s'approcher des tropiques, et firent dès lors un grand trafic d'esclaves nègres, d'or, de gomme et d'ambre.

Les Arabes se trouvent naturellement mêlés à toutes les luttes qui éclatèrent entre les souverains de l'Afri-

que, du XIIIe au XVIe siècle, et qui n'amenèrent aucun résultat sérieux. Deux fois, en 1347 et 1359, les chefs Mérinides parvinrent à soumettre Tlemcen et Tunis ; mais les princes dépossédés ne tardèrent pas à recouvrer leur trône et à maintenir leur domination sur les peuplades qu'ils avaient habituées à l'obéissance.

La dynastie des Abou-Hafs fut des trois dynasties africaines celle qui éprouva le moins de troubles et de désordres. Dans le Magreb, on vit souvent deux rivaux d'égale force se disputer la suprématie dans les deux capitales de Fez et de Maroc. Les Beni-Zian, établis à Tlemcen, eurent à combattre des compétiteurs redoutables, maîtres de la ville d'Alger et de ses dépendances. Tunis seule garda une supériorité incontestée sur les villes voisines ; ses rois furent même assez puissants pour enlever Tripoli aux belliqueux mamelouks de l'Égypte, successeurs des sultans ayoubites.

Les Arabes semblent avoir achevé leur mission ; ils ne songent plus à faire triompher la cause de l'islamisme ; s'ils tendent la main à leurs frères d'Espagne, c'est plutôt pour recueillir leurs tribus dispersées que pour chercher à relever leur courage et les entraîner à de nouveaux combats ; ils reprennent peu à peu l'existence uniforme du désert et recherchent l'obscurité. Déjà, en 1270, à l'époque de la dernière croisade de saint Louis, ils ne montrent point le courage qu'ils avaient déployé en d'autres circonstances ; au lieu de profiter habilement des maladies et des souffrances que les Francs supportent sous les murailles de Tunis pour les exterminer, au lieu d'attaquer l'armée des Francs que la mort du roi chrétien avait démoralisée, ils si-

gnent avec Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, une convention désavantageuse par laquelle ils s'engagent, sans réciprocité, à recevoir les marchandises italiennes et françaises exemptes de droits, et permettent la libre pratique du catholicisme dans leur propre pays.

Plus tard, les Espagnols et les Portugais conquirent par la force des armes les villes qui dominent le détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique, et dirigèrent vers ce continent autant de troupes que les Africains avaient pu jadis en envoyer en Espagne quand ils étaient maîtres d'Algéziras et de Tarifa. Les Portugais avaient les premiers tenté l'entreprise. Une fois en possession de l'Alentejo et de l'Algarve, resserrés par la Castille, ils songèrent de bonne heure à reporter sur d'autres contrées cet esprit aventureux qui leur fit demander à l'immensité des mers les richesses et la puissance que la terre leur refusait. Dès le commencement du XVe siècle (1415), ils s'emparèrent de Ceuta; ils eurent, il est vrai, de la peine à conserver cette ville sous le règne d'Édouard, deuxième prince de la maison de Bragance; mais enfin ils y parvinrent en laissant dans les fers un enfant qu'ils avaient livré comme otage. Plus tard, Alphonse V (1438-1481), plus heureux, s'empara des deux importantes villes de Tanger et d'Arzille. Cependant les Portugais ne songèrent point à étendre de ce côté leurs conquêtes; tout entiers aux intérêts du commerce et de la navigation, ils commencèrent cette longue suite de découvertes maritimes qui devaient les élever si haut; déjà Madère, les Açores et les îles du cap Vert avaient vu leurs vaisseaux; déjà ils approchaient du cap de Bonne-Espérance.

On n'a pas assez fait remarquer combien l'occupation de Tanger, Ceuta et Arzille par les Portugais fut fatale à la cause des Arabes d'Espagne. Jusqu'alors, sans se regarder comme partie intéressée dans leur lutte contre les Espagnols, les musulmans du Magreb pouvaient, dans une circonstance donnée, venir au secours de leurs frères, et l'effet moral d'une semblable éventualité était seul un élément de force; lorsque les Portugais commandèrent le détroit, et qu'ils interceptèrent les communications entre les deux continents, les princes chrétiens frappèrent les derniers coups.

A la bataille de Rio Salado (1340), un roi mérinide avait essayé pour la dernière fois de soutenir la cause chancelante de l'islamisme, et les souverains catholiques n'avaient pas encore songé à prendre l'offensive à l'égard des Africains; dès qu'ils furent maîtres des grands ports de la péninsule sur la Méditerranée, ils commencèrent à étendre leur marine, tinrent en respect les flottes musulmanes, et, après la chute du royaume de Grenade, pénétrèrent eux-mêmes en Afrique. En 1504, Diégo de Cordoue, parti du port de Malaga, s'empara de plusieurs places entre Ceuta et Oran, de Penon, de Velez, de Mers-el-Kébir, etc. Plus tard (1509), le cardinal Ximenès, ministre de Ferdinand d'Aragon, organisa à ses propres frais et dirigea une expédition plus importante. Au lieu de s'attaquer aux souverains de Maroc, les Oatazes, branche cadette des Mérinides, il s'avança vers les États des Beni-Zian, formés des deux royaumes de Tlemcen et d'Alger, s'empara de la ville d'Oran et y mit une forte garnison. Enfin, en 1510, Pierre de Navarre

fut envoyé des Baléares à Bougie, et imposa un tribut au souverain de Tunis.

Il fallait à tout prix arrêter ces progrès : le roi d'Alger, Eutemi, ne trouvant dans les Arabes et les Maures qu'indifférence et mollesse, implora l'assistance d'un pirate célèbre, Horoudj, de Mitylène, qui était à la tête d'une flotte considérable. Horoudj accueillit ses ouvertures avec empressement, réunit une troupe de cinq mille hommes, et se rendit à Alger (1516). Une fois dans la ville, il ne songea plus qu'à s'y établir en maître; il fit assassiner Eutemi et s'empara du gouvernement. Profitant aussitôt de la terreur qu'il inspirait, il attaqua le royaume de Tlemcen, dont il expulsa les Beni-Zian, et repoussa les Espagnols. Mais en 1518 ces derniers ayant reçu des secours, lui livrèrent une bataille qui lui coûta la vie et s'emparèrent de Tlemcen.

La confiance et le courage des pirates ne furent pas ébranlés par cet échec. Le frère d'Horoudj, Khaireddin, plus connu sous le nom de Barberousse, fut reconnu par les habitants d'Alger ; il établit solidement sa domination dans le pays, et resserra les Espagnols dans Oran, leur première conquête. Redoutant les forces supérieures des chrétiens et la mobilité des Arabes, il résolut de mettre ses États sous la protection du grand-seigneur, et d'introduire en Afrique la milice turque de Constantinople. Sur sa demande, le sultan lui envoya les troupes dont il avait besoin. L'État d'Alger prit le nom de régence, et Barberousse y exerça l'autorité suprême au nom du monarque ottoman.

Nous avons vu qu'en Asie les Turcs s'étaient substitués aux Arabes comme défenseurs de la religion mu-

sulmane; le même fait va se produire en Afrique. C'était d'ailleurs la grande époque des sultans de Constantinople: Soliman, maître de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de la Grèce et de la Bulgarie, menaçait la Perse en même temps que la Hongrie. Seul il était capable de protéger l'Afrique contre la terrible puissance que Charles-Quint était occupé à fonder. Loin donc de nuire à l'islamisme, l'arrivée de ces nouveaux auxiliaires dans le Magreb devait lui être favorable; toutefois la race arabe se trouva complètement annihilée du jour où elle fut soumise aux Turcs; les nobles sentiments, les élans généreux qui existaient en elle s'effacèrent pour faire place à un état de servilité et de dégradation sans issue; courbée sous le joug d'une milice insolente qui se faisait obéir le sabre à la main, elle perdit cette fierté naturelle qui l'avait toujours distinguée, et tomba peu à peu dans cet abrutissement où nous l'avons trouvée dans ces derniers temps, et qui nous la fait juger bien à tort comme antipathique à toute idée de civilisation.

Les Turcs ne possédèrent pas seulement la régence d'Alger ; Tunis et Tripoli reconnurent leur souveraineté, et ce fut encore Barberousse qui les y introduisit. Appelé par Soliman à commander, comme capitan-pacha, la flotte ottomane, le frère d'Horoudj crut devoir répondre à cette distinction par d'éclatants services. Il avait accueilli à Alger un prince de la famille des Abou-Hafs, qui avait été renversé du trône; il se présenta devant Tunis, sous prétexte de rétablir le roi légitime, mais en réalité pour y fonder la domination ottomane. Soliman, instruit de ses desseins, ne craignit point de

se rendre complice d'une ruse indigne en donnant publiquement l'investiture au protégé de Barberousse, qu'on fit secrètement disparaître, et, dès que Barberousse se fut emparé du fort de la Goulette et de la ville elle-même, il parla en maître; les habitants se soulevèrent, furent vaincus et se soumirent aux Ottomans (61).

Cependant les chrétiens voyaient avec inquiétude les capitales des États barbaresques (c'est ainsi qu'ils nommaient l'Afrique septentrionale) passer entre les mains d'une puissance déjà formidable. Les pirates de la Méditerranée, sûrs de trouver en Barbarie des débouchés pour les marchandises et les esclaves dont ils s'emparaient, ne pouvaient manquer de donner plus d'extension à leurs courses maritimes, et de faire de nouveau trembler les côtes d'Espagne et d'Italie. Aussi Charles-Quint, roi d'Espagne et des Deux-Siciles, et empereur d'Allemagne, résolut d'arrêter les progrès des Ottomans. Prenant parti pour les Abou-Hafs, il fit en 1535 les préparatifs d'une expédition contre Tunis. Des troupes appelées des Pays-Bas, de Naples et de Sicile, arrivèrent en toute hâte à Cagliari, où était indiqué le rendez-vous général ; il se mit lui-même à leur tête, et, après une courte navigation, débarqua non loin des ruines de Carthage. Barberousse avait approvisionné le fort de la Goulette ; mais il n'avait pu attirer à sa cause les tribus arabes, indifférentes au résultat de la lutte engagée. La Goulette, bravement défendue par le renégat juif Sinân, fut emportée par les Allemands, les Espagnols et les Italiens, animés de la plus vive ardeur. Tunis elle-même, après une déroute que Barberousse essuya sous ses murs, fut forcée, par dix mille esclaves

chrétiens qui avaient rompu leurs chaînes, d'ouvrir ses portes au vainqueur. Elle ne put éviter le pillage, et toutes ses richesses devinrent la proie des soldats de Charles-Quint. Le prince de la famille des Abou-Hafs, dont Charles avait embrassé les intérêts, fut rétabli sur le trône aux conditions suivantes : 1° qu'il tiendrait le royaume de Tunis en fief de la couronne d'Espagne ; 2° que les esclaves chrétiens seraient remis en liberté sans rançon ; 3° que les sujets de l'empereur auraient dans son royaume la liberté de faire le commerce et de pratiquer la religion chrétienne ; 4° qu'il y aurait dans le fort de la Goulette une garnison espagnole, pour l'entretien de laquelle il paierait douze mille écus ; 5° que tous les ports du royaume de Tunis seraient remis entre les mains de l'empereur (1535). Charles-Quint donna en même temps Tripoli aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, que les Ottomans venaient de chasser de Rhodes, et remit aussitôt à la voile. Cette brillante expédition ne devait pas néanmoins arrêter la piraterie africaine; il restait encore la régence d'Alger. Le successeur de Barberousse, Hassan-Aga, lui imprimant un nouvel essor, intercepta bientôt tout le commerce de la Méditerranée. En Italie, en Sicile, en Espagne, on fut obligé, pour repousser les incursions des Barbaresques, d'établir des corps de garde sur les côtes, de distance en distance. On prétendait que les corsaires étaient soutenus en secret par les Arabes qui résidaient encore sur le continent, parce que leurs villages étaient épargnés. Charles-Quint arma une nouvelle flotte et entreprit de réduire Alger (1541). Les éléments combattirent contre lui ; contrariée dans son débarquement

par une tempête effroyable, assaillie à propos par les tribus arabes, dont on avait réveillé le fanatisme religieux, et par les Turcs d'Alger, l'armée impériale essuya le désastre le plus complet. Pour comble de malheur, les vaisseaux de qui dépendait la subsistance des troupes ne purent tenir la mer; la plupart se brisèrent les uns contre les autres ou contre les rochers; une partie seulement trouva un abri sous le cap Metafut (aujourd'hui Matifou), situé à quatre journées de marche, et les chrétiens ne l'atteignirent qu'après la retraite la plus désastreuse.

Cette malheureuse entreprise rendit aux Turcs leur prépondérance. Quand les événements le permirent, ils envoyèrent une flotte contre les chevaliers de Saint-Jean, maîtres de Tripoli, qui fut reprise en 1551; le gouvernement en fut confié au célèbre Dragut, qui, dix ans plus tard (1560), remporta, de concert avec Piali-Pacha, une nouvelle victoire navale.

Après la bataille de Lépante, don Juan d'Autriche se rendit à la Goulette, et marcha sur Tunis, qui ne lui opposa aucune résistance; à peine se fut-il éloigné (1572), que Sinan-Pacha accourut de Tripoli, et rétablit partout l'autorité du sultan. Dès lors les Turcs restèrent maîtres des États de Tunis et d'Alger; les expéditions dirigées contre eux n'eurent plus d'autre objet que d'obtenir des réparations ou de punir des actes de piraterie. C'est ainsi que, sous Louis XV, les Algériens furent réprimés par le duc de Beaufort en 1665, par le marquis de Martel en 1679, bombardés par Duquesne (1682-1684), par le maréchal d'Estrées (1688-1689). Sous Louis XV, Tripoli éprouva le même sort en 1728.

Quant au Maroc, il resta toujours indépendant de la puissance ottomane. Aux premiers Méridines avaient succédé, dans le XVe siècle, les Oatazes [62]; ceux-ci furent remplacés, en 1559, par une nouvelle dynastie, celle des chérifs, qui subsiste encore aujourd'hui. Les personnages habiles qui créèrent la grandeur du Maroc étaient considérés comme les descendants légitimes de Mahomet, et les frères du prince régnant devaient lui succéder, de préférence à ses propres enfants. Cette loi causa de grands troubles dans l'État. En 1578, elle fut le prétexte d'une expédition fameuse dirigée contre le Maroc par le roi de Portugal, don Sébastien. Le chérif Abdallah étant mort, deux compétiteurs s'étaient disputé sa succession. Son fils, Muley-Mohammed, disposant de richesses considérables, l'avait d'abord emporté; mais, vaincu dans trois batailles par son frère, Muley-Moluc, et forcé de s'expatrier, il se rendit auprès du roi de Portugal, espérant l'intéresser à sa cause et remonter sur le trône avec les secours de l'étranger. Sébastien, entraîné par ses récits et ses promesses, s'embarqua avec quelques troupes pour Arzille, où il ne trouva aucun des nombreux auxiliaires que Mohammed lui avait annoncés. Comme il avait reçu de Philippe II le casque et la cotte d'armes que Charles-Quint avait portés lors de son entrée à Tunis, il s'imagina, dans son enthousiasme chevaleresque, qu'il éclipserait la gloire de l'empereur, et résolut d'arborer la croix sur les mosquées de Fez et de Maroc. Il s'engagea inconsidérément à la poursuite de quelques troupes détachées que Muley-Moluc avait envoyées contre lui pour l'attirer dans l'intérieur des terres, et plein de confiance,

crut son triomphe certain. Cependant, quand il fut arrivé près d'Alcazar-Quivir, les Arabes, faisant tout à coup volte-face, lui présentèrent le combat. Sa petite armée fut entourée par une cavalerie considérable, et il se trouva dans la dure nécessité de vaincre ou de mourir. En ce moment suprême, le courage et l'héroïsme ne l'abandonnèrent point ; ils ne servirent qu'à illustrer sa défaite et ses derniers moments. Les deux compétiteurs moururent également dans cette même journée, l'un en se noyant dans la rivière de Mucazen, l'autre des suites d'une fièvre violente qu'il avait surmontée par un suprême effort pour faire les préparatifs de l'action, et à laquelle il succomba au milieu de la lutte. Instruits par cette terrible épreuve, les Portugais ne renouvelèrent pas leurs tentatives contre l'Afrique, et les chérifs n'eurent plus à réprimer que les dissensions intérieures qui agitèrent souvent leurs États.

Telle était, au XVIIe siècle, la situation des Arabes d'Afrique. Ils avaient conservé dans le Maroc une sorte de prépondérance. Dans les régions d'Alger, de Tunis et de Tripoli, une poignée de Turcs, maîtres des villes de la côte, leur imposaient la plus dure loi. Les tribus, armées les unes contre les autres par la politique astucieuse de leurs oppresseurs, effrayées par des exécutions rapides et sanglantes, payaient l'impôt sans oser murmurer, et ne songeaient pas même à secouer le joug qui pesait sur elles ; un bien petit nombre étaient encore indépendantes sous l'administration des cheiks qu'elles s'étaient choisis.

CHAPITRE IV

DERNIÈRES LUTTES DES ARABES D'ESPAGNE (1234-1609)

Nous reprenons maintenant l'histoire des Arabes d'Espagne, qui avaient porté à l'empire des Almohades le premier et le plus terrible coup. La population, en se soulevant de toutes parts contre les garnisons africaines, avait secoué, il est vrai, un joug détesté; mais ce n'était point là le seul ennemi qu'elle eût à combattre. Il lui fallait encore repousser les chrétiens, et, pour arriver à ce résultat, organiser une vigoureuse résistance par le sacrifice de tous les intérêts privés à la grande cause nationale. Il n'en fut point ainsi, comme on l'a vu; au lieu d'un gouvernement central et fortement constitué, il y eut une infinité de petits États indépendants, parmi lesquels les royaumes de l'Algarve et de Valence, aussi bien que ceux de Ben-Hud et de Mohammed-Alhamar, acquirent seuls quelque puissance, et les princes catholiques profitèrent de leur morcellement pour les accabler séparément

Jacques Ier, que la conquête des Baléares n'avait point satisfait, entreprit de conquérir Valence. Tout entier à ce projet, il refusa, en 1234, de faire valoir contre Thibaut de Champagne les droits que lui donnait sa naissance à la couronne de Navarre, et par sa

noble conduite il se fit un allié fidèle d'un prince qui devait lui fournir d'utiles secours. Le roi de Valence fit les plus grands efforts pour conserver les places qui dépendaient de son royaume; la désunion des musulmans et le mauvais vouloir des walis, qui, abjurant tout patriotisme, cherchaient, en présence des chrétiens, à se rendre indépendants et vendaient pour quelques fiefs le pays qu'ils étaient chargés de défendre, livrèrent aux Aragonais, dans l'espace de quelques années (1232-1238), les villes situées aux alentours de la capitale. Réduite à ses seules forces, Valence elle-même fut investie par terre et par mer. Le roi musulman, trop faible pour résister, implora le secours de Ben-Hud, de Mohammed-Alhamar et des souverains d'Afrique. Aucun d'eux ne répondit à son appel; ils étaient trop occupés dans leurs propres États. Cependant Jacques pressait le blocus avec vigueur; les habitants capitulèrent. Il fut convenu qu'ils jouiraient d'une sûreté complète pour leurs biens et leurs personnes; ils étaient libres d'abandonner la ville avec leur famille, leurs esclaves et leurs richesses; ceux qui préféraient y demeurer, protégés dans leur culte et leurs propriétés, étaient assujettis aux mêmes impôts que les autres sujets du roi d'Aragon (1238).

Maître de Valence, Jacques s'occupait de soumettre à sa domination Villena, Denia, Xativa, pour se porter ensuite sur le royaume de Murcie; il fut devancé par le roi de Castille (1241), qui, se plaçant entre les Aragonais et les musulmans, lui enleva désormais tout espoir d'agrandissement. Le royaume de Murcie n'était pas aussi puissant que celui de Valence. Divisé entre les

walis de Murcie, d'Alicante, d'Orihuela, de Chinchilla, d'Alhama, il n'opposa aucune résistance à Ferdinand III. Ces divers chefs, jaloux de leur autorité, ennemis les uns des autres, s'empressèrent de se soumettre, ne songeant qu'à obtenir les conditions les plus avantageuses. Le seul wali de Lorca, qui commandait à Mula et à Carthagène, maintint ses prétentions les armes à la main; deux ans après (1243), les villes qu'il possédait furent emportées d'assaut, et le royaume de Murcie fut réuni tout entier à la couronne de Castille.

Cette couronne avait fait depuis 1232 une acquisition bien plus importante. De la Guadiana, sur les bords de laquelle un général castillan, Alvar Perez, avait, en 1233, montré dans un combat acharné une bravoure héroïque et une grandeur d'âme admirable, elle avait d'abord étendu ses possessions jusqu'au Guadalquivir. Ben-Hud, que pressaient d'un côté Mohammed-Alhamar, et de l'autre le roi de l'Algarve, entouré d'une troupe nombreuse d'Almohades, avait assez d'énergie pour lutter contre Ferdinand III; mais il manquait totalement des ressources nécessaires; il ne put l'empêcher de prendre Ubeda, Andujar, ni même de mettre le siége devant Cordoue. Peut-être espérait-il que cette ville avec son immense population, ses hautes murailles, ses approvisionnements, tiendrait contre l'ennemi et lui permettrait de harceler longtemps l'armée par les Aragonais (1238). L'attaque simultanée de ces deux villes importantes aurait dû exciter le courage et l'ardeur des musulmans. Il n'en fut rien. Ben-Hud fut assassiné par le wali d'Almeria, au milieu de ses préparatifs, et les

Cordouans furent réduits à capituler. On leur accorda la vie, et le roi de Castille prit possession de leur ville. C'en était fait de la métropole de l'islamisme en Occident, la cité des arts, du luxe, de la magnificence musulmane. Ferdinand III arborait la croix sur les minarets de la grande mosquée, et renvoyait à Compostelle les cloches de Saint-Jacques conquises par Almanzor. C'était pour les Arabes le signe avant-coureur de leur prochain asservissement. Il fallait dire adieu à tous les souvenirs de la gloire passée, à tout ce qui rappelait leur ancienne domination, leurs triomphes, leurs exploits guerriers. Ils voyaient profaner les sanctuaires de leur religion, et ne songeaient même pas à tenter un suprême effort. Ferdinand ne marcha plus que de succès en succès; il prit Baeza, Estepa, Ecijà et Almodovar, et vint assiéger Jaen (1245). Mohammed-Alhamar s'était fait reconnaître dans les États de Ben-Hud qui avaient échappé aux chrétiens; il rassembla des troupes, livra bataille aux Castillans, et fut vaincu devant Alcala. Les musulmans avaient fait preuve dans l'action du plus grand courage, et Ferdinand III se montra généreux et habile politique. Il accepta l'hommage que Mohammed-Alhamar lui fit spontanément de ses vastes possessions qui s'étendaient d'Algéziras à Almeria, le long des montagnes, entre Gibraltar et Huesca, et s'engagea à le laisser en paix, sous la stipulation expresse qu'il paierait une redevance annuelle, fournirait un secours de cavaliers en cas de guerre, et se rendrait en personne aux assemblées ou cortès de Castille. Le roi chrétien se réservait d'agir contre les Arabes de l'Algarve et du Guadalquivir, toujours divisés en petits

États. Séville, l'ancienne capitale des Almoravides et des Almohades, dont la prise empêchait à jamais la réunion des musulmans de l'Algarve et ceux de la Sierra Nevada, fut tout à coup investie, et elle voyait dans le camp ennemi Mohammed-Alhamar et ses cinq cents cavaliers. Elle résista longtemps, recevant par le Guadalquivir des secours de toute espèce, communiquant librement par un pont de bateaux jeté sur le fleuve avec la petite ville de Triana, que les musulmans de l'Algarve avaient soin de tenir bien approvisionnée. Séville pouvait braver Ferdinand III. Ce prince fit équiper dans la Biscaye et dans les ports de la Galice une petite flotte, qui s'empara de l'embouchure du Guadalquivir, et de lourds vaisseaux, lancés, voiles déployées, contre le pont de bateaux, le rompirent par le milieu. Les habitants, menacés de la famine, demandèrent à capituler. Ils obtinrent des conditions aussi favorables que les Arabes de Valence, et même un délai plus long pour réaliser leurs biens (1248).

La prise de Séville entraîna rapidement la soumission de tous les pays situés sur la rive droite du Guadalquivir. Tandis que les Portugais, déjà maîtres de l'Alentejo, s'avançaient dans l'Algarve et s'emparaient de Loulé et d'Ayamonte (1249), les Castillans, sûrs de ne pas être inquiétés de ce côté, parcoururent en vainqueurs le littoral de la mer entre le Guadalquivir et la Guadiana, où les musulmans possédaient encore quelques villes fortes et florissantes ([63]).

Le jour de la ruine complète des Arabes ne semblait pas éloigné. Elle fut retardée par Mohammed-Alhamar, dont le mérite et les vertus rappelaient aux Arabes le

célèbre Almanzor ; il sut créer, avec une persévérance merveilleuse, un État puissant capable d'opposer aux chrétiens une barrière formidable. Il détruisit dans les walis, que lui-même choisissait toujours avec discernement, cette soif d'indépendance si funeste aux intérêts de l'islamisme ; il fit enfin comprendre à ses sujets la nécessité de l'union la plus étroite et les rallia tous à sa politique par la sagesse de son administration. Grenade, devenue sa capitale, offrit un nouveau centre aux musulmans dispersés, et la prospérité du pays seconda merveilleusement les desseins de ce prince si remarquable. Les bienfaits de son gouvernement attirèrent dans ses États ceux qui ne voulaient point subir la domination des Espagnols. Les émigrés de Cordoue, de Séville avaient trouvé auprès de lui une hospitalité généreuse ; leur nombre s'accrut encore lorsque le roi Jacques entreprit, en 1249, de chasser des plaines de Valence toute la population musulmane.

On conçoit facilement quelle force immense apportèrent au royaume de Grenade ces milliers d'habitants si actifs et si industrieux ; ils lui rendirent les éléments de richesses que les Arabes avaient répandus sur la surface entière de la péninsule ; l'islamisme se relevant tout à coup brilla d'un éclat inattendu aux yeux de l'Espagne étonnée, et se maintint encore au milieu des chrétiens pendant plus de deux siècles (1238-1492).

La galanterie des Grenadins est restée célèbre. On donnait, dans la capitale, des tournois et des joûtes. Il y avait des combats de taureaux, des courses, des jeux de bague. Le peuple était souvent convié par le souve-

rain à des fêtes solennelles et à de grands banquets, et ce luxe n'était point le résultat de l'oppression ; l'aisance était répandue dans toutes les classes par suite de l'habile direction imprimée aux travaux de l'agriculture et de l'industrie. La Veja, cette plaine admirablement fertile au milieu de laquelle Grenade est située, produisait alors le triple de ce qu'elle rapporte aujourd'hui, et nourrissait une population considérable. La fabrication des soieries et des autres étoffes atteignit le plus haut degré de perfection. Les rois de Grenade, comme plus tard Louis XIV et Colbert, voulant exciter l'émulation et encourager l'esprit d'invention, instituèrent des prix et créèrent des exemptions de charges. Les beaux-arts furent cultivés avec le même succès qu'à Cordoue; l'architecture éleva des coupoles et des colonnades d'un goût inimitable. Les noms de l'Alhambra et du Généralif réveillent dans l'esprit l'idée la plus haute de la richesse et de l'élégance.

L'Alhambra était à la fois un palais et une forteresse des rois Maures. Le Généralif était un magnifique palais de plaisance, construit près de l'Alhambra, sur le sommet d'une colline, et qui servait de résidence à la cour pendant l'été.

Dans les sciences, l'astronomie, la médecine, la chimie, les mathématiques furent encouragées; la poudre à canon date de cette époque. On enseignait, dans des universités qui furent astreintes à un mode unique d'enseignement, la grammaire, la géographie, la dialectique, auxquelles malheureusement se joignit une théologie fort obscure. Enfin les nouvelles et les romances, qui composent la partie la plus intéressante

de la littérature des Arabes d'Espagne, sont encore recherchées et trouvent aujourd'hui, parmi nous, malgré leur affectation, des admirateurs passionnés.

Les institutions politiques reçurent des souverains de Grenade des améliorations qui ne doivent pas être passées sous silence. Ils établirent, dans chaque ville, une sorte de garde nationale. Tous les citoyens reçurent des armes ; il est vrai qu'ils ne devaient s'en servir qu'en cas d'attaque de la part des étrangers ; mais, en réalité, ils les tournèrent plusieurs fois contre des princes qui méconnaissaient leurs devoirs ou ne tenaient aucun compte de l'opinion publique. Afin que les frontières fussent mieux défendues, les soldats devenaient propriétaires de lots de terre qui suffisaient à leur entretien, à celui de leur famille, et ils devaient s'entendre pour les garantir des invasions ennemies.

Les rois de Grenade, comme les souverains de l'Afrique, s'imposaient le devoir de tenir à bas prix les denrées les plus nécessaires aux classes indigentes ; ils tenaient la main à ce que le marché fût toujours bien approvisionné. Dans leur capitale, qui avait plus de trois lieues de circuit, ils établirent une police excellente ; chaque quartier eut son vizir ou commissaire ; la nuit, des rondes parcouraient les rues le moins fréquentées. Des réglements fixèrent l'heure de la fermeture des lieux publics. Les artisans de chaque profession formèrent des communautés, et toutes les conditions étaient également protégées. Plusieurs princes, suivant les prescriptions rigoureuses du Coran, interdirent l'usage des liqueurs spiritueuses, mais l'abus seul était sévèrement puni ; d'autres, sans maltraiter

les juifs, voulurent qu'ils se distinguassent des musulmans par une marque spéciale ; ils surent tous empêcher qu'on ne pratiquât l'usure avec autant d'audace que dans les autres pays. Ils imaginèrent, pour les actes publics, des formulaires clairs et précis, afin de prévenir toute contestation, et firent composer, par les savants, des traités spéciaux sur toutes les professions mécaniques et industrielles. Les imans, les alfaquis, jusque-là un peu trop libres dans la sphère de leur juridiction, furent forcés de se soumettre à des réglements rédigés avec la plus grande sagesse. Des dispositions d'une rare prudence furent appliquées à l'exercice du culte et à l'introduction des fidèles dans les mosquées; elles révélaient un profond sentiment religieux joint à des idées d'une raison élevée et d'une haute moralité ; les femmes étaient séparées des hommes et se retiraient les premières. Les fêtes du Ramadhan, au lieu d'être consacrées à des folies carnavalesques, étaient l'occasion de bonnes œuvres et de pratiques sérieuses. Des aumônes étaient distribuées aux pauvres et aux orphelins, ou réservées à la construction d'édifices publics. Les processions, qu'il était d'usage de faire dans les temps de sécheresse, pour implorer la pluie du ciel, furent prohibées, ainsi que les réunions nocturnes. On supprima les pleureuses de profession dans les enterrements; il n'était permis que de prononcer des prières sur la tombe des morts, qui y étaient descendus dépouillés des amulettes ou des guirlandes dont jusque-là on avait coutume de les couvrir.

Dans les lois pénales, la réclusion fut substituée aux peines du fouet, du bannissement ou de l'exposition ; la

lapidation fut abolie; les condamnés à mort durent être ensevelis comme les autres musulmans.

On voit à quel titre le royaume de Grenade mérite une place honorable dans l'histoire; malheureusement, la loi de succession n'était pas établie sur des bases solides; à côté de princes dignes de l'admiration de la postérité, il y eut des despotes cruels et incapables qui précipitèrent la ruine des musulmans. Nous allons indiquer rapidement la suite de ces souverains. Mohammed Ier Alhamar (1238-1273) et Mohammed II (1273-1302) surent réprimer dans leurs États toute tentative de désordre. Mohammed III fut moins heureux; après sept ans de règne (1302-1309), un de ses frères, Nasar Aboul Giuz, parvint à soulever contre lui la population de Grenade et se faire proclamer à sa place; quatre ans ne s'étaient pas écoulés (1309-1313) qu'il était forcé lui-même de céder la couronne à son neveu, Ismaël-ben-Farag, qui descendait, par sa mère, de Mohammed-Alhamar. Cet Ismaël régna douze ans (1313-1325) et fut successivement remplacé par ses deux fils, Mohammed IV (1325-1333) et Yousef Ier (1333-1354). Ce dernier fut l'auteur principal des diverses réformes que nous avons signalées, et, sans contredit, le plus remarquable des princes grenadins, malgré la grande défaite du Rio Salado, que les chrétiens lui firent éprouver. A la mort d'Yousef, Mohammed V Guadix, son fils, proclamé roi, fut exclu du trône par son frère Ismaël et un de ses parents éloignés, Abou-Said. Il y remonta en 1363, et s'y maintint jusqu'en 1390. Le trône fut ensuite occupé par Yousef II (1390-1396) et Mohammed VI, qui condamna son frère aîné, Yousef,

à une prison perpétuelle, et, se sentant près de mourir, donna l'ordre de le tuer immédiatement. Le prince ainsi condamné jouait aux échecs quand l'exécuteur se présenta devant lui ; il demanda et obtint de terminer sa partie ; avant qu'elle fût achevée, des seigneurs de la cour vinrent lui annoncer la mort de Mohammed VI et son propre avènement. Yousef III (1409) conserva la couronne jusqu'en 1423. Alors commencèrent ces dissensions civiles qui devaient, à la fin du siècle, entraîner la chute définitive de Grenade et auxquelles se trouvent mêlées les puissantes familles des Zegris, des Abencerrages, des Vanegas ([64]), etc.

Un prince, Mohammed VII, surnommé El-Mayzain ou le Gaucher, après cinq ans de règne (1423-1428), se rendit odieux à ses sujets. On proclama à sa place un de ses parents, Mohammed-el-Zaghir ou le Petit, que les Grenadins déposèrent un an après pour revenir à leur ancien maître. Plus tard (1432), une faction vendue à la Castille proclama Yousef IV Alhamar ; mais Mohammed recouvra l'autorité suprême la même année. En 1445, deux nouveaux compétiteurs, Mohammed IX Osmin et Ismaël III, s'unirent pour renverser ce malheureux prince et se disputèrent ensuite le trône. Mohammed triompha de ses rivaux en 1454 et fut plus tard vaincu par Ismaël, qui laissa le pouvoir, à sa mort, à son fils, Muley-Hacen (1465).

Un funeste exemple avait été donné un siècle auparavant. Abou-Said et Mohammed V Guadix n'avaient pas craint de réclamer l'assistance de Pierre le Cruel, roi de Castille. Ce prince assassina, dans le champ de la Tablaba, Abou-Said, réfugié à sa cour, pour s'emparer

de ses richesses, et soutint ensuite Mohammed-Guadix; plus tard, en 1432, Yousef IV Alhamar se joignit aux Castillans qui envahissaient le territoire de Grenade, et reçut, des mains des chrétiens, une couronne avilie.

Nous reprenons maintenant notre récit; depuis la conquête de Murcie et de Séville par Ferdinand III, les Castillans étaient devenus les seuls ennemis que les rois de Grenade eussent à redouter; aussi cherchaient-ils à conserver la paix avec leurs voisins en répandant leurs libéralités parmi les ministres et les principaux courtisans, ou bien en se conciliant les esprits par des procédés chevaleresques. Les seigneurs de la Castille étaient parfaitement accueillis à la cour de Grenade; s'ils avaient des différends, le prince intervenait comme arbitre, et s'il ne pouvait mettre les parties d'accord, il fournissait aux deux champions les moyens de faire briller leur valeur dans un combat singulier.

Mais l'opposition de race et de religion devait rendre tout rapprochement inutile. Les deux peuples restaient toujours ennemis, et si, pendant les deux siècles d'existence du royaume de Grenade, les Castillans ne cherchèrent pas à accomplir les projets de Ferdinand III, c'est qu'ils furent eux-mêmes en proie à des discordes perpétuelles. Le fils de Ferdinand III, Alphonse X, qui, plus que personne, contribua à répandre en Europe les travaux scientifiques des Arabes, et se rendit célèbre par la publication des *Tables Alphonsines*, après avoir passé la première partie de sa vie à briguer la dignité d'empereur d'Allemagne, employa la seconde à lutter contre son second fils, Sanche le Brave, que les États déclarèrent roi de Castille, même de son vivant,

Les enfants de La Cerda, héritiers légitimes du trône, et petits-fils de saint Louis par Blanche, leur mère, soutinrent leurs droits avec l'appui de la France et de l'Aragon, et ces guerres de succession étaient à peine terminées que la tyrannie de Pierre le Cruel (1354-1370) faisait surgir le parti de Transtamarre, et livrait l'Espagne aux bandes de du Guesclin et du prince Noir. Enfin, au XVe siècle, la longue minorité de Jean II et la faiblesse de Henri IV l'Impuissant condamnèrent la Castille à ne rien entreprendre au dehors.

Si les Grenadins avaient su profiter des troubles de la Castille, ils auraient pu relever en Espagne l'étendard du prophète ; mais l'esprit de conquête les avait tout à fait abandonnés. La guerre, durant ce long intervalle de temps, se réduisit à l'attaque de quelques places situées aux deux extrémités des montagnes qui protégent Grenade : d'un côté, Gibraltar, Algéziras, Tarifa ; de l'autre, Huesca, Baeza, Guadix, Alméria. Il y eut cependant un dernier effort tenté à la fin du XIIIe siècle par les Arabes unis aux Mérinides d'Afrique. En 1275, Mohammed II livra au prince Abou-Yousef les deux villes de Tarifa et d'Algéziras, et tous deux envahirent l'Algarve. Sanche le Brave, quoique la flotte de Castille eût été détruite près d'Algéziras par les musulmans, ne se laissa pas intimider et couvrit avec succès l'intérieur du pays (1280). Plus tard, lorsque les États lui eurent décerné la couronne pour prix de sa vaillance, Alphonse X (1283) implora à son tour le secours du prince mérinide contre un fils rebelle. Si le roi de Grenade avait accueilli sa demande comme Abou-Yousef, les Arabes se seraient trouvés dans la position

la plus favorable pour pénétrer au cœur de la Castille; Mohammed II préféra, en s'alliant à Sanche, s'assurer l'amitié d'un guerrier puissant. La fortune se déclara contre le roi de Maroc; sa flotte fut brûlée; des deux villes qu'il possédait, l'une, Tarifa, fut emportée d'assaut par les Castillans; l'autre, Algéziras, reçut une garnison de Mohammed (1296).

Des hostilités partielles signalèrent la première moitié du XIVe siècle. En 1309, les Castillans s'emparèrent de Gibraltar, et mirent le siége devant Algéziras. Pour les éloigner, il fallut leur céder plusieurs villes moins importantes. Pendant la minorité d'Alphonse XI, Ismaël-ben-Farag voulut profiter des inimitiés qui s'étaient élevées entre les enfants chargés de la régence. Deux d'entre eux, éclairés par l'agression des Arabes, mirent fin à leur rivalité et portèrent la guerre contre Grenade même; leur ardeur inconsidérée leur fit négliger toute prudence, et ils se laissèrent envelopper dans les montagnes par un corps nombreux de musulmans. Leurs troupes, malgré des prodiges de valeur, essuyèrent une déroute complète. Eux-mêmes reçurent la mort, soit qu'ils fussent tombés de lassitude sur le champ de bataille, selon le récit des Espagnols, soit que, suivant les Arabes, ils aient été tués au plus fort de la mêlée en combattant comme des lions. Le lieu témoin de cette catastrophe est encore aujourd'hui célèbre sous le nom de Sierra de los Infantes (1319).

Un tel succès ranima le courage des Grenadins. Ils conçurent l'espoir de recouvrer les villes qu'ils avaient perdues, et, en 1329, ils avaient repris Baeza, Martos, Ubeda et même Gibraltar. Peut-être auraient-ils poussé

plus loin leurs avantages, si les Africains avaient appuyé le roi Mohammed V; loin de lui prêter secours, ils lui enlevèrent Algéziras, Marbella et Ronda. Ce ne fut qu'à l'avènement de Yousef II qu'une alliance sincère réunit enfin tous les musulmans sous le même drapeau. Le prince mérinide Abul-Hacen descendit en Espagne, à la tête d'une armée nombreuse, tandis que sa flotte repoussait du détroit les vaisseaux portugais et castillans. Yousef se hâta de le rejoindre, et les deux souverains attaquèrent Tarifa. Ils avaient de l'artillerie à leur disposition. Néanmoins le siége traîna en longueur; les armées castillane et portugaise cherchèrent à dégager la place. Une grande bataille se livra sur les bords du Rio Salado, et ce fut une seconde journée de Tolosa. Abul-Hacen, vaincu, laissa aux Grenadins tout ce qu'il possédait en Espagne et alla cacher à Fez sa défaite et sa honte (1340). Sa flotte fut bientôt après détruite par les galères génoises, aragonaises, castillanes et portugaises, unies ensemble pour assurer aux chrétiens l'empire de la mer, et la prise d'Algéziras leur donna, en 1342, un port excellent pour surveiller tout le littoral africain ([65]). Les Arabes d'Espagne furent dès lors réduits à leurs propres forces. Placés à l'extrémité de la péninsule hispanique, ils ne songèrent plus qu'à se faire oublier. Les Castillans, tout entiers à leurs discordes civiles, ne cherchèrent pas même à s'emparer des deux villes de Gibraltar et d'Almeria, qui leur auraient assuré la possession exclusive du détroit; mais les Portugais, par la conquête de plusieurs places fortes d'Afrique, vinrent à leur aide et interceptèrent toute communication entre les deux continents.

Ce ne fut qu'en 1432 que la guerre recommença avec quelque vigueur: Yousef IV Alhamar et Mohammed VII se disputaient la couronne. L'un des deux compétiteurs implora le secours des Castillans, qui le firent triompher daus les champs de Grenade.

Si l'on prétendait reproduire tous les faits particuliers qui se rattachent à la lutte des deux peuples, il faudrait raconter une suite non interrompue de combats dont les frontières des deux États étaient sans cesse le théâtre; les nobles castillans et les cheiks arabes, qui voulaient s'illustrer par leurs exploits, faisaient de fréquentes incursions en pays ennemi; mais ces hostilités n'entraînaient pas de guerre générale; c'était en quelque sorte des joûtes et des passes d'armes qui préparaient seulement les esprits à une lutte suprême et inévitable.

Quand Muley-Hacen monta sur le trône (1465), les Grenadins n'étaient pas en état de résister aux Castillans. Le nouveau roi, malgré son courage, ses vertus, son patriotisme, sa foi religieuse, ne s'était point concilié l'affection des Grenadins, qui lui reprochaient trop d'arrogance et de cruauté, et surtout l'empire qu'une esclave chrétienne avait pris sur son esprit. On répandait le bruit qu'il voulait choisir pour son héritier un fils de cette esclave, à l'exclusion d'Abou-Abdallah (d'où l'on a fait Boabdil et Boadillin), né de la sultane Zoraya. Deux partis bien tranchés se formèrent dans le royaume et contribuèrent à l'affaiblir encore (1476).

En Castille, au contraire, les grands, après avoir réduit Henri IV l'Impuissant au dernier degré d'abaissement et d'humiliation, s'étaient réunis, à sa mort, autour de l'infante Isabelle (1474). Cette princesse était

mariée à Ferdinand, roi de Navarre et de plus héritier présomptif du roi d'Aragon. En 1479, les deux époux pouvaient disposer des ressources de trois royaumes; ils allaient fonder la grandeur de l'Espagne et lui donner l'unité en détruisant pour jamais la domination des Arabes dans la Péninsule. Muley-Hacen provoqua leur ressentiment en refusant de payer le tribut auquel son père s'était engagé; il répondit fièrement à leurs ambassadeurs : « Allez dire à vos maîtres que Grenade n'a pas d'or, mais du fer pour ses ennemis. » Il ne craignit même pas de commencer les hostilités en attaquant la ville de Zahara, dont il s'empara en 1480. On apprit à Grenade son succès avec enthousiasme; mais, suivant une prédiction sinistre, les ruines de Zahara devaient retomber sur la tête des vainqueurs. L'importante ville d'Alhama, un des soutiens de Grenade, fut emportée par les Castillans, qui se présentèrent bientôt sous les murs de la capitale. La guerre civile venait d'éclater ; les partisans d'Abou-Abdallah avaient renversé du trône Muley-Hacen. Vainement ce prince essaya-t-il de montrer par son triomphe sur les Castillans devant Loxa qu'il était digne de la couronne ; il fut forcé de se retirer dans les provinces, et se vit abandonné de la plupart de ses capitaines. Les Castillans entretinrent habilement le feu de la révolte parmi les musulmans et poussèrent pendant quelque temps la guerre avec mollesse. Le hasard des combats ayant fait tomber entre leurs mains le lâche Abou-Abdallah, ils s'empressèrent même de lui rendre la liberté, persuadés que sa coupable ambition servirait mieux leurs intérêts que la plus belle victoire (1484).

Muley-Hacen, rétabli un instant sur le trône, avait ensuite été forcé d'abdiquer en faveur de son oncle, El-Zagal. Abou-Abdallah, qui était tombé dans le mépris de ses compatriotes, implora l'appui du roi Ferdinand. Celui-ci envahit aussitôt le royaume de Grenade ; les villes de la Vega furent enlevées, et El-Zagal, dont les partisans s'étaient jusque-là maintenus dans l'Alhambra, ayant été battu devant Lorca, céda Grenade à son rival (1486). Le but de l'expédition de Ferdinand était atteint ; ce prince, au lieu de se retirer, conclut avec Abou-Abdallah une nouvelle convention qui l'autorisait à poursuivre El-Zagal dans toutes les places fortes qu'il avait conservées. Armé de ce prétexte, il assiégea et prit Malaga, puis dirigea ses troupes contre Alméria, Baza et Vera.

El-Zagal, après avoir essayé de soutenir la lutte, resta bientôt convaincu qu'Allah, dans sa toute-puissance, avait prononcé l'arrêt de Grenade, et fit proposer une capitulation générale aux Espagnols ; Ferdinand se garda bien de refuser ces ouvertures qui lui permettaient de suivre sans obstacles l'exécution de ses autres desseins ; il se montra généreux. Le roi musulman livrait ses États, Alméria, Guadix et plusieurs autres cités, et recevait en échange de vastes domaines en toute propriété. Quant aux habitants, ils devaient être admis au rang de sujets de la couronne de Castille, conserver leur liberté, leurs biens, l'exercice de leur religion, et payer l'impôt exigé auparavant par leur souverain (1490).

Cette convention eut une grande influence sur la destinée du royaume de Grenade ; la plupart des Arabes,

qui redoutaient les dures lois de la guerre et avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, virent dans la conduite de Ferdinand le présage d'une paix durable, et, préférant une existence paisible au tumulte des combats, se soumirent aux chrétiens. Les musulmans fidèles crièrent à la trahison et coururent aux armes; ils forcèrent El-Zagal à se retirer en Afrique, fortifièrent Grenade et résolurent de s'ensevelir sous ses ruines. Le 9 mai 1491, Ferdinand se présentait devant les murs de cette ville, à la tête de quatre-vingt mille hommes ; Abdallah laissa à des généraux habiles le soin d'organiser la défense ; tous les habitants, femmes, enfants, vieillards, prirent leur part des dangers et des fatigues du siége. Tous rivalisèrent de zèle et d'ardeur, mais Ferdinand et Isabelle avaient pour eux la force jointe à une volonté persévérante.

Grenade est bâtie sur deux collines, non loin de la Sierra Nevada et des Alpuxarras. Le Daro et le Xenil la traversent et l'entourent ; elle était protégée par des remparts inexpugnables que surmontaient quatre cent trente tours ; deux grandes forteresses, l'Alhambra et l'Albaycin, pouvant chacune contenir quarante mille hommes, en défendaient l'approche; enfin il était possible de garder un passage libre avec les Alpuxarras, et de faire arriver par là dans la ville les secours et les provisions nécessaires.

Isabelle, pour montrer sa ferme résolution de ne point se retirer avant d'avoir achevé sa conquête, fit construire une ville qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Santa-Fé. Des fossés et des retranchements inattaquables garantirent de toute surprise le camp des

Espagnols ; puis Ferdinand s'occupa d'intercepter les communications et d'empêcher les sorties trop fréquentes. A la suite de travaux vraiment gigantesques, Grenade se trouva bloquée de toutes parts ; les musulmans risquèrent leur dernière chance de salut dans une bataille générale ; elle eut lieu sous les murs de la ville ; les chrétiens furent vainqueurs. Abou-Abdallah comprit que tout espoir était perdu ; il entra en arrangement avec le roi d'Aragon, malgré l'avis d'un grand nombre de scheiks décidés à mourir en combattant pour la patrie. Ferdinand demanda que Grenade lui fût remise dans deux mois à dater du jour de la signature du traité, si pendant ce délai elle ne recevait aucun renfort par terre ou par mer. Les Arabes avaient fait un dernier appel aux souverains d'Afrique et même aux sultans de Constantinople. Aucun n'eut le dévoûment de tenter une grande entreprise pour sauver le dernier rempart de l'islamisme en Occident. Les Ottomans seuls, en 1486, avaient armé une flotte qui s'était contentée de ravager les côtes de la Péninsule.

Il fallait donc que Grenade succombât. Abou-Abdallah, craignant un soulèvement populaire, rendit la ville, sans attendre le terme convenu. Des terres lui étaient assurées avec un revenu suffisant dans les Alpuxarras. Il ne voulut point demeurer sur le sol de l'Espagne, témoin de son ignominie, et alla finir ses jours dans les déserts de l'Afrique. Quant aux habitants, retirés au fond de leurs demeures, ils laissèrent les chrétiens prendre possession de leur ville, qui semblait entièrement abandonnée. On arbora sur le sommet de l'Alhambra et de l'Albaycin les étendards de Castille et de Saint-Jacques ; l'on

décora la grande mosquée des ornements du culte catholique, et le fanatisme barbare de Ximenès fit livrer aux flammes les manuscrits arabes conservés précieusement depuis tant de siècles. Ferdinand put, sans être inquiété, se saisir des positions importantes des montagnes et du royaume de Grenade. Les vaincus semblèrent rester indifférents aux clauses mêmes de la capitulation qui leur laissaient leur liberté, leurs biens, leurs armes, leur religion, leurs mosquées, leurs usages, maintenaient l'institution des cadis et des caïds chargés de juger leurs différends d'après la législation musulmane, et enfin ne les astreignaient qu'aux impôts qu'ils payaient à leurs rois nationaux ([66]). La chute de Grenade semblait être leur arrêt de mort ; elle marquait, en effet, la fin de la domination des Arabes en Espagne, qui avait duré 782 ans (710-1492).

Ferdinand n'avait point l'intention d'exécuter consciencieusement les articles de la capitulation ; il possédait Grenade : c'était là le but de son ambition. Quant aux musulmans, il s'inquiétait peu de leur sort ; habitué, en politique, à sacrifier tout à ses intérêts, il reconnut bientôt qu'une population riche, nombreuse, et conservant toujours un esprit d'indépendance, serait un embarras sérieux pour son gouvernement ; il résolut de fondre les Arabes malgré eux avec le reste de la nation, en leur faisaient abjurer graduellement et leur culte et leurs mœurs. Annoncer ouvertement ses projets, c'était s'exposer à les voir avorter ; il chargea donc l'inquisition d'amener peu à peu les musulmans à se convertir au catholicisme. On commença par les endormir dans une certaine confiance, en exaltant la loyauté castil-

lane. On affecta d'observer rigoureusement les engagements pris ; et l'on ne s'attaqua qu'aux juifs qui tenaient entre leurs mains une grande partie des richesses du pays, et qui furent contraints de s'expatrier ou de renier la foi de leurs pères; on les fit périr dans les tortures ; les supplices et les auto-da-fé frappèrent de terreur les Arabes qu'on essayait de convertir à la religion du Christ, et qui pouvaient craindre pour eux-mêmes un sort aussi cruel (1492).

Un peu plus tard, on interdit l'exercice public du culte musulman; on distribua de l'or à ceux qui abjuraient l'islamisme. Enfin, en 1499, Ferdinand, levant le masque, prononça l'expulsion des infidèles qui refuseraient le baptême. Des cris d'indignation retentirent dans le royaume de Grenade. Ce fut en vain, les villes se soumirent, et leurs habitants allèrent à l'église adorer le nom de Jésus-Christ, pour revenir le blasphémer au fond de leurs demeures, et demander pardon au prophète de leur indigne faiblesse. Les montagnards des Alpuxarras, population plus énergique, refusèrent hautement d'obéir et prirent les armes. Ferdinand marcha contre eux avec des forces supérieures, et, après avoir dévasté leurs champs, ajouta pour les vaincus aux rigueurs de l'exil la confiscation de tous leurs biens.

Les musulmans de Valence, dont l'industrie formait une des principales sources de la prospérité de l'Espagne, furent tolérés jusqu'au règne de Charles-Quint (1524). Alors les seigneurs du pays les contraignirent de recevoir le baptême, et le roi, au lieu d'écouter leurs plaintes, les renvoya au tribunal de l'inquisition, qui sanctionna la conduite des oppresseurs. L'année

suivante (1525), un décret, provoqué par l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, obligea les Arabes de Grenade de renoncer en un jour à leurs habitudes, à leurs vêtements, à leur langage ; tous les chrétiens eurent le droit de surveillance, et un tribunal spécial reçut les dénonciations. Pour obtenir quelque adoucissement à leur sort, les musulmans payèrent en 1562, à Philippe II, huit cent mille ducats ; si le gouvernement et l'inquisition suspendaient leurs persécutions, le peuple espagnol, portant l'intolérance à ses dernières limites, poursuivait, le glaive d'une main et la croix de l'autre, jusque dans les montagnes, les malheureux Arabes qui refusaient de se convertir.

Enfin, en 1568, l'archevêque de Grenade, jaloux d'attacher son nom à une mesure encore plus vexatoire, obtint de Philippe II un décret qui interdisait aux infidèles l'usage fréquent des bains, les danses mauresques, l'emploi de la langue arabe, et qui défendait aux femmes de sortir voilées. C'était vouloir les pousser à la révolte, ce qui eut lieu en effet : ils s'armèrent, essayèrent de surprendre Grenade et nouèrent des relations avec les Africains ; suivis de près par le marquis de Mondejar, ils ne purent s'établir sur aucun point important, et se réfugièrent dans les montagnes, sous la conduite de Mohammed-ben-Ommïah, qui prétendait descendre des anciens khalifes de Cordoue. La lutte se soutint pendant plusieurs années ; enfin la division se mit dans le camp des rebelles : Mohammed périt assassiné. Muley-Abdallah, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux ; don Juan d'Autriche (1570), par ses négociations habiles, lui enleva la plus grande partie de

ses soldats. Les uns se soumirent; les autres furent transportés en Afrique. Muley fut réduit à traiter lui-même avec le vainqueur. On dispersa les montagnards des Alpuxarras dans les provinces des Asturies, de la Galice et de la Castille, et on les plaça sous une étroite surveillance.

Un dernier coup leur fût porté en 1609 ; malgré les protestations de quelques seigneurs généreux, les Arabes de Valence et de Murcie furent jetés pêle-mêle, par ordre du conseil de Philippe III, sur des vaisseaux qui les transportèrent sur les rivages de l'Afrique. Un grand nombre passa les Pyrénées, et Henri IV les accueillit avec bienveillance ; ce grand roi offrit aux uns un asile et des terres, aux autres les moyens de s'embarquer dans les ports de la Guienne et du Languedoc.

On a calculé que depuis la conquête de Grenade jusqu'en 1609, trois millions d'Arabes furent expulsés du sol espagnol. C'était l'élite de la population au point de vue de l'industrie et de l'agriculture ; aussi leur départ laissa-t-il dans la Péninsule un vide que plusieurs siècles n'ont pu combler. Jamais les Espagnols n'ont rendu aux plaines de Valence, de Murcie et de Grenade l'aspect florissant qu'elles présentaient sous la domination des Arabes. Le décret de 1609 fut aussi funeste à l'Espagne que, près de quatre-vingts ans plus tard, la révocation de l'édit de Nantes pour la France.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTE 1, *page 1*. — Voyez le *Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e di fisiche*, publicato da D. B. Boncompagni, Rome, t. VIII, février 1875, p. 63 et suiv. — Nous ne saurions témoigner trop de reconnaissance au prince B. Boncompagni, qui depuis tant d'années dirige, avec un désintéressement et un dévoûment à la science vraiment admirables, cet utile et intéressant recueil. — Nous devons donner aussi un témoignage public de gratitude à notre ancien élève et ami, M. Gustave Hubbard, qui nous donne en ce moment une excellente *Histoire de l'Espagne contemporaine,* et à M. Gustave Dugat, chargé d'un cours complémentaire d'histoire et de géographie de l'Orient musulman à l'école spéciale des langues orientales vivantes.

NOTE 2, *page 2*. — C'est ainsi que M. l'abbé Darras, dans son *Histoire générale de l'Église,* suppose que Musa, en 710 de notre ère (tome XVIII, p. 548), fit la conquête de l'Espagne à la tête de 25,000 Turcs. M. l'abbé Brandely, curé de Sornac, dont la modestie égale le grand savoir, me fait remarquer qu'outre les Turcs l'auteur de l'*Histoire de l'Église* p. 549, précipite sur la péninsule ibérique des flots

d'*Arabes*, de *Maures* et de *Sarrasins*. — On peut aussi se reporter à l'*Histoire des Sarrasins*, de Simon Ockley (Londres, 1718 et 1847); aux *Remarques sur l'histoire des Maures*, de Chénier (Paris, 1787); à l'*Histoire du mahométisme*, de G. Mills (1812), traduit par Germain Buisson (Guernesey, 1826); à l'*Histoire chevaleresque des Maures de Grenade*, précédée de quelques réflexions sur les musulmans d'Espagne, par M. Sané (Paris, 1809), etc.

NOTE 3, *page* 2. — On lit dans le *Dictionnaire étymologique de la langue française*, par M. Aug. Brachet (5e édition, Paris, chez Hetzel), avec une Préface de M. Egger, de l'Institut, ouvrage couronné par l'Académie française, *Introduction*, page LXI, lignes 23 et suivantes : « Les nombreuses invasions et le long séjour des Sarrasins dans le midi de la France, depuis le VIIIe siècle jusqu'au XIe, n'ont absolument laissé aucune trace, ni sur nos patois méridionaux, ni sur la langue française. » L'auteur (p. LXVI et LXX) compte 650 mots dont l'origine lui échappe, et sur les 27,000 mots environ que contient le Dictionnaire de l'Académie française, il n'en accorde que 16 aux *Orientaux* et 110 aux *sémitiques !*

NOTE 4, *page* 2. — On peut voir, dans les *Comptes-rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des sciences*, t. LXXII, p. 777, et LXXIII, p. 284, 756, les nombreux exemples que nous avons donnés, et dans l'Appendice placé à la fin de cet ouvrage, les additions que nous y avons faites; nous nous bornerons ici à quelques citations qui ne peuvent laisser subsister aucun doute. Le mot *bedaine* est arabe et signifie *ventre*. *Bedaine*, d'après le Dictionnaire de M. Littré (t. Ier, p. 323), serait d'origine incertaine : « la forme *boudaine* paraît le rapprocher du français *boudin*, *boudine ;* Diez rattache *bedaine* à *bedon* (tambour). »

On lit plus loin, page 559 : « *Charabia*, patois des Auver-

gnats et, par extension, tout autre parler qu'on ne comprend pas. » C'est tout simplement le *jargon* arabe *char* ou *jar arabiah*. M. Littré (t. III, p. 173) donne au mot *jargon* trois étymologies, excepté la bonne, car *jargon* est arabe, et fournit un argument de plus à la thèse soutenue par M. l'abbé Leguest (*Essai sur la formation et la décomposition des racines arabes*, Paris, 1856) ; *jar* et *r'goun*, dont on a fait *ragot*, signifient *la voix des animaux*. M. Brachet (p. 309) se contente d'écrire : *jargon*, origine inconnue. Pourquoi n'en dit-il pas autant de *mechef, mischief* (malheur), qui est arabe, et que les Anglais, aussi bien que les Français, ont introduit dans leur langue ? C'est, pour MM. Littré et Brachet, un composé de *mes*, préfixe, et *chef*, tête ! ! — Que devons-nous penser d'*aller*, dérivé d'*adnare* ou d'*andare ;* d'*abandon*, rattaché à *ban, four banal,* quand nous avons en arabe *abadoun*, l'action de laisser derrière soi ? J'aime mieux faire venir *baisser*, *abaisser*, du verbe arabe *bassa* (à la quatrième forme *abassa*), que du nom du Romain *Bassus*. *Bazar*, marché, n'est pas arabe : c'est un mot persan ; les Arabes en ont fait *ebezeri*, marchandises, d'où sont venues épiceries, épices (*marchandises de l'Inde*). Nos professeurs d'étymologies les font dériver de *species, speciosa (mulier formosa)*, etc. ! — Voyez l'Appendice, nº I, à la fin du second volume.

NOTE 5, *page 5*. — Voyez l'*Exposition de la foi musulmane*, par M. Garcin de Tassy, réimprimée en 1874, sous le titre de *Science des religions, l'Islamisme*, etc., p. XVII. L'auteur relève dans cet excellent livre bien des erreurs accréditées.

NOTE 6, *page 10*. — E. Quatremère, dans son *Mémoire sur les Nabatéens* (1835), fournit sur cette nation les détails les plus complets, d'après Macrizi, Masoudi, Ebn Khaldoun, etc.

Note 7, *page 11*. — Le *Journal de la Société asiatique de Londres*, t. V-IX, a publié d'intéressants rapports sur les explorations des officiers de la marine britannique. Nous mettrons au premier rang la *Description des côtes méridionales de l'Arabie depuis l'embouchure de la mer Rouge jusqu'au golfe Persique,* par le capitaine Stafford Bellesworth Haines.

Note 8, *page 12*. — Aden nous est représentée par les Anglais, qui en sont aujourd'hui les maîtres, comme un village ruiné n'ayant que six cents habitants (Haynes, cité plus haut, p. 13). On l'aperçoit après avoir contourné le cap Marsigh ; elle est entourée, du côté de la terre, par des hauteurs à sommets pointus ; la partie Est de la ville donne sur la mer, et directement en face est une île rocheuse et fortifiée, nommée Sirah, qui protége la baie. Aden commande l'entrée de la mer Rouge ; c'est une position excellente, et il serait facile de relever les fortifications qui la défendaient au XVIe siècle contre les entreprises des Portugais. (Voy. Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais*, Paris, 1733, in-4°, t. Ier, p. 484, et t. II, p. 71, 141, etc.)

On peut lire, dans le *Journal asiatique* du mois de janvier 1872, la relation d'un voyage que M. Joseph Halévy vient d'entreprendre dans le Yémen, en vue de recueillir et de copier les inscriptions sabéennes ou himyarites qui existent encore.

Parti de la ville d'Aden, seul point de l'Arabie qui soit en communication régulière avec l'Europe, M. Halévy, après avoir inutilement cherché à gagner la ville de *Sanâ* par *Lahadj*, dont le sultan, vassal des Anglais, est sans cesse en guerre avec la tribu des *Hawaschib,* s'est embarqué pour Hodeyda, d'où il lui a été facile d'atteindre la capitale de l'Yémen ; de là, parcourant la contrée qui s'étend entre Nedjran et Mareb, le Djaouf (pays creux), qui conserve d'innom-

brables ruines, et pénétrant, non sans peine, jusqu'à la limite du grand désert, *Alahkaf*, ce savant a fait une ample moisson d'inscriptions himyarites, qui offriront aux épigraphistes un nouveau sujet d'études dans le champ immense de l'archéologie. — Consultez aussi *Voyage de l'Arabie Heureuse fait par les Français en 1708, 1709, 1710* (Paris, 1716), et dans le cahier de janvier 1874 du *Journal asiatique : History of the Imams and Seyyides of Oman*, by Salil ibn Rassik, Londres, 1871, et le *Plan de la digue et de la ville de Mareb*, par Th.-J. Arnaud.

Note 9, *page 17*. — On a beaucoup écrit sur la géographie de l'Arabie ; on peut comparer en premier lieu Ptolémée, *Géographie*, liv. v et vi ; Strabon, liv. xvii, Ch. Forster, *Géographie de l'Arabie ancienne* (en anglais). Consultez aussi la *Géographie* d'Edrisi, traduction d'Am. Jaubert, t. Ier, p. 130, 147 et suiv.

Carl Ritter a donné, dans le XIIIe volume de son grand *Traité*, l'indication des auteurs qui ont écrit avant lui sur le même sujet. — Jomard, dans ses *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, a résumé très-exactement les travaux des modernes, et nous a fait connaître le pays de l'Asyr, dont il a dressé la carte. On peut la comparer à celle que Flandin a donnée dans l'Atlas joint à la relation de son *Voyage en Orient*. — Voir aussi R. Moresby, *Chart of the red sea above Jeddah ;* Tamisier, *Voyage en Arabie*, 1840 ; Alex. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 248 de la traduction française ; Cruttenden, *Voyage de Mokha à Saana ;* Wellested, *Voyage à la côte d'Oman*. — Mais on ne savait presque rien, jusque dans ces derniers temps, de l'intérieur de l'Arabie. Après Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, il faut se reporter à Carsten Niebuhr, dont la *Description de l'Arabie* a paru, en 1772, à Copenhague ; la traduction française de Mourier (1772 et 1774) a été réimprimée en 1779, revue et

corrigée par de Guignes. Niebuhr était né en 1733 ; il mourut en 1815. Son voyage, commencé en 1761, s'était terminé en 1767.

Au nom de Niebuhr, il faut joindre celui de Jean-Louis Burckhardt, né à Lausanne en 1784, mort au Caire le 15 octobre 1817. Parti de Portsmouth le 2 mars 1809, il découvrit en 1811 les ruines de Petra, que Léon de Laborde a décrites dans son *Voyage de l'Arabie Pétrée,* 1830. E. Quatremère a donné, dans sa traduction de l'*Histoire des sultans mamlouks de Makrizi* (t. II, 3e part., p. 236 et suiv.), d'intéressants détails sur cette ville, la clé de la route du désert. Les caravanes qui se rendaient de Damas à la Mecque ou qui en revenaient, toutes les troupes de marchands, les corps d'armée qui faisaient le voyage de la capitale de la Syrie à celle de l'Égypte, devaient forcément passer sous les murs de cette place ou dans les environs. Si un seul homme défend un des passages qui existent dans ces terrains abruptes, il peut fermer le chemin à cent cavaliers. — Consultez aussi sur cette contrée : Brocard, *Descriptio Terræ Sanctæ ;* Irby et Mangles, *Travels in Egypt and Nubia,* etc.

Burckhardt, débarqué à Djeddah le 18 juillet 1814, visitait successivement Taief, la Mecque et Médine, où il entrait le 15 janvier 1815.

Indépendamment de ses voyages en Nubie, en Syrie et dans la Terre-Sainte, on a de Burckhardt : 1° *Voyage en Arabie,* contenant la *description des parties du Hedjaz regardées comme sacrées par les musulmans,* Londres, 1819 ; 2° *Notes sur les Bédouins ; Essai sur l'histoire des Wahabites,* Londres, 1829. Eyriès a donné la traduction en français de ces deux ouvrages (Paris, 1834) ; il cite plus de trente *relations* d'auteurs européens, en anglais, en portugais, en italien, en français et en allemand, sur la péninsule arabique. Parmi les voyageurs les plus intrépides, on compte : Seetzen, qui avait embrassé l'islamisme pour pénétrer dans l'intérieur du

pays ; le capitaine Sadlier, qui se rendit d'un golfe à l'autre ; Vincenzo, Badia, Burckhardt enfin, qui adoptèrent les noms de Scheik Mansour, d'Aly Bey, de Scheikh Ibrahim. On a encore de Burckhardt un volume intitulé : *Proverbes et maximes des Arabes*, avec le texte en regard, Londres, 1830. — Mentionnons encore le *Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï*, de M. Lottin de Laval, Paris, 1855-1859, in-4°, et atlas in-fol.

Nous devons aujourd'hui une vive reconnaissance à M. William Gifford Palgrave, qui vient de nous fournir des documents du plus haut intérêt sur une partie de l'Arabie restée presque inconnue. Son ouvrage est intitulé : *Une année de voyage dans l'Arabie centrale, 1862-1863 ;* la traduction française est due à M. E. Jouneaux (Paris, 1866). Pendant que M. W. G. Palgrave pénétrait dans le Nedjed, MM. Lewis Selly (*Visite à Riad*), Guarmami (*Itinéraire de Jérusalem au Nedjed*) et Wetztein nous donnaient de leur côté de précieuses informations qui nous permettent de combler bien des lacunes.

M. Palgrave a pu consulter les *Mémoires* du capitaine Wellsted et la relation de M. Wallin : *Voyage au Nedjed en 1845*. — Ajoutez à ces divers auteurs : MM. Playfair, *Histoire de l'Arabie Heureuse*, 1859 ; le baron de Malzan, *Meine Walfahrt nack Mekka*, Leipzig, 1865 ; Ad. d'Avril, *L'Arabie contemporaine*, 1868, etc.

Note 10, *page 17*. — Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire*, liv. XIX, ch. IV et V, p. 391-423, traduction en français d'Edgar Quinet.

Note 11, *page 24*. — Le Coran, S. LXXXIX ; *Tabari*, traduction de Dubeux, p. 114 ; Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme ;* Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 81.

Note 12, *page 34*. — *Série chronologique des rois de Hira :*

I. Malik, vers 195 de J.-C.
II. Djodhayma, v. 215.
III. Amr Ier, v. 268.
IV. Imroulcaïs Ier, v. 288.
V. Amr II, v. 338.
VI. Aus, fils de Callam, v. 363.
VII. Imroulcaïs II, v. 368.
VIII. Nomân Ier, v. 390.
IX. Moundhir Ier, v. 418.
X. Nomân II, v. 462.
XI. Aswad, v. 471.
XII. Moundhir II, v. 491.
XIII. Nomân III, v. 498.
XIV. Abou Djafar Alcamâ, v. 503.
XV. Imroulcaïs III, v. 505.
XVI. Moundhir III, v. 513.
XVII. Amr, fils de Hind, 562.
XVIII. Cabous, Nomân IV, v. 574.
XIX. Zaïd, v. 579.
XX. Moundhir IV, v. 580.
XXI. Nomân V, Abou Cabous, v. 583.
XXII. Yias, fils de Cabissa, v. 605.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date exacte de l'avènement de ces divers princes. On peut consulter à ce sujet Hamza, ap. Rasmussen, édit. de Gottwaldt; Ebn-Nobata, ap. Rasmussen, *Additam ad hist. Arab.;* Ebn-Khaldoun et le Kitab-Alagani, cités par M. Caussin de Perceval, t. II, p. 8 et suiv.

Note 13, *page 35*. — *Série chronologique des rois de Ghassan :*

I. Djafna Ier, v. 205.
II. Amr Ier, v. 248.
III. Thalaba, v. 300.
IV. Harith Ier, v. 303.
V. Djabala Ier, v. 330.
VI. Harith II, 360.
VII. Mawia, v. 373.
VIII. Moundhir Ier, Nomân Ier, Djabala II, Ayham Ier et Amr II, de 380 à 420.
IX. Djafna II et Nomân II, Nomân III, Nomân IV, Harith III, Nomân V, de 420 à 490.

X. Moundhir II, Amr III, Hodjr Ier, Abou-Chammir-Harith IV, El Acbar ou Djabala III, de 490 à 529.

XI. Harith V, v. de 520 à 572.

XII. Djabala IV ou Harith VI, de 572 à 587.

XIII. Amr IV, de 587 à 597.

XIV. Nomân VI (Abou-Carib), de 577 à 600.

XV. Hodjr II et Amr V, de 600 à 615.

XVI. Harith VII, fils d'Abou-Chammir ; Chourabbil, Ayham II et Moundhir III, de 615 à 630.

XVII. Amr VI, Djabala V, Djabala VI, de 630 à 637.

Comparez Pococke, *Spec. hist. Arab.*; Alb. Schultens, *Mon. vetust. Arab.*; Eichhorn, *De antiquiss. his. arab. monum.*; Abulfedæ, *Hist. anteist.*; Ammien Marcellin, ch. XXII et suiv., et les auteurs cités par M. Caussin de Perceval, t. II, p. 200 et suiv.

NOTE 14, *page 36*. — *Tobbas de la dynastie hémyarite :*

I. Harith Erraich.

II. Essab Dzoul Carnaïn.

III. Abrahah Dzoul Menar.

IV. Africous.

V. Dzoul Adhar.

VI. Chourahbil.

VII. Hodhad.

VIII. La reine Belkis.

IX. Yacer.

X. Chammir Yerach.

XI. Abou-Malik et Zayd-el-Acran, de 90 à 140 de J.-C.

XII. Tobba Ben-el-Acran, de 150 à 180.

XIII. Calki Cariba, de 180 à 200.

XIV. Abou-Carib, de 200 à 236.

XV. Hassan Tobba, de 236 à 250.

XVI. Amr Al-Mauthaban, de 250 à 270.

XVII. Quatre frères et Abdhaa, leur sœur, de 270 à 273.

XVIII. Abd-Kelal, de 293 à 297.

XIX. Tobba Ben Hassan, de 297 à 320.

XX. Harith, de 320 à 330.

XXI. Marthad, de 330 à 350.

XXII. Walia, de 350 à 370.

XXIII. Abrahah, de 370 à 400.

XXIV. Sahban, de 400 à 440.

XXV. Sabbah, de 440 à 460.

XXVI. Amr Dzou-Kifan, vers 460.

XXVII. Hassan, de 460 à 478.

XXVIII. Laknia Tanouf Dzou Chenatir, de 478 à 490.

XXIX. Dzou-Novas, de 490 à 525.

XXX. Als Dzou Djadan, vers 525.

Vice-rois abyssins : Aryat, v. 525 ; Abrahah-el-Aschram, v. 537 ; Yacsoum, fils d'Abrahah, v. 570 ; Masrouk, frère d'Yacsoum, v. 572 ; Madi-Carib, prince hémyarite, règne v. 575, comme vassal des souverains de la Perse qui jusqu'en 606 envoient des vice-rois dans l'Yémen.

Les érudits ont encore un grand nombre de dissertations à écrire sur cette liste présumée des princes de l'Yémen ; le dernier travail de M. Caussin de Perceval soulève bien des objections. — Voyez Silvestre de Sacy, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLVIII et L ; les opuscules de M. Fresnel, Nowairi, *Hist. imp. vet. Yoct.,* et Jomard, *Études sur l'Arabie,* p. 107.

Note 15, *page 37.* — Jomard, *Études historiques et géographiques sur l'Arabie.* — Voir aussi la notice que nous avons donnée de cet ouvrage et notre *Traité du Calendrier arabe* (Manuel de chronologie universelle), t. II, p. 340.

Note 16, *page 42.* — Caussin de Perceval, d'après le Sirat-Erraçoul, *Vie du Prophète.*

Note 17, *page 45.* — Eichhorn, *De antiquis historiæ Arabum monumentis,* p. 9 et 15 ; Assemani, *Saggio sull' origine degli Arabi,* p. 45 ; le Camous, au mot *Ocazh,* Nowairi ap. Rasmussen, *Hist. præc. ar. reg.*, p. 76 ; Kitab-al-agani, t. IV, p. 255 ; le Merraçid-el-ittilâ, cité par M. Caussin de Perceval, t. I, p. 296, et l'*Histoire des Arabes avant Mahomet*, de M. Ruehle de Lilienernts, Berlin, 1836.

NOTE 18, *page 46*. — On appelait aussi ces poèmes moudhahhabât, *Poèmes dorés*. (Pococke, p. 164; Caussin de Perceval, t. Ier, p. 297.)

NOTE 19, *page 49*. — *Notices et extraits des manuscrits*, t. II, p. 367; Cantemir, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. II, p. 404.

NOTE 20, *page 56*. — Les principaux ouvrages à consulter pour la biographie de Mahomet sont : 1° la *Vie de Mahomet*, extraite d'Aboulfeda, publiée par Gagnier, à Oxford, en 1723, in-fol., et sous un autre format à Amsterdam, 1732, 2 vol.; 2° *Abulfedæ annales Moslemici*, traduction de J. Reiske, publiée par Adler, 1789-1794; la *Vie de Mahomet*, d'Aboulfeda, a été donnée en anglais par M. Murray, et en français par M. Desvergers; 3° la *Vie de Mahomet*, par Prideaux, 1697, in-8°; 4° la *Vie de Mahomet*, avec des réflexions sur la religion mahométane, par Boulainvilliers, Londres, 1730, panégyrique souvent inexact; 5° *Histoire de la vie de Mahomet législateur de l'Arabie*, par Turpin, 1773, in-12, ouvrage peu recherché; 6° l'*Histoire universelle traduite de l'anglais*, t. XLI, in-8°, critique quelquefois injuste; 7° Sale, *Introduction de la traduction anglaise du Coran*, 1751, et du Ryer, sieur de la Garde Malezair, en tête de la traduction de l'*Alcoran de Mahomet*, Paris 1649, Amsterdam 1775; 8° Maracci (*Mahometis auctoris Alcorani vitæ rerumque gestarum synopsis*), dans son *Prodromus ad refutationem Alcorani*, Rome, 1698, in-fol., etc.; 9° Ockley, *The history of the Saracens*, chap. Ier; 10° la Notice publiée par MM. Audiffret et Silvestre de Sacy, dans la *Biographie universelle* de Michaud, etc.; 11° Caussin de Perceval, déjà cité, etc.; 12° Mills, *Histoire du mahométisme*, en anglais; 13° G. Weil, *Mohammed der Prophet*, etc., Stuttgard, 1843; 14° Washinghton Irvings, *Life of Mahomet*, New-York, 1850.

— Lisez l'article de M. Renan sur Mahomet ; la dissertation de M. Bosworth Smith (*Mohammed and mohammedanism*, lecture delivered at the royal institution of Great Britain, 1874), en réponse au R. D. Arnold, qui traite l'œuvre de Mahomet d'*imposture criminelle*. On peut opposer à la *Vie de l'imposteur Mahomet* (Paris, 1699) la *Certitude des preuves du mahométisme*, par Ali-Gier-ber, Londres, 1780, etc. — M. Delaporte vient de publier (1874) une *Vie de Mahomet*.

Note 21 (1), *page 80*. — Erpenius, Golius, Pococke, Zechendorf, Clenardus, Ravius, P. Fulferus et Danzius, ont donné quelques parties du Coran. (C. Mills, traduction française, p. 207.) La première édition de l'ouvrage entier en arabe fut publiée in-4°, à Hambourg, en 1694, par les soins de Hinckelmann, Reinesii historia Alcorani, sect. 8, 9, 10, Lipsiæ, 1721. La plus célèbre est celle de Saint-Pétersbourg, imprimée en 1787, aux frais de Catherine II, par Molla Osman Ismaïl, reproduite en 1790, 1793, 1796, 1798 à Saint-Pétersbourg, et à Kasan en 1803, 1809, 1817, 1819, 1821, 1832 et 1843 ; l'édition de Flügel (Lipsiæ, 1834 et 1858), celle de Redslob (Lipsiæ, 1870), sont particulièrement recherchées. Les versions du Coran en persan et en turc sont peu nombreuses. Il en existe aussi dans les dialectes javanais et malais ; ces traductions sont interlinéaires, bien que postérieures au khalife Walid, qui avait décrété que la langue arabe serait celle de tous les musulmans. Bibliander publia une traduction latine du Coran, en 1543, à la demande de Pierre, abbé de Cluni. Arrivabene le traduisit en italien (1547). En 1606 et 1641 parut l'ouvrage de Salomon Sweiggers, et André Du Ryer publia pour la première fois, à Paris, en 1649, une

(1) Cette note s'applique au mot *Coran*, placé en tête de la page 80. G. D.

version française du livre de Mahomet. La traduction latine de Louis Maracci (Padoue, 1698) fit oublier les essais qui l'avaient précédée, et partage encore aujourd'hui, avec le beau travail de Sale : *The Koran translated into english* (London, 1734), l'approbation des orientalistes de tous les pays. Savary a donné, en 1783, une traduction française du Coran, avec un abrégé de la vie de Mahomet, qui jouit d'une certaine estime ; la plus récente est celle de M. Kazimirski (Paris, 1840). Nous parlerons ailleurs des commentaires du Coran. On peut encore citer les écrits distingués de Rh. Arnold, 1746 ; Ol. Domay, 1754 ; F.-E. Boysen, 1773 ; C.-W. Augusti, 1798 ; F.-G. Walh, 1828 ; L. Ullmann, 1840 ; E.-W. Lane, 1844, etc. Voyez aussi M. Garcin de Tassy : *Sur un chapitre inconnu du Coran* (*Journal asiatique*, mai 1842) ; *De la religion musulmane dans l'Inde*, Paris, 1831 ; *Exposition de la foi musulmane*, etc. Ce dernier ouvrage vient d'être réimprimé (1875).

L'appréciation du Coran par M. Oelsner (*Des effets de la religion de Mahomet pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie*, mémoire couronné par l'Institut en 1809) est faite avec un remarquable esprit d'impartialité. On peut aussi consulter : Herder, *Philosophie de l'histoire ;* de Pastoret, *Zoroastre, Confucius* et *Mahomet ;* Montesquieu, *Esprit des Lois ;* Michelin, *Commentaires sur la loi mosaïque ;* l'ouvrage du chevalier d'Ohsson ; Forster, *Mahometism unweiled ;* Weil, *Histor. kristiche Einleitung in den Koran,* Bielefeld, 1844. Voyez aussi : Reland, *De religione muhammedica ; La religion des mahométans*, tirée du latin de M. Reland, et augmentée d'une *Confession de foi musulmane*, La Haye, 1721 ; Cotta, *Exercit. de rel. muh. ;* Pococke, *Spec. hist. Arab. ;* Hottinger, *Hist. Orient. : de fato muh. diss. hist. critica,* Lipsiae, 1750, etc. ; Pitt, *Exposé de la religion de Ma-*

homet; la dissertation de M. Jones sur les Arabes; Mills, etc.

Note 22, *page 81*. — Voyez notre *Traité du Calendrier arabe* (*Manuel de chronologie universelle,* t. II, p. 340). — Mahomet avait ordonné que chaque année serait distinguée par un des événements les plus importants qui aurait signalé son cours. La première, celle de l'*hégire* ou fuite, fut d'abord nommée l'*année du pardon;* la seconde, l'*année de l'appel aux armes*, et il en fut de même des quinze années suivantes. Mais sous le khalifat d'Omar (635), l'assemblée des principaux compagnons de Mahomet décida qu'on adopterait l'hégire comme point de départ unique, et on la fit coïncider avec le 1er moharrem qui répondait, selon la conjonction moyenne, à la cinquième férie, c'est-à-dire au jeudi 15 juillet, 622 de J.-C. — Les anciens Arabes se servaient de l'année lunaire de 354 jours 8 heures 48 secondes, divisée en douze mois de trente et de vingt-neuf jours. Pour la faire concorder avec l'année solaire des Grecs et des Syriens, ils ajoutaient un mois tous les trois ans. Cette intercalation était appelée *naçi*, retard, et quoiqu'elle ne fût pas parfaitement exacte, elle suffisait pour maintenir une sorte de corrélation entre les dénominations des mois et des saisons. Mahomet supprima le *naçi*, et imposa aux Arabes l'année lunaire vague, en conservant néanmoins les noms des mois qui ne se rapportèrent plus aux saisons. — Les douze mois arabes sont : moharrem (mois sacré), safar (mois du départ), rebi 1er (premier mois du printemps), rebi 2 (deuxième mois du printemps), djoumada 1er (premier mois de la sécheresse), djoumada 2 (deuxième mois de la sécheresse), redjeb (respecté), schaban (pousse des arbres), ramadhan (grande chaleur), schoual (mois de l'accouplement), dzoulcadeh (mois de la trêve), dzoulhedjeh (mois du pèlerinage). On a remarqué avec raison que safar signifiait *vide* et non *départ;* mais les scoliastes

arabes expliquent que les Arabes laissaient leurs maisons *désertes* ou *vides* en partant pour la guerre sainte. Le mot schoual présente aussi quelques difficultés d'interprétation qui n'ont pas été résolues. — Les Arabes d'Afrique ont substitué les noms d'aschour, de schaï-al-aschour, de mouloud et de schaï-al-mouloud à ceux de moharrem, de safar, de rebi 1er et de rebi 2. Aschour (le dixième) et mouloud (la *naissance du Prophète*) sont des jours de fête qui tombent le 10 moharrem et le 11 rebi 1er. — Les trois derniers mois, schoual, dzoulcadeh et dzoulhedjeh, sont remplacés par schahar-afthour (cessation du jeûne), bou'l-djelaib (mois du colportage) et al-aïd-al-kebir (la grande fête). Ces modifications s'expliquent par la célébration de certaines solennités du calendrier africain. Nous avons donné ailleurs (*Manuel de chronologie universelle,* t. II, p. 345) l'indication de ces diverses fêtes et des années bissextiles de l'hégire, avec des tables de concordance entre cette ère et celle de Jésus-Christ.

NOTE 23, *page 81*. — Les caractères coufiques se rapprochent beaucoup du syriaque ; usités pendant les trois premiers siècles de l'hégire, ils furent remplacés en Orient par le caractère neskhi, qui n'acquit sa forme définitive qu'au temps de Mostasem, dernier khalife abbasside ; ils continuèrent d'être employés en Afrique et appliqués aux inscriptions sur pierre et sur métal.

NOTE 24, *page 122*. — Nous nous sommes conformé à l'usage, en écrivant Mahomet et non Mohammed, et si nous avons rétabli l'orthographe du mot *khalife,* nous n'avons fait que consacrer une rectification généralement admise. L'Académie française semble, il est vrai, dans son Dictionnaire, rester fidèle au mot *Calife ;* mais elle est reniée par son secrétaire perpétuel lui-même qui, dans une récente publication (*Introduction à l'ouvrage de Montesquieu : Grandeur et*

décadence des Romains, Paris, Ducrocq, 1851), remplace le *c* par un *k* et prend, d'après je ne sais quelle autorité, le mot *kalife* comme moyen terme. L'initiative de Villemain n'est pas heureuse, car il représente la même lettre par un *k* dans *kalife*, et un peu plus loin par *kh*. L'illustre rhéteur citant le célèbre biographe Hadji-Khalfa, qui florissait au XVII[e] siècle et non pas au XI[e], comme il le dit, et dont l'ouvrage a été publié par M. Flügel en sept volumes, estropie son nom et l'appelle *Hadgi-Khaffa ;* il parle des traductions arabes d'Aristote, et oublie, ou paraît ignorer, que *Jourdain* a traité ce sujet avec une rare érudition ; du reste il n'est pas le seul qui donne prise à la critique sur le terrain de l'orientalisme, et nous avons déjà eu l'occasion de faire observer aux éditeurs des *Œuvres de Laplace,* publiées sous les auspices du gouvernement, que le nom de l'astronome Al-Nehavendi (le Néhavendien, de la ville de Néhavend) ne doit pas s'écrire Alne-Vahendi.

Aujourd'hui que la possession de l'Algérie nous met continuellement en contact avec les Arabes, il n'est plus permis de défigurer, comme on le fait si souvent, les mots que nous leur empruntons, et la connaissance de leur alphabet entrera bientôt, nous n'en doutons pas, dans les conditions d'une bonne éducation ; mais, il faut l'avouer, ce ne sera pas chose facile que de régulariser certaines expressions qui ont pris droit de cité dans les livres modernes. Quand on réfléchit que les orientalistes n'ont jamais été d'accord entre eux sur la valeur réelle des lettres arabes, et qu'il suffit du déplacement d'un point diacritique pour produire les plus singulières transformations, on peut se faire une idée des combinaisons bizarres auxquelles l'esprit de système ou une lecture inexacte a plus d'une fois donné naissance. C'est ainsi qu'Abderrhaman, dont nous avons fait Abderame, est devenu *Gabdorrhachaman* dans l'*Histoire mahométane* d'Elmacin, traduite par P. Vattier ; Moawiah, *Mégavie ;* Abdelaziz,

Gabdolquezige; que du médecin Bakstishua on a fait *Iaktisou,* etc.

Je crois que le meilleur parti serait de prendre pour base d'une classification commune la *Grammaire arabe* de Silvestre de Sacy, qui fait loi dans toute l'Europe; le plus grave reproche qu'on puisse adresser à l'illustre philologue, c'est d'avoir indiqué une seule et même lettre pour représenter le *kaf* et le *kef;* il en résulte qu'il écrit également *al-kalb,* le cœur, et *al-kalb,* le chien, quoiqu'en arabe l'initiale des deux mots soit différente. Plusieurs savants, et parmi eux Jomard, ont proposé d'adopter le *q* pour le *kaf;* mais fera-t-on accepter par un lecteur français les mots : *qoran, qahtân, qoreisch?* Il serait peut-être préférable d'exprimer le *kaf* par un *c* devant les voyelles *a, o, u,* comme dans *calb, coran, cush,* etc., et par un *k* avec une apostrophe (*k'*) devant les voyelles *e* et *i.* On distinguerait le *hé* et le *ha* par *h* et *h'*, le *schin* et le *sad* par *s* et *s'*, en supprimant le *ç,* l'*aïn* par *a'* ou *o'*. De cette manière, on pourrait reconstruire aisément les noms arabes, si fréquemment altérés par les transcriptions les plus disparates. Mais il faudrait que ce système fût approuvé de tous les orientalistes et généralement suivi. Jusqu'à ce qu'une résolution unanime soit prise à cet égard, nous sommes obligé de reproduire l'orthographe de chacun des auteurs que nous avons à citer : *Mahomet* pour le fils d'Abdallah, *Mohammed* pour le pacha d'Égypte, *Muhamad* pour les khalifes ommïades d'Espagne, etc., Iousef, Yousouf, Yusef, pour Yousef ou Joseph, Isaac et Ishak, etc. En l'absence de toute règle, il faut bien respecter l'usage, maintes fois plus puissant que la raison.

Note 25, *page 124.* — Ockley's, *History of the Saracens,* p. 171. — Mentelle, *Anecdotes arabes,* etc.

Note 26, *page 145.* — La conquête de la Syrie est très-

diversement racontée par les écrivains grecs ou arabes, et l'on aura encore bien des questions à résoudre avant d'arriver à des résultats positifs et satisfaisants sur l'ensemble des opérations militaires des musulmans. Nous avons suivi le récit d'Ockley (p. 253 et suiv.), qui est généralement adopté. M. Caussin de Perceval a fait ressortir (t. III, p. 421-518) les contradictions des auteurs, sans toutefois éclaircir suffisamment le sujet qu'il avait à traiter. Ce n'est que par une comparaison attentive des historiens arabes entre eux et des chroniqueurs grecs qu'on peut jeter quelque jour sur cette période encore fort obscure, et, à cet égard, il faudrait faire un appel à l'érudition et au zèle des jeunes orientalistes.

NOTE 27, *page 148*. — *Du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon*, d'après MM. Reinaud et Favé, *Histoire de l'artillerie,* 1845, t. I, p. 89-97, 201 et 211. M. de Humboldt, dans son *Cosmos* (t. II, p. 269 et 536), ne discute pas les questions soulevées dans ces derniers temps. — Voyez aussi M. Quatremère, p. 65, sur le *feu grégeois* (*Journal asiatique,* 1850, t. XV, p. 214).

NOTE 28, *page 155*. — Aboul-Farage, *Hist. dynast.*, p. 112, 114, 170, 185; *Voyage de Norden*, t. III; *Notes et éclaircissements* de Langlès, p. 240; d'Herbelot, *Biblioth. orient.;* Gibbon, t. X, p. 262; Heeren, *Geschichte der studiums der classischen Litteratur,* t. I, p. 44 et 72; Abdallatif, *Relation de l'Égypte*, traduite par S. de Sacy, p. 240; Parthey, *Der Alexandrinische Museum*, p. 106, et de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 262 et 529.

NOTE 29, *page 156*. — Cette question a été de nouveau soulevée, dans ces derniers temps, et avec tous les développements nécessaires, dans la *Revue scientifique de la France*

et de l'étranger, 19 juin 1875, n° 51, p. 1200 et suiv. — M. E. Leclerc (*Annales de la Société d'émulation des Vosges,* t. XIV, 1er cahier, p. 11) considère la réponse du khalife Omar comme authentique, et il ajoute : « Nous regrettons d'être en désaccord avec M. de Humboldt et avec M. Sédillot, l'homme qui de nos jours a porté le plus haut la valeur scientifique des Arabes. » Mais c'est de la bibliothèque d'Alexandrie qu'il s'agit, et il est certain qu'elle n'existait plus. Au reste, toutes les religions ont mis à l'index les livres des dissidents, et l'abbé Darras, dans son *Histoire générale de l'Église,* en citant certains passages des *Actes des Apôtres,* nous montre les premiers chrétiens fort peu tolérants à cet égard. Plus tard, les iconoclastes détruisaient livres et images à Constantinople. Nous-mêmes, après la prise de Constantine, en 1837, nous brûlions, comme de vrais barbares, les manuscrits arabes trouvés dans la ville.

NOTE 30, *page 166.* — Nous trouvons, sur les affaires de Perse, la même incertitude que pour les faits relatifs à la guerre de Syrie. M. Caussin de Perceval (t. III, p. 456, 465, etc.) a vainement essayé de soulever un coin du voile qui couvre encore cette obscure période.

NOTE 31, *page 180.* — Hégiage a été jugé très-différemment par les historiens arabes. — Voyez Ockley, p. 841, 492 et suiv. — L'ouvrage d'Ockley s'arrête à la mort d'Abdelmalek, en l'année 702.

NOTE 32, *page 184.* — L'abbé Darras, *Histoire générale de l'Église,* t. XVI, p. 624 et 625.

NOTE 32 *bis, page 198.* — Consultez Viardot, *Essai sur les Arabes d'Espagne,* t. I ; Almakkari, traduit par M. de Gayangos, t. II, dans l'appendice, *mort d'Abdelazis ;* Mur-

phy, *History of the Mahommedan empire in Spain*, etc., et plus loin, note 60 (1).

Note 33, *page 215*. — Les musulmans, qui considèrent Ali et ses descendants comme les légitimes successeurs de Mahomet, admettent une succession de douze imans (imams), dont le dernier existe encore et doit reparaître, avec le prophète Élie, au second avènement de Jésus-Christ. Ces douze imans sont :

1. Ali.
2. Hassan, fils aîné d'Ali.
3. Hossein, frère d'Hassan.
4. Ali Zéinalabedin.
5. Mohammed Baker, fils de Zéinalabedin.
6. Djafar Sadik, fils de Mohammed Baker.
7. Mousa-al-Khadem, fils de Djafar.
8. Ali Rhida, fils de Mousa.
9. Abou Djafar Mohammed, fils d'Ali Ridha.
10. Ali Askeri, fils d'Abou Djafar.
11. Hassan Askeri, fils d'Ali Askeri.
12. Mohammed, surnommé Mahadi ou le directeur dont on attend la réapparition. — Voyez ces différents noms dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. Ebn-al-Sabbagh a écrit la biographie des douze imans. Le titre d'*imam*, qui signifie celui qui est à la tête de l'assemblée dans les mosquées (antistes), était porté en général par les khalifes ; on le voit également attribué à certains auteurs qui ont excellé par leurs doctrines, etc. Les Ismaéliens ne reconnaissent que sept imans.

(1) Cette note porte dans le texte, p. 198, le n° 32; nous lui donnons ici le n° 32 *bis*, afin de ne pas être obligé de changer le numérotage des autres notes, le texte se trouvant tiré quand nous avons été chargé de revoir les épreuves laissées par notre ami. G. D.

Note 34, *page 235.* — Le petit traité des *Monnaies musulmanes*, de Makrizi, publié par Silvestre de Sacy, en 1797, et l'ouvrage d'Ed. Bernard, intitulé : *De ponderibus et mensuris*, Oxoniæ, 1688, donnent des détails intéressants sur la numismatique arabe.

Le khalife ommïade Abdelmalek fit frapper les premières monnaies musulmanes ; jusque-là, on s'était servi des pièces d'or et d'argent de Constantinople et de Ctésiphon, où l'on s'était contenté d'en reproduire le type en y ajoutant quelques légendes arabes, telles que : *Louange à Dieu, Mahomet apôtre de Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, Dieu est grand,* ou *les noms d'Omar, d'Othman,* etc. Makrizi affirme même que Moaviah s'était fait représenter ceint d'une épée sur quelques rares empreintes, mais cette assertion a été contestée.

Abdelmalek, à la suite d'une discussion avec l'empereur byzantin, résolut de proscrire les monnaies grecques, et chargea le juif Somai d'en frapper de nouvelles, en l'année 76 de l'hégire (695 de J.-C.).

C'est à partir de cette époque que commence véritablement l'histoire de la numismatique arabe.

On distingue en premier lieu le *dinar* ou denier d'or, le *dirhem* ou drachme d'argent, le *danek, fols* ou obole d'airain ou de cuivre.

Le dinar était égal au *mithcal ;* le poids de six dirhems était le même que celui de sept mithcal ; un dirhem pesait autant que six daneks. On peut voir, dans Ed. Bernard (p. 82 à 96, 101 à 110, 119 et 187), les diverses évaluations de ces monnaies qui variaient, selon le temps, de poids et de forme. On suppose que la valeur moyenne du dinar était de 12 à 13 francs, et celle du dirhem de 12 sous. De très-habiles numismates ont décrit avec soin, non seulement les monnaies des khalifes d'Orient et d'Occident, mais encore celles des

dynasties qui se sont élevées, en Afrique et en Asie, sur les ruines de l'empire arabe. On peut consulter à ce sujet l'excellent ouvrage de Marsden, intitulé : *The oriental Coins*, etc., Londres, 1823. — Clewberg (1755), Aurivilius (1775), Tychsen (1795), Frœhn (1819), M. de Saulcy (1846), etc., se sont occupés des mêmes études ; nous-même, nous avons publié, en 1838, un *Mémoire sur les monnaies des Timourides de la Transoxiane*.

En 1124, les Francs battaient monnaie, à Saint-Jean-d'Acre, au nom du khalife fathimite Al-Amar. — M. Lavoix nous apprend, dans l'*Officiel* du 4 juillet 1875, que la monnaie arabe portait le nom de besant *sarracenus*, et la monnaie chrétienne de besant *sarracenatus*. Des rapports fréquents de commerce et d'échange avaient lieu entre les Arabes et les Francs. Des églises s'élevaient à côté des mosquées. Musulmans et chrétiens cultivaient en fort bonne intelligence les campagnes des environs.

Note 35, *page 244*. — Œlsner, déjà cité; Hammer Purgstall, *Galerie biographique des souverains mahométans*, etc., en allemand, Leipsig, 1837.

Note 36, *page 245*. — C'est ainsi qu'Abdallah, oncle d'Almanzor, avait voulu s'emparer de la couronne d'Aboul-Abbas ; qu'Almahadi avait désigné pour son héritier Haroun, son second fils, au préjudice de l'aîné Alhadi, et qu'Alhadi ne put faire prévaloir les droits de son propre fils contre Haroun, son frère. A la mort de celui-ci, Amin et Almamoun se disputèrent le pouvoir, et l'on comprend pourquoi ce dernier avait conçu l'idée de mettre fin à tous ces tiraillements en rendant le trône aux descendants légitimes de Mahomet.

Note 37, *page 249*. — Mirchondi, *Historia Taheridarum historicis notis hucusque incognitorum Persiæ principum persice et latine*, ed. Mitscherlich, Gott., 1814.

Note 38, *page 251.* — Mirchondi, *Historia Samanidarum*, etc., ed. Wilken, Gott., 1808.

Note 39, *page 253.* — *Abul Abbasi Ahmedis Tulonidarum primi vita et res gestæ*, ed. Roorda, Lugd. Batav., 1825. — *Dissertatio academica sistens historiam primi in Ægypto sultani Ahmed ben Tulon,* ed. Jones Olsson, Lond., Goth., 1785 et 1787. — Sur le second des Thoulonides, dont la magnificence égalait celle des Abbassides, voyez l'article *Khomaroniah,* de la *Bibliographie universelle*, et notre mémoire sur les *Instruments astronomiques des Arabes*, 1845, in-4°, inséré dans le tome Ier des *Mémoires des savants étrangers*, publiés par l'académie des inscriptions et belles-lettres, où nous donnons la description du cadran de la mosquée de Thouloun.

Note 40, *page 255.* — Marigny, *Histoire des Arabes.* — G. Weil, *Geschichte der Khalifen,* Manheim, 1846-1851.

Note 41, *page 256.* — Voyez notre *Manuel de chronologie universelle,* t. I, p. 160. — Voici la succession des premiers Ischkidites : Abou-Bekre Mohammed Ischkid, Aboul-Casem Abou-Lour Mahmoud, Aboul-Hassan Ali, Cafour et Aboul-Fouaris Ahmed. — D'Herbelot, articles *Baridah*, p. 199, et *Radhi*, p. 705.

Note 42, *page 257.* — Mirchond, *Geschichte der Sultane aus Geschlechte Bujeh,* etc., ed. Fr. Vilken, Berlin, 1835. — *Erläuterung und Ergänzung einiger Stellen der von Mirchond verfassten Geschichte des Stammes Buweih*, ed. F. Erdmann, Casan, 1836. — Voyez aussi Umbreit, sur les émirs Al-Omrah, Gottingue, 1816 ; Défrémery, son mémoire sur ces émirs, 1849.

NOTE 43, *page 263.* — *Sufismus sive Theosophia persarum,* etc., ed. Tholuck, Berlin, 1821.

NOTE 44, *page 267.* — Mirchondi, *Historia Ghasnevidarum,* ed. Wilken, Berlin, 1832.

NOTE 45, *page 271.* — Mirchondi, *Historia Seldschukidarum,* ed. Vullers, Giessen, 1837.

NOTE 46, *page 277.* — Voyez nos *Prolégomènes d'Oloug-Beg,* le *Bulletin de la Société de géographie,* 1851, IVe série, t. Ier, p. 163, et notre *Lettre à M. de Humboldt*, 1853, p. 28.

NOTE 47, *page 286.* — *Vita et res gestæ Saladini,* ed. Schultens, 1732. — Dr Leclerc, *Documents sur l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.*

NOTE 48, *page 291.* — *Histoire des Mongols depuis Tthinghiz Khan jusqu'à Timour Lenc,* par G. d'Ohsson, 1824. — Ranking, *Histor. Researches,* etc., Londres, 1826. — Abulghasi Behadur Khan, *Hist. Mongolorum,* Casan, 1825. La traduction de cet ouvrage par Varennes, et celle de Messerschmidt (en allemand, Gottingue) ont été publiées en 1726 et 1780.

NOTE 49, *page 295.* — *Histoire des sultans Mamlouks* de Makrizi, publiée par M. Quatremère. — Voyez aussi les diverses notices que nous avons données de cet ouvrage dans le *Journal asiatique,* et sur la deuxième branche des khalifes Abbassides (1261-1538) notre *Manuel de chronologie universelle,* t. Ier, p. 160.

NOTE 50, *page 296.* — Voyez le tableau que nous avons tracé de l'état des sciences à cette époque dans notre *Intro-*

duction aux prolégomènes d'Oloug-Beg ; notre notice sur la *Géographie au moyen âge* de Lelewel (*Bulletin de la Société de géographie,* 1851) ; M. Quatremère, *Mémoires historiques sur la vie de Schah-Rokh,* 1837, et *Mémoire sur le goût des livres chez les Orientaux.*

NOTE 51, *page 299.* — Ashbach, *Geschichte Ommaijaden in Spanien,* Francfort-sur-le-Mein, 1829.

NOTE 52, *page 302.* — Voyez, sur les rois aglabites, Casiri. t. II, p. 191, d'après Ebn Alkhatibi. — Desvergers, *Arabie,* p. 387 et suiv. — Moura, *Historia dos Soberanos mahometanos que reinarao na Mauritania.* — Almakkari, t. II, *Appendix,* p. 27, sur les Édrissites d'Espagne. — *Histoire des rois de Mauritanie,* composée par l'historien arabe Ebul-Hassan-Aly-ben-Abdallah-ben-Ebi-Zeraa, traduite de l'arabe avec des remarques par Fr. de Dombay (Agram, 1794, en allemand). C'est l'histoire des dynasties arabes d'Afrique depuis le milieu du VIIIe siècle jusqu'au commencement du XIVe. L'ouvrage arabe est connu sous le nom de *Petit Kartas.* — Voyez aussi Roudh El-Kartas, *Histoire des souverains du Maghreb (Espagne et Maroc),* et *Annales de la ville de Fez,* traduit de l'arabe par A. Beaumier, Paris, Imprimerie impériale, 1860. — *Les Berbers. Étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes,* par Henri Fournel, Paris, Impr. nat.. t. Ier, 1875. — *Historia Africana della divisione dell' imperio degli Arabi, della monarchia de' Mahometani difessa per l'Africa e per le Spagne,* scritta dal dottor Geo. Battista Birago Avogadro, in Venetia.

NOTE 53, *page 303.* — *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aglabites et de la Sicile sous la domination musulmane,* traduite d'Ebn Khaldoun par N. Desvergers, 1841.

NOTE 54, *page 304*. — Voyez Almakkari, ed. de Gayangos, t. Ier, *Appendix*, p. 35.

NOTE 55, *page 308*. — L'histoire des Arabes en Sicile a été l'objet de nombreuses recherches. On sait quelle influence ils ont exercée, pendant plusieurs siècles, sur le mouvement des esprits en Italie, même après la conquête de l'île par les Normands : Roger Ier encourageait par ses bienfaits le géographe Édrisi ; Frédéric II appelait à sa cour les fils d'Averroès. J.-B. Carusio a publié, au commencement du XVIIIe siècle, de précieux détails sur les résultats fort peu connus de la domination musulmane (*Bibliotheca historica regni Siciliæ*, etc., 1723). — Voyez aussi *Historiæ saracenico-siculæ varia monumenta,* 1720, dans le tome Ier, IIe partie, des *Rerum italicarum scriptores* de Muratori, et le livre de Ros. Gregorio, intitulé : *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant,* 1790. Le *Codice diplomatico sotto il governo degli Arabi,* d'Airoldi (in-4o, 1789-1792), a donné lieu à une controverse fort curieuse : Joseph Vella, né à Malte et chapelain de l'ordre, s'étant mis en relations, en 1782, avec l'ambassadeur du Maroc, Mohammed-ben-Othman, à Palerme, prétendit bientôt avoir reçu de ce ministre un manuscrit renfermant la correspondance entre les gouverneurs arabes de Sicile et les souverains de l'Afrique, un autre ouvrage qui en était la suite et se rattachait à l'invasion normande en Sicile, et en dernier lieu une série de médailles qui devaient servir à résoudre plusieurs difficultés historiques d'un assez grand intérêt. Alphonse Airoldi, archevêque d'Héraclée, juge de la légation apostolique et de la monarchie de la Sicile, engagea Vella à publier la traduction de ces documents, et déjà, en 1789, six volumes avaient paru du *Codice diplomatico,* etc., lorsque des doutes s'élevèrent sur l'authenticité du texte original. Vella fit imprimer, en 1793, sous les auspices

du roi de Naples, la première partie de ce texte, avec une version italienne, sous le titre de *Libro del consiglio in Egitto* (Ketab divan Mesr); mais un nouvel examen amena d'énergiques réclamations, et Vella, accusé d'imposture, fut condamné à quinze ans de prison, sans que la pitié lui tînt aucun compte des incroyables efforts qu'il avait dû faire pour composer en italien et en arabe sa prétendue découverte. Le docteur Hager, en 1794; Silvestre de Sacy (*Magasin encyclopédique,* 5e année, VIe partie, p. 330, et 6e année, t. V, p. 328); Gregorio, dans ses *Lettres* à *Tychsen,* 1794, ont contribué à éclairer le public sur la valeur réelle du manuscrit de Vella. — On peut consulter aussi, sur l'histoire des Arabes en Sicile, les extraits de Nowairi, publiés par Caussin; Morso, *Descrizione di Palermo antiquo,* 1827; Lanza, *Degli Arabi in Sicilia,* 1832; Rampoldi, cité par Martorana, *Not. hist. dei Saraceni Siciliani;* Edrisi, et le *Voyage en Sicile* de Mohammed-ben-Djobair, sous le règne de Guillaume-le-Bon, par M. Amari, 1846, qui a publié un ouvrage spécial sur la domination des Arabes en Sicile, *Storia dei musulmani di Sicilia,* 1854-1869, 3 vol.

NOTE 56, *page 313.* — Sur Miknasa, Hartmann, *Africa,* p. 174. — Voyez aussi notre *Manuel de chronologie universelle,* t. Ier, p. 122 et 123; Gramaye, *Africa illustrata,* lib. x, 1622; l'*Afrique* de Marmol; Léon l'Africain; M. Quatremère, *Notice sur Becri,* 1831, p. 168; Walckenaer, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale,* 1821.

NOTE 57, *page 314.* — Voyez, sur les Obaïdites ou Fathimites, Casiri, t. II, p. 193; Carette, *Études sur la Kabylie,* t. II.

NOTE 58, *page 315.* — Il ne faut pas confondre les Zeirites ou Beni-Mnad, dont les États s'étendaient d'Alger à Tripoli

et qui faisaient partie de la tribu des Sanhadjites, avec les Zeirites ou Zenetes de Fez, qui régnèrent de 988 à 1070. — Voyez Becri (ap. Quatremère, p. 85) et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Zeiri*.

Quant aux Hamadites ou Beni-Hammad de Bougie, qui formaient aussi une branche des Sanhadjites, voici la liste de leurs princes :

I. Hammad ben Jousef Balkin.
II. Alkaid ben Hammad.
III. Mohammed ben Hammad.
IV. Balkin ben Mohammed.
V. Naser ben ala elnes ben Mohammed.
VI. El Mansour.
VII. El Naser.
VIII. Badis ben el Mansour ben el Naser.
IX. El Aziz ben el Mansour.
X. Jahia ben el Aziz.

Voyez l'histoire d'El-Kairouani, traduite par MM. Pellissier et Rémusat.

Note 59, *page 353*. — Almakkari, t. II, *Appendix*, p. 10 et suivantes ; Casiri, t. II, p. 208 et suivantes, sur les dynasties indépendantes qui se forment en Espagne, les Abadites, les Hamadites, les Beni-Hud, les Beni-Alaphtas, les Rhaharites, etc.

Note 60, *page 384*. — Les Abou-Hafs ou Beni-Hafs. Casiri (t. II, p. 225) donne la série chronologique de ces princes. — Voyez aussi Léon l'Africain, liv. v, et Almakkari, t. II, *Appendix*, p. 78. — Les Beni-Zian, rois de Tlemcen (Casiri, t. II, p. 216, 219, 228 ; Carette, *Études sur la Kabylie*, t. II). — Voyez la série des rois almoravides, almohades et mérinides, dans Casiri, t. II, p. 233, d'après Ebn-Khatib. — Dembay, *loc. laud.*

Note 61, *page 391*. — *Histoire de Barbarie et de ses*

corsaires, etc., par S. Dan, Paris, 1649. — *Histoire des États barbaresques,* etc., traduite de l'anglais par Boyer de Pébrandier, Paris, 1757. — *History and present condition of the Barbary states,* etc., by Russell, Edinburgh, 1835. — Voyez aussi le *Catalogue de la bibliothèque de S. de Sacy,* t. III, p. 381-392.

NOTE 62, *page 394.* — Dapper, *Description de l'Afrique,* p. 27.

On donne le nom de *chérif* ou *schérif* aux descendants de Mahomet par Hassan et Hossein, fils d'Ali et de Fathime. Les rois de Perse et les autres schérifs de l'Asie sont sortis d'Hossein, si l'on s'en rapporte aux traditions orientales ; quant à la maison d'Hassan, elle s'est partagée en deux branches principales : la première, subdivisée en *Beni-Kader, Beni-Hassan, Beni-Haschem* et *Beni-Kitada,* donne des schérifs à la Mecque et à Médine. A la seconde appartiennent les rois du Maroc.

On peut voir, dans l'ouvrage de Torres (*Relation de l'origine et succès des chérifs et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tarudant,* traduit par M. Charles de Valois, duc d'Angoulême, 1636), comment le schérif *Mahamet* ou *Benhamet* prépara, dès l'année 1508, la grandeur de sa famille en envoyant ses fils *Hamet* ou *Mahamet* et *Mohammed* à la cour de Fez. Les deux frères se distinguèrent dans quelques rencontres avec les chrétiens ; maîtres de Tarudant en 1515, ils s'emparèrent, en 1519, de Maroc, où l'aîné se fit proclamer roi. Le plus jeune, en 1544, s'attribua toute l'autorité, prit le titre de souverain de l'Afrique et fit huit ans après la conquête du royaume de Fez ; il périt assassiné en 1557, après quelques démêlés avec les Turcs qui ne voulaient reconnaître en lui que le scheikh des Arabes.

Muley-Abd-Allah, son troisième fils, lui succéda et régna jusqu'en 1574 ; il transmit le pouvoir à son fils *Muley-*

Mohammed, qui, menacé par son oncle Muley Moluc (*Muley Abd-el-Malek*), réclama les secours du roi de Portugal, don Sébastien. On sait quel fut le résultat de la journée d'Alcazar où les trois rois perdirent la vie. *Muley Ahmed Labass* fut proclamé sur le champ de bataille, gouverna ses sujets au milieu des fêtes et des plaisirs de 1578 à 1603, et laissa le trône à *Muley Cheikh,* qui ne sut pas le conserver. A la suite d'une guerre civile qui se prolongea quelque temps, le plus jeune des fils de *Muley Ahmed* demeura en possession de la couronne.

Muley Ali, gouverneur de Tafilet, devait commencer bientôt après la seconde dynastie des schérifs nommée *Filely ; Muley Mohammed,* fils aîné et successeur de Muley Ali, fut renversé en 1664 par son frère *Muley Archyd,* qui étendit ses États du détroit de Gibraltar au cap Non, et fut le plus puissant monarque de l'Afrique. Ce prince, de 1664 à 1672, inaugura ce système de cruautés inouïes que son frère *Muley Ismaël* devait perfectionner encore (1672-1727), avec un raffinement dont l'histoire, heureusement, offre peu d'exemples. *Muley Ahmed Dehaby,* quatrième fils de *Muley Ismaël,* n'occupa le trône que deux ans (1727-1729) ; il fut remplacé par son frère *Muley Abd-Allah.* Ce prince, déposé cinq fois par des prétendants à la couronne, resta enfin paisible possesseur de l'autorité, de 1742 à 1757 ; il ne laissa qu'un fils, *Sidi Mohammed,* qui, pendant un règne de trente-trois ans (1757-1790), chercha à civiliser ses sujets et ouvrit des relations pacifiques avec les principales puissances de l'Europe. On lui doit la fondation de Mogador, en 1760. *Muley-Mohammed-Madhi-al-Tézid,* second fils de Sidi-Mohammed, et *Muley Haschem* ne firent que paraître sur le trône. Après eux viennent *Sidi-Soliman* (1792-1822) et *Muley-Abderrahman,* aujourd'hui régnant.

On peut consulter sur l'histoire des schérifs, outre l'ouvrage indiqué en tête de cette note, celle de Dombay (Agram,

1794 et 1801), les *Relations* de nos missionnaires, de 1724, 1731 et 1742 ; Chénier, *Recherches historiques sur les Maures* et *Histoire de l'empire de Maroc*, 1787, etc.

Note 63, *page 400*. — Conde, déjà cité, et l'analyse qu'en a donnée de Marlès, en 3 volumes, Paris, 1825 ; *Coronica de los Moros de España*, etc., par J. Bleda, Valence, 1618. — *A concise History of the Moors in Spain*, etc., par Th. Bourke, Londres, 1811. — *Histoire des rois de Grenade*, par Ebn-al-Khatibi, dans Casiri, t. II, p. 246 et suiv. — L'*Histoire d'Espagne* de M. Rosseeuw Saint-Hilaire, 1836-1846) ; celle de M. de Nervo (Paris, 1873), offrent peu de ressources pour l'histoire de l'Espagne musulmane ; v. surtout Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, 4 vol. Le *Précis de l'histoire des Maures*, placé par Florian en tête de son *Gonzalve de Cordoue*, est fort bien fait. — Voyez aussi Viardot, déjà cité.

Note 64, *page 406*. — *Historia de los Vandos, de los zegries y Abencerrages*, etc., de Ginez Perez de Hita, Madrid, 1631, et la traduction de cet ouvrage par Sané, Paris, 1809.

Note 65, *page 410*. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, etc., avec les dissertations de Murr, Nuremberg, 1770. — J.-C. Murphy, *The History of the Mahometan empire in Spain*, etc., Londres, 1816.

Note 66, *page 416*. — Robles, *Vie du cardinal Ximenès*. — Mignot, *Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766. — *Historia del rebellion y castigo de los Moriscos*, etc., par Carvajal, Madrid, 1797.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

LIVRE IV

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN ORIENT

742-1258 et 1538 (ère chrétienne). — 125-656 et 945 (ère musulmane).

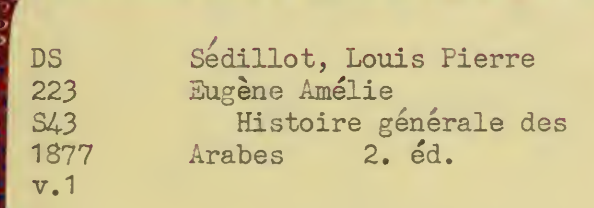
LIVRE V

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN OCCIDENT

743-1609 (ère chrétienne). — 125-1018 (ère musulmane).








UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 07 25 06 014 7